

DISCOURS

DE

M^{GR} BERTEAUD

Évêque de Tulle

Publiés par M. l'Abbé BRETON

SUPÉRIEUR DU PETIT SÉMINAIRE DE BRIVE



PARIS

BLOUD ET BARRAL, ÉDITEURS

4, rue Madame et 59, rue de Rennes

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

DISCOURS DE M^{GR} BERTEAUD

ÉVÊQUE DE TULLE

INTRODUCTION

On nous a demandé, de divers côtés, de publier dans leur entier les discours de Mgr Berteaud, ou, tout au moins, ce qu'on en a recueilli. Nous cédon volontiers à ces demandes qui font écho à notre désir. Nous devons dire cependant tout d'abord que la tâche pieuse que nous tentons de remplir nous expose à plus d'un danger. Nous pouvons craindre de trahir l'admiration que nous avons vouée à l'illustre évêque de Tulle : les discours que l'on va lire dans ce volume sont bien de lui, mais ils ne sont pas *lui* ; ils ont été recueillis par des interprètes et non par des sténographes. Aurai-ils été sténographiés, ces discours seraient loin encore d'offrir la parole de Mgr Berteaud. La parole, c'est la vie ; elle naît et disparaît, et la mémoire la plus fidèle n'en retient qu'une faible image. Mais combien cette image est encore plus décolorée dans un livre ! Comment le lecteur, sous des mots ternes et froids, retrouvera-t-il le « verbe », l'âme, « car c'est l'âme qui parle » de l'orateur ? Il y a

surtout une catégorie d'orateurs qu'on *n'entend* presque plus en les lisant : ce sont précisément ceux dont la parole fut la plus sonore, la plus vivante, parce qu'il jaillissait spontanément de l'âme, au seul appel des âmes et sous l'impulsion « de l'esprit qui vient on ne sait d'où et qui souffle où il veut. »

Mgr Berteaud était le type de ces hommes au verbe inspiré, de ces hommes qui distribuent la parole avec autant de facilité que d'abondance parce qu'ils la reçoivent eux-mêmes d'en haut. Lamartine l'a défini en disant du poète :

Il chantait comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en courant.

Un flot d'eau de source, voilà Mgr Berteaud.

Il s'abandonnait toujours entièrement à l'inspiration du moment. Une fois évêque, il n'a jamais préparé un discours, au sens vulgaire du mot, et, sans doute, il n'aurait pu le faire. L'idéal qu'il s'était formé de son devoir pastoral « de chanter le Verbe » excluait toute composition oratoire et tout travail de préparation prochaine. « Quand l'évêque parle, disait-il, c'est un père qui s'entretient avec ses enfants. L'évêque est la bouche du Verbe. Sa lèvre doit être toujours prête et docile aux insinuations du Verbe. Il vit dans la lumière, sa pensée n'est occupée que de la vérité que Jésus-Christ a enseignée. Dès que les fidèles s'approchent de lui, il faut qu'il parle, qu'il chante le Verbe et qu'on l'écoute. »

Ainsi faisait-il, toute sa vie n'a été qu'un même discours, un grand discours des magnificences de l'amour de Dieu. Ce n'était pourtant pas un improvisateur. Le triste avantage de pouvoir parler avant d'avoir pensé, et c'est pourtant ce que signifie le mot, et il n'est souvent que trop juste ! Combien voit-on, aujourd'hui surtout, de ces hommes dont la langue est dressée à l'impromptu, qui font un discours comme un tailleur fait un habit, de l'étoffe et de la mesure qu'on veut, simplement parce que c'est leur métier !

Mgr Berteaud parlait toujours de l'abondance d'un esprit qui s'épanchait en toute occasion, et sans effort, parce qu'il était plein et alimenté par l'étude, par une méditation constante. Il y a eu certainement peu d'exemples d'une pensée aussi constamment élevée, aussi pénétrée de lumière et de lumière surnaturelle. Toute sa vie n'a été qu'un discours perpétuel, parce qu'elle n'a été aussi qu'une contemplation habituelle de la vérité de Dieu et de la beauté de ses œuvres.

« Les lambeaux de ce discours qu'on a recueillis l'ont été par hasard ; ils n'ont pas plus de prix que ce qu'on a laissé perdre. Il n'ajoutait ni plus ni moins d'importance à un discours prononcé à Rome, à Paris, qu'à une homélie dans l'une de ses plus humbles églises ; ici et là, il parlait de Dieu à des enfants de Dieu, il avait le même respect de tous ses auditeurs, et partout, le même soin de bien dire, « de bien chanter le Verbe. » Il n'a jamais lu les discours qu'on a imprimés de lui ; il n'a jamais eu en vue, quand il parlait, que les âmes qui l'écon-

taient. « L'évêque de Tulle, disait Louis Veillot, jette ses paroles au vent et ne les retire point à lui, après qu'il les a jetées. Elles sont recueillies ou ne le sont pas, peu lui importe. » Du reste, il n'aurait pas reconnu sa parole dans le calque froid et incolore qu'en reproduisait l'écriture. Il lui fallait l'écho des âmes répondant à la sienne pour lui donner dans sa parole tout le soin et toute l'action qu'il y voulait mettre.

Pendant plus de cinquante ans le fleuve a coulé, et c'est à peine si maintenant l'on en peut retrouver quelques traces ! Il a sans doute rafraîchi et nourri bien des âmes, mais tout de même, on se prend à regretter que ses flots, au lieu de se perdre sans retour dans la terre qu'il arrosait, n'aient pas été dérivés en plus grande abondance vers la postérité. Il y a encore malgré tout, si nous ne nous trompons, dans les débris que nous offrons au lecteur, une flamme, un charme, un je ne sais quoi d'antique et de naïf, une originalité souveraine qui suffisent pour expliquer l'admiration enthousiaste que des esprits de premier ordre avaient vouée à Mgr Berteaud et dont nous retrouvons à chaque pas l'impression dans les œuvres de Louis Veillot. Nous avertissons cependant encore une fois le lecteur que les discours que nous lui offrons ont été reconstruits et non sténographiés. Les *reconstructeurs* ont dû, sans doute, y mettre du leur, rappeler quelques chaînons rompus, remplacer l'or ciselé par du fer. Il faut dire de tous les discours qui sont dans ce volume ce que Louis Veillot disait à propos du discours prononcé dans l'église de

Saint-André Della Valle à Rome : « Un mot employé par l'évêque de Tulle ne se remplace pas par un autre mot ; le mot manquant est une pierre tombée de la mosaïque ; si vous la redemandez à l'artiste, lui-même ne la retrouvera pas. Il l'avait reçue mystérieusement à l'instant même de cet ange qu'on appelle l'inspiration ; sa main l'avait placée, non pas fabriquée. Elle était venue, elle est tombée, il ne l'a plus. Quant à la doctrine, elle reste entière, belle par elle-même, en dépit de ses ornements arrachés. »

« Le christianisme a plus fait pour la force et la beauté de la parole humaine que tous les orateurs ensemble, et que la nature même ; il a illuminé la parole de cette vérité suprême et totale sans laquelle toute chose humaine est vile par quelque point, mais qui seule relève et ennoblit tout : « Verborum venustas invenustas est », disait saint Isidore de Péluse, « et inelegans quædam elegantia, ubi veritatis decor abest, quo vel sermonis rusticitas nobilitatur (1). » Ainsi, une foi vive est toujours un don précieux, même pour l'éloquence ; bien plus, il y a des orateurs dont elle semble être l'unique inspiration, tant elle a pénétré et façonné leur pensée. Otez à Bossuet sa foi, et laissez-lui son génie, si c'est possible, qu'aurez-vous ? Personne ne saurait le dire. Mais l'imagination se refuse même à concevoir cette séparation, car la foi fait le fond, la substance de son génie.

(1) L. VEUILLOT.

Mgr Berteaud fut, lui-aussi, un de ces hommes qui parlent parce qu'ils croient, et dont la puissance oratoire réside en quelque sorte, tout entière, dans l'ardeur de leur foi. Homme de foi, il est plein d'une effusion qui soulève et qui entraîne ; en parlant de Notre-Seigneur, il a presque toujours cette naïveté et cette tendresse que Pascal a notée comme le signe distinctif de l'esprit chrétien. L'idée du Verbe incarné est le principe de tous ses raisonnements, la source toujours en élan de ses sentiments, le foyer toujours ardent de ses enthousiasmes ; tous les êtres lui apparaissent transfigurés dans la lumière de la foi, et, « il les trouve beaux », « comme emplis du divin », les uns parce qu'ils sont en effet des « dieux en fleurs » les autres parce qu'ils concourent à la formation des dieux. Dès lors, il ne peut que voir en toutes choses le Verbe incarné et l'adorer et le chanter.

Bossuet (qu'on nous permette de rappeler encore ce grand nom, sans la moindre intention d'établir une comparaison qui serait choquante !) Bossuet paraît surtout frappé de la faiblesse de l'homme et de la grandeur de Dieu. « En vérité, être créature, c'est bien peu de chose ! » Cette exclamation peut résumer en quelque sorte sa prédication, car son principal soin est d'abaisser l'homme devant « son grand Dieu ». L'évêque de Tulle ne cesse au contraire d'exalter la grandeur de l'homme élevé jusqu'à Dieu par la grâce. Tandis que Bossuet nous montre ordinairement l'homme et l'univers dans leur être emprunté et caduc et attirés par leur propre poids vers le néant, Mgr Berteaud se plaît à nous faire

voir la création tout entière participant en quelque manière de la dignité de son principe et montant vers Dieu.

Dans tout esprit tant soit peu ouvert aux bruits de son temps, la religion est aujourd'hui condamnée à subir l'épreuve de l'examen, de la discussion : elle est condamnée à avoir raison. C'est pourquoi la prédication, dans toute chaire au pied de laquelle se groupe un auditoire nombreux, et par conséquent mêlé, revêt la forme apologétique. Pour rebâtir Jérusalem, il faut avoir la truelle dans une main et l'épée dans l'autre ; cependant c'est de la truelle que les ouvriers de la Cité de Dieu doivent se servir habituellement. Il y a maintenant trop de prédicateurs qui se battent en chaire contre des ennemis invisibles ; au lieu d'instruire, ils disputent devant des auditeurs qui n'entendent ni l'objection, ni la réplique, et qu'il faudrait simplement catéchiser. La vérité a par elle-même une vertu secrète plus forte que toutes les raisons dont on l'appuie, et le meilleur moyen d'assurer son triomphe, c'est de la faire paraître.

Telle est, du moins, la pensée de l'évêque de Tulle. De geste et de ton, il tient d'un prophète ; il en a l'enthousiasme soutenu, l'inspiration soudaine, l'apparent désordre, les mouvements imprévus, les contrastes heurtés, l'accent familier et sublime, les effusions de tendresse et les éclats de tonnerre. Il parle au nom d'un maître qui ne doit subir aucun contrôle et qui ne supporte aucun démenti. Participant de l'autorité de Jésus-Christ, il emploie une méthode analogue à celle du Sau-

veur. Il ne discute pas, il ne raisonne pas, il affirme, il affirme avec force, avec insistance. A chaque instant on entend sortir de ses lèvres des locutions impérieuses comme celles-ci : « Voilà votre foi, soyez-en fiers. — Voilà la vraie doctrine. Voilà l'enseignement catholique ; c'est un bel enseignement comme vous voyez. Que doit faire l'Eglise ? Il faut qu'elle le propage, qu'elle l'annonce, qu'elle le répète sur tous les tons, qu'elle le dise dans les orgueilleuses capitales, devant les savants, qu'elle le dise au bon peuple des campagnes. » C'est ce qu'il fait lui-même, « il annonce la vérité de Dieu », il la répète sur tous les tons, et il ne comprend pas qu'on puisse parler d'autre chose. « Il y a chez nous trois ou quatre petites choses qui reviennent toujours dans tous nos discours. Qu'est-ce que tout cela ? Est-ce là ce qui doit occuper l'homme ? Nous avons, nous, la grande et belle doctrine qui fait la grande et belle vie. Avouons cela, confessons cela, et confessons-le toujours avec une reconnaissante fierté : avouons et proclamons que Dieu est très bon, très saint et très miséricordieux ; qu'il nous a envoyé de magnifiques espérances dans son Fils Jésus-Christ, et que cela s'est fait dès le principe, avant de jeter les fondements du monde, afin que nous soyons tous et à jamais saints et immaculés en sa présence (1). »

Bien plus, il dit en quelque sorte toujours la même chose. Certes, il n'y a pas de vérité inutile dans le symbole catholique ; toutes les vérités sont nécessaires, in-

(1) Panégyrique de saint Martin.

dispensables pour la formation, pour le développement de la vie divine. Il est donc nécessaire de dire toutes les vérités ; il n'en peut taire aucune, il faut les dire hardiment, énergiquement, surtout aux époques où elles sont ignorées. Mais toutes les vérités n'en font qu'une : il n'y a qu'une vérité que l'Eglise explique et développe le long des siècles : c'est le Verbe de Dieu, le Verbe fait chair, Jésus-Christ. C'est Jésus qu'il faut dire, « commenter sans se lasser jamais. » « Saint Augustin disait : quand je feuilletais les pages de Cicéron, de Virgile, j'y trouvais de belles paroles, mon oreille était flattée. Cependant il me manquait quelque chose : c'est que je n'y trouvais jamais le nom de Jésus-Christ que m'avait appris ma mère au jour de mon enfance ! Comme Augustin, cherchez partout le nom de Jésus-Christ. Que la mère le mette sur les lèvres de son enfant avec les blanches gouttes de son lait, afin que, si ce même enfant doit un jour être doué magnifiquement, s'il doit être un homme de génie, il sache parfumer ses dictées, ses paroles, ses imaginations du nom de Jésus-Christ (1). »

Ainsi faisait-il ; sa parole est « parfumée » du nom de Jésus-Christ ; quelque sujet qu'il traite, il ne perd jamais de vue le grand mystère du christianisme et y ramène sans cesse la pensée de ses auditeurs. En vérité, il peut se glorifier, lui aussi, de ne savoir que Jésus-Christ.

(1) Discours de Mgr Berteaud à Saint-André della Valle, à Rome.

Il y a des hommes, il ne l'ignore pas, assez aveugles pour ne pas croire en Jésus-Christ, pour ne vouloir pas de l'ordre surnaturel que Dieu a créé, de la vie divine qui nous est offerte, pour trouver même que ces dogmes ont fait leur temps. Rien ne l'étonne davantage. « C'est singulier, s'écrie-t-il, il y en a qui ont de la haine pour le nom de Jésus, ils ne veulent pas qu'on le chante ! Nous, nous le chanterons aux villes, aux campagnes, dans les vallées, sur les collines..... en chantant Jésus, j'aime mieux excéder que défaillir (1). »

« Ces gens-là (je veux dire les cœurs courts et mauvais) ne veulent pas de l'ordre surnaturel. Mon Dieu, convertissez ceux qui vous font la guerre et déclament des blasphèmes ! »

Prier pour ceux qui nient et leur déclarer sa foi, la vérité qu'il croit et qu'eux tous doivent croire, c'est tout ce qu'il peut faire pour eux, tout ce qu'ils méritent, et puis les plaindre et les dédaigner, s'ils s'obstinent. Mais discuter avec eux, construire des raisonnements, enchaîner des thèses ? Allons donc ! ce serait abaisser la doctrine, ravalier la vérité de Dieu au niveau de ces petites vérités coupées de doutes et d'erreurs, que l'homme a trouvées, et qu'il étaye péniblement de son argumentation. S'il rencontre l'erreur sur sa route, il lui jette un regard ou un mot de mépris, et il passe. « Voilà l'enseignement catholique, dira-t-il, et telle est la raison de notre qualité divine. Si nous ne sommes pas des dieux, à la bonne

(1) Discours à Saint-André della Valle.

heure, arrangeons-nous ou plutôt arrangez-vous si vous n'êtes pas des dieux. Ce n'est pas mon affaire à moi, ce n'est pas l'affaire de l'Eglise. Ah ! vous croyez que nous changerons de langage ; vous croyez que nous diminuerons nos vérités ; vous croyez que nous ne parlerons pas ? Nous croyons et vous voulez que nous ne parlions pas ? Parce que nous croyons, nous parlons (1). »

Parce que sa foi est sereine, lumineuse et ardente, il parle avec empire, d'un ton qui commande l'obéissance. Ce qu'il dit, il le voit ; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore. Comment voulez-vous « que sa lèvre soit médiocre et languissante », et qu'il s'attarde à prouver la vérité ou à réfuter l'erreur. Dans l'enthousiasme continu où il est de la bonté de Dieu, de la beauté de son œuvre, il ne peut que « chanter », célébrer les merveilles qu'il contemple, inviter ceux qui l'écoutent à bénir Dieu avec lui ; « sa pensée est un chant sans fin ». « Allons ! eh bien, vous tous qui êtes ici, lorsque Celui qui remplace la déesse Vaticane, aura mis sur vos lèvres cette syllabe harmonieuse, allez aux villes, aux campagnes, dans les cités, dans les hameaux, sur les collines et dans les vallées, quelque part que vous ait placés la Providence, et chantez cette syllabe d'or du poème immortel jusqu'à ce que nous allions redire le poème entier là-haut avec les séraphins (2). »

Mgr Berteaud parle aux croyants et pour eux. S'il fait

(1) Discours à Saint-Gervais.

(2) Discours à Saint-André della Valle.

allusion « aux dires » de ceux qui ne croient pas, de ceux qui nient, c'est uniquement pour avertir les fidèles de se détourner d'eux, de fermer les oreilles à leurs discours. Du reste, il ne pense pas que les « fils de la foi » aient besoin d'être autrement protégés contre l'erreur. N'ont-ils pas *la première sagesse*, toute la lumière ? Que pourraient-ils chercher ailleurs et comment se laisseraient-ils troubler par quelques mots creux que débitent « ces gens-là ? » « N'ayez peur de rien, dit-il ! les savants viendront peut-être à vous avec leurs instruments, leurs trouvailles, et ils vous diront : j'ai lu dans les étoiles, j'ai creusé dans les entrailles de la terre, et voici ce qui est la vérité, voilà ce que vous devez croire. Répondez-leur : C'est bien ! Mais il n'y a rien au-dessus de ma foi, et rien ne peut aller contre elle, *nihil supra, nihil contra* ; et si vos découvertes vont contre elle, j'en veux pas parce que c'est l'erreur, et vous n'avez pas le droit de m'enseigner (1). »

Son dédain pour les savants qui ne s'agenouillent pas est absolu et parfaitement sincère ; il est convaincu que ces esprits si fiers de leurs prétendues lumières sont des êtres inférieurs, arrêtés dans leur croissance, il le croit et il le dit. « Ces gens-là qui ne veulent pas de l'ordre surnaturel sont infiniment moins que nous. Ils ont, comme nous, un corps et une âme qui leur font dire avec assurance qu'ils nous valent bien ; mais dans leur âme, il y a la place d'un Dieu qu'ils ont chassé, et, dans la nôtre,

(1) Discours à Saint-André della Valle.

il y a le trône d'un Dieu qui en a fait son temple. Un homme qui craint Dieu vaut mieux que mille fils de l'impiété. »

Il avait un mot qui a fait quelque fortune, grâce à Louis Veillot (1), pour stigmatiser ces faux sages, obstinés dans leur erreur, jusqu'au dernier jour ; il les appelait « des sots éternels ». Plus ils dépensent de talent à nier Dieu et son œuvre de miséricorde, la rédemption de l'humanité par Jésus-Christ, plus ils sont sots. Les vrais gens d'esprit, ce sont les chrétiens fidèles ; seuls, ils comprennent les raisons de toutes choses et savent ce qu'ils font. « Sa foi, disait l'évêque de Tulle, est comme un exemplaire de l'éternité, *Fides est quasi quoddam exemplar æternitatis* ; elle atteint l'inaccessible ; elle embrasse l'immense ; rien ne lui échappe, rien ne lui est indifférent, rien ne la précède : *Nihil eam præterit, nihil præest...* »

Mgr Berteaud avait reçu cette faculté d'interprétation que signale saint Paul parmi les dons du Saint-Esprit : *Interpretatio sermonum*, et qui est une des qualités les plus précieuses de l'orateur sacré, le don de lire dans l'Évangile la vérité de tous les temps, de trouver dans la parole de Dieu qui ne passe pas, le sens et la loi des choses qui passent, des siècles qui s'écoulent, des événements qui se succèdent, des opinions et des mœurs qui changent. Il savait dégager des récits des paraboles, des enseignements évangéliques, une doctrine sûre, profonde, appropriée aux besoins de l'époque, avec une

(1) *Mélanges*, troisième série, t. III, p. 561-564.

aisance, un naturel parfait. Sans faire violence aux textes, il en tirait des commentaires si abondants et d'une si surprenante actualité, que sa prédication semblait, à ceux qui l'écoutaient, un écho prolongé des oracles divins.

Un autre trait bien saillant et bien original de son éloquence, c'était la forme allégorique et parabolique sous laquelle se développait sa pensée, c'était à la fois très simple, très neuf et très vivant, et il semblait, tant il y avait de naturel, qu'on ne pût ni penser, ni dire autrement. Le sujet l'inspirait au point qu'il paraissait prêter simplement sa voix aux pensées les plus intimes de son auditoire, et telle était en même temps l'intensité de sa vision des choses de l'âme, que sa parole, ouvrant des horizons inaperçus d'une perspective infinie, élevait en quelque sorte les esprits jusqu'à la contemplation et à l'extase.

Les discours de Mgr Berteaud n'ont rien de la forme classique du sermon ; il n'y faut chercher ni les justes proportions, ni la beauté de l'ordonnance, ni les riches développements ; on n'y trouve pas cette suite égale, modérée, qui satisfait à la réflexion, mais qui ne captive, qui ne subjugué jamais. C'est la « libre éloquence », libre dans sa marche comme dans son allure ; « elle ne s'avance que par vives et impétueuses saillies », et change à chaque instant de chemin sans se détourner de son but. « Le génie, disait Joseph de Maistre, ne se traîne guère appuyé sur des syllogismes ; son allure est libre ; sa manière tient de l'inspiration ; on le voit arriver et personne ne l'a vu marcher. »

L'évêque de Tulle cherche moins à lier l'esprit par de belles et adroites argumentations qu'à l'étonner et à l'écraser du poids tout entier de la foi et de la religion. Au lieu de ménager ses ressources, son génie se porte toujours tout d'un cours vers l'idée qui l'attire; il semble en être occupé tout entier et n'avoir pas autre chose à dire. De là un accent tout particulier de persuasion et qui se soutient d'un bout à l'autre du discours; il n'y a pas de « recoins obscurs », de parties sacrifiées, d'endroits où l'orateur se relâche de son zèle et laisse faiblir l'attention de ses auditeurs. Comme il va où l'emporte l'esprit, sans suivre un chemin tracé d'avance, sa marche est toute en bouds, en élans, et ceux qui l'écoutent sont à chaque instant secoués par la surprise. Cependant cette allure lui est naturelle; ces mouvements, quoique brusques et imprévus, lui coûtent si peu d'efforts qu'on le suit d'un regard ravi et sans crainte d'un faux pas.

« L'évêque de Tulle n'est pas du tout un prédicateur, c'est un évêque, un père, un homme de Dieu parlant de Dieu, et qui domine sur la foule plutôt encore pour ouvrir que pour enseigner (1). » Il n'argumente pas, *il discourt*; comme cette petite rivière qu'il décrit d'une façon si charmante, « il va, il vient, ici, là, puis tourne vers un autre point, et l'on se plaît à le suivre dans ses capricieux détours. » Voulez-vous savoir ce qu'il dit? Il faut l'écouter d'un bout à l'autre. On n'analyse pas un

(1) LOUIS VEUILLOT.

discours de l'évêque de Tulle. « Et, ouvrant la bouche, il parla ainsi » : C'est tout le compte-rendu qu'on en peut faire. Il n'y a ni commencement, ni milieu, ni fin, ou, comme dit L. Veuillot, « Ça n'a ni queue, ni tête, et ça se tient admirablement. Un torrent perpétuel qui jette des graviers d'or. »

Mgr Berteaud est « par excellence l'orateur spontané qui s'abandonne entièrement à son mouvement sur ses auditeurs (1) ». Il prêche l'Adoration Perpétuelle à Saint-Eustache de Paris. Pendant qu'il se dirige vers la chaire, on chante un cantique imité du *Pange lingua*, et toute l'assistance s'est levée à la strophe correspondant au *Tantum ergo*. En sortant de la sacristie, il rencontre des enfants agenouillés pour recevoir sa bénédiction. Ces chants, ces enfants ont ému son imagination et lui fournissent l'exorde le plus imprévu et le plus approprié tout à la fois au discours qu'il va faire.

Tous ses discours, du reste, lui sont tout entiers inspirés par ses auditeurs. « C'est vous, mes frères, dit-il à Tours, le jour de la fête de saint Martin, c'est vous qui gouvernez la langue qui vous parle. » Ses idées se suivent, puisqu'elles s'éveillent les unes les autres, mais, comme dans les hymnes de Pindare, la pensée « vole, comme l'abeille, d'un sujet à l'autre », l'on pourrait comparer ses sermons, tout aussi bien que les odes du grand lyrique, « à des couronnes de fleurs variées. » Après avoir dit : « La foi est donc une lumière souveraine, elle

(1) L'abbé LEDIEU.

est l'éclat du Verbe en nous, et son jugement sur toutes choses. Rien ne lui échappe donc, aucune invention, aucun prétendu progrès », il ajoute aussitôt : « Et puisque j'en suis au progrès, je vais vous en dire un mot. » Dans le même discours, il dira encore : « Et puisque j'en suis aux batailles, je veux vous parler aussi d'une bataille qui a eu lieu ici contre les infidèles. » On voit ses transitions. Il ne faut pas croire cependant que sa parole coure à l'aventure et soit pleine de hasards ; sous ce désordre apparent, il y a une logique profonde ; ce mélange varié d'aperçus et de traits d'histoire qui semblent détachés, indépendants les uns des autres, s'ordonnent dans l'unité supérieure d'une même vérité qu'ils ont pour objet de faire resplendir.

Ce n'est pas, sans doute, cette unité classique où sont marqués tous les points de repère, où l'on peut embrasser, d'un simple coup d'œil, l'ensemble de l'œuvre et les différentes pièces dont elle est composée ; la forme de son discours est beaucoup plus flexible ; les articulations en sont très souples et dissimulées, mais il y circule partout un même esprit. Une pensée secrète et harmonieuse unit les parties diverses mais non disparates et en fait un tout bien vivant. Comme il s'inspire non de sa fantaisie mais des circonstances, ses digressions ne l'égarent pas ; loin de là, quand il paraît se détourner de la vérité qu'il prêche, c'est alors qu'il y enfonce plus avant, et surtout qu'il entraîne plus sûrement ses auditeurs en captivant leur imagination.

Préchant un jour dans une église de sa ville épisco-

pâle, sur l'Eucharistie, il aperçoit plusieurs groupes de soldats qui se tenaient près de la porte : « Je vous vois, dit-il tout à coup, bien nombreux, beaux jeunes hommes, allons, approchez. C'est à vous surtout qu'il appartient d'entendre la vérité que j'annonce. L'Eglise, qui a des docteurs à son service, recueillera cependant sur la lèvre d'un guerrier cette belle formule : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; c'est l'un des vôtres qui a dit cela, et l'Eglise répète vos syllabes chaque jour au saint sacrifice de la messe quand elle donne le corps de Jésus-Christ à ses fidèles. Cela est très glorieux pour vous. Il est dit que les anges sont envoyés sur le champ de bataille pour récolter vos âmes et les porter à Dieu qui veut se hâter en ses miséricordes à cause de votre beau métier. » Et il invitait « ces beaux jeunes hommes » à se nourrir « du pain des forts. » Du reste, lorsqu'il voyait dans son auditoire des soldats ou des enfants, il ne résistait jamais au plaisir de parler d'eux ou de leur adresser la parole.

Une âme toujours appliquée à contempler la vérité de Dieu et la beauté de ses œuvres, ouverte à toutes les impressions de foi, d'amour, d'admiration qui s'en dégagent : telle était sa méthode habituelle de préparer ses sermons. Le beau rayon de la parole lui venait d'en haut à travers le prisme des faits et des choses qui l'environnaient, à mesure qu'il avait à le distribuer ; il ne pouvait ni prévenir, ni prévoir le don de Dieu, mais il était assuré de le recevoir en temps opportun. Il était sujet parfois à des hésitations, à des tâtonnements ; alors il

lui suffisait de prendre contact avec la réalité, de se rappeler quelque fait du moment, quelque trait particulier de l'auditoire, du lieu où il parlait, et aussitôt il reprenait son vol, sa pensée s'élevait, se déployait sous une forme originale, pleine de perspectives profondes, avec toutes les qualités propres de son éloquence, le feu, la rapidité, l'abondance, l'élan de sensibilité, la souplesse de l'imagination et la popularité de l'expression.

Mgr Berteaud avait éminemment ce que Cicéron demande à son orateur, *multarum rerum scientia* ; il avait aussi le don plus rare peut-être et plus utile encore pour l'éloquence, de voir en toutes choses les vérités qu'il aimait et qu'il voulait répandre. Il portait dans le regard ce rayon d'ordre et de beauté qui illumine et transfigure tous les êtres, qui pénètre toutes les idées et les ramène à leur foyer. Les circonstances les plus insignifiantes en apparence lui servaient de point d'appui pour s'élever aux considérations les plus hautes et les plus larges. Comme son esprit ne se laissait pas distraire un instant des questions du jour, des vérités qu'il est opportun de proclamer, des erreurs dont on offusque les esprits et qu'il faut dissiper, il faisait entendre beaucoup plus de choses qu'il ne paraissait en dire. Sa parole avait presque toujours une plénitude, une fécondité et une variété qui saisissaient l'attention et qui charmaient l'imagination.

Mgr Berteaud n'a jamais fait le songe de saint Jérôme ; nul n'est moins cicéronien, n'a moins souci de la phrase ; dans les mots dont il se sert, il voit l'idée qu'ils expriment, l'image qu'ils déploient, sans prendre garde

aux sons qu'ils rendent ; il les emploie et les dispose sans aucune préoccupation de l'harmonie, souvent il rencontre un tour heureux et qui se plie admirablement au mouvement de la pensée « mais il ne le fait pas exprès. » Il prend les mots comme ils viennent ; au besoin il en crée et il les jette comme un semeur sans plus s'occuper de leur arrangement. Il manque d'élégance et même de correction ; son style n'a rien d'académique : cependant sa langue est originale, savoureuse et vivante ; l'oreille s'étonne parfois, mais l'imagination est charmée ; l'esprit est subjugué, entraîné par la sincérité, l'éclat et la force d'un langage qui ne doit rien à l'art, qui vient directement de l'âme. Cette négligence était sans doute, non pas une ressource, mais une condition de sa puissance oratoire. S'il avait pris soin des puristes et des grammairiens, il n'aurait pas été cette « fontaine bondissante » si admirable et toujours prête à répandre la vie. Cela ne veut pas dire qu'il faille être incorrect et sans élégance ; cela veut dire que dans les talents de premier ordre, l'incorrection, la familiarité ou tout autre défaut peuvent tenir, par ces combinaisons inexplicables, à des qualités éminentes.

Mgr Berteaud créait beaucoup de mots et se gênait trop peu avec l'usage qui est pourtant « le père des langues (1) », mais ce n'est pas, croyons-nous, de cette trop grande abondance de néologismes que lui faisait honneur Louis Veuillot, quand il disait : « Si j'en avais

(1) BOSSUET.

la liberté, je m'attacherais pendant deux ans aux pas de l'évêque de Tulle, et je voudrais, après cela, renouveler la langue française. »

Mgr Berteaud avait un autre talent plus véritablement créateur, c'était celui de renouveler le sens des mots en cours. C'est par là surtout que sa langue est véritablement originale, neuve, imprévue, hardie, qu'elle lui est tellement propre qu'à lire une seule phrase de lui, on entend aussitôt le son de sa parole. Il a une façon particulière de presser les mots, de les exprimer pour leur faire rendre tout l'esprit qu'ils recèlent. Tel mot brille d'un lustre nouveau par la manière dont il le lance ou y appuie, tel autre, grâce au reflet de ceux qui l'avoisinent, s'épanouit en une image gracieuse et éclatante. Il n'y a qu'à prendre au hasard les exemples. « Montrez-nous, depuis dix-huit siècles, un *simulacre d'erreur*, qui soit resté debout, une idole qui subsiste. Qu'il subsiste des tronçons de pierres, des marbres ciselés, des *jouets* pour la science, etc... » « les paroles de Dieu demeurent fermes, c'est lui *qui les a posées, invulnérables*, devant les siècles ; elles ne varient pas avec le temps, *elles le traversent, immaculées*. » — « Quoi de plus *obstiné que Dieu* ? On veut lasser sa patience, on y emploie ses dons, on lui dit qu'il est de trop chez nous, qu'il s'en aille. *L'obstiné divin reste, il s'obstine à sauver*. »

Il poussait parfois l'audace un peu loin ; il avait des mots et des expressions qui auraient plus que surpris tombant d'une autre bouche, comme quand il disait : « Oui, nous sommes absolus, parce qu'il s'agit de vérités,

non de sentiments... nous sommes *entétés* ; oui, certes, et comme Dieu, ce grand *entété* qui dit : oui ou non. » Et encore : « Si Dieu n'avait pas pris des lèvres humaines, sa voix trop tonnante eût blessé nos oreilles. *Il eût été barbare.* »

Sa syntaxe est comme son vocabulaire, simple et riche, sans art, souvent heureuse, parfois singulière, toujours originale. Il rencontre sans les chercher, sans avoir l'air de s'en douter, des formes pleines, puissantes, qui résonnent et qui éclatent, qui charment l'oreille et qui frappent l'imagination. Comme il est uniquement occupé de la vérité qu'il veut faire resplendir, les mots s'arrangent par le seul mouvement de l'idée ; de là cette force et cette vie d'expression quand la phrase vient bien, quand elle se construit sous l'empire d'une pensée nette et qui le saisit tout entier.

Plume en main, et en se disant qu'il allait composer pour le public, l'évêque de Tulle n'avait plus la même allure. La plume est plus lente que les lèvres ; elle laisse du temps à la réflexion, elle permet, elle impose le choix. Pour les génies abondants, dont la verve impétueuse, dès que la barrière est ouverte, débordé et se précipite, cette lenteur est une gêne, le flot sort moins brillant parce qu'il ne peut jaillir et qu'il est contraint de couler. Un orateur du tempérament de Mgr Berteaud qui jette aux foules au fur et à mesure les paroles qu'un Dieu lui inspire, ne voit ses idées que dans la lumière des formes dont elles se revêtent en naissant. S'il est obligé de les considérer à l'état abstrait et nu, il ne subit plus le

même attrait, le même enthousiasme ; on comprend dès lors ses hésitations, ses embarras, ses insuccès et ses chutes.

Quand Mgr Berteaud écrit, son style, on le sent, est le résultat d'une lutte entre la pensée et les mots, au lieu d'en être l'harmonieuse et amoureuse étreinte. Souvent la lutte est heureuse, mais la victoire paraît toujours achetée de quelque effort, et l'expression n'est jamais, pour parler comme lui, « qu'une proie sublime ». La pensée, au lieu de se laisser graduellement soulever et déployer par la parole, la domine, l'asservit et l'entraîne ; les idées se précipitent et semblent pressées d'arriver toutes à la fois. On pourrait lui appliquer ce qu'il a dit du style des prophètes : « Il y est le Verbe : cela nous explique les gênes qu'endure la phrase des prophètes, les hardiesses qui l'emportent, les élans qui brisent sa syntaxe et foulent ses règles. » Son style écrit est ordinairement haché, saccadé, ou, comme il dirait, « sa phrase est indomptée, impatiente », il n'en est pas assez le maître. Il y a de la noblesse, de l'énergie, de l'élégance même, du sublime ; Fénelon y aurait désiré « un je ne sais quoi qui est une facilité à laquelle il est très difficile d'atteindre ». De plus, dans les hautes régions où sa pensée réside, l'évidence lui manque et la lumière y est mêlée d'ombre. Aussi son langage est moins limpide que profond ; il excite la pensée plus qu'il ne l'éclaire. Mais n'allons pas nous en plaindre, car l'évêque de Tulle nous dirait que « l'évidence est une lumière de bas étage, propre à l'humble monde où s'agitent les idées vulgaires,

elle n'est pas de mise sur les hauteurs où Dieu nous mène».

Dans le *Parfum de Rome*, Louis Veuillot a fait le parallèle des deux évêques de son temps dont il admirait le plus le talent et auprès desquels il cherchait souvent des inspirations. Après avoir parlé de Mgr Gerbet, « ce doux maître et cet inébranlable docteur », avec une affectueuse admiration, il ajoute : « Mgr Berteaud est tout pareil et tout autre. Même dédain du lustre vulgaire, même mépris des transactions et des habiletés, même possession de l'évidence. Le style, doué de même grandeur, diffère étrangement. Ce que Mgr Gerbet épanche comme une sereine lumière, Mgr Berteaud le ramasse, le concentre et le darde par fulgurants rayons, et leur éclat prend je ne sais quoi de plus vif que le jour. Je pense à la lumière électrique, mais il faudrait que cette lumière eût la permanence du jet, fût moins entourée et plus longtemps victorieuse de l'ombre. Mgr Gerbet jouit de la vérité et nous communique sa félicité ; Mgr Berteaud est ravi et nous emporte dans son ravissement, dont les soudainetés se renouvellent et s'enchaînent, à travers ce ciel étoilé de la grande théologie, où l'Écriture et les Pères font partout entendre la vigueur de leur accent divin. Il a reçu en perfection le don si aisément simulé, mais si rare, de colorer la pensée, ou plutôt, il la produit colorée. Car ce n'est pas une couleur ajoutée, le fruit d'un travail dont on découvre bientôt la feinte. Cette vive et charmante couleur tient à l'idée, en est partie intégrante, le verbe la porte en lui : et, comme le reste, elle exprime l'homme tout entier. »

« La plupart de ses images, dit un critique (1), sont empruntées aux champs. Il aime surtout à parler des fleurs, et en particulier des roses. Ses mots : « Parfum, odorant, embaumé », reviennent cent fois dans chacun de ses discours, et il ne se lasse pas de les appliquer à l'éternelle vérité, qui est pour lui le parfum éternel. Il a le talent de rajeunir sans travail les vieilles métaphores et de les remettre en circulation, comme des pièces de monnaie qu'on aurait fait splendidement reluire (1). »

« Ce monde, a dit saint Paul, est un système de choses invisibles manifestées visiblement », et de Maistre : « Tout se rapporte dans ce monde que nous voyons à un autre monde que nous ne voyons pas. » Ces deux pensées forment le fond de la conception que s'était faite Mgr Berteaud de la nature et de l'histoire. Tout y est pénétré de la pensée de Dieu, de ses desseins et des vérités nécessaires à la vie des âmes, et tout est transparent aux regards de la foi. Le Verbe projette sur toute chose un reflet divin : tous les êtres, tous les éléments, tous les phénomènes, toutes les beautés de la nature sont « les syllabes d'or du poème immortel que le Verbe de Dieu chante dans la création à la gloire de son Père ». L'histoire aussi est un poème divin, tout y est ordonné pour la gloire de Dieu, pour le triomphe de son Eglise, pour le salut des âmes.

Tout est harmonie dans l'œuvre de Dieu ; les dons de la nature sont une préparation aux manifestations de

(1) LÉON GAUTHIER.

la vie surnaturelle. La grâce aime la nature ; elle choisit de préférence les vases exquis qu'elle y rencontre ; elle s'y sent plus à l'aise. Le véritable but de l'art, c'est de dégager « les analogies métaphysiques et fondamentales » entre le monde invisible et les choses extérieures. La métaphore n'est point une rencontre fortuite à l'usage des poètes, des écrivains, des orateurs ; c'est une loi divine qui découle de l'origine et de la nature des êtres, dérivant tous du même créateur, formés sur cet archétype immense, participant à des degrés divers de la magnificence de leur modèle infini. L'image est donc plus qu'un ornement dans le verbe humain ; c'est l'expression d'une autre vérité plus haute et plus profonde ; le langage imagé, poétique, est le plus fidèle et le plus vrai.

La parole de Mgr Berteaud est toute en images, parce que sa pensée est toute en contemplation ; il voit Dieu dans la nature, ou pour mieux dire il voit les choses dans la lumière de Dieu ; de là, dans ses discours, cette union si intime, si constante de la couleur et de l'idée. La vérité ne s'y montre jamais que « comme une reine au jour de son couronnement, splendidement parée » et toutes les fleurs qu'il jette ont pour effet de faire éclater la vérité.

Nous terminerons cette introduction par ces lignes de Paul Harel. « Dans quelque anthologie orgueilleuse, philosophes et poètes de l'avenir, vous relirez avec passion les discours de l'évêque de Tulle. Au-dessus de tant de voix éteintes, qui donnèrent l'illusion de l'immortalité, vous entendrez encore les échos de cette

grande voix qui rencontra les formules définitives. Sans doute vous regretterez tout ce que la langue française a perdu de lui, mais consolez-vous des pertes qu'auront pu faire vos intelligences cultivées, en songeant que les humbles, les ignorants et les pauvres comprirent le génie de cet homme. Ils eurent des communions spontanées avec un enseignement dont la profondeur et l'éclat déconcertent (1).

(1) Mgr Berteaud, à propos d'un livre, par Paul Havel.

**DISCOURS PRÊCHÉ A L'ÉGLISE
DE SAINT-GERVAIS**

(A Paris le 22 juin 1856).

DISCOURS DE M^{GR} BERTEAUD

ÉVÊQUE DE TULLE

Ce discours fut publié dans l'*Univers* en plusieurs numéros, et, s'il faut en croire Mgr Pie, « il eut un grand retentissement. » Louis Veillot écrivait à sa sœur : « Que tu as perdu de manquer l'Evêque de Tulle!... Je l'ai entendu à Saint-Gervais pendant sept quarts d'heure. Il était bien réveillé, et moi aussi, et tout le monde ; et tout était bon, exquis, savoureux, original, chaud, parfumé, grandiose, un discours comme il en fait au coin du feu en tête-à-tête. »

Ces paroles suffisent pour guider le lecteur dans le jugement de ce discours. Il faut le lire comme il a été fait, comme on écoute une causerie ; rien n'est plus simple et rien n'est plus surprenant. On y trouvera, croyons-nous, les plus rares beautés de l'éloquence, à la condition d'oublier tout ce qu'on peut savoir des règles et des habitudes de la prédication.

Mes très-chers frères,

L'Eglise, en ce jour de dimanche, fait réciter un fragment des Epîtres de saint Paul où je lis cette parole : Frères, nous avons le même esprit de foi. Il est écrit : Nous croyons, et c'est à cause de cela que notre lèvres est ornée de la parole. Oui, nous croyons, et c'est à cause de cela que nous parlons (1). Celui qui a ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera avec lui. Un jour nous nous trouverons tous attachés à cette racine glorieuse, nous formerons un grand corps vivant et florissant dans le Paradis. Pour atteindre cette destination, il faut des travaux, mais que sont-ils ces travaux de la terre ? Des riens, des petits labeurs, et un jour nous jouirons d'un poids immense de gloire ; nous aurons des habitations magnifiques.

Ces images sont dictées par le Saint-Esprit. Il faut les contempler avec respect, mais je puis dire que c'est mieux encore qui nous attend. Nous aurons mieux qu'une maison, mieux que de la gloire ; nous aurons la vie Divine tout entière. Nous l'avons dès à présent, elle est insérée dans notre âme par la foi, par les sacrements. Un être chrétien, c'est le

(1) II Cor. 4, 23.

plus grand de tous les êtres. Les chrétiens ont un front plus beau que les autres hommes ; leurs lèvres s'expriment avec une aisance, une dignité, une majesté qui est propre à un Dieu voyageur ; leur œil a des mélancolies sublimes, et leur regard des manières de regarder qu'on ne rencontre nulle part ; leur oreille aime à entendre les sons qui tombent du ciel. Elle n'est pas insensible aux bruits de la terre, mais elle les discerne. Pour être chrétien, notre corps n'est pas amoindri, défiguré, il est embelli.

Si on va au fond, et il faut y aller, si on examine l'âme humaine, élevée dans l'ordre de la grâce, oh ! c'est magnifique alors. Savez-vous la différence qu'il y a entre un homme et un chrétien ? Apportez-moi un homme, couvrez-le de parures, revêtez-le d'or, mettez sur cet homme mille diadèmes étincelants, tout cela c'est de l'extérieur, c'est du dehors, ce n'est pas entré dans son être, ça ne l'a pas grandi ; l'homme n'est pas grandi par sa maison, par ses plafonds d'or, par ses tuniques de pourpre, par ses diadèmes.

L'être humain, à le considérer lui-même, est la plus grande et la plus belle des créatures issues des mains de Dieu. Oui, je l'ose dire, l'Ange, quoiqu'il l'emporte sur nous par l'élévation de l'esprit et la puissance de l'intelligence, comme le disent les théologiens, l'ange n'a pas autant d'être que nous ; il est grand dans l'ordre des esprits, mais il ne sort pas de là, et nous, nous sommes esprit et nous sommes corps ; nous embrassons ainsi le monde entier, nous sommes le résumé de l'univers. Voilà pourquoi, soit dit en passant, Dieu s'est fait homme et ne s'est pas fait ange.

L'homme donc est une très grande créature : si vous l'analysez, vous y trouverez de très belles choses, une âme, des facultés, de l'intelligence, de la volonté, de la mémoire, de

l'imagination, le cœur, toutes ces floraisons superbes, toutes ces brillantes facultés, toutes ces opérations invisibles avec lesquelles l'homme appréhende les choses externes. Le corps de l'homme est bien supérieur au corps des animaux. Nous ne sommes pas sortis de la race animale, nous ne sommes pas la dernière fleur de je ne sais quelle tige fangeuse née d'abord dans les ruisseaux, transportée plus tard dans les forêts et enfin apparue dans l'homme. Non, toutes les races étaient venues. Dieu les avaient créées dédaigneusement, avec une parole rapide et presque inattentive ; il avait fait les troupes de lions, il avait fait les espèces des oiseaux, les bandes azurées des poissons. Quand il s'agit du corps de l'homme, l'Esprit-Saint nous dit qu'il prit un peu de limon dans ses doigts, non pas que Dieu ait des doigts comme nous, mais la Sainte-Ecriture veut nous faire entendre le soin particulier que Dieu prit pour la composition du corps de l'homme. Par son corps, l'homme voit, entend les choses externes, il jette son âme au dehors. Qu'est-ce qu'une parole d'homme ? Une parole articulée ? C'est mieux que le grand cri de l'aigle, mieux que l'harmonie des philomèles des bocages, mieux que le rugissement des lions, mieux que les grands bruits de la nature simplement organique, c'est une âme qui se traduit, qui jaillit par les lèvres : nos lèvres, c'est la traduction de l'esprit, et nos yeux c'est encore la traduction de l'âme. Ah ! si quelquefois l'imagination des poètes va surprendre dans l'orbite de l'œil des animaux des pensées en germe, des rudiments de vouloir, des aspirations indéçises, tout ceci c'est manière de parler ; mais dans l'œil de l'homme il y a véritablement une âme peinte, une âme lumineuse.

Ainsi donc, l'homme considéré au point de vue simplement extérieur est déjà très grand. Mais il faut s'arrêter là ; il n'y

a pas autre chose ; vous avez visité tout cet extérieur, vous avez parcouru les extrémités de ce domaine vivant, glorieux, pensant, vous avez interrogé toutes ces gloires. Racontez-les en poète, en orateur, en savant, comme il vous plaira ; mais il faut vous borner là, il n'y a pas autre chose.

Quand il s'agit du chrétien, il y a tout cela, et de plus il y a le Saint-Esprit, comme s'exprime saint Basile ; il y a la grâce sanctifiante du baptême, c'est-à-dire une participation à l'Être de Dieu. Dans un homme ordinaire, il n'y a qu'une âme et un corps ; dans un chrétien, il y a l'âme, le corps, le Saint-Esprit, la grâce sanctifiante, la participation à l'Être Divin. Oh ! ne mé parlez pas des affections humaines, des actes humains, de la grandeur humaine, de la pensée humaine, de la sainteté humaine. C'est réel, je l'avoue, mais c'est petit ; ça a une limite, une borne, ça a une portée finie, ça ira à un point que nous savons, ça n'ira pas au delà. Pour le chrétien, il a un empire immense, infini ; il est un Dieu en fleur, comme disent les Pères de l'Eglise : *Deum in flore*. L'homme est une créature intelligente, c'est une petite fleur exquise, pleine de sourire, pendue à la poitrine des mères pour la décorer ; je ne vous défends pas de vous incliner devant elle avec respect, mais, enfin, ce n'est qu'une fleur humaine. Tout chrétien baptisé, c'est une fleur divine, ou plutôt c'est un Dieu en fleur, et il mûrira, ce Dieu ; chacun de ses actes, c'est un pas vers la maturité, c'est un pas vers l'adolescence, vers l'âge parfait, vers la grandeur, vers la taille divine. Oui, mes frères, nous avons la prétention de participer à la taille divine. Non pas que nous soyons des dieux absolus, proprement dits, et par essence, il y aura toujours des réserves nécessaires : puisque tant de prodiges sont insérés dans une créature bornée, il faut bien qu'il y ait une limite, mais ce seront les mains

divines, ce sera l'action divine, ce sera un jour la taille divine, la gloire divine, la vie divine, enfin, qui est en nous et qui a la prétention de se développer. Car, remarquez-le, toutes les vies veulent se développer, c'est leur loi. Dieu commence par les mettre en germe, en rudiment quelque part ; il dépose une vie dans les graines d'une petite fleur des champs, il dépose une vie dans les rudiments des animaux, il dépose une vie dans la graine des arbres. Et voyez comme toutes ces vies ont la prétention de se développer. Si vous ne voyiez jamais que des herbes naissantes, que de petites tiges à peine visibles, si toutes les races animales restaient à l'état d'enfance, vous seriez surpris et vous diriez : Qu'est-ce que c'est que ce temps d'arrêt que fait la création ? La création s'est arrêtée, elle ne bouge plus, la voilà fixée dans la petite enfance. Elle en est encore aux rudiments ; aussi la vie, où qu'elle soit, fait des efforts intinis pour arriver à son terme, pour gagner ses cimes, pour briller, pour resplendir. Croyez-vous que la vie divine sera la seule condamnée à l'abaissement ; que, mise dans un cœur d'enfant par le sacrement du baptême, par la foi, elle ne se développera pas ? Elle se développe à plus forte raison, puisqu'elle est la vie suprême, le modèle, la source de toutes les autres vies. C'est la raison de notre progrès chrétien, de notre grandeur catholique, c'est là le motif de nos exaltations et de nos gloires. Aussi, quand j'en vois un si grand nombre qui ont reçu la vie divine par le baptême, qui consentent à la soutenir un des premiers jours de leur vie qu'on appelle le jour de la première communion et qui, après cela, en finissent avec les aliments qui doivent soutenir, développer cette vie, je suis effrayé. Qu'est-ce que c'est donc que ces êtres qui condamnent la vie divine à rester à l'état amoindri, abaissé ? Ce ne sont plus des dieux en fleur ; Dieu avait fait

tout ce qu'il fallait pour les faire grandir, se développer, et pouvoir les placer à son côté un jour dans sa gloire, et eux s'entêtent, ils s'abaissent, ils s'amointrissent, et, comme il est impossible de garder une vie ainsi arrêtée, ainsi enchaînée, ils finissent par la perdre.

C'est parce que nous croyons toutes ces choses que nous parlons : *Credimus, propter quod et loquimur*. Nous croyons toutes ces choses, quoique nous ne les voyions pas à proprement parler, mais nous les verrons un jour.

Dieu a dit à son Église : « Tu as deux sens, tu as le sens de la vue et tu as le sens de l'ouïe. Le sens de la vue (je parle ici de la vue intellectuelle), je ne prétends pas te l'avoir donné pour rien. Un jour, tu verras ce que je suis, et, à cause de cela, tu me deviendras semblable; mais, enfin, le jour de la vue n'est pas encore arrivé : c'est le jour de l'ouïe. Pendant la traversée, tu commenceras par écouter, et tu verras après. »

Ne croyez pas qu'en ceci Dieu nous traite mal. Non. L'ouïe, c'est le sens par excellence; c'est à lui qu'arrive la parole, expression de la vérité : la parole sublime, magistrale, si elle daigne se faire entendre, si Dieu daigne parler, ce sera à l'oreille de l'homme qu'il faudra qu'il s'adresse. Ainsi ne croyez pas pour cela être si maltraités. Les petits enfants écoutent leur père et leur mère, celui qui ne sait pas est obligé d'écouter la doctrine vivante chez des maîtres, chez des rois de la pensée et de la parole. Dieu nous traite donc comme nous devons être traités ici-bas. Puisque Dieu nous parle, il a certainement mis la vérité dans sa parole. C'est donc la vérité que nous avons. Nous croyons et à cause de cela nous pouvons parler à notre tour.

Il faut beaucoup parler de ces choses en tout temps sans doute, mais principalement dans ce temps-ci, parce que ces

choses sont contestées; elles sont niées, elles sont bafouées, elles sont déclarées choses fantastiques, sans réalité et traitées comme des chimères auxquelles l'homme sacrifie sa vie réelle; sa vie de nature, son monde extérieur, s'interdisant des jouissances et des joies qu'on prétend très légitimes et même obligées.

Il y a là une grave erreur, mes très chers frères. L'Église, en nous faisant dieux, nous a donné par anticipation un dégoût nécessaire des choses terrestres. Celui qui se sait dieu ne peut pas dire : Voilà ma résidence, voilà mon paradis; apportez-moi de l'or, des métaux, des bois de cèdre odorant, des viandes succulentes, des vins ruisselant dans des coupes d'or; donnez-moi des symphonies pour l'oreille de chair, donnez-moi des spectacles pour l'œil de chair; je veux être là en mon paradis.

Un Dieu dit au contraire : « Qu'est-ce c'est que tout cela, que tous ces symboles, que cette figure passagère? Ce sont là des choses d'usage, des choses de traversée; ce sont les choses du monde matériel; ce n'est pas mon but, mon objet; je me servirai de cela, je n'entends pas qu'on me force à en jouir, je veux jouir comme Dieu dont je suis le participant, je veux avoir ses propres jouissances. Oui, puisqu'il m'a donné un corps, et qu'il en avait pris un lui-même un jour, je cueillerai quelques épis de blé et je les briserai sous ma dent, je m'inclinerai vers le creux des rochers qui renferment un peu d'eau, ou je mettrai sous les presses les grappes de la vigne pour me désaltérer et me fortifier; je tisserai la laine des brebis pour couvrir mes épaules nues, je m'abriterai avec des pierres et du bois, mais je ne veux pas être esclave du luxe et de la matière; je veux que ma résidence de passage soit un semblant de mon portique éternel; sans doute, je consens à user de toutes ces choses, mais je ne veux pas qu'on me force à en jouir. »

Ceci doit être. Il est certain qu'une race qui a le sentiment de sa divinité ne calomnierait pas la terre. La terre n'est pas notre but, mais c'est un texte de méditation et d'amour. Est-ce que saint François d'Assise ne s'arrêtait pas devant les petites fleurs? Est-ce qu'il ne conversait pas avec les oiseaux gazouillants? Est-ce qu'il n'avait pas des communications intimes avec toute la création? Est-ce que les anachorètes du désert, ces hommes mortifiés, étaient insensibles aux beautés de la création matérielle? Non certainement. Tout ceci sert à l'honneur de Dieu; c'est son piédestal, c'est son escabeau, je me garde donc de calomnier et de mépriser ceci, seulement je ne le prends pas pour l'objet de ma jouissance.

Ainsi, le chrétien n'est pas hostile à la contemplation des choses matérielles et s'il s'agit de les mettre en œuvre, de se les approprier, il le fera aussi dans une certaine mesure. Le génie chrétien, c'est-à-dire le génie des dieux voyageurs, n'a-t-il pas taillé jadis la pierre, le marbre, l'or? N'a-t-il pas appris les langues humaines? Ne les a-t-il pas travaillées, façonnées en périodes, en discours, en poésies, en prose sublime? Dites, est-ce que le génie chrétien a jamais été stupide, insensible à la création au milieu de laquelle il passait? non certainement; car il a pris cette création comme un texte à la gloire de Dieu. Et puis, il faut en convenir encore, l'homme a besoin de tout ceci pour se soutenir dans sa vie matérielle et pour sa traversée. Ainsi, il est obligé de semer, il faut qu'il travaille pour manger, et il a besoin de manger dans l'ordre matériel, afin de se soutenir. Il y a des remèdes répandus dans le flanc des minéraux, il y en a dans la tige des plantes; Dieu y a répandu des secrets qui ont des rapports avec notre vie matérielle. A cause de tout cela, nous devons aimer la création, l'honorer et la cultiver; mais encore une

fois, nous ne la prendrons pas pour le terme de notre jouissance. Voulez-vous qu'avec ces matériaux je fasse un Paradis, la béatitude éternelle, le repos d'un dieu, la satisfaction d'une âme divine? J'aurais beau prendre tout cela, le tordre, comme la lavandière tord son linge détrempé; j'aurais beau mettre sous le pilon toutes les plantes, tous les suc de la terre, est-ce que je puis faire sortir de là quelque chose qui aille à mon âme divine, qui puisse la repaître, qui puisse la réjouir, qui puisse la saturer pendant toute l'Éternité?

Après tout, Dieu mon père qui m'a enfanté, qui vous a enfantés aussi tous par le baptême, Dieu qui ne s'est pas contenté d'avoir de simples chrétiens, qui a voulu avoir des fils, Dieu notre père, qui se suffisait parfaitement à lui-même, a bien voulu créer, mais remarquez que son bonheur lui suffisait, il n'a pas créé par nécessité. Ainsi qu'on ne regarde pas la création comme un terme inévitable de la nature divine, comme une suite nécessaire des exigences de l'Être divin, de sorte qu'un Dieu qui n'aurait pas créé serait un Dieu incomplet, amoindri, ébauché. Non, Dieu est fini, si je puis m'exprimer ainsi; il est parachevé, il est complet; il était parfait longtemps avant l'aurore, longtemps avant l'apparition des étoiles et s'il les a semées en se jouant dans les cieux, ce n'est pas qu'il y fût condamné par une nécessité quelconque; il a fait cela par amour parce qu'il a voulu faire des êtres participants de son propre être. Dieu se suffisait, se connaissait, s'aimait et voilà le terme de sa félicité. Il a voulu par amour faire des êtres, faire qu'on participât à son être et à son bonheur. Alors il s'est décidé à créer. Mais pour cela Dieu n'est pas descendu de sa contemplation. En effet, il se regarde toujours par dessus tout, et néanmoins il est plein d'une douce providence. Est-ce qu'il n'a pas soin des

petites fleurs des vallées, des passereaux qui demandent des graines? Est-ce que ce n'est pas lui qui met des boucles de laine sur le dos des brebis? Dieu est occupé d'un cheveu qui flotte en l'air et qui va tomber, il a soin des fleurs, des animaux; il n'y a pas un petit moucheron bourdonnant dans l'atmosphère qui ne soit l'objet de l'attention divine. Si ce petit être de rien a du sang et des ailes, c'est Dieu qui l'a façonné; s'il trouve quelque chose à manger et à boire, sur son chemin, c'est Dieu qui lui prépare un lit et une table.

Ainsi Dieu ne néglige pas les choses externes qu'il a créées sans qu'elles lui fussent nécessaires. Mais il ne se trompe pas, il n'entend pas mettre son bonheur dans ce monde externe, il le met en lui-même où il est par essence et où il peut seulement le trouver. Nous, fils de Dieu par le baptême, nous avons les mêmes prétentions que notre Père. Cela doit être; il faut qu'un enfant suive sa race, qu'un fils soit comme son père, que la nature que ce père lui a transmise éclate et apparaisse en lui. Nous avons, en réalité, par la foi et les sacrements, la vie divine ici-bas. Ce n'est pas un fantôme, une chimère; n'appellez pas cela spectre vain, efforts d'imagination et résultat d'extase; c'est une réalité appuyée sur la parole de Dieu. Et après tout, il le faut bien; il serait étrange que depuis dix-huit cents ans la race humaine dans notre terre occidentale se crût divine et ne l'eût jamais été; qu'elle eût fait, en conséquence, tout ce qu'elle a fait.

Dites, est-ce qu'on n'a pas fait depuis dix-huit cents ans, dans ces pays et en particulier dans notre France catholique, des œuvres incomparables? Trouvez-vous rien de semblable à ces œuvres chez les Grecs et chez les Romains, et n'importe chez quel peuple qui n'en est encore qu'à l'état humain? Vous mettez ceci sur le compte du progrès, sur

le compte de la perfection; ce sont là des mots. Quelle est la raison du progrès? Quelle est la raison de la perfection? Oui, s'il y a quelque part un principe de vie, une énergie insérée, à la bonne heure, je comprends le progrès; car cette énergie crie contre sa captivité; elle veut être libérée de ses chaînes, elle les brise, elle éclate, elle triomphe. Je comprends que s'il y a quelque part un être supérieur, un élément sacré, cet être fasse son chemin, avance, monte à la perfection, en s'épanouissant; mais que signifie votre formule vague : progrès? Faites faire le progrès à un bois mort; faites-le marcher, faites-le se parer de couleurs. S'il avait une parole, il vous dirait : Qu'exigez-vous de moi? Je n'ai aucun principe de vie, je suis tel que vous me voyez, je suis arraché à ma racine, je suis froid, je suis mort, on m'a ciselé, on m'a attaché à votre demeure.

Je le répète, servez-vous de la création, mais n'allez pas crier que c'est le paradis. Servez-vous de tout ceci, mais n'en jouissez pas.

Oui, je veux user de la création pour ma traversée, je veux la prendre comme un texte d'hymnes, de dithyrambes en l'honneur de mon Dieu, mais je n'entends pas en jouir, d'autant que la perfide, depuis le brisement des rapports qui existaient entre lui et moi aux jours d'innocence, m'entraînerait dans ses pièges et m'amoindrirait sous le prétexte de me perfectionner. Je n'entends pas du tout que mon corps soit altéré par trop d'accointances avec la matière, je veux qu'il soit rafraîchi, je veux qu'il soit nourri, je veux qu'il soit couvert, je veux qu'il trouve un oreiller de pierre ou de bois, ou un oreiller plus doux, si vous le voulez, mais je n'entends pas être amolli. Non, il ne faut pas que mon corps soit altéré, car, après tout, mon corps doit rester chez moi l'instrument

de mon âme, l'instrument d'une âme divine. Il faut que je puisse marcher toujours sur les pas de Dieu, il faut que je puisse mourir, au besoin, pour la conservation de mon paradis éternel; il faut que je puisse être martyr comme saint Gervais et saint Protas; il faut que mon cœur affranchi puisse goûter les choses éternelles. Si mon corps était développé, caressé, choyé outre mesure, il ne serait plus l'instrument de mon âme, il n'y aurait pas un seul martyr, vous ne verriez plus les guerriers mériter la gloire sur un champ de bataille, tomber devant l'épée ennemie, donner leur sang pour le foyer, pour la patrie, pour les autels et pour toutes les grandes choses. Vous ne les verriez jamais préférant la conscience à la jouissance et à l'intérêt.

Il faut donc que tout cela soit pratiqué, cultivé, qu'on en use, mais dans une certaine mesure. Voilà l'enseignement catholique, et voici la raison de notre qualité divine. Si nous ne sommes pas des dieux, à la bonne heure, arrangeons-nous, ou plutôt arrangez-vous, si vous n'êtes pas des dieux. Car ce n'est pas mon affaire à moi. Ce n'est pas l'affaire de l'Église. Ah! vous croyez que nous changerons de langage; vous croyez que nous diminuerons nos vérités; vous croyez que nous ne parlerons pas? Nous croyons, et vous voulez que nous ne parlions pas? Parce que nous croyons, nous parlons.

Arrangez-vous comme il vous plaira, faites des vertus humaines et morales, soyez des petits travailleurs, de minces ouvriers, soyez des êtres incertains sur le chemin, sur le terme, car vous ne savez pas ce qui vous attend.

Oh! nous, nous le savons. Nous serons ressuscités un jour en Jésus-Christ, comme le disait l'apôtre saint Paul dans l'épître que je vous rappelais tout à l'heure. Mais vous, vous ne savez rien de toutes ces choses. Nous sommes de la race

chrétienne, et vous voulez nous restreindre à la race purement humaine? Nous sommes des dieux, vous voulez que nous nous rapetissions à être des hommes?

Enfants du baptême, de la première communion, l'Église votre mère vous a soufflé des prétentions immenses, vous a montré votre nature divine, vous a entretenus à l'ombre des autels, vous a soufflé des haines sacrées contre le mal, contre la passion, contre la chair, contre le démon, et, comme ce petit Carthaginois, qu'on élevait dans la haine d'une grande ville, on vous a fait de la cité du démon un objet de haine, et vous avez juré que vous la haïriez toujours, et qu'en conséquence, vous gagneriez de grandes victoires sur elle. Et maintenant on vous dit : Cet avenir est trop beau, abaissez-vous un peu, rabattez vos prétentions, inclinez-vous, voilà la mesure de la race humaine.

Ceux qui parlent ainsi se trompent du tout au tout. Il est possible qu'on pratique des vertus dans l'ordre naturel et humain, mais ces vertus n'ont aucun rapport essentiel avec la félicité éternelle, parce qu'il ne peut pas se faire qu'une œuvre purement humaine puisse avoir un rapport de mérite avec un bonheur surnaturel, infini et tout divin. Puis, Dieu ne nous a pas laissés à notre liberté, il nous a dit au contraire : « Je vous impose l'obligation d'être des dieux, et je vous en fais un commandement. Je vous ordonne d'avoir ma vie divine, ma nature divine, de vivre en conséquence de cette nature octroyée, d'être grands, d'être beaux, d'être immortels, de m'être semblables, de venir régner avec moi comme je régne, de vivre de ma vie ». Et ceux qui disent : Moi, je n'en veux pas, Dieu n'entend pas leur laisser cette licence.

Ainsi donc, se soustraire au commandement divin, c'est d'abord un crime. Mais après cela, vous voyez combien c'est

petit ! Vous n'apercevez donc pas tout de suite que les œuvres sont grandes en proportion du principe duquel elles partent ? Ainsi, appelez-vous de tel nom qu'il vous plaira, pratiquez telles ou telles œuvres, s'il n'y a en vous que la nature humaine, vous ne faites que des œuvres humaines. Or, comme dans le chrétien il y a mieux que le principe humain, il y a en sus le principe divin, voilà donc deux principes réunis ensemble pour produire l'œuvre. Lorsque vous voyez, par exemple, une aumône faite par un motif humain, et une aumône faite par un motif surnaturel et divin, l'extérieur de l'une de ces œuvres ressemble à l'extérieur de l'autre, mais l'intérieur en est bien différent : l'une est divine, l'autre est purement humaine. Vous voyez tout de suite la différence de portée et de résultat. L'une vous donne droit à la félicité éternelle, telle que Dieu la possède, parce que précisément elle a un rapport essentiel avec cette félicité ; l'autre, au contraire, ne vous y donne aucun droit. Vous voyez donc l'entière différence qu'il y a entre l'œuvre surnaturelle et divine, et l'œuvre purement humaine. Sans doute par la foi, par les sacrements, par la grâce, nous ne perdons pas notre personnalité propre. Nous entrons par tout cela en commerce avec le corps mystique dont Jésus-Christ est le chef. Mais ceci ne détruit en rien notre individualité propre. Nous sommes toujours avec notre vie, avec notre personnalité, mais nous sommes unis à ce grand corps ; de sorte que nos œuvres ont le caractère propre de l'individu, et ont en même temps le caractère universel de ce grand corps mystique dont nous sommes les membres. De sorte qu'un pauvre chrétien, une femme qui prie, un riche qui donne aux malheureux, tous ces chrétiens divers qui vivent conformément à la vie divine et produisent en conséquence des actes divins, ces chrétiens participent à

l'être presque infini de ce corps mystique dont je vous parlais. De sorte qu'il y a d'un côté Jésus-Christ, le chef, avec ses féconds mérites, puis, il y a tous les saints qui sont déjà installés dans le paradis immortel ; saints de toutes les conditions et de tous les âges ; il y a les chrétiens d'aujourd'hui, il y aura tous les chrétiens de l'avenir. L'avenir c'est le grand ouvrier, c'est la plus grande force déployée, la force divine et la force humaine unies ensemble. Vous aurez donc de saints entêtements, de nobles obstinations, vous aimerez à être chrétiens.

Ah ! écoutez, je viens de prononcer un grand mot, le mot *avenir*.

C'est là une très grande question, et je ne comprends pas qu'on en prenne son parti si aisément. On a un petit livre de philosophie humaine, on a un système ; ou plutôt on n'a ni l'un ni l'autre. Il y en a beaucoup qui ne se donnent pas la peine de lire un livre et qui ne songent guère à un système ; mais enfin tous s'en vont sur le chemin de l'avenir sans être préoccupés de ce que sera cet avenir. Cependant c'est là tout. Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Pourquoi êtes-vous ici ? dites-le moi. Êtes-vous ici pour habiter la capitale ? Êtes-vous ici pour vous mettre sur un char et vous promener quand le soleil dore la campagne et la ville ? Êtes-vous ici pour vous asseoir à des tables somptueuses ? Êtes-vous ici pour entendre l'harmonie de vos concerts ? Êtes-vous ici pour amasser de l'or, pour appréhender du métal ? Non, il ne valait pas la peine de venir pour si peu. Il ne vaudrait pas la peine d'être venu à l'existence, si on ne devait y trouver que cela et si ce devait être là notre fin. Mais nous savons que telle n'est pas la fin de l'homme.

Je vous ai cité la parole de saint Paul en commençant :

« Celui qui a ressuscité Jésus-Christ nous a ressuscités en lui. Oui, nous ressusciterons ou plutôt nous sommes déjà ressuscités. »

Comment, vous n'êtes pas encore morts et vous êtes déjà ressuscités ? Oui, c'est l'apôtre saint Paul qui le dit, ce n'est pas moi. Oui, vous êtes déjà ressuscités, vous êtes déjà immortels, vous avez déjà la vie florissante, vous avez déjà la lumière divine du paradis, vous avez l'amour divin, il ne fera que se développer ; tout cela est en vous en germe. Prenez-moi un enfant qui portera dans sa main quelques graines de cèdre, ce n'est pas lourd. Cet enfant de quelques années, avec sa main blanche et frêle, vous allez lui faire porter une forêt. Mettez ces graines dans la terre, attendez, vous verrez la forêt naître. Ce sera d'abord une réunion de petites tiges, puis ces tiges monteront, elles arriveront à la maturité, leurs rameaux s'étaleront dans l'espace, la sève montera dans toutes ces branches, les fleurs viendront s'y épanouir. D'où tout cela vient-il ? On dira : C'était un jour dans la main d'un enfant.

De même, chrétiens, dès lors que Dieu est en vous par la foi et par les sacrements, dès lors que vous avez reçu cette foi et ces sacrements par Jésus-Christ, vous avez en germe tout ce qui est en Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ est ressuscité à l'heure présente. Jésus-Christ est là-haut dans le paradis avec un corps impérissable, Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble pour toute l'éternité. Il jouit de la félicité divine. Or, vous êtes tout cela dès à présent, vous êtes ressuscités en Jésus-Christ, vous êtes assis à la droite du Père en Jésus-Christ, vous êtes immortels en Jésus-Christ, vous êtes victorieux de la mort par Jésus-Christ, vous voyez, vous contemplez l'essence divine par Jésus-Christ. Toutes ces choses sont en vous.

Alors ne dites plus : Comment la résurrection est-elle possible ? Elle est déjà faite : Jésus-Christ est ressuscité. Ce n'est pas une abstraction que je vous offre, ce n'est pas un système de philosophie ou de théologie que je présente à votre esprit ; je vous allègue un fait incontestable, un fait admis, qui crève l'œil. Si Jésus-Christ est ressuscité, toute la race humaine est ressuscitée aussi, car Jésus-Christ c'est la race humaine en germe. Jésus-Christ est ressuscité ; nous sommes ressuscités en lui, tout comme le cèdre est né à l'avance dans ce petit germe que porte la main de l'enfant. C'est une question de temps, pas autre chose. Où cet arbre a-t-il donc pris son volume, ses branches, ses fleurs et ses feuilles ? Il a pris cela dans la terre où était sa racine, dans l'air, dans les rayons du soleil. Il lui a fallu le temps, à présent le voilà. Est-il une chimère, cet arbre, ou une réalité ? Est-ce que vous ne pouvez pas le saisir de la main ? Est-ce que vous ne vous abritez pas sous son feuillage ? Est-ce que vous n'êtes pas étonnés de sa majesté ? Il est là réel et vivant parce qu'il était réel dans son germe. Pareillement, Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, il est chef de toute notre race. Nous sommes là-dedans, Dieu saura bien ramasser toutes ces poudres éparses, ou plutôt ces poudres éparses seront ramassées nécessairement : Jésus-Christ est ressuscité ; donc, nous ressusciterons.

Vous le voyez bien, nous sommes ressuscités déjà dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est pour cela que les méchants eux-mêmes ressusciteront. Voyez cette belle théologie des Pères et des Docteurs ! Elle n'est pas d'invention moderne : c'est la divine théologie enfermée dans les pages immortelles du génie chrétien. Eh bien ! oui ; c'est pour cela que la race humaine tout entière, même la portion

mauvaise, altérée par les mauvaises doctrines, par les passions perverses, c'est pour cela qu'elle ressuscitera, parce qu'il y a dans Jésus-Christ l'élément humain, sans doute divinisé, mais enfin il n'a pas pris une portion de l'élément, il a pris l'élément tout entier, et voilà pourquoi toutes les branches de l'humanité ressusciteront. Si un jour il faut avec une cognée, une hache, en détacher certains membres, en séparer les rameaux secs et morts, ce n'est pas la faute de la racine immortelle. Ils étaient morts pendant la vie, ils paraîtront morts au jour du grand triage, mais il n'en est pas moins sûr que, comme hommes, ils seront ressuscités, parce qu'ils appartiennent, comme hommes, à cette race dont Jésus-Christ est le chef.

Voilà l'enseignement catholique ; c'est un bel enseignement comme vous voyez. Que doit faire l'Eglise ? Il faut qu'elle le propage, qu'elle l'annonce, qu'elle le répète sur tous les tons, qu'elle le dise dans les orgueilleuses capitales, devant les savants ; qu'elle le dise au bon peuple des campagnes.

Il faut que cette doctrine soit prêchée toujours, et si quelques-uns ne voulaient pas l'entendre, il faut les corriger. C'est ce que dit Saint Paul : *Corripientes omnem hominem*. L'Apôtre ajoutait : Je n'ai retranché aucune vérité utile, je vous ai tout dit, et je dirai tout jusqu'à la fin. C'est qu'il n'y a pas de vérité inutile dans le symbole catholique ; toutes les vérités sont nécessaires, indispensables pour la formation, le développement de la vie divine. Pour une herbe des prés, il faut non seulement le milieu ambiant de l'air et de la lumière, il faut encore tous les soleils, tout ce qui est là-haut ; il le faut pour la fabrication, la construction de ce qui appartient à notre terre, la terre des dieux en fleurs. Et ils disent que nous sommes petits, que nous ne sommes rien ; ils disent

que c'est une petite barque, un petit esquif à côté des grands navires qui cinglent dans l'immense mer. Je vous dis, moi, que nous sommes le point vers lequel Dieu tourne son ciel. Dieu est ici, il s'est fait homme, il a pris notre nature, il a voulu que nous fussions ses frères, les fils de son Père ; il a voulu mettre ici la vie divine, et il nous a donné ainsi le moyen d'embrasser l'universalité des êtres, de récolter tout ce qui est épars jusqu'aux extrémités de l'univers.

Cette petite herbe a besoin de tout pour être parfaite ; que la racine manque, vous ne la verrez ni si embaumée ni si gracieuse ; il lui manquera quelque chose dans la douceur de ses parfums, dans l'éclat de ses couleurs ; il ne faut rien moins que toutes ces choses pour faire une petite herbe. Mais pour faire un Dieu-homme, il faut un ensemble de vérités, sans en excepter aucune. Si quelqu'une venait à manquer, nous pourrions dire à Dieu : Voilà ce qui nous manque. Mais il ne saurait en être ainsi. Dieu a veillé à tout et croyez-vous que celui qui a pris soin d'herbes et de fleurs n'a pas pris soin des dieux de la terre ?

Ainsi donc, toute vérité était nécessaire ; et c'est encore là la raison des sacrements jusqu'au dernier. Je ne peux pas tout dire à la fois : je m'arrête donc en particulier à ce qui concerne les vérités. Il est donc nécessaire de dire toute vérité, il n'en faut taire aucune ; il faut les dire sévèrement, énergiquement, et surtout aux époques où elles sont ignorées, car il y a des époques où on les savait mieux qu'aujourd'hui. Oui, dans ce temps-là les magistrats, les littérateurs, les hommes du grand négoce avaient des manuels de théologie à leur usage, ils avaient des compagnons théologiens, *comes theologus* : ils prenaient des extraits dans les grands scolastiques ou dans les Pères, ou dans les conciles ; ils réunis-

saient ces enseignements en un corps d'ouvrage, ils le mettaient à côté de leur cœur, c'était leur compagnon de voyage, c'était leur oreiller. On dit qu'Alexandre portait Homère avec lui et le mettait sous son chevet enfermé dans une cassette de cèdre et d'or. Nos pères avaient mieux qu'Homère, ils avaient Jésus-Christ, développé et expliqué par son Eglise ou dans les textes de son Evangile et des livres saints. Le Macédonien dont je parlais tout à l'heure laissa, dit-on, éclater son indignation contre un maître d'école qui n'avait pas Homère. Ainsi nos aïeux catholiques auraient traité impitoyablement ceux de leur temps, maîtres, écoliers, auditeurs, riches ou pauvres, qui n'auraient pas su leur catéchisme, leur théologie.

Il est certain qu'il faut avoir une théologie, qu'il faut avoir un grand enseignement de la Foi, et lorsque l'enseignement nous est offert, il faut venir l'entendre là, au milieu de l'Eglise. Je lisais dans la vie d'un grand magistrat, d'un homme qui brilla dans les capitales, que les rois honorèrent, que tous les savants de son temps estimaient, qu'un jour, au moment où l'homélie du curé allait se faire entendre, il quitta le banc d'honneur auquel il avait droit en vertu de sa charge, et alla se mettre au milieu des pauvres femmes. On lui dit : Pourquoi désertez-vous le banc auquel vous donne droit la dignité dont vous êtes revêtu ? Il répondit : Nous sommes tous fils de Dieu, nous sommes la famille divine. Il y a des âmes qui attirent plus de lumières et font venir l'intelligence des choses divines, par leur pureté, par leur candeur, par leurs prières. Je vais me mettre au milieu de ces bonnes femmes pour être en bon lieu, pour être éclairé, pour être illuminé, pour être touché. Telles étaient les dispositions de ce temps-là.

Il est donc du devoir du prêtre d'enseigner toutes ces vérités

sans restriction, sans déguisement. A l'époque présente surtout, il faut répandre ces vérités, car elles sont méconnues davantage. Mais, en prêchant ces vérités, quel est donc le rôle que remplit le prédicateur, le prêtre, l'évêque? Il corrige, *corripientes omnem hominem*. Que ce mot de corriger, de flageller, de punir, de réprimander, ne blesse pas votre orgueil. Et si quelqu'un osait dire en lui-même : « Moi, je n'ai que faire de ces corrections, je me soucie peu de tous ces commandements. Ça ne me regarde pas. Je suis trop loin ou trop haut, » nous pourrions lui répondre : Vous n'êtes pas trop haut, parce qu'on ne peut pas être plus que des dieux, mais vous êtes trop loin, et c'est un grand malheur que d'être trop loin des espaces dans lesquels se développe la vie divine. Que voulez-vous dire trop loin? C'est être dans le néant, c'est être proche de l'enfer, car l'enfer n'est pas autre chose qu'un lointain de la vie divine. Ainsi, c'est être là-bas, là-bas, dans ces profondeurs de nuit, de détresse, de vide et de silence. Là-bas, il n'y a pas de correction possible, l'Eglise n'en fait pas, les vérités ne tombent pas là-bas, on n'y corrige aucun homme, parce qu'aucun des hommes qui sont dans ces flammes ne peut être amené à la perfection dans le Seigneur Jésus-Christ. Mais tant que nous sommes sur cette terre, il en est autrement. Personne n'est damné ; on peut être sur la voie de la damnation, mais personne n'est damné définitivement ; le plus grand coupable, le plus grand criminel, le plus orgueilleux des païens, le plus hautain des révoltés, qu'importe ! L'Eglise en a vu bien d'autres. Est-ce que saint Augustin n'est pas un grand corrigé de l'Eglise ? et saint Ambroise et tant d'autres qui étaient loin de l'Eglise et qui maintenant habitent le paradis, est-ce que ce ne sont pas tous de grands corrigés de l'Eglise ? L'Eglise a plus de corrigés qu'elle

n'a d'innocents. Le bon Dieu est tout miséricorde. Le bon Dieu est bon, très bon. Le bon Dieu n'a pas fait l'enfer, ce sont les méchants qui le font. Voilà ce que Jésus-Christ disait lui-même à la bienheureuse Madeleine de Saint-Joseph, la première supérieure du couvent des Carmélites à Paris. Le bon Dieu a des entrailles de miséricorde. Les entrailles d'un être, c'est une portion de son essence. Si vous lui arrachez ses entrailles, vous le tuez. Un être ne peut vivre un moment sans ses entrailles. Ainsi, Dieu ne peut être un moment sans sa miséricorde, puisque ce sont ses entrailles. Dieu est très bon, très miséricordieux ; c'est pour cela qu'il ordonne à son Eglise d'aller corriger tout homme. *Corripientes omnem hominem.*

Ces corrections, ces peines, ces flagellations par la parole, par la lumière, ce sont des preuves de miséricorde. Ainsi, la foi de l'Eglise, c'est une foi de lumière, ses livres, ce sont des rayons d'or, c'est avec l'amour qu'elle punit, et, puisqu'elle s'en va s'adressant à tout homme, *omnem hominem*, sans distinction, empereurs, rois, savants, pauvres, riches, hommes, femmes, jeunes ou vieux, il faut que tout le monde en soit là. Voyez-vous l'appel de Dieu à tous ? Voyez-vous l'impossibilité des castes ? Voyez-vous comme Dieu veut que tout homme soit sauvé et forme avec lui un seul corps mystique et divin ? S'il y avait un homme qu'on dût renvoyer d'une église en lui disant : Sortez, vous ne pouvez pas être corrigé, il dirait : Quelle est donc la cruauté de ma destinée ? Qui donc m'a fait brute, bloc informe ? Pourquoi ne puis-je être corrigé ? Est-ce que je ne suis pas capable d'amour ? Est-ce que je n'ai pas la liberté, la faculté de me repentir ?

Cette obligation de corriger tout homme suppose comme corrélatif la noble faculté à chacun du repentir : saint Gré-

goire de Nysse, voulant définir l'homme disait : Je n'aime pas la définition d'Aristote, je n'aime pas celle de Platon davantage, on dit que Démocrite a donné la sienne, Epicure aussi. Laissez-moi toutes ces définitions, en voilà une que je préfère à toutes les autres : L'homme est un être qui a la faculté de se repentir.

Voilà une grande et noble faculté, et c'est avec la certitude que cette faculté est réelle dans la nature humaine que Dieu ordonne à son Eglise d'aller corriger tout homme. Voyez pourquoi on le corrige : pour le faire arriver à la perfection dans le Seigneur Jésus-Christ. Dieu-homme entre dans le ciel aussitôt après sa mort et sa résurrection. Il avait à sa suite, savez-vous qui ? Un voleur. Le premier entré dans le paradis après le Verbe incarné, c'est un voleur, c'est un homme qui avait été attaché à un gibet pour ses rapines, pour ses brigandages et pour ses méurtres. Dieu par là a voulu prouver la puissance de ses corrections et les merveilles de son amour. Il a pris cet homme, et c'est dans cet homme qu'il a mis la grâce, la divinité. Le mal, le pécheur, le péché, choses qu'il n'a pas faites, et qui étaient le produit d'une volonté égarée, tout ceci a été mis dehors, jeté aux gémonies ; l'être humain, la créature de Dieu est restée, et c'est dans cette créature que Dieu a mis sa grâce et sa divinité. L'Eglise hait les pécheurs d'une haine parfaite. Qu'on le sache bien, je les hais tous d'une haine parfaite. Mais n'allez pas m'accuser d'être un méchant : ce que je hais en vous, ce n'est pas ce que Dieu y a mis, ce n'est ni votre âme, fille de Dieu, ni votre corps, créature de Dieu. Comment voulez-vous que je hâisse ce qui peut être dieu demain ? Comment voulez-vous que j'insulte ce qui demain peut être sur des autels, ce devant quoi je serai obligé de m'agenouiller et de prier ? Voulez-vous que je

hâisse votre corps qui a la lèpre, qui est couvert d'ulcères ? Ce corps, il ressuscitera, il sera glorieux un jour. Il peut éprouver dès ici-bas le rejaillissement de la vie divine, il peut être l'instrument des plus sublimes vertus : comment voulez-vous que je le hâisse ? Je ne hais rien de tout cela, au contraire, j'aime beaucoup tout cela ; mais je hais en vous ce que vous y avez mis, je hais vos impiétés, vos impudicités, vos colères, vos vengeances, vos haines ; ce n'est pas là l'œuvre de Dieu ; ceci est l'enfant de vos œuvres. Tout cela, je le hais parfaitement, je veux le détacher de vous, et c'est en ce sens que je veux vous corriger, afin qu'une fois tout ceci emporté, mis dehors, vous puissiez être conduits à la perfection dans le Seigneur Jésus-Christ.

Voilà des choses dites sans ordre et sans préparation, mais qui, je l'espère, ne seront pas sans actualité pour vos âmes. Il y aurait encore bien des choses à dire, mais il faut s'arrêter.

Je vous ai dit un mot de la théologie et de son importance. Il me vient en mémoire ce que les annales de Paris racontent. Sous Charles V, je crois, on apporta ici une relique de saint Thomas, c'était le bras du grand théologien. Cette relique avait été gardée très longtemps dans un couvent des Calabres ; enfin, à la suite d'interventions puissantes, les os du saint furent restitués à la France, et son bras, sa main droite furent donnés à Paris. Cette relique, déposée dans je ne sais quelle église de la montagne Sainte-Geneviève, fut portée triomphalement dans la cité. Les historiens racontent que le roi était là avec tous les seigneurs de sa cour, l'Université, la Faculté de théologie, les corps religieux conduits par leurs chefs, les chrétiens de toutes conditions, de tout âge, les commerçants, les magistrats, les ouvriers ; c'était un grand

jour de fête, tous venaient autour de ces reliques, et ces reliques étaient portées dans un char superbe ; elles allaient d'une église dans une autre ; le peuple était fier de posséder l'instrument qui avait traduit les sublimes pensées d'un génie chrétien.

Je voudrais que, non pas un bras mort, une relique sacrée, ce qui serait déjà très précieux, vous fût apportée. Sans doute, la science abonde ici ; les hommes doctes ne sont pas rares, et les chaires sont occupées noblement ; mais je voudrais que la main du théologien, que la main du maître de la grande science, de la science par excellence, se multipliât. Préparez-lui des tables d'or, préparez-lui de grands velins, afin que la main y trace les pensées divines. Il faut à ce cher pays de France, à cette capitale, tête de la France et de l'univers, il lui faut une sainte théologie. Il y a des chaires, beaucoup de chaires, mais ces chaires ne sont pas toutes des chaires de théologie. Je n'entends pas éteindre l'esprit humain, faire pâlir l'imagination, ébrécher le ciseau des artistes, souiller le pinceau des peintres, mettre sur les lèvres de l'éloquence la trivialité ou le vulgarisme. Ah ! redevenons plutôt ce que nous fûmes autrefois, ce que furent nos pères, les traducteurs les plus intelligents, les plus brillants, les plus variés de la pensée divine dans tous les ordres, et, comme eux, gardons ou reprenons la prééminence qui nous appartient. Mais pour cela il faut que la théologie soit en tête de tous vos enseignements, qu'elle règne comme maîtresse, comme princesse. Que ceux d'entre vous au moins qui ont le plus d'intelligence, qui aiment les grandes choses, se livrent à cette étude. La France est sans contredit aimée de Dieu. Qui oserait le nier ? Est-ce qu'il n'y en a pas des signes nombreux et éclatants ? Est-ce que le bon Dieu ne nous aime pas entre toutes les nations de l'univers ?

L'autre jour, il y avait une fête solennelle : le représentant du Souverain Pontife, un noble vieillard, entra dans la métropole de Paris; un chant se fit entendre : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. J'espère que le bon Dieu tiendra compte à la France de ces chants, de ces dithyrambes, de ces hymnes.

Oui, Dieu a créé un homme qui s'appelait Pierre. Qu'est-ce que tous les Papes qui se succèdent? Ce sont des Pierre à travers les âges. La France reconnaît ce caractère de Pierre, et chante avec amour les prophéties de Dieu sur la permanence, sur l'immutabilité, sur la solidité de cette pierre; Dieu la bénit à cause de cela, et bénit ceux qui ont voulu que ces chants éclatassent. Il y a donc beaucoup de bon ici.

Ce matin, quand j'entrai dans cette paroisse, j'ai vu les signes éclatants de la Foi, et je me disais : Mais enfin ce n'est pas seulement dans les provinces reculées, dans les campagnes naïves que la Foi éclate, elle est aussi dans ce Paris si brillant, si orné de civilisation. Je sais l'excellence du clergé de cette grande ville, je sais, en particulier, la piété, le zèle du bon curé de cette paroisse, et, laissez-moi le dire, du prêtre que je connais depuis de longues années. Est-ce que Paris n'a pas un jour bien mérité de la France en repoussant le protestantisme, l'hérésie, le schisme, la doctrine nouvelle? Paris ! souviens-toi de ta vieille gloire, et n'oublie pas ta fonction d'aujourd'hui ; tu es à la tête de la France, mais à la condition que ce grand corps français, si catholique, trouvera en toi les principes de direction qu'il demande, qu'il sollicite. Voilà qu'à présent des lignes de fer s'étendent, et sur ces lignes roulent des chars pesants, et dans ces chars sont enfermés des hommes. C'est la province qui vient, c'est l'étranger qui se précipite. Paris

montre son œuvre de bois, de pierre, de marbre. Je ne sais pas si cela vaut la peine d'être vu ; je ne sais pas si l'Europe, si l'univers sont accourus seulement pour voir, pour entendre ; s'ils n'ont vu que les merveilles des arts, s'ils n'ont entendu que certains bruits humains et terrestres sortis de derrière ses murailles, mais je sais bien que l'univers n'en tirera aucun bien. Vous avez des maisons nouvelles, de longues lignes de maisons ajoutées à des maisons, et des palais pressant des palais. Allons ! convenez-vous que tout ceci n'est que bois et pierre ? Mettez là-dedans la vie divine. Le vieux Paris était moins géométrique, les rues étaient plus étroites, le soleil y venait moins, le pavé avait plus de boue ; tout ceci ne touche pas aux choses de Dieu, mais le vieux Paris vivait de la vie chrétienne, la théologie y abondait, les génies s'y pressaient, la science y resplendissait. Aujourd'hui la science profane a remplacé la science sacrée, des maisons qui ressemblent à des palais s'élèvent à la place des masures ; mais il faut placer là-dedans la vie divine. Si vous y placez l'amour de l'or, la vie sensuelle, la vie animale ; si vous faites de Paris le pays de ceux qui veulent jouir de la terre et non pas seulement s'en servir, que sera votre Paris ? Allons donc ! que chaque possesseur d'hôtel, de palais, de maison, sache dire : J'apporte ici Jésus-Christ, je l'installe à mon foyer : il est au rang d'honneur.

Que vos maisons ne soient pas des refuges pour le crime, pour l'infamie, pour l'impiété, pour la vie animale ; que ce soient des sanctuaires respectés, des résidences sacrées dans lesquelles les chefs de famille se promènent pleins d'innocence, enseignant la foi à leurs enfants, pratiquant le bien, le faisant pratiquer par leur épouse, veillant sur leurs domestiques. Et vous tous qui êtes si puissants par la position, par la fortune,

usez de votre influence pour répandre la vie. Que Paris soit digne de la France. Paris est la tête de la France. Or, après tout, la France est catholique. Voulez-vous lui laisser une tête non catholique? Voulez-vous que notre France soit un monstre? Puisque Dieu vous a fait tête, puisque Dieu a mis, dès les commencements, sur les bords de votre fleuve, des destinées sublimes, ne les chassez pas de chez vous. Souvenez-vous que la France est catholique. Dans trois jours je serai au milieu des campagnes, je serai pressé par des populations rustiques; j'annoncerai en patois les vérités que j'essayais de vous dire tout à l'heure. Que je puisse dire à mes bons villageois que Paris aussi est chrétien, et très bon chrétien. Allons, mes chers frères, vivons de la vie divine, et nous serons sans contredit les plus grands, les plus beaux, les plus heureux, non seulement pour le temps, mais pour l'éternité.

LA FÊTE DE SAINT HILAIRE A POITIERS

(Le dimanche 16 janvier 1859).

Ce discours a été recueilli et publié dans l'*Univers* par Dom Pitra. Ce n'est qu'une analyse d'une improvisation de cinq quarts d'heure. Mais on peut se fier à la mémoire du savant bénédictin pour la substance des idées, et aussi pour la trame du discours. Toutefois, il y manque naturellement la meilleure partie de ces beautés d'élocution qui jaillissent, à chaque instant, d'une imagination inspirée et qui s'éteignent aussitôt dans le souvenir de l'auditeur, par l'abondance même du flot qui les apporte. Hélas, c'est la fleur, le charme, la vie de l'éloquence spontanée qui meurt ainsi en naissant.

« Avez-vous entendu Mgr l'Evêque de Tulle, écrivait Dom Pitra, en présentant au public ce panégyrique de Saint-Hilaire? Depuis qu'une première fois, j'eus cette bonne fortune, je ne puis plus ni parler, ni entendre parler de prédicateur, sans que cette question m'échappe. L'avez-vous entendu? L'avez-vous vu? Car ce n'est pas seulement une parole, c'est une peinture, c'est une galerie de tableaux émouvants. Placé devant lui, fût-on résolu à l'écouter froidement, au bout de cinq minutes, l'émotion vous gagne, le mouvement vous emporte, vous oubliez l'orateur, la chaire, l'auditoire pour monter dans des régions ou inconnues ou inattendues. On n'écoute plus, mais on se livre, on est pénétré, inondé, submergé sous les flots de cette étonnante

parole qui vous porte au milieu d'un océan sans bornes. »

Nous voudrions que l'illustre prélat eût constamment au pied de sa chaire l'un de ces habiles notaires des anciens Evêques qui, par les notes tironiennes, nous ont conservé la plupart de leurs homélies. On dit que récemment, et en même temps que Mgr l'Evêque de Poitiers charmait l'auditoire de sa cathédrale par une série d'homélies sur les Psaumes, à Tulle, descendait de la chaire épiscopale un commentaire suivi sur le livre de Tobie. Quelle n'a pas dû être cette grande exégèse se jouant à travers l'Orient, ses dieux et ses dynasties, Babylone et ses captifs, ses fleuves, ses monstres, l'ange et ses voyages, ses combats, ses miracles : tout cela, découlant à flots d'or des lèvres de l'Evêque, ne se retrouvera-t-il nulle part ?

On sait qu'à propos de tout, Mgr Berteaud revient à son thème favori, l'Incarnation du Verbe. Et comment l'épuiser ? *Generationem ejus quis enarrabit*. Aussi, s'il y a dans cette parole un secret de sa puissance (et pourquoi ne serait-ce pas toujours le secret de l'éloquence chrétienne ?), c'est l'amour passionné de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tel est bien son effet le plus inévitable, de rendre comme visible et palpable la présence réelle. Orateur et auditeur sont mêlés dans un même acte d'adoration. Evidemment le grand Evêque est tout entier livré à cet acte puissant qui prosterne tout avec lui devant la majesté du trône de l'Agneau, et pendant qu'il prodigue et crée au besoin les images et les paroles, moins que personne il s'écoute et se préoccupe de lui-même. De là un accent éminemment surnaturel que ni lecture, ni analyse ne peut rendre ; pour trouver quelque chose d'analogue, peut-

être faut-il remonter jusqu'à ce grand style hiératique des hommes apostoliques, qui, après les apôtres, improvisaient si richement la langue, la poésie, la liturgie, toutes les formules chrétiennes.

On conçoit d'avance comment, ayant à parler de saint Hilaire, le docteur du Verbe fait chair, l'éloquent prélat ne pouvait rencontrer sujet plus adapté à toutes ses énergies, pour parler son langage.

Maintenant prenons place parmi les quatre à cinq mille auditeurs qui attendent que Mgr l'Evêque de Tulle ouvre la bouche et parle. Si vous l'aviez entendu, vous ne me pardonneriez pas de réduire cette improvisation de cinq quarts d'heure aux termes froids et décolorés que voici : »

Je vois, à cette nombreuse foule, qu'ici saint Hilaire est beaucoup aimé. Je vous en félicite, et m'en réjouis. Hilaire est l'honneur de cette contrée, une gloire de l'Eglise, l'un des vaillants de Dieu, un grand proclamateur de la divinité du Verbe. C'est le privilège de cette Eglise d'avoir fourni toujours à la cause du Christ des hérauts de la doctrine aux lèvres ornées, au cœur généreux, et, jusqu'à nous, vous le voyez bien, cette lignée des vaillants n'a pas défailli (1). D'où peut venir ce privilège ?...

Un enfant, honoré des caresses de Jésus, se détache de son flanc divin pour apporter dans votre Aquitaine une bonne nouvelle ; il se nomme Martial, et il dit : « Je bâtirai ici une église en l'honneur de Pierre. » Une révélation lui inspira cette pensée.

Comme le Sauveur entendait les foules dire à son sujet beaucoup de choses, un jour il interroge les douze : « Que disent-ils de moi ? — Les uns vous prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, les autres pour Jean-Baptiste. — Et vous, que dites-vous de moi ? — Pierre, au nom de tous, ouvre la bouche, et répond : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. — Et le Christ, Fils du Dieu vivant, lui dit : Barjona, vous êtes bienheureux, car ni la chair, ni le sang ne vous ont appris cette chose admirable. Vous êtes Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise. »

(1) Allusion à Mgr Pie.

Or, ce proclamateur béni de la divinité du Fils de Dieu, cette bouche heureuse, ces lèvres sacrées, ces bras puissants, tout ce corps destiné à servir de fondement à l'Eglise, on le crucifiait à Rome ; la nouvelle en parvint miraculeusement à l'apôtre de l'Aquitaine, aux lieux où nous sommes, et ici même il dit : « Je bâtirai une église en l'honneur de Pierre, et cette église aura des voix fortes, de grands échos du Verbe, qui retentiront à travers les âges. ».

Hilaire fut l'une de ces voix : Qu'a-t-il été, quel service a-t-il rendu ?

Le Verbe est Dieu ; ce Dieu a tout fait, et tout a été fait pour lui : le ciel et ses sphères visibles et invisibles, le firmament et ses flammes qui courent, la mer et ses abîmes, la terre et son manteau de fleurs, tout est par lui, tout est pour lui, et lui est tout entier pour nous ; car s'il n'est pas, nous ne sommes rien ; s'il est Dieu, nous sommes dieux par participation. S'en prendre au Christ, chrétiens, c'est donc s'en prendre à vous ; lui dénier sa divinité, c'est vous la refuser ; le diminuer, c'est vous amoindrir. Sa cause est votre cause ; sans lui, que seriez-vous ?

Il en est pourtant qui trouvent nos prétentions exorbitantes ; ils veulent, eux, s'amoindrir... Singulière humilité, qui descend plus bas que le chrétien et cherche au-dessous de l'homme créé selon Dieu, une région basse, terrestre, animale. A nous, la sainte et légitime humilité, qui ne voit que Dieu au-dessus de l'humanité glorifiée, qui met en Dieu seul, le principe et le but de son être, qui à Dieu seul rapporte tout, pensée, parole, action, sans détruire la part qui nous appartient, à nous l'humilité de bon aloi. Quant à eux, ou ils ne veulent rien au-delà de cette condition mesquine, ou ils ne rêvent par delà que des visions imaginaires ; ils promettent

tout, excepté Dieu. Car Dieu leur pèse et les embarrasse. Volontiers, ils le chasseraient de chez lui, et s'érigeant en maîtres de la création, ils lui diraient : « Sors de là ! va-t-en reposer inutile au fond de ton ciel solitaire. Nous ne voulons pas d'un Dieu qui vienne en terre... »

Tels étaient bien les Ariens d'autrefois. Un vieillard, dans une île du désert, priait et travaillait ; rangée autour de lui, la couronne des frères priait et travaillait, tressant des nattes. Tout à coup, Sérapion, le vieillard, au milieu de la contemplation, pleure, sanglote, pousse des cris d'effroi : « Père, qu'avez-vous ? — Enfants, prions et pleurons. O Dieu, que vois-je ? l'abomination de la désolation frappe aux portes du temple ; une troupe de mulets immondes se rue sur le Saint des Saints, et leurs pieds brutaux ébranlent les colonnes et dispersent les pierres du sanctuaire. Mais ayons confiance, le Christ vaincra. »

Ce vieillard voyait les Ariens, troupe immonde et bestiale, conjurée contre le Seigneur et son Christ... A une époque où les hommes ressemblaient aux brutes, où les bêtes fournissaient les plus justes symboles et des hommes et des dieux faits à leur image, on avait vu le pur grain de sénévé, confié au blanc sillon de la Vierge immaculée, en sortir comme un épi d'or, et, multiplié en gerbe miraculeuse, devenir le froment des élus ; et lui, l'aliment des anges, le vivifiant breuvage des troupes célestes, le voilà, pain vivant descendu du ciel ; et, comme il y a des agapes d'en haut, où le verbe nourrit par la grâce angélique, il y a aussi dans la salle d'en bas un repas divin ; et comme il y a une table d'or sur l'autel de l'agneau, il y a aussi un banquet opulent aux tabernacles de la terre. Et nourries de la main du Père de famille, on voyait depuis plusieurs générations les troupes humaines s'appivoiser, s'adoucir, s'embellir.

Le Dieu remplaçait la bête, et l'homme, de vertus en vertus, s'élevait jusqu'à lui.

Mais suscités par l'antique serpent, des hommes, ennemis de leur race autant que de Dieu, ont entrepris de détruire ce règne du Christ. Armée de ruses, de corruption, de violences, la tourbe impure se précipite sur les autels, ébranle les colonnes de l'Eglise, disperse de l'Orient à l'Occident les pierres du sanctuaire. Ils remplissent le monde de tumulte... Que veulent-ils ? Ce que veulent les Ariens modernes : secouer le joug de Dieu, rompre les liens qui garrottent leurs appétits brutaux, bondir librement sur leurs pieds immondes, s'agiter sans frein dans la fange, en poussant les hurlements et les hennissements de la bête.

Ayons confiance ! le Christ vaincra encore comme il a vaincu autrefois par Hilaire... C'était un patricien, issu de vos races sénatoriales, formé aux écoles de Rome et des Gaules, enrichi de la sagesse antique et les lèvres décorées des grâces de l'éloquence. Il y avait en lui tant de dignité, de chasteté, de sacerdoce, que, l'Eglise de Poitiers étant devenue veuve, l'acclamation populaire le salua évêque. Il le fut dans toute l'ampleur de ce mot qui est grand. Il eut un cœur d'évêque, ouvert aux généreux sacrifices ; il eut un regard de sentinelle, épiait tous les mouvements de l'ennemi ; il eut des mains fortes et des bras d'athlète, qui jamais ne mollirent dans les combats du Seigneur. Et qu'ils étaient beaux les pieds du messager de la paix et de la guerre, qu'ils étaient beaux, et sur ce sol uni et paisible, le champ fécond de son zèle de pasteur, et sur le terrain des grandes luttes où se rencontrèrent tous les vaillants de cet âge ; qu'ils étaient beaux de l'Occident à l'Orient, ces pieds de l'exilé et du vainqueur, mesurant tous les confins de l'Eglise !

Il s'agissait de par le monde de la plus grande question qui puisse occuper les hommes : Jésus-Christ est-il Dieu, oui ou non ?

Depuis ce fortuné moment où le Verbe incarné toucha cette terre, où la Vierge sainte, agenouillée devant lui, le salua au nom de toutes les générations : « O Dieu ! soyez le bienvenu ! », des milliers de voix avaient répété ce salut d'adoration. Et en preuve de cette bonne venue, il avait passé en faisant un bien qu'un Dieu seul pouvait accomplir.

Mais au temps d'Hilaire, des voix discordantes protestent et s'écrient : « Il est mal venu, qu'il s'en retourne. C'est assez d'une divinité inaccessible et inerte au fond des cieux ; à quoi bon un Dieu descendu en terre ? Qu'il lui suffise d'être tout au plus le chef-d'œuvre créé, le premier né de ce monde, le prince des êtres finis, une grande chose, un grand homme... »

« O Dieu ! soyez le bienvenu, » reprenait la Vierge avec les chœurs de l'Eglise, avec les légions des martyrs, avec les troupes des docteurs, avec les lèvres de feu et les bouches d'or... L'acclamation a prévalu et passé de race en race. Mais de nouveaux Ariens sont venus, qui disputent son règne au Christ, et dans ce monde et dans l'autre. Ce monde, à les entendre, n'appartient pas plus à lui qu'à nous. Ce n'est qu'un poste de passage éphémère, un point de halte rapide, au milieu d'infinies déambulations qui nous promèneront d'étoiles en étoiles, de progrès en progrès, bien au delà du ciel étroit et monotone de l'Évangile.

Mais qui donc vous a montré ces étapes de l'infini, ces hôtelleries toutes préparées qui vous attendent aux siècles des siècles ? Qui a fixé les relais et préparé les équipages ? Où sont les vestiaires princiers, abondamment garnis de manteaux pour les voyageurs de toutes les sphères ?...

Je vous arrête, d'ailleurs, dès le point de départ pour revendiquer au nom du Christ ce point du monde où nous sommes et en constater la grandeur. Je n'examine point comment le divin architecte a posé son bâton d'or et fixé son niveau pour nous assigner une place dans les espaces. Peu importe qu'ayant peut-être trop de matière, sa main prodigue ait semé avec luxe tout autour de nous des myriades d'étoiles et de soleils. Il me suffit que cette terre que vous prisez si peu ait fourni l'argile du Verbe fait chair et l'argile de l'homme. Dans l'un et l'autre, c'est un monde de merveilles. L'antique philosophie voyait en nous un petit monde, j'y vois un grand monde, un chef-d'œuvre divin, une âme que j'appelle hardiment un dieu en fleur. Et ces mains et ces lèvres, ne sont-ce pas des outils divins ? et tout ce corps, un appareil pour des fonctions immortelles ? Oui, si nous pouvions déplier ces tuniques et ces tissus qui nous enveloppent de la moelle des os jusqu'aux cheveux de notre tête, nous y trouverions toutes les richesses de la création, toutes les énergies et tous les secrets de la lumière et de la vie, et encore cet arôme qui est comme l'efflorescence d'une âme baptisée, ces sels divins que les sacrements ont fait pénétrer et circuler dans nos veines. Aussi, nous réclamons et cette âme chrétienne et ce corps chrétien, pour les soustraire à vos pérégrinations insensées et les couronner, tels qu'ils sont, de gloire et d'honneur.

Et si de pareilles erreurs n'étaient qu'un vieux rêve inoffensif ; mais c'est une excitation au mal. Car à quoi bon s'occuper désormais d'épurer sa vie ici-bas, puisque les purifications se feront d'elles-mêmes, dans la promenade à travers les cieux ? Jouissons plutôt du moment qui passe, épuisons ce peu de bonheur que le vent de la vie emporte ; jouissons, en

attendant que dans une autre sphère nous ayons d'autres destinées et d'autres jouissances.

Que serait-il donc advenu si la foi au Christ-Dieu eût fléchi ? Le paganisme sensuel aurait recommencé. C'est le grand service que nous a rendu l'Athanase de l'Occident. Pour l'apprécier, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette seule portion de l'Eglise que nous habitons, la France. On aime à contempler cette noble patrie, qui, malgré ses heures d'hésitation obscure et embarrassée, se présente toujours comme la nation très chrétienne, comme la fille aînée de l'Eglise. Elle le doit à la foi de saint Hilaire...

J'ai toujours cru qu'au moment où les familles de peuples se séparaient dans Sennaar, chacune de ces familles fût confiée à un ange pour s'en aller, sous sa garde, accomplir le dessein de Dieu... L'une d'elles prit, de forêts en forêts, sa course pour ne s'arrêter qu'aux rives de l'Océan. Destinée à glorifier le Verbe, de bonne heure, le Christ lui députa ses ambassadeurs. De Martial à Irénée, puis à Hilaire, les messagers de paix, aux pieds forts et brillants, ne lui manquèrent pas... Mais quelque cent ans après Hilaire, de nombreux sceptres s'élevaient au nord, au midi, au centre des Gaules, et tous ceux qui les portaient persécutaient le nom et l'Eglise du Christ. Dieu choisit donc, entre les peuplades germaniques, un chef jeune et une tribu vaillante, Clovis et ses Francs. Avec eux il frappa de grands coups d'épée, à Tolbiac d'abord, puis dans notre Aquitaine, non loin d'ici, et ce fut le coup décisif. Au moment où l'arianisme des Gaules recevait ce coup de mort, vous le savez, le signal partit de la basilique de saint Hilaire, un globe de feu apparut : c'était la foi d'Hilaire qui rayonnait pour ne plus ni s'éteindre, ni pâlir. La France restera toujours orthodoxe ; et, restant telle, elle pui-

sera dans sa foi l'énergie de sa puissance, sa force la plus manifeste. Les politiques, peut-être, n'y penseront pas ; ils auront grand tort. Hilaire n'en a pas moins été le grand ouvrier de cette formation ; c'est l'insigne service qu'il a rendu à nos pères...

Mais en quoi la filiation consubstantielle du Verbe peut-elle être importante au monde ? Certes, ne vous y trompez pas, toutes les filiations, toutes les paternités y sont intéressées : dans la famille, dans la société, comme dans l'Eglise, sur la terre comme au ciel. Il se trouvait alors, au palais des empereurs, un vieil et docte Evêque, connu par d'illustres amitiés, saint Amphiloque d'Icône. Il pressait un empereur de prendre enfin parti pour le Fils de Dieu, et d'en finir avec des sectes impies qui bravaient les lois de César comme les lois de Dieu. César aima mieux écouter sa prudence, et congédia l'évêque affligé. Celui-ci, à quelques jours de là et peu après des fêtes publiques où l'on avait proclamé Auguste, le fils de l'Empereur, se trouvait appelé au palais, avec tout un cortège de pontifes. Il entre dans la salle d'audience, et apercevant d'abord le nouvel Auguste, il lui dit brusquement : « Bonjour, enfant ! » L'empereur, indigné de cette familiarité, ordonne qu'on chasse de sa présence ce vieillard impoli, qui ne pouvait ignorer que cet enfant était Auguste et fils d'empereur. L'Evêque se retire ; mais du seuil de la salle il se retourne vers l'empereur pour lui dire : « Seigneur, si vous punissez ainsi l'injure faite à votre fils, comment Dieu ne punira-t-il pas les outrages faits à son Fils unique ? » Cette leçon fut-elle comprise ? je n'oserais l'affirmer : car a-t-on jamais bien compris que l'on ne peut impunément manquer à Celui par lequel se nomme toute paternité au ciel et sur la terre ?

L'Evêque n'en continue pas moins, à temps et à contre-temps, de presser, de reprendre, d'exhorter. Hilaire, pour sa part, n'a rien ménagé. Avec quelle audace il défie ses adversaires de descendre avec lui en champ clos ! Avec quelle énergie il porte ses remontrances jusqu'au palais des Césars ! Il ne recule devant aucun ennemi, devant aucun péril ! Il n'entend accepter ni transaction, ni trêve. Sans relâche, et partout, il combat à outrance. Après qu'il a remué tout l'Occident, on l'en arrache pour l'exiler. Exilé en Orient, il y sème avec plus d'âpreté la confusion et le trouble. J'aime à le voir mériter des Ariens ce glorieux reproche d'être un semeur de discordes, et plus encore, un champ vivace d'indomptable agitation, *seminarium discordiarum*.

Mais, dira-t-on, il a manqué de charité. Dites aussi que Dieu manque de charité envers l'hérétique... La charité va aux âmes, dût-elle blesser pour guérir ; dût-elle broyer, qu'importe, pourvu qu'elle unisse. Hilaire a sauvé pour des siècles la foi des Gaules, n'est-ce point assez charitable ? Chose singulière ! qu'au nom de la paix on veuille sacrifier le Dieu de la paix. Des négations plus ou moins insidieuses attaqueront jusqu'à l'essence de l'ordre surnaturel. Des blasphèmes plus ou moins déguisés renieront le Christ qui a donné la charité au monde, et si une voix s'élève et proteste, chose singulière, on dira : Mais c'est manquer de charité !

J'entends cet autre gémississement : ces disputes scandalisent. Que faire donc de cette parole apostolique ? « Il faut qu'il y ait des hérésies. » Expliquons toutefois ce mot, et donnons la raison de ces grands débats qui ont agité et passionné l'Eglise.

Dans ce splendide tabernacle élevé au désert, on voyait, au Saint des Saints, une Arche de bois incorruptible, revêtue

d'or au dehors et au dedans renfermant ces gracieux symboles de la manne, de la verge fleurie, des sacrés livres. C'était bien l'emblème de la doctrine de l'Eglise. Mais pourquoi ces deux Chérubins d'or, qui étendent leurs ailes d'or sur cette Arche de la doctrine ? N'eût-il pas été mieux de la voiler d'une couronne de séraphins, rangés comme une courtine d'amour ? C'eût été la doctrine défendue avec la charité polie, aimable, ornée. Ou encore, pourquoi n'avoir pas échelonné autour de cette Arche, les Trônes, les Dominations, les Puissances, comme trophées des conquêtes de la doctrine, marchant en reine et en dominatrice ? Non, il n'y aura que deux chérubins d'or ; et ce nom signifie la science, et la science suppose la discussion, la lutte, le choc même des erreurs. Car si la doctrine est d'or, il faut, pour qu'elle ait son prix et son lustre, qu'elle soit battue, martelée, polie à grands efforts. Assurément toute hérésie, comme tout scandale, est un grand mal. Si Dieu, qui ne peut vouloir aucun mal, le permet parce qu'il nous a laissés libres, c'est pour le faire concourir à ses fins. Il n'est pas jusqu'au méchant le plus pervers, qui n'ait sa place dans la beauté du plan divin ; car s'il ne rentre librement par la miséricorde dans cette harmonieuse ordonnance, il y rentrera plus tard par la force de la justice, alors qu'il sera, comme parle saint Augustin, orné de ses douleurs. Ainsi devons-nous à l'hérésie un enseignement plus lumineux, des proclamations plus solennelles de tous les dogmes ; ainsi devons-nous à l'arianisme ces magnifiques symboles que nous chantons et ces immortels écrits de votre Hilaire. Que si dans ces luttes une ardeur trop vive pousse au-delà des justes mesures, ceux qui auront excédé en défendant la cause du Christ auront pour excuse cette maxime d'un grand docteur de l'école séraphique : « Quand il s'agit du nom et de l'honneur

du Seigneur Jésus, j'aime mieux pécher par excès que par défaut. »

Plaise à Dieu que ce soit toujours la noble exagération de cette Eglise de Poitiers qui en ce moment prouve, par ce concours, qu'elle est toujours semblable à elle-même et digne d'Hilaire !

Elle le prouve par ses missionnaires et ses martyrs qui ont poussé jusqu'à l'effusion du sang, l'exagération du bien ; elle le prouve par ces pontifes aussi glorieux qu'aimables, qui, en ce moment, ou président avec grâce, éclat et puissance à son gouvernement, ou sont sortis de son sein pour mener des Eglises voisines à la lumière du bercail suprême. Elle le prouvera encore en triomphant de tous les sacrifices et de tous les obstacles, pour relever de ses ruines la basilique de saint Hilaire, qui reparaitra comme un phare, présage de nouvelles victoires et de bénédictions abondantes.

L'ÉVÊQUE DE TULLE AU CARMEL
DE POITIERS

(Samedi 13 août 1859).

Ce discours fut prononcé au Carmel de Poitiers le samedi 13 août 1859, pour la prise d'habit de deux jeunes novices, deux sœurs qui, aux liens du sang, ajoutaient le même vœu de ne vivre que pour Dieu sous la règle de sainte Thérèse. L'abbé Charles Gay, plus tard évêque d'Anthédon et que Mgr Berteaud appelait « son bien-aimé Charles », était le directeur du Carmel ; il fut chargé par Mgr Pie de recueillir et de publier, dans l'*Univers*, l'allocution de l'Evêque de Tulle.

Mais il vaut mieux que nous lui cédions la parole. Il écrivait donc : « Pendant qu'une foule empressée et heureuse entourait ce matin le tombeau toujours si glorieux de l'illustre et chère sainte Radegonde, une autre foule, forcément moins nombreuse, mais non moins empressée, remplissait l'humble chapelle des Carmélites. Heureuse terre du Poitou, terre des docteurs et terre des vierges, si fortement imprégnée de la vertu du sang du Christ, que la lumière y brille toujours et que ces chastes générations que la lumière enfante s'y succèdent sans interruption ! Dans cette maison d'Hilaire, où vécut et mourut sainte Abre, l'évêque de Poitiers venait donner solennellement le voile à deux jeunes novices. C'eût été bien assez pour attirer les âmes fidèles et éveiller leur sympathie : mais on devait entendre l'évêque de Tulle. Venu pour prêcher demain le panégyrique de sainte Radegonde, il avait

bien voulu, sur la prière de son noble frère, honorer ces précieuses enfants en célébrant tout haut leurs noces divines. Que dire de cette parole, et surtout comment la redire? Il faut bien compter sur cette force que donne l'obéissance quand elle se double de la charité, pour essayer de rendre de tels discours. C'est presque vouloir saisir des flots avec la main, enchâsser des rayons de lumière et dessiner la vie. Cependant, obtempérant à un désir auguste et pour dédommager, ne fût-ce que par des échos lointains et affaiblis, ceux qui n'ont pas eu la grâce d'entendre ce matin cette voix incomparable, nous recueillons nos souvenirs et nous donnons ce qu'ils nous représentent, demandant d'avance pardon à Mgr Berteaud d'une témérité que de nous-mêmes, nous ne nous serions jamais permise.

« Vous faites une grande chose, vous laissez cheoir sans regrets ces vêtements de peu ; vous revêtez votre chair comme il convient lorsque l'âme qui l'anime commence d'être transfigurée. Vous vous enveloppez d'un manteau, vous couvrez votre tête d'un voile, vous ceignez vos reins d'une ceinture. Vous êtes des philosophes divines. Les chercheurs de sagesse portaient autrefois des manteaux : ils y enserraient beaucoup d'orgueil, l'ignorance y faisait de grands trous. Tel n'est pas le noble manteau dont la première Sagesse vous couvre (1). — Ressuscite, ô manteau, s'écriait Tertullien : élève-toi aux honneurs de la résurrection chrétienne : tu enveloppes désormais les fils du Christ, les humbles, les sincères, les éclairés, ceux à qui la grâce est en train de rendre toute l'intégrité de leur être. — Le voile de votre tête, c'est une auréole de lumière ; c'est un rempart de vérité, c'est une mitre de liberté. Votre ceinture, c'est le signe des énergies de vos vouloirs, de la vigueur de vos démarches, de votre force dans le combat. Vous êtes entièrement revêtues de justice et d'honneur. C'est la douce Vierge Marie qui a tissé vos vêtements : elle en a pris la laine à la toison de son divin Agneau, elle l'a tissée elle-même. Vous êtes de sa maison, vous êtes ses filles, les filles de Dieu.

Vous n'êtes point des maudites, il n'y en a pas dans

(1) Tertul. de Pallio, v.

l'Eglise. Dieu ne maudit personne : il dit bien tout ce qu'il dit, et bien dire pour lui c'est bénir. Il ne dit pas, ou il dit bien ; il bénit dès qu'il parle. Il dit son Eglise ; elle est sa bonne parole. Il y a bien les maudits comme il y a les bénis : mais l'Evangile qui dit : Venez les bénis de mon Père, dit simplement : Allez maudits. Le Père qui bénit les uns ne maudit pas les autres. Ce sont eux qui se maudissent eux-mêmes en refusant la bénédiction, en ne recevant pas la bonne parole, en se démembrant de l'éternel bien dit, du Fils béni avant les siècles. Dieu parle ce que vous faites ; l'acte de ce jour, c'est sa pensée, c'est sa parole intime, c'est sa bénédiction. Et bénies de lui, vous dites bien à votre tour, vous n'êtes point des maldisantes ; votre cœur abonde et déborde et ce qui en jaillit c'est la bonne parole, la parole des dédicaces et des consécérations !

La grâce vous transfigure. *Hæccine non resurget toties Dei* (1) ? Tertullien disait cela en parlant de la chair : Comment celle-ci ne ressuscitera-t-elle pas, elle qui est de Dieu tant de fois ? Oui, Dieu l'a prise et reprise, Dieu l'a formée et façonnée. Ce n'est pas un mot rapide qui a formé ce beau corps de l'homme : Dieu a pris du limon dans sa main ; non qu'il ait une main ; mais l'Ecriture veut dire et sa puissance et son application ; cette main était toute pleine de riches couleurs, de baumes odorants, de formes célestes, de grâces divines. Le corps humain en sortit créé, orné, consacré. Comment ne ressuscitera-t-il pas cet ouvrage fait avec tant d'art et de soin et d'amour, que Dieu s'est lié à tant de titres, où il a pris tant de complaisance, où il a tant mis de lui-même : *Quomodo non resurget toties Dei* ? Voici donc que com-

(1) Tertul. de Pallio, vi.

mence pour vous cette gloire qui des cimes béatifiées de votre âme rejaillira un jour jusque sur votre corps.

Vous faites de grandes choses. Le monde se dit souvent : Que font ces Carmélites ? Ce sont des oiseuses, des inutiles. Je vous dis que ce sont des êtres magnifiquement employés. Sainte Thérèse, regardant cette troupe de vierges qui l'entourait se demanda : Qu'en ferai-je ? Illuminée d'en haut et dévorée de zèle, elle se répondit : Ah ! je les emploierai à détruire l'hérésie, à enfanter des docteurs, à expier l'iniquité, à convertir des âmes. Elles seront d'infrangibles murailles et des remparts armés ; elles seront des sources vivantes de lumière et de feu. Agathe, la noble vierge de Sicile, laissa en mourant son chaste voile : or, un jour que l'incendie menaçait de dévorer toute la ville de Catane, les magistrats prirent le voile d'Agathe et l'étendirent devant les flammes, et les flammes s'arrêtèrent. Quand les colères de Dieu s'amassent en nuage de feu au-dessus de nos têtes, les Carmélites aussi étendent leurs voiles sacrés et les colères divines s'apaisent.

Soyez fermes dans votre œuvre et vaillantes dans vos combats. Quand sainte Thérèse gravit la montagne du Carmel, elle avait aux pieds un cothurne, *ascendit cothurnata*. Mais là pour rendre son pied plus libre, elle ôta sa chaussure et redescendit déchaussée. Le premier déchaussé, ce fut Moïse. Vous savez cette histoire. Quand il vit Dieu dans un buisson ardent, il s'avancait pour contempler cette vision étrange ; Dieu lui cria : *ôte ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte*. Pour que ses yeux vissent Dieu même comme on le peut voir en ce monde, il fallait que ses pieds ne fussent point entravés. Aussi, bientôt après, marcha-t-il hardiment pour gravir la montagne, d'où il ne redescendit qu'en tenant dans ses mains les tables de la loi antique. Ainsi fit sainte

Thérèse, la grande législatrice ; elle se déchaussa et s'élevant jusqu'aux plus hautes cimes, elle en revint avec des lois très douces et très saintes, ces lois qui vous régissent encore. Les anges sont peints pieds nus, parce que rien ne saurait entraver leur essor. Parce que vous êtes les filles de Thérèse et voulez marcher comme les anges, vous aussi, vous êtes déchaussées :

Ils disent que vous ne marchez point, que vous êtes assises et immobiles. Les biens venus qu'ils sont à dire cela ! Les assis, ce sont eux. Ces oiseaux qui sont dans une cage, qui vont d'un barreau à un barreau, qui descendent et qui montent, ils s'agitent, ils n'avancent pas. Ainsi sont les captifs de cette geôle qui est le monde, ceux qui ne veulent point être les affranchis du Christ. Ils ont les pieds chaussés, chaussés de peaux de bêtes ; leurs pas sont lourds : d'ailleurs ils n'ont ni but certain où parvenir, ni voie régulière où marcher ; le progrès leur est impossible. Savez-vous à qui je les compare ? A cet aveugle de l'Évangile qui était assis et qui mendiait au bord de la voie, de la voie où passait le Christ, où passent ceux qui suivent le Christ, de la voie qui est le Christ ; *Sedebat secus viam mendicans* (1) ; les voilà : ce sont des mendiants et des mendiants assis.

Mais pour vous, vous marchez, vous montez, vous montez sans cesse : vos pensées vont à Dieu, vos cœurs y tendent, votre vie s'exhale vers lui comme un encens : vous avancez dans la lumière, vous êtes les vraies vivantes, parce que vous êtes les vraies voyantes : vous vivrez.

Quand Élie votre père reviendra pour combattre le grand adversaire du Christ, il ne sera pas seul, il trouvera des légions toutes prêtes ; l'élite de ces légions ce sera sans doute sa famille. Vous vivrez et en attendant vous vivez de la vie

(1) Luc. XVIII, 35.

véritable et les splendeurs éternelles luisent déjà sur vous. Il y a une parenté de nom entre vos cellules et le ciel : *Cognatio nominis inter cælum et cellam*. Ce qu'on fait dans le ciel, vous le faites dans la cellule. Platon a écrit de célèbres dialogues : il y a là des pages d'or au milieu de choses vaines ou même de choses mauvaises. J'y loue ce qui est bien, mais ce que j'y puis louer, je commence par le reprendre, car Platon l'a reçu des nôtres. Ce magnifique parleur avait été d'abord un écouteur : il avait écouté aux portes des sanctuaires, et ce qu'il y avait entendu devenait la première lumière et la meilleure sagesse de ses discours. Eh ! bien, vous aussi, vous mieux que lui vous faites dans vos cellules des dialogues incomparables, des dialogues avec Dieu. Et vous devenez les pages d'or d'un livre qui va s'écrivant divinement tant que s'écoulent les siècles. Vous êtes des pages très éloquentes du livre surnaturel. Vous protestez, vous confessez, vous témoignez. C'est nécessaire toujours, aujourd'hui plus que jamais. Je pense que vous êtes tous fiers des nobles protestations qui naguère sont parties d'ici contre la grande impiété naturaliste (1). Ah ! que les évêques protestent, que les vierges protestent, que les pères et les mères protestent. Si le baptême nous a engendrés, si les flots d'or de la confirmation ont inondé notre cœur, si nous mangeons chaque jour le pain de la lumière, c'est définitivement pour être rendus capables de ces divines protestations.

Oh ! oui, nous sommes souvent tout remplis de colère ; cette puissance irascible que Dieu crée en nous pour le bien, elle est souvent émue et les occasions fourmillent où elle peut légitimement entrer en exercice. Nous avons des colères ai-

(1) Allusion à la condamnation des *Premières Leçons* de Cousin, par Mgr Pie.

mantes et des *haines parfaites*. Ils n'entendent pas cela; ils parlent de modération, ils sont les doux, ce sont des haineux véritables. Pour nous, indignés contre le péché, nous aimons les pécheurs; haïssant le mal et le mensonge, nous chérissons ceux que le mensonge séduit et que le mal entraîne. Faites donc votre œuvre, ô nobles vierges, *entrez en colère et ne péchez point*, et que l'ardeur de votre amour vous rende saintement haineuses. Isaïe a parlé de vous au livre de ses prophéties, quand il a dit : *dans la solitude habitera le jugement et la justice prendra séance sur le Carmel*. Oui le jugement est ici; ces saintes filles sont des magistrats : elles discernent et rendent des sentences : elles jugent le bien et le mal, le monde et Dieu; elles prononcent sur l'objet du litige et rendent justice à qui de droit : *et l'œuvre de cette justice, c'est la paix, et le culte de la justice, c'est le silence* : il s'en suivra une éternelle sécurité; *et mon peuple*, le peuple de choix qui est ici, puis à cause de cette élite, à cause de sa prière et de sa sainteté, un peuple entier d'âmes fidèles, *mon peuple enfin s'asseoira dans une paix d'une beauté merveilleuse, sous les tentes d'une imperturbable confiance, et dans l'opulence d'un repos tout divin*.

Vous êtes germaines par le sang, vous l'êtes plus par le sang du Christ; vous qui prenez séjour en cette solitude, et vous vouez à ce religieux silence, vous deviendrez la source d'une grande paix. Votre famille est là, l'aïeule, les pères, les mères, les frères, les sœurs, les vieilles tiges déjà courbées, les jeunes tiges toutes pleines de sève. Étant bienfaisantes à tant d'âmes, vous le serez d'abord à celles-ci; vous leur serez le soleil, vous leur serez la rosée, il y aura des rajeunissements, il y aura des efflorescences : et ce sera votre œuvre après celle de Dieu, votre honneur en même temps que sa gloire.

**SERMON PRECHÉ AU CARMEL DE POITIERS
ET RECUEILLI PAR MONSEIGNEUR GAY**

(7 novembre 1861).

Ce discours fut aussi prêché au Carmel de Poitiers et recueilli par l'abbé Gay. L'évêque de Tulle, allant à Tours pour y faire le panégyrique de saint Martin, passa par Poitiers. Il y séjourna deux jours et prêcha deux fois, au Carmel, et dans la chapelle de *Saint-Martin entre les Églises* que Mgr Pie venait de relever et dont il fit la consécration le 15 novembre 1861.

Louis Veuillot a inséré ce discours au second volume du *Parfum de Rome*, (p. 120 et suiv.), et le fait précéder de ces quelques mots :

« L'évêque de Tulle jette ses paroles au vent et ne les retire point à lui, après qu'il les a jetées. Elles sont recueillies ou elles ne le sont pas, peu lui importe. Un jour, expliquant le sens de la profession religieuse, il laissa tomber cet hymne enflammé. »

La grâce du baptême est un premier degré de vie supérieure. Quand une première fois l'enfant traverse les champs de la terre pour venir à l'Église, sa nourrice porte un noble fardeau. Cependant une faute flétrit cette créature privilégiée.

Ramené de l'Église dans les bras de sa mère, l'enfant n'a pas cessé d'être son fils, mais de plus, il est devenu le fils de Dieu; il a grandi, il est anobli, et cette noblesse lui est nécessaire.

— Nous connaissons une chose plus excellente encore, une vie plus haute et plus noble, un second baptême. L'Église le propose, mais ne l'impose pas; c'est un conseil, non un ordre. Aux plus généreux, elle offre ce but, nul n'est contraint.

Un jeune solitaire allait entrer dans cette forte milice; il voit qu'on fait les apprêts d'un baptême, qu'on prépare un habit angélique, il s'étonne et il dit à un vieillard : « Mon père, on ignore peut-être que je ne suis pas catéchumène. »

— « Non, mon fils, répond le vieillard, c'est un second baptême auquel on te convie. Ceux qui n'ont reçu que le premier sont grands sans doute, mais ils ne sont qu'au premier degré; ils sont moindres, ils sont inférieurs, ils sont dans la vie vulgaire et commune. »

— « Je sais qu'il est possible, qu'il est facile même en restant dans le siècle, de monter au ciel. Je connais la dignité des préceptes; toutefois ce sont des préceptes. Aussi l'Église commande, presse, insiste; au besoin elle forcera : *Compelle intrare.* »

Mais le champ des conseils est libre, on y entre avec transport, on se présente avec des chants, des acclamations, des lumières, cependant l'Église reste calme. Elle prend un ton sévère. L'évêque adjure qu'on lui dise vrai :

— Est-ce Dieu qui vous amène? Êtes-vous digne? Êtes-vous en volonté de persévérer?

— « Oui, en me confiant à la miséricorde de Dieu! » Et l'Évêque à son tour s'écrie : *Deo gratias*, Grâce à Dieu! Et les chants recommencent. Avez-vous entendu cette voix forte d'une enfant? avez-vous entendu?

— « J'ai vu, disait-elle, ce palais du monde, et sa pompe ne m'a pas éblouie ; j'ai vu ce royaume, j'ai vu son sceptre, sa pourpre, ses parures, et je les ai méprisés, *contempsi*. » Et pourquoi ce mépris, dis-nous, mon enfant? pourquoi ce dédain?

— « C'est que Jésus-Christ est le vrai Roi et Seigneur. A lui désormais tous mes regards, toute ma tendresse, toute ma foi, tout mon amour : *Quem vidi, quem amavi, in quem credidi, quem dilexi*. »

« Donnez-lui donc le vêtement du nouvel homme, la ceinture des forts, la robe d'immortalité, mettez sur ses épaules le joug du Christ, suave et léger et couronnez son front du voile. Ce voile, ont dit les anciens, c'est la mitre de liberté, le signe de l'affranchissement, le casque du salut : Allez ainsi parée, ainsi armée, à votre Roi. Et maintenant, voyez battre cette poitrine, et ce cœur surabonder de joie. Les paroles échappent de ces lèvres, douces et bonnes paroles : *Eruclavit cor meum verbum bonum!* Elle veut parler au Maître, au Roi, et pourquoi? Elle a des œuvres à lui raconter, de grandes choses à lui dire : *Dico ego opera mea Regi*.

« Et quelles sont vos œuvres, ma fille? vous êtes à l'écart,

dans l'ombre, inutile. Les actifs sont ailleurs, les utiles sont dans le monde. L'un mènera ses troupeaux dans les herbes et remplira ses étables; l'autre fourbira son épée, un autre montera sur les rostres de l'éloquence, mais vous, que serez-vous?

« Soyez du moins la femme forte, elle a choisi la laine et le lin, elle donne du butin à ses esclaves, des mets à ses servantes; elle mesure le champ et l'achète; elle tisse des étoffes et vend des ceintures aux Chananéens. Mais vous, que faites-vous et où allez-vous?

« Je vais au Calvaire, une secrète harmonie m'y pousse, un écho m'y appelle; je cours au Christ harmonieux, *Christus musicus*. Le luth est dressé, les cordes sont tendues, clouez, fixez les cordes vives sur un bois sanglant! Frappez, frappez, bourreaux! quel son, quelle divine harmonie! »

Ce sont les sept paroles d'abord, puis les gémissements de l'Eglise, les voix de la solitude, les chants de la terre qui vont se mêler aux cantiques des cieux: J'ai entendu, j'ai vu, j'ai cru, j'ai aimé! Et c'est pourquoi j'ai choisi d'être inutile et oubliée dans la maison de mon Seigneur Jésus-Christ: *Elegi objecta esse in domo Domini mei Jesu Christi*.

Non, vous ne serez pas inutile, ma fille; mais vous serez un supplément au monde, comme l'a dit un de vos pères, *orbis supplementum*. Le monde a de grandes défaillances, le péché y fait des brèches, le mal y creuse des vides, et c'est pourquoi les jours s'abrègent, les nuits ont moins de repos, les pluies tombent en torrents intempestifs, et des fléaux brûlent les sillons. C'est vous qui suppléerez à ces défaillances.

De plus, vous êtes un complément de la création, et par vous le ciel sera plus bénin, la rosée plus fraîche, la moisson plus abondante...

Mais j'oubliais ce monde moral qui a bien plus besoin que

vous lui veniez en aide pour le suppléer et le compléter, car là surtout sont les grandes défaillances; là sont des jours sans lumière, des nuits sans sommeil. Voyez tous ces vides, n'oubliez aucune souffrance, n'oubliez ni le monde, ni l'Église, ni les pasteurs, ni les troupeaux; répandez sur tous le trésor de vos prières...

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN
PRÊCHÉ A TOURS

(11 novembre 1861).

Le discours suivant a été prêché à Tours à la Cathédrale de saint Gassien, le 11 novembre 1861, en la fête de saint Martin. On sait avec quel éclat et quel concours de peuple, cette fête est célébrée chaque année, surtout depuis qu'on a découvert, le 14 décembre 1860, l'antique tombeau de saint Martin, celui où fut déposé, le 4 juillet 473, le corps du Thaumaturge des Gaules. Mgr Guibert était alors archevêque de Tours. C'est donc un an après cet événement, alors que toute la Touraine était encore dans l'émotion de foi chrétienne et de sainte fierté qu'elle en avait ressentie, que Mgr Berteaud prononça le panégyrique du Saint.

Voici en quels termes M. Chanterel présentait aux lecteurs du *Monde* dans le numéro du jeudi 28 novembre, le discours de l'Evêque de Tulle.

« Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs le panégyrique de saint Martin, prononcé par Mgr l'Evêque de Tulle, à Tours, à l'occasion de la fête dont nous avons rendu compte. Nous avons dû rétablir sur des notes prises à la hâte cette magnifique improvisation : la reproduction que nous faisons est aussi exacte et aussi fidèle que possible ; mais il y reste encore bien des lacunes, et ceux qui ont en-

tendu l'éloquent Evêque n'y retrouveront sans doute ni tout ce qu'ils ont entendu ni toutes les expressions qui les ont frappés. Nous avons pensé, cependant, qu'il valait mieux donner cette imparfaite copie, que d'en priver entièrement nos lecteurs : nous espérons qu'ils nous sauront gré de nos efforts, quelque'incomplet qu'en soit le résultat ».

Je me faisais raconter tout à l'heure cette marche magnifique au tombeau de saint Martin. J'avais été condamné à n'y point prendre part, et mes regrets sont grands : j'étais vivement ému de ce que me disaient les témoins de la fête. C'était bien beau, c'était une éclatante expression de notre foi ; d'ailleurs n'êtes-vous pas là pour affirmer que vous êtes pleins de foi ; et quoi de plus beau que la foi épanouie quelque part, surtout dans une grande ville, dans une ville pleine de souvenirs, peuplée d'habitants religieux, pleins de politesse et de courtoisie ? Je parle de ces dons secondaires : ils ont leur valeur. La grâce aime la nature ; elle choisit de préférence les vases exquis qu'elle y rencontre ; elle s'y sent plus à l'aise. Oui, tout à l'heure vous étiez magnifiques au vénéré tombeau, et vous l'êtes encore dans la grande basilique. Comment jeter une voix d'homme au sein de cette vaste assemblée ? Comment être entendu de tous ? Mes Frères, ce sera impossible. Et puis, quelles paroles rencontrer ? Une pensée me console. Les interprètes de nos saints livres disent que le Saint-Esprit donne aux prédicateurs des paroles adaptées aux désirs et aux besoins de ceux qui les écoutent. C'est vous, mes Frères, qui gouvernez la langue qui vous parle ; vous en êtes l'âme ; vous n'êtes pas des auditeurs passifs, vous êtes des auditeurs actifs. Les païens avaient fait un livre sur l'art d'écouter ; mais que s'échangeait-il alors entre l'orateur et l'auditeur ? Des paroles de diamant, oui, mais des paroles

vaines. Dans l'Eglise de Dieu, il ne descend de la chaire que des paroles sacrées, et je conçois que des chrétiens et des chrétiennes, c'est-à-dire des enfants de Dieu, délivrés par le baptême, illuminés par le catéchisme, fortifiés par la paix eucharistique, je conçois que de tels auditeurs aient une large part dans les choses qui leur sont dites. Ainsi donc, il y aura ce soir, sans doute, quelques paroles inspirées par vous, et bonnes à plusieurs d'entre vous.

Vous êtes, mes Frères, de la vieille et noble Eglise de saint Martin; vous avez un pontife, son successeur, qui marche dans sa maison sacrée, non pas comme un maître, mais comme un père. Il excelle, mais par sa piété, par sa vertu, par sa doctrine, *elatio et celsior alleris*, et je vous félicite que Martin ait ainsi jusqu'à la fin des successeurs dignes de lui. Et voyez quelle bonne pensée a été mise au cœur de votre Evêque! Il a voulu restaurer la gloire de saint Martin; il y a réussi déjà; je crois qu'elle ne mourra jamais. Ce matin, dans cette chaire, vous l'avez entendu; une voix éloquente vous a dit Martin, sa gloire, ses grandeurs, son caractère apostolique, son universalité. Je ne m'essaierai pas à reprendre cette oraison magnifique parsemée de tant de nobles choses. Et cependant, il faudra bien dire un mot encore de votre grand Evêque. Car enfin, sa gloire, qui n'a jamais été éteinte, va resplendir désormais d'un nouvel et plus vif éclat; ce soir, vous étiez là-bas une trentaine de mille, dit-on, prenant part à cette solennité; et, comme des fleuves humains ruisselant dans vos rues, vous alliez au tombeau de saint Martin; vous alliez là pour recevoir le sel sacré; vous ne vouliez pas être seulement des sels affadis, vous ne vouliez pas seulement fertiliser la terre matérielle, vous vouliez être un sel sacré, le sel que l'Eglise donne et que saint Martin avait déposé si

abondamment dans son tombeau. Allons ! c'est bien, ce soir, c'est commencé, cela ira à son terme ; le vœu de toute l'Eglise sera exaucé, comme l'a dit le Pontife mon noble frère, l'Evêque de Poitiers, en sa langue éloquente ; oui, le jour viendra où tous les évêques de France accourront à ce vénéré tombeau, et alors on verra se renouveler les merveilleux effets du concours des Evêques... Peut-être que cette assemblée absorbera dans sa lumière les ombres d'une autre assemblée tenue ici il y a longtemps. Il y avait alors de graves embarras entre le roi de France et Rome. C'était au temps de Jules II (1). La foi des nôtres ne fut pas hérétique, mais elle fut lâche. Dans l'assemblée future, on ne mutilera pas la vérité ; on ne la voilera pas.

On parlera sans ambages sur le domaine de Pierre. On dira d'une même voix qu'il n'est permis à personne de porter sur ce patrimoine une main profane et de l'envahir comme un loup rapace. On se méprend souvent sur notre compte. On veut prendre pour des colères, pour des méchancetés, ce qui n'est que le cri de l'âme et de la foi qui gouverne l'âme. Nous n'avons aucun souci d'être mal avec les grands de la terre ; nous estimons leur amitié, nous la prisons haut ; c'est ce que conseillait Bellarmin à son neveu, le prince de Capoue. Mais nous avons aussi les droits de tous à conserver ; nous ne pouvons pas les trahir. Vous le voyez, il y a de la douceur dans ces protestations et ce langage fort qui apparaît quelquefois devant les princes d'ici-bas ne prouve que l'amour. D'ailleurs, qu'est-ce que l'Eglise, sinon le vicariat de l'amour infini et de l'intelligence infinie ? Et qu'est-ce que le Souverain Pontife, sinon le Vicaire de la seconde Personne de la

(1) Lobbe. *Concil.*, c. XIII.

sainte Trinité et le représentant de ces deux grands attributs de Dieu, l'intelligence et l'amour ?

Nous avons la figure du Verbe divin dans le Pape, et nous l'avons réel dans nos tabernacles. Quand donc, sur les lèvres de quelques-uns, la défense de la loi paraît s'élever plus austère, sachez qu'il ne s'agit pas là de colère, mais d'amour. Si le défenseur de la foi n'est pas écouté, il s'adresse à Celui qui a dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise ». Et les avertis doivent redouter cette prière ; elle est toute-puissante.

Eh bien ! mes Très chers Frères, ce soir vous êtes donc allés au tombeau de l'illustre Evêque de Tours, du glorieux, de l'ineffable Pontife, comme le proclame l'Eglise : *O ineffabilem virum, o beatum pontificem*. Voyons ce mot : *ineffabilem*, c'est une chose qu'on ne peut pas rendre, qu'on ne peut pas traduire par le discours ; le discours est mathématique, il a ses périodes, qui déterminent son ampleur, il ne peut pas exprimer certaines choses. Martin est de ces choses-là ; on ne peut pas le dire. Ce n'est pas moi qui lui envoie une adulation, c'est l'Eglise, toujours si bien inspirée, qui emploie ce terme dans sa liturgie.

Vous êtes donc allés ce soir au tombeau de saint Martin ; j'y ai été ce matin, et j'ai eu le bonheur d'y célébrer le saint sacrifice ; et quand ensuite mon noble frère de Poitiers est monté à l'autel, j'ai entendu des chants qui m'ont doucement ému ; des voix argentines, s'harmonisant avec des voix plus graves dans un beau concert, ont fait résonner, dans l'enceinte sacrée, le *Kyrie eleison*. Seigneur, ayez pitié de nous. Je me disais : c'est à la Sainte-Trinité que s'adressent ces accents de foi ; c'est le Père, qu'on salue trois fois, c'est le Fils, qu'on salue trois fois, c'est le Saint-Esprit qui a sa triple salutation.

Mais le Fils est appelé Christ, il est appelé Jésus-Christ ; est-ce qu'il n'y a pas une méprise ? Il y a de l'humain dans le Fils ; comment le traiter comme le Père et le Saint-Esprit, qui sont restés dans l'infinité des siècles avec leur essence, qui n'ont pas mangé le pain d'ici-bas ? est-ce qu'il n'y a pas là une exagération ? Non, vous voyez que le Verbe divin garde dans l'Église, d'une manière certaine, la place qu'il a dans la Sainte-Trinité. Le Christ est bien véritablement le Fils de Dieu. Et comment oublier cela sur le tombeau de saint Martin ? On chantait donc, au pied de cet autel, où sera remplacé prochainement ce qui nous reste du saint Evêque : O Christ infini, béni dans votre chair temporelle, ayez pitié de nous ! Il me semblait entendre les paroles de Martin, quand ici il combattait l'arianisme, quand, dans les écoles, il défendait les écrits de son illustre Maître. Il me semblait que le peuple de Tours témoignait là de sa foi vive au Verbe incarné ; et devant ce beau témoignage, mes Frères, je me rappelais ces paroles de saint Bernard : « La foi est comme un exemplaire de l'éternité : *Fides est quasi quoddam exemplar æternitatis* ; elle atteint l'inaccessible ; elle embrasse l'immense ; rien ne lui échappe, rien ne lui est indifférent, rien ne la précède... *Nihil eum præterit, nihil præest...* » Marchez donc, fils de la foi, en tête de l'humanité ; allez, vous avez la première sagesse (1)... Nul ne vous égale, ni en science, ni en discipline, *neque scientia... neque disciplina*. Vous avez la lumière, vous avez toute la lumière dans le symbole, dans ces syllabes qu'épellent les lèvres des enfants. Là est la grande école de l'éternité : ce tout petit enfant, que le baptême y fait entrer, pourra être un jour un docteur ; pour le devenir il n'aura rien à ajouter à la

(1) Tertullien.

lumière dont il a reçu la substance. La foi est donc une lumière souveraine ; elle est l'éclat du Verbe en nous et son jugement sur toutes choses. Rien ne lui échappe donc ; aucune invention, aucun prétendu progrès. Et puisque j'en suis au progrès, je vais vous en dire un mot. Ils en parlent sans cesse et n'y entendent rien. L'Église a une prière magnifique, car dans ses prières elle est savante comme dans ses œuvres purement doctrinales : « Mon Dieu, faites que nous ne soyons pas déstitués de secours temporels, pendant que nous faisons des augmentations spirituelles. » Voilà la doctrine ; il n'y a pas de progrès possible en bas ; je ne veux pas qu'on prostitue ce mot, et qu'on incline la grande loi du progrès à ce point de la réduire à de petits perfectionnements matériels. Tout ceci ne vaut que pour donner une aide temporelle au Fils de Dieu, qui a daigné prendre une chair. L'Église, comme son divin Maître, n'entend pas que ce secours temporel soit refusé, mais elle demande, par sa prière, que ce secours temporel serve au développement spirituel : *Spiritualibus proficiat incrementis*.

Voilà votre loi, soyez-en fiers ; que ce ne soit pas une foi brisée ; il ne faut pas qu'elle rampe, il ne faut pas que les lèvres qui la disent hésitent, soient embarrassées ; il faut qu'elle soit sublime, qu'elle marche comme une triomphatrice. *Sublimem incedentem*, à travers le monde, à travers les ennemis et les indifférents de toutes sortes, et qu'à l'aide de cette foi, nous puissions arriver à admirer la beauté, la vérité et l'ordre... *Remirari*, dit saint Bernard. Voyez ce mot énergique : ce n'est pas une admiration d'une heure, d'un moment, c'est une admiration renouvelée, de tous les jours, de toutes les heures. Et puis, il faut qu'à l'aide de cette foi, nous puissions faire intrépidement des paroles : *Verbu intre-*

vide facere (1). Vous l'entendez, le chrétien fait des réalités, des discours réels ; les autres sont des contrefacteurs, ils ne fabriquent que des inanités, ils ne font point de vraies paroles ; les hommes de la foi sont les seuls qui en fassent, et ils doivent les faire intrépidement : *Intrepide verba facere*.

Eh bien ! je pensais à tout cela quand j'ai vu, ce matin, ce grand concours au tombeau, et je me disais que la foi va se lever chez ce noble peuple de Tours. Oui, il a déjà montré ce qu'il voulait, ce qu'il entendait faire : il y a comme une émulation universelle pour relever le tombeau de saint Martin ; on l'embellit, on le décore ; c'est, en effet, faire un très bel usage de l'or, que de l'employer à ces choses. C'est ainsi que l'on faisait chez nous, dans des siècles reculés. Je vois, en effet, dans l'histoire, que le comte Odon fit un acte de charité magnifique, dont je veux vous dire un mot : « Comme il est certain, dit-il, que nous rendrons compte à Dieu de la fortune qu'il nous aura confiée et dont il ne nous a fait que les usurfruitiers, je veux en user de la sorte et Dieu me pardonnera : je veux jeter un pont sur ce beau fleuve de la Loire, un pont qui mène au tombeau de Martin, et l'on passera sans payer aucun droit de péage ; l'étranger comme l'habitant du pays, celui qui passe à cheval comme celui qui voyage à pied ; les pauvres, les mendiants, les bêtes de somme, tous ils passeront là ; je leur épargnerai de tomber dans le fleuve et d'y mourir. Et, afin qu'il n'y soit apporté d'entraves, en aucun cas, ni par avarice, ni par aucune prétention folle, je veux que mon épouse, qui m'a beaucoup poussé à cela, signe, avec ses enfants et qu'elle y soit engagée. » Employez ainsi votre or, mettez-le en solides murailles, en voûtes gracieuses, en aiguilles élancées, en toutes ces formes que la

(1) Saint Bernard.

consécration de l'Évêque transfigurera et transmettra aux siècles de l'avenir et votre or sera béni, et il aura une efficacité toute nouvelle. C'est donc la foi qui resplendit et éclate en la ville de Tours à cette heure.

Mes très chers Frères, veuillez me permettre un retour sur mon diocèse. La ville de Tulle et le diocèse tout entier sont sous le patronage de saint Martin. La tradition nous dit qu'il aimait beaucoup Tulle ; saint Hilaire l'y envoya fonder un monastère. Or, il y a, au bout de mon diocèse, une montagne mélancolique ; autrefois elle avait des plis au front et son panache vert frappait au loin la vue ; aujourd'hui, la montagne a perdu ses forêts, elle est mélancolique ; mais elle garde dans ses flancs la goutte d'eau que Dieu lui a donnée pour fertiliser la belle France. C'est là que naît la Vienne ; je l'ai vue bien des fois et chaque fois que mes yeux tombaient sur cette petite rivière, qui a tout au plus un pied de large, je me plaisais à la suivre dans ses capricieux détours ; elle s'en va, elle vient, ici, là, puis tourne vers un autre point : « Je me hâte, mes sœurs, j'ai de belles destinées et des services à rendre ; je vais vers les frontières de la Touraine ; je dois porter un jour sur mes eaux les reliques du grand saint Martin : ceux de Poitiers réclameront ; leurs droits sont respectables ; mais l'Évêque appartient à sa ville, je porterai ces reliques et la Loire les recevra (1) ». Je l'ai vue partir ainsi, cette douce petite rivière, qui, comme le Simois dans l'*Iliade*, le Jourdain dans les Saintes Lettres, a parmi nous sa célébrité. Puisque j'en suis à elle, laissez-moi vous dire ce que lui doit encore la France.

Alaric, l'Arien, était sous les murs de Poitiers, la ville

(1) Saint Grég. Caron, *Hist. franç.*, liv. 1.

catholique par excellence, il en voulait à cette terre d'Hilaire; il voulait extirper le catholicisme par le massacre des prêtres et du troupeau fidèle. De l'autre côté, Clovis, à peine converti, était avec ses Francs, beaux entre tous; ils avaient la virginité de la foi, ces Francs; ils n'avaient point persécuté l'Église, comme disait plus tard Charles-Martel. Clovis était donc là avec ses Francs, semblables à de fortes branches du parterre de Dieu; il y avait de l'agneau et du lion dans ce peuple qui commençait. Et voilà que la rivière de Vienne était un obstacle; ses eaux avaient grossi, et les infidèles insultaient impunément au drapeau chrétien. Mais il y avait un gué que Dieu avait préparé; une biche vint à y passer, toute l'armée la suivit. Nos Francs étaient donc baignés dans les eaux de la Vienne quand ils extirpaient l'arianisme et traversaient vainqueurs le sol glorieux et indompté de la France. Eh bien! qui m'empêche de croire que nos aïeux ont reçu là une vigueur qu'autrefois, dit-on, les guerriers recevaient dans certains fleuves.

Et, puisque j'en suis aux batailles, je veux vous parler aussi d'une bataille qui a eu lieu ici contre les infidèles et où Martin nous a donné la victoire. Ils étaient venus au nombre de 400 000; Abdérame les commandait; c'étaient des voleurs, des dévastateurs; ils avaient ravagé la Gascogne, l'Aquitaine, le Poitou, la Saintonge. Ils étaient là, devant Tours, disant lièrement: « Nous nous emparerons du tombeau de saint Martin, nous pillerons son église et nous jetterons sa poussière au vent. C'en sera fait de ce grand tuteur de la France; les peuples qui l'imploront ne sauront plus où le trouver. » Mais Charles-Martel était là, bien surnommé le marteleur. Il était là: « Je me félicite, soldats, disait-il, que nous soyions tombés dans ce temps où il faut que nous nous

montrions les défenseurs de la vérité et les vengeurs de Dieu. *Defensores veritatis et numinis vindicatores*. Vous allez combattre un ennemi bien plus nombreux que vous. Nous sommes gens de race chrétienne; nous n'avons point à compter les ennemis de Dieu. Après tout, nous combattons pour sa cause; Martin est là, il nous soutiendra. » Et, en effet, une grande victoire eut lieu. Vous pouvez donc dire que vos champs ont été choisis, à cause de Martin, pour être le théâtre du salut de l'Église et de l'univers. Car si cette hérésie incurable, efféminée, pleine d'avarice, qui noie l'âme dans la chair, eût prévalu sur les rives occidentales; si vos champs, au lieu d'être son tombeau parmi nous, étaient devenus son domaine, où en seriez-vous? Mais Dieu a daigné y mettre obstacle; Charles-Martel était là, et saint Martin aussi. Et je crois, si je ne me trompe, que cette victoire fut remportée au lieu où s'élevait la chapelle qui reçut le nom de saint Martin *le Bel*; soit que ce nom résulte de la victoire qui suivit, soit que saint Martin fût appelé *le Beau* dans ce temps-là. Pourquoi ne pas le croire? Toujours est-il que saint Martin est attaché à ce souvenir. Ah! oui, il est bien beau, saint Martin! Il a sauvé la France! Il devait être là-haut, lui, pendant la bataille; il devait dire à Dieu: « Je vous ai jeté sur les épaules une moitié de mon manteau de soldat, à la porte d'Amiens. Ici, en marchant sur les traces de mon maître Hilaire, je vous ai préparé des manteaux de gloire sur la terre de France; je vous ai fait bénir sur le trône, chanter par les enfants, vénérer par les guerriers. Vous êtes le Dieu de la France. Eh bien, je vous invoque, donnez à Charles-Martel la victoire ».

Oui, je crois que cette victoire vient de saint Martin, et saint Martin l'a bien méritée. Aussi nos rois appelaient la bannière de Martin leurs *saintes choses, sua sancta*, et quand ils

allaient à la guerre, ils faisaient avant tout quérir ces saintes choses. Il en allait autrement aux petites guerres. Les comtes d'Anjou et autres princes voisins guerroyaient parfois contre nos rois ; mais c'était chose réglée que jamais la bannière de saint Martin ne se tournerait contre les rois de France. Voyez-vous le génie patriotique de Martin ! il ne permettait pas que sa bannière si puissante, faisant des miracles, attirant des victoires, se levât jamais contre le roi fils aîné de l'Eglise, ni qu'elle fût employée à lui faire du mal.

Oui, saint Martin est bien puissant, bien grand, et vous êtes tous très décidés à garder les saints enseignements que vos ancêtres ont reçus de lui ; vous faites très bien. Ah ! ne l'oubliez pas, nous ne sommes sur la terre que pour un but. Voici ce que disait saint Paul dans une de ses épîtres les plus hautes, qu'il écrivait du fond d'une prison de Rome. Il débute ainsi : *Benedictus et Pater Domini Nostri Jesu Christi*. Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *qui elegit nos in ipso ante mundi constitutionem*, qui nous a choisis dans le Christ, au ciel avant de jeter les fondements du monde, *et benedixit nos in omni benedictione spirituali*, qui nous a remplis de toute bénédiction spirituelle, *ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in caritate*, afin que nous soyons saints et immaculés dans la charité devant lui.

Voilà la vraie doctrine : voulez-vous savoir pourquoi il y a des soleils, des étoiles, une terre avec des manteaux verts et des fleurs, et des fruits, et des animaux, et des richesses, et de l'argent, et de l'or ? Oh ! tout ceci n'est qu'un moyen, et nous bénissons Dieu à cause de cela. Nous avouons qu'il est digne de tout hommage, de tout respect, de toute adoration. Bénir, pour nous, c'est confesser, c'est avouer : *Benedicere est fateri*. Nous n'ajouterons rien à Dieu par nos paroles ;

mais nous avouons ce qu'il est déjà. Ainsi n'en va-t-il pas de lui. Quand il bénit, ce n'est plus simplement une parole, c'est un acte ; pour lui, bien dire, c'est bien faire : *benedicere est facere*. C'est ainsi qu'il a de toute éternité engendré son Verbe, la plus magnifique, la plus incomparable des bénédictions. C'est ainsi qu'après cela, il a créé toutes choses ; *Dixit et facta sunt*. Il a parlé pour la création des terres, des mers, des plantes, des animaux et chacune de ses paroles était une bénédiction, et chacune de ses bénédictions était une œuvre. Eh bien ! il nous a donc bénis ; sans doute il ne refuse pas la bonne parole qui fait germer les fleurs et les fruits, qui entretient les animaux, qui met l'éclat, la lumière et la beauté au sein des choses ; tout ceci est utile à la traversée ; ce sont des instruments temporels, autant de secours de passage ; mais son grand but quand il est sorti de son silence, quand il ne s'est plus contenté de l'irradiation de son Verbe et de l'inhalation de son Saint-Esprit, sa grande raison, quand il a créé, ç'a été de répandre sur nous toute bénédiction spirituelle ; et voyez comme il s'est hâté ! les fondements du monde n'étaient pas encore jetés (tout cela viendra après, à la fin, à la suite et par accident), mais la grande création de Dieu, son grand cri d'amour, de génie et d'intelligence, c'est de bénir des âmes faites à son image, de les bénir d'une bénédiction spirituelle en Jésus-Christ, afin que ces âmes soient saintes et immaculées devant lui : *sancti et immaculati in conspectu ejus*, non pas d'une sainteté fictive et menteuse, non, mais *in conspectu ejus*, en sa présence. Voyez-vous Dieu contempler l'intérieur des âmes ! Il veut que ces âmes soient saintes et immaculées.

Eh bien ! saint Martin n'avait pas d'autre doctrine : il ne

faut pas s'arrêter à des considérations humaines ; ce qu'il faut, c'est cette prédication de la bénédiction de Dieu dans l'ordre spirituel, c'est la proclamation de ce beau dogme. Si vous avez quelque préoccupation, ôtez-la de vos esprits ; Dieu ne se laisse pas détourner de ses pensées ; il sait parfaitement tout ce qui est sur cette terre ; croyez-vous donc qu'il ne sait pas ce qu'on prépare, ce qu'on prophétise ? Le psalmiste l'a dit : « *Ersurge, Domine Deus, erulletur manus tuæ, non confortetur homo ; judicentur gentes in conspectu tuo.* »
 « Levez-vous, Seigneur que votre main se hausse ; que l'homme ne s'affermisse pas contre vous, et que vos ennemis soient cités à votre tribunal. »

Dieu ne reconnaît pas les infractions au droit. Il ne sanctionne pas le mal ; même ce qu'il déteste, il le voit. Dieu, c'est un veilleur immense et éternel. Jamais ses paupières ne sont appesanties. On ne le confine pas non plus dans un angle ; on ne le relègue pas dans un lieu, ce lieu fût-il le ciel, et il n'y a pas de temps que son éternité ne domine. C'est un veilleur immense : *immense pervigil* ! Aussi le chrétien est parfaitement rassuré. Il l'était quatre siècles après Jésus-Christ, quand paraissait triompher l'arianisme ; il est rassuré aujourd'hui encore après dix-neuf siècles ; et s'il y a encore des siècles à ajouter aux siècles, ce sera toujours la même chose. Nous savons de plus, puisque c'est dans les Écritures, qu'il y a un carcan que Dieu a fait dresser pour ceux qui se moquent de son Eglise, *ad irridendum eos qui militant adversus Christum*. Vous devez donc dire : Mon Dieu ! convertissez ceux qui vous font la guerre et déclament des blasphèmes. Hâtez-vous de les convertir avant que votre jour ait paru ; car Dieu aura son jour, le jour de ses justices. Notre devoir est de le prêcher. Toutes les philosophies, tous les

orgueils, toutes les railleries, toutes les violences ne nous empêcheront pas de rappeler ce jour qu'on dit maintenant malheureux, ridicule, impossible.

Il viendra certainement : Vous y aurez un grand spectacle, dit Tertullien ; vous y verrez les sages, Platon et Aristote (Tertullien parle de ceux qui l'avaient précédé ; nous en pourrions nommer beaucoup d'autres), vous les verrez donc tous, dénués de la sagesse véritable, s'en aller avec la sottise dans l'éternité. Ils seront détachés de Dieu, privés de son amour : c'est là la très grande peine. Le petit enfant chrétien y échappe ; il est sage, il possède le Verbe ; mais le philosophe qui n'a point ce Verbe ne sera qu'un sot éternel. Nos théologiens disent un bétail immortel : *Immortale pecus*. Et tous ces hommes verront Jésus-Christ superbe et triomphant : *Ille superbus, ille triumphans*. Il sera sur son nuage d'or ; mais alors ce ne sera pas le Sauveur et Marie ne sera pas à ses pieds.

Voilà, M. T. C. F., ce que nous ne devons jamais oublier ; et quand vous êtes troublés, si quelqu'un vient à faire du trouble dans vos idées religieuses, si l'abomination de la désolation (on entend par là l'hérésie) prétendait s'introduire au milieu de vous, *fugite ad montes*, fuyez aux montagnes, et souvenez-vous qu'il y a une montagne fertile où Dieu se plaît à habiter : *Mons in quo beneplacitum est Deo habitare in eo*.

Oui, la montagne ornée, fertile, elle est à Rome, et pas ailleurs. Que me parlez-vous d'autres montagnes, de montagnes de fabrique humaine, arrangées pour les circonstances, selon le caprice des peuples, sous le bon plaisir de la diplomatie ! *Ut quid suspicamini montes coagulatos ?* La montagne est à Rome ? la montagne, c'est Rome. Et si vous me demandez pourquoi, je vous dirai : parce que c'est le bon plaisir de Dieu, *Deo placitum est, beneplacitum Deo habitare in*

eo. Ah ! il me semble que Dieu a bien le droit de dire son goût !

Il a créé la terre, il l'a créée comme un moyen inférieur. Eh bien ! puisqu'il a voulu être homme, il a consenti à toujours être représenté ici-bas par un homme. Et cet homme, il l'a placé à Rome.

Aussi cette ville de Rome peut bien être appelée *la ville fatale*, la ville du destin. Autrefois, les idolâtres désignaient ainsi certaines villes. Ils disaient à une cité : vous êtes une ville fatale, bien dotée par les Dieux ; les grands hommes naissent en vous, la victoire vous est fidèle. Vous savez tout cela sur les villes antiques. C'était une pure adulation. Il n'y a qu'une ville fatale, c'est Rome, la ville de Dieu, la ville choisie de Dieu ; c'est là qu'il met son bon plaisir. Quand les représentants de Dieu, oubliant la loi divine à laquelle ils doivent de conserver leur trône, terminaient leurs décrets par cette formule : tel est notre bon plaisir, c'était une sorte d'usurpation. Mais pour Dieu, ce n'est pas de l'arbitraire ; le bon plaisir de Dieu, c'est l'amour des hommes, c'est la vérité, c'est la loi.

Et maintenant qu'on vienne invoquer des libertés, des nationalités, des nécessités, des combinaisons, je ne sais quoi encore, pour moi, je suis parfaitement rassuré, et je vous répète ce conseil religieux que je trouve dans les Écritures : Quand l'abomination de la désolation, c'est-à-dire quand le mensonge viendra à vous, fuyez et fermez vos oreilles, allez aux montagnes, surtout à cette montagne sacrée, qui est Rome. Dieu l'a dès longtemps préparée : ses origines furent merveilleuses. Saint Augustin raconte que quand elle fut fondée, des sources jaillirent du sol. Plus tard, vous savez son histoire. En demeurant assise, elle soumettait le monde. *Setendo vincit.*

C'était là que Pierre s'asseoirait à son tour, mais pour délivrer le monde. Il convenait que lui, libérateur universel, posât précisément son siège au lieu où se fabriquaient des chaînes pour l'univers entier. *Petre, dissolve catenas.* Pierre, brise ces chaînes ; les chaînes des ténèbres qui sont les plus redoutables ; c'est celles-là que tu dois briser avant tout ; allons, lève-toi ! *Surge, occide et manduca !* C'est le commencement de sa prédication aux Gentils. Il voyait descendre du ciel un grand linceul et dans ce linceul toutes sortes d'animaux. Et Pierre n'osait pas manger, parce qu'il y avait là des animaux impurs. Dieu lui dit : n'appelle pas impur ce que j'ai créé, lève-toi, tue et mange. Pierre obéit et il baptisa les premiers Gentils. Ce Pierre, je vous le présente comme un ineurtrier magnifique. Qu'a-t-il tué ? Tous les mensonges, toutes les tyrannies, toutes les idolâtries. Meurtres bénis et saints, ou plutôt sainte œuvre de Dieu ! Car c'est l'œuvre dont Dieu le charge, et tous ses successeurs la font depuis dix-neuf cents ans.

« Seigneur, dit le Vicaire de Dieu, voilà dix-neuf cents ans que je me lève, je suis debout ; j'ai devant moi le monde, je le fais dessiner et peindre sur la toile. On trace sous mes yeux les mers, les îles, les continents, les montagnes et les fleuves. Mon regard comme le vôtre embrasse tout, et je suis affamé de tout ce que je vois, j'ai faim du monde entier, je voudrais le consommer dans la justice et l'amour, j'y travaille et j'entreprends pour cela de grands combats, je fais des immolations immenses, j'immole tout ce qui est faux, je tue tout ce qui est funeste, j'ai juré de faire mourir la mort ; mon glaive, c'est votre parole. Je suis votre bouche ici-bas. O Dieu ! votre saint Fils Jésus vous a commenté sur la terre, vous qui êtes sa chose propre (1). »

(1) *Commentare divinitatem rem propriam* (Tertullien Apolog., etc.)

Je garde et je continue ce commentaire du Christ. Si le monde n'entend plus Dieu, la langue de Dieu, le Verbe de Dieu, il n'est plus à Dieu qu'un étranger et un barbare, et Dieu ne lui est plus qu'un barbare et un étranger (1). « Je dis donc le Christ au genre humain ; je le dis d'abord moi-même étant le docteur de tous ; je le dis encore par ces foules que je députe incessamment pour cet office et qui, bénies par moi, vont porter le Christ jusqu'aux extrémités de la terre. C'est l'emploi de ma vie de vivifier ainsi le monde.

« Or, voici qu'après dix-neuf siècles, ils viennent me déranger et entreprennent de troubler mon ouvrage. Ils peuvent savoir que j'ai couru partout, *cucurri* ; j'ai couru à travers les barbares, à travers les civilisés, à travers toutes les ignorances, toutes les méchancetés, tous les despotismes. Où est l'iniquité qu'ils me reprochent ? Quand est-ce que j'ai enseigné l'erreur et mal indiqué la route ? *J'ai couru sans iniquité, sine iniquitate cucurri* (Psalm). Je n'ai pas seulement couru, *j'ai dirigé, cucurri et direxi*. J'ai marché à leur tête, le premier frappé par Satan, mais méprisant ses coups et déjouant ses trames. J'ai frayé la voie à mes frères, et quiconque m'a suivi n'a pas marché dans les ténèbres, car vous m'avez investi de lumière, ô Dieu ! je la porte comme un manteau sur les épaules ; je la porte comme un fardeau glorieux ; je suis le portefaix de la lumière éternelle, *bajulus lucis*.

« Et les voici maintenant qui m'accusent avec colère. Les voici, qui, semblables à une meute affamée, rôdent au pied de mes murailles et font le tour de ma cité : *Circuibunt civitatem et famem patientur ut canes* (Psalm. 58). Oh ! Dieu se lèvera, il se lèvera sur mon chemin, il viendra à ma rencontre et il

(1) Clement. Alexandr. Thom.

étendra le bras pour me défendre, Seigneur, faites-le, hâtez-vous de le faire ; sauvez le monde en sauvant celui qui a la garde de son salut : *Exsurge, Domine, in occursum meum..... accelera ut eruas me* (Psalm). »

Oui, Dieu fera ainsi, il le fera. Le pape pourra s'en aller un jour, le jour d'après il reviendra. C'est le dessein de Dieu, il y sera jusqu'à la fin. En voulez-vous une autre preuve ?

La Rome antique ne disait pas son nom. Les gens de ce temps-là croyaient que la ville dont on connaissait les dieux protecteurs était exposée à être vaincue, parce que, avant toutes choses, les assiégeants sommaient les dieux gardiens de la ville de la quitter, et ils leur promettaient beaucoup d'or et d'encens. Que si les dieux ne quittaient pas la ville, on désespérait de la prendre. C'est pourquoi Rome a caché son nom ! le nom que lui avaient, dit-on, donné les dieux et qui était comme le gage de leur fidélité à la défendre. Et nous voyons dans l'histoire qu'un nommé Soranus, qui avait divulgué ce nom, fut immédiatement condamné à mourir. Oh ! voyez, au contraire, la Rome chrétienne ne cache pas son nom ; elle le dit tout haut, et c'est ce qui fait sa force ; c'est la ville du Christ, du Sauveur Jésus, de son vicaire ; elle a jeté bien loin tous ses noms de paille comme on quitte un vêtement souillé, et maintenant elle n'en a plus qu'un seul qui est comme une mélodie sacrée dans la bouche ; elle dit le nom de Jésus, et, comme une huile embaumée, ce nom se répand jusqu'aux extrémités de la terre : *oleum effusum nomen tuum* (Cant.). C'est ce nom qui la garde. Autrefois on croyait durer en cachant son nom ; elle a trouvé le secret de durer en disant le sien.

Et puis, voyez : Notre-Seigneur Jésus-Christ avait ici pré-

paré toute chose, comme il avait coutume de faire; il s'était fait déclarer citoyen romain au jour de sa naissance, et cette déclaration résultait du dénombrement de tout l'empire opéré sous Auguste. Origène et les Pères de l'Eglise ont fait cette remarque. Pendant que l'empereur Auguste si mal nommé, faisait dénombrer les multitudes non pour le bien, mais pour en tirer plus d'argent, voilà que Notre-Seigneur Jésus-Christ vient réclamer sa place parmi les citoyens de l'Empire.

Il sera Romain, lui aussi, mais un Romain transfiguré; il sera le véritable *auguste*, c'est-à-dire un empereur *augmentant* ses sujets; c'est la valeur du mot *augustus*, *augescens*. Oui, Jésus, notre Auguste, il augmente tous ceux qu'il régit; il les augmente par le baptême, par la confirmation, par l'Eucharistie surtout et par les autres grâces qui viennent en dehors des sacrements, par les oeuvres, par la charité. Ah! Notre-Seigneur est auguste, *augustissime*, trois fois augusté. Il a voulu être cela pour arriver plus aisément à son empire terrestre, à sa capitale, à sa Rome qu'il avait choisie. Aussi, vous voyez comme Pierre a baptisé le premier des Gentils. Il avait commencé par les Juifs à Jérusalem; la gentilité n'y était pas, Corneille est le premier Gentil à qui le baptême ait été conféré. Pierre était à Joppé, dans la Palestine. Dans une vision il entend une voix qui lui dit : Allez à Césarée ! Notre-Seigneur avait fait son premier miracle à Césarée de Philippe. Il fallait que cette société, qui devait remplir tout l'empire des Césars, eût dès ses origines de l'affinité avec les villes qu'ils nommaient de leurs noms.

Vous le voyez, M. T. C. F., Notre-Seigneur a bien préparé toutes choses. Soyez donc rassurés, n'ayez aucune inquiétude sur les objets de votre foi, enfants de la cité de Martin; vous devez, plus que tous les autres, montrer cette foi tran-

quille. Vous l'avez fait voir ce soir d'une manière très éclatante; et déjà, à la voix douce et grave d'un de nos évêques, vous vous étiez acheminés ce matin, vers la Sainte Table. Oh! n'oubliez pas ce grand sacrement de l'Église, le sacrement de la sainte Eucharistie! Notre-Seigneur nous donne là, disent les Pères, une nourriture harmonieuse : *Cibum psallentem*. L'harmonie éternelle qui git en lui passe en nous; nous participons à ses divines facultés; nous sommes ces rois qui trouvent là leurs délices, *præbebat delicias regibus*. Mais, rois par l'intelligence, rois par la liberté, rois par la sainteté; et il est juste que ceux-là soient des rois qui prennent si haut leurs délices. Cette nourriture harmonieuse produit une harmonie vivante, non pas une harmonie arrachée aux cordes d'un luth, mais l'harmonie de l'amour. C'est de quoi Dieu se nourrit lui-même. Il partage avec nous son aliment; en sorte que manger l'Eucharistie, c'est manger l'harmonie.

Ah! si les peuples mangeaient le Christ, comme vous verriez cesser les débats, les conflits et les luttes de tout genre! L'Eucharistie mangée, c'est le paradis sur la terre, la formation des rois! Entendez bien ceci, mes frères; allez souvent là; allez-y sans respect humain; vous avez un front plus dur que le front des impies et des moqueurs; la confirmation l'a durci; un évêque qui confirme, c'est un fabricant de fronts durs, *fabricatores frontium durissimarum*. Lorsque le chrême ruisselle sur vos fronts, vous recevez les sept dons du Saint-Esprit. Belle leçon, belle doctrine, belle tradition que celle qui vous établit rois sur vous-mêmes et vous fait plus grands et plus forts que le monde! oh oui! soyez des élèves du chrême! *alumni chrismatis*. Oui, vous devez être ainsi; allez au divin sacrement, ne soyez pas des chrétiens gènés. A-t-on jamais vu chose semblable? Rougir d'être des rois célestes, d'être

de toutes les grandes harmonies, d'être maîtres de ces belles choses ! rougir de tout cela ! Ils ont déplacé la honte ; qu'ils rougissent de leurs folies, de leurs entraînements, de leurs ignorances. Pour nous, nous ne rougirons jamais des grandes choses que Dieu fait en nous. Pourquoi y aurait-il donc des rougeurs chez les catholiques ? Je l'ai souvent cherché sans trouver la raison. Je la trouve à l'époque où nous sommes : chez les Romains, voyez si jamais on songeait à rougir d'une pratique religieuse ? C'est que, alors, il y avait un accord parfait des choses civiles et religieuses. En pratiquant les choses religieuses on entendait aussi faire acte de citoyen, et la loi religieuse était respectée comme elle doit l'être. Les choses sont déplorablement changées. Mais alors ne voyez-vous pas que c'est du moins une grande occasion pour vous d'être libres et d'être grands ? Vous voilà sans appui au milieu de ce monde ; vous êtes là avec votre foi, avec votre liberté, avec votre courage, avec vos sacrements ! Montrez donc plus que jamais que vous êtes courageux ; soyez grands, soyez libres !

Il faut finir. J'ai dit peu de choses de saint Martin. Mais vous avez entendu ce matin des choses exquises. Que pourrais-je ajouter à l'honneur de ce grand Saint ? Je suis trop heureux d'avoir été appelé à cette fête. J'ai vu des choses magnifiques que je n'oublierai jamais ; j'ai recueilli mille faits précieux, je m'en servirai pour exciter les miens à aimer beaucoup saint Martin.

Mes très chers frères, saint Martin trouva un jour le démon sur son chemin : « Où vas-tu ? » lui dit Satan. -- « Je vais où Dieu m'appelle ! » répondit le saint, et il continua sans se troubler. Il le vit revenir lorsqu'il allait quitter la terre. « Que me veux-tu, bête cruelle, dit le Saint à l'ennemi du genre humain, tu ne trouveras rien en moi. » Ce fut sa dernière lutte et il monta au ciel.

Il n'y a pas de chrétien exempt de cette rencontre. Si vous voulez faire quelque chose de grand, vous trouverez sur votre chemin le monde dont Satan est l'âme; il sera là, non pour vous renverser mais pour vous détourner et vous empêcher d'arriver : *Impulsor non eversor*. Le démon, c'est un attaqueur, ce n'est pas un renverseur. Ce sont nos défaillances qui font nos chutes; assurez-vous donc contre les défaillances de votre liberté; il est beau d'avoir à lutter contre les puissances infernales et leurs représentants ici-bas. Oh! que cette lutte est belle! Dieu se réjouit de la victoire qu'il nous fait remporter. Nous préparons des joies à Dieu dans ces luttes. Est-ce que la France voudrait s'arrêter en si belle voie? est-ce donc une petite fonction que de donner des joies à Dieu, que de le voir applaudir par des paroles et par des actes parce que le méchant est mis en pièces. *Ridebat Deus quia dissecabatur malus*. Oui, que le mal soit poursuivi, poursuivi à outrance et détruit!

Peuple de Tours, peuple de Martin, soyez donc un peuple de foi; demeurez attaché à votre foi, vous arriverez un jour à la contemplation même de l'objet de votre foi. Car c'est là que nous aboutissons après avoir marché dans des ombres mêlées d'un peu de lumière. Nous avons réduit notre raison à la captivité de l'obéissance du Verbe infini: c'est une captivité glorieuse, nous arrivons bientôt à une heure où la captivité cesse, où les nuages s'en vont, où la lumière apparaît dans toute sa splendeur. Oh! bénissons bien Dieu, *benedictus Deus*. Avouez tous, peuple de Tours, avouez d'un grand et ardent aveu que Dieu nous a tous bénis d'une bénédiction spirituelle pour nous mettre dans les hauteurs célestes, *in omni benedictione spirituali in caelestibus*, par le moyen de son Christ, *in Christo*. Qu'il daigne nous donner beaucoup de ces bénédic-

tions, c'est-à-dire de ces bonnes paroles qui nous feront arriver là-haut. O Dieu ! bénissez ce peuple et toute la contrée ; dites toujours des bénédictions sur cette ville ; faites que nous avançons toujours dans le progrès spirituel. Oh ! que disons-nous ? de quoi parlons-nous ? Nous n'avons trop souvent que des riens à la bouche, quelques mots creux que l'on répète toujours. Déjà, on faisait ainsi à Athènes, on disait Salamine, Cynégine, Marathon, Marathon surtout (1) ; on le disait toujours, et à tout propos ; ce qui faisait dire à d'autres : Otez-leur ces mots-là, ils n'ont plus rien à dire. Eh bien ! il y a chez nous trois ou quatre petites choses qui reviennent aujourd'hui dans tous nos discours. Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Est-ce ce qui doit occuper l'homme ? Nous avons, nous, la grande et belle doctrine, qui fait la grande et belle vie, qui assure dans l'éternité des destinées divines.

Avouons cela, confessons cela et confessons-le toujours avec une reconnaissante fierté : avouons et proclamons que Dieu est très bon, très saint, très miséricordieux ; qu'il nous a envoyé de magnifiques espérances dans son fils Jésus-Christ, et que cela s'est fait dès le principe, avant de jeter les fondemens du monde ; afin que nous soyons tous et à jamais saints et immaculés en sa présence. »

(1) Maxime de Tyr. — Lucien.

A SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS

PREMIER DISCOURS

Mgr Berteaud alla à Rome, pour la première fois, en 1862, à l'occasion de la canonisation des martyrs du Japon qui eut lieu cette année-là, le jour de la Pentecôte. On sait qu'en cette circonstance, près de trois cents évêques se trouvaient à Rome.

Nous avons dit ailleurs comment l'Evêque de Tulle y fut tout de suite en vue, recherché, entouré, écouté comme un maître. Déjà, durant son voyage, il avait dû prêcher plusieurs fois, à Marseille, et même sur le bateau qui l'amenait. A peine fut-il à Rome que l'on songea à le faire prêcher. Il y prononça trois discours, le premier, le 10 mars, à Saint-Louis-des-Français, le second le 15 mai au Colisée, et enfin le troisième le 20 juin encore à Saint-Louis-des-Français.

Le *Monde* reproduisit dans ses numéros des 19, 20, et 21 août ce qui put être recueilli de ces trois discours, mais nous ne retrouvons là qu'une analyse, le *Monde* nous en avertit, et non le texte. Voici d'ailleurs ce que nous lisons dans le numéro du 19, en tête du premier discours : « L'un de nos amis, qui se trouvait à Rome pour les fêtes de la canonisation et qui a eu le bonheur d'entendre Mgr l'Evêque de Tulle à Saint-Louis-des-Français et au Colisée, veut bien nous livrer ses notes, et nous allons essayer de donner d'après ces notes une analyse des trois discours de l'éloquent prélat.

C'est une entreprise téméraire. Même avec des réminiscences fraîches et des notes précises, même alors qu'on a écouté cet orateur avec la volonté arrêtée de le suivre et de le retenir, calme sous sa parole ardente, maître de sa pensée générale, surveillant ses saillies, se défiant des écarts, des épisodes, des coups de pinceaux inattendus, des prodigalités de l'artiste et du poète, même alors il y a du souvenir à la réalité un abîme qui désespère...

On nous presse ; des amis nous aident, ce concours oblige ; des jalons restent, quelques notes surnagent. Enfin de hautes instances nous stimulent ; nous devons essayer. Mais, avant tout, si l'incohérence inévitable de ces lambeaux semble mettre un chaos à la place de créations magnifiques, qu'on ne s'y méprenne pas, qu'on ne veuille pas même en croire à des auditeurs distraits ou effarouchés par les allures bondissantes d'une éloquence inconnue ; nul n'a plus de suite que Mgr l'Evêque de Tulle sous son apparente irrégularité. « Il n'y a point ici d'angles, de recoins, de toiles isolées, mais une seule trame, un massif d'or », le Verbe fait chair. On ne l'entendra pas parler une seule fois, sans qu'il commence, continue et finisse par ce magnifique sujet de l'Incarnation. Et sur ce fond d'or, que de choses il saura broder avec une variété, une fécondité, une poésie qui n'a d'égale que sa pure et profonde théologie. Une première fois, à Saint-Louis, c'était le Verbe fait chair se manifestant dans l'Eglise militante, et l'Eglise en son vaillant et indomptable capitaine. Au Colisée, encore le Verbe fait chair, mais continuant de s'incarner, de se former et de grandir dans les arènes et les martyrs par la croix, le sang, la souffrance et la victoire.

Une seconde fois, à Saint-Louis, toujours le Verbe incarné et encore l'Église, son corps mystique ; mais le Verbe et l'Église triomphant de toutes les batailles, finalement, certainement, invariablement... Voilà bien « *la tradition, e poi tolta la poesia del cielo sì* » (1).

Nous avons cité tout au long cet avertissement du rédacteur du *Monde*, M. Barrier, pour que le lecteur sache bien qu'il n'entendra pas ici, tant s'en faut, l'Évêque de Tulle. Et pourtant nous ne pouvions pas exclure de ce recueil les pages qu'on va lire, ne fût-ce qu'à cause des idées. Et puis on y reconnaît encore malgré tout dans la plupart des traits, des images, des apostrophes, le regard, le geste et l'accent de Mgr Berteaud.

La seconde fois que Mgr Berteaud prêcha à Rome, ce fut au Colisée : L'enceinte était en harmonie avec son éloquence qui s'inspirait d'ordinaire des grands souvenirs de l'histoire religieuse ; il égala la parole à la grandeur des circonstances, il fut sublime. Louis Veillot écrivait à sa sœur, le lendemain de cette prédication : « Tulle a prêché dans le Colisée par un temps gris ; il a dit d'admirables choses ; la scène était formidable. Je croyais rêver en le voyant là. Il n'en fallait pas moins pour qu'il me fût possible de donner un pendant à la vision du *Parfum* ! » « Cependant à une vision du *Colisée* » est placé à la fin du second volume du *Parfum*, sous ce titre : *Prédication au Colisée*. La scène formidable y est décrite avec une vigueur de dessin qui donne la sensation de

(1) Mot de Pie IX sur l'évêque de Tulle.

la réalité et une sincérité d'émotion qui communique au tableau une immortelle sympathie :

« L'Evêque de Tulle a prêché le chemin de la Croix au Colisée. J'ai vu, j'ai entendu et je ne saurais rien décrire ni rien redire. Il en faut pourtant laisser une note. L'idée, je crois, appartient à Mgr Bastide : il y voyait un hommage au Christ, un lustre pour Rome, un honneur pour la France, trois motifs dont un seul lui ferait remuer ciel et terre ; mais il n'y trouva point de difficulté ; tout le monde est affamé d'entendre l'évêque de Tulle, et l'évêque de Tulle est toujours prêt ; il a toujours quelque chose à dire de Jésus-Christ ».

« Le temps était sombre, il pleuvait par intervalles. Néanmoins la foule accourut. L'immense arène se trouva presque remplie de prêtres, de soldats, d'hommes et de femmes de toute condition et de toute patrie. Des groupes nombreux s'étaient répandus sur les ruines, jusqu'à la seconde galerie et plus haut, comme à dessein pour la beauté du coup d'œil. Dans tous les spectacles publics, il y a des gens qui s'installent ainsi sur quelque point inaccessible, d'où ils ne peuvent guère entendre, cherchant principalement, à ce qu'il semble, le plaisir de se faire voir et peut-être la volupté de se sentir exposés à se rompre le cou. Quel que fût le dessein de ceux-ci, aucun maître de mise en scène ne les eût su mieux placer.

« On fit le Chemin de la Croix. Le T. R. P. Régis, Procureur général des Trappistes, premier abbé de Staouéli, où il enterra une vingtaine de ses frères, portait le Crucifix ; Mgr Bastide disait à haute voix les prières. Une grande partie de la foule répondait avec un accent plein de sincérité et

d'émotion. Pourtant cette foule était mêlée. Il y avait des indifférents, et même des ennemis, et de part et d'autre, on le sentait. C'était là, pour moi, l'intérêt dominant de cette scène étrange et grande. Je regardais les visages. Je voyais d'avance le partage qui se fera quelque jour ; ceux qui s'en iront, ceux qui resteront dans l'arène, ceux qui monteront sur les gradins, ceux qui lâcheront et exciteront les bêtes : et les bêtes, je les voyais aussi.

La pluie cessa, le temps devint plus sombre. Un grand silence s'établit. L'évêque était debout sur le *paleo*. Près de lui, à droite et à gauche, se trouvaient l'évêque de Beauvais, Mgr Gignoux, et l'évêque de Quimper, Mgr Sergent.

« Le discours de l'orateur roula sur ce mystère de Rome et du monde, le mystère des deux cités qui luttent ici-bas pour le partage suprême et définitif. Il les peignit l'une et l'autre en traits pleins de grandeur ».

Nous n'avons, malheureusement, de ce discours, que des notes prises au vol de la parole ; cependant on entend presque partout l'accent inimitable de l'Evêque de Tulle.

Il se passe ici, maintenant, des choses considérables. O Rome ! tu as toujours surpassé toute beauté du monde : *excedis omnem mundi pulchritudinem* (1). Ailleurs, ce sont des parades vides, de futiles apparences, des spectacles de peu. Ici, des chambres d'or, *cameræ aureæ*, des fleurs divines, des étoiles descendues du ciel, des soleils accourus de toutes les parties de l'espace. Un pontife a parlé, a fait un signe, a envoyé un sourire à ses frères, et l'univers s'agite, et les Evêques se lèvent, et le monde catholique, ramassé dans ses plus illustres chefs, s'élançe et bondit vers la Ville Eternelle.

Qu'est-ce que cette ville, remplie d'âmes accourues avec tous ces évêques ? Chacun d'eux apporte ici les âmes de son diocèse, ou, plutôt, son âme multiple, entière, indivisible. Nous donc, évêques, quand nous foulons nos territoires et mesurons l'espace de nos églises d'un pas agile, heureux, ardents, avec de *beaux pieds* (2), forts et infatigables, que faisons-nous ? que voulons-nous ? C'est une âme qui se complète, ce sont des fractions d'âmes qui en nous sont impatientes de se rejoindre, de se prendre, de s'incorporer. C'est le Christ qui se forme et s'enfante et nous presse ; et c'est lui, sa charité, son amour, qui nous amène ici tous et tout entiers avec les nôtres, pour voir Pierre comme l'a vu Paul. Qu'allait-il voir ? Je le demande avec saint Jérôme. Ce grand

(1) S. Bernard, lib. I, *De Consil.*, cap. V.

(2) Cant., T. I.

apôtre allait-il chercher les traits d'une figure humaine, *s'assurer du degré de maigreur ou d'embonpoint, voir si la face était colorée, le nez aquilin, le front orné ou dépourvu de ses cheveux*? Non, reprend le Docteur; il ne s'agissait de rien d'humain, *Non... aliquid humanum in Petro voluit aspicere.* (S. Hieron. in *Epist. ad Gal. Cap. 1.*) Mais il allait contempler quelque chose de divin à la lumière de la foi, avec ce regard subtil et supérieur qui voit le divin. Il cherchait la représentation la plus parfaite de Dieu ici-bas, le vicariat de l'intelligence et de l'amour. Donc voici que nous venons, nous aussi, à Rome pour voir Pierre, non plus le Pierre des premiers jours; quelque beau et saint qu'il fût, vous le savez, il fut attaché là-haut à la croix; mais bien le Pierre immortel, le vicaire du Christ...

Ils ne le voient pas; je le conçois bien; que peuvent-ils voir? Savent-ils, voient-ils pourquoi nos genoux ploient devant la blanche hostie? comprennent-ils comment Il s'est incarné une fois? comment Il se rend encore présent en corps et en âme sous la parole du prêtre, qui est sa propre parole? comment Il se manifeste et se perpétue sans fin dans celui qui est le Verbe du monde, la bouche de Dieu sur la terre, la lèvre qui suffit à l'univers (1), *os orbi sufficiens.*

Je vais vous dire cela en vous exposant une doctrine grande, fameuse, enseignée par les maîtres. Dieu était dans sa félicité magnifique; il avait jeté sur lui l'infini regard du Verbe, et l'infini amour unissait le Verbe au Père.

C'était assez sans doute. Mais Dieu n'est pas avare, ni craintif de se répandre. Il voulut un autre fils, également à son image et à sa ressemblance et qui fût aussi l'image et la ressemblance du monde. Il y eut donc un archétype de toutes

(1) S. Bernard, *De Consid.*, lib. III, cap. v.

choses uni au Verbe et cette image du Verbe fait chair fut proposée à l'adoration des anges : *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicunt et adorent eum omnes angeli* (1). Vous l'entendez : *iterum* ! il y eut donc une première manifestation dans le monde angélique avant l'apparition en terre...

Ce n'est pas un dogme, mais une considération très noble et très autorisée. Nous prenons les choses par les côtés illustres et grands ; L'homme était esprit, l'homme était corps ; esprit, il résumait les sphères supérieures ; corps, il comprenait tout ce qu'il y a d'essentiel, de puissant, d'énergique dans les créatures inférieures. Or le Verbe a pris tout ce qui appartenait essentiellement à l'homme.

Ayant pris un corps visible, il devait perpétuer sur un point du monde cette visibilité ; de là son Vicaire à Rome. De Rome, le Verbe envoie au monde sa doctrine, sa lumière, les éclairs de son fouet étincelant, la vie, la bénédiction, une bonne parole ! *Bona dictio* ! Dieu dit : Bien ! de toute éternité et infiniment. Son Verbe est la *bonne parole*, qui ne se multiplie pas à cause de son infinité. Et pourtant il a de plus de nombreuses bonnes paroles pour le dehors. La création est une de ces bonnes paroles, la Providence en est une autre ; l'ordre de grâce est un nouveau bien dire, la création suréminente, la Providence surnaturelle, bonne parole en vérité, bénédiction inénarrable. Or l'Église a ces bonnes paroles en sa lèvre ; or, le Pape est orné, enrichi des plénitudes de cette éloquence infinie, c'est pourquoi il bénit la ville et le monde, et c'est pourquoi le génie de Dieu est là florissant, harmonieux, bon, plein de lumières ; il y est, nous remplissant de toutes béné-

(1) Hebr 1, 6.

dictions spirituelles en Jésus-Christ dans les choses célestes. *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi qui benedicit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo* (1). De là cette assemblée, et cette canonisation... Ainsi rien ne se brise, ne s'ébrèche, ne s'altère ; tout grandit au contraire, se courbe, fléchit, se déploie ; et l'ordre fixe les places, chaque chose a sa destination.

Que viennent-ils d'en bas, avec leurs formules prétendues souveraines ? Débris mutilés à plaisir, ils n'ont que des conceptions de peu, fragmentées, pulvérisées. Ils nous reprochent d'être absolus, entêtés ; oui, nous sommes absolus, parce qu'il s'agit de vérités, non de sentiments. Que dans le cœur il y ait quelque chose d'ondoyant, de flexible, d'accommodant, soit ; mais dans l'ordre de la raison, l'adhésion est tout ou rien ; la foi est ou n'est pas ; du vrai ou du faux ; pas de milieu, pas de demi-vérités, ni des portions de foi, ni des ombres de croyance. Nous sommes entêtés, oui, certes, et comme Dieu, ce grand entêté qui dit : *Oui ou non, est ! est ! non ! non !* Arrière donc les milieux, les nuances, les croyants de transaction ! Ils sont impossibles ici.

Nous faisons partie d'une magnifique assemblée : Pierre la préside, et comme aux premiers jours, le prince des Apôtres, se tenant debout au milieu des onze, ouvre sa bouche, *Stans in medio, aperuit os suum* (2). Voyez ! s'il a jamais cessé de rester debout, s'il a jamais été bouche close ; *Stat hodie nunc, in æternum*. Elle n'est plus fermée, cette lèvre radieuse ; battue, blessée, meurtrie tant qu'on voudra, elle sonne et résonne toujours ; elle dit, elle chante, elle affirme le Christ, le Verbe incarné, la doctrine de vérité, la grâce, les

(1) Ephes. 1, 3.

(2) Act. 11, 14.

sacrements. Salut, belles valves d'or où passe le saint bruit, les syllabes infinies, le verbe de Dieu : *aperuit os suum* ! Voici encore un jour d'ivresse. On dira, et déjà ils le disent peut-être, comme ces Juifs de la première Pentecôte : ils sont pleins de vin, violents, emportés, *musto pleni sunt* (1). Eh oui ! L'Eglise est ivre, son ivresse dure depuis dix-neuf cents ans ; elle est ivre de lumière et d'amour. Oh ! qu'elle fait bien, cette buveuse céleste ! Grâce à cette ivresse, elle nourrit les pauvres, elle console la souffrance, elle instruit l'ignorance, elle ordonne les familles, elle fonde les sociétés, elle fait les saints, elle enrichit en bas, elle glorifie là-haut, elle béatifie le ciel et la terre ! et eux, ces tempéraments de la philosophie, ces sobres de la terre, qu'ont-ils fait ? qu'ont-ils édifié ?...

Allons ! Rome, c'est le centre de la vie, de la joie, de l'ivresse divine. Les méchants rôdent autour et cherchent à maudire, comme le faux prophète. Viennent donc les devins menteurs, viennent les Balaam, et qu'ils contemplent du haut de la montagne, du nord, du midi, du couchant, cette assemblée d'Evêques, cette grande ville, il faudra bien qu'ils disent : il n'y a point de malédiction à jeter là, car il n'y a point d'idoles en Jacob. Montrez-moi depuis dix-huit siècles un simulacre d'erreur qui soit resté debout, une idole qui subsiste. Qu'il reste des tronçons de pierre, des marbres ciselés, des jouets pour la science et des trophées que l'on conserve ; mais une idole, non ! *Non est idolum in Jacob* (2).

Rome autrefois empoisonnait l'univers ; elle avait des dieux par milliers. Aujourd'hui qu'elle n'a qu'un Dieu, elle nourrit, elle guérit, elle engraisse, elle parfume le monde. A qui voulez-vous que je la compare ? à cette monture que le Sauveur envoya

(1) Act. II, 13.

(2) Numer. XXIII, 21.

chercher par les apôtres, ou bien au cheval blanc de l'Apocalypse, qui porte le vainqueur, le conquérant à travers le monde, qui se charge de dépouilles, qui dévore du pied la poudre et pousse toujours en avant ? C'est le porteur de la lumière et de la vérité, c'est le tueur de l'hérésie, c'est le meurtrier des crimes, le vengeur des injustices, le gardien de l'honneur humain. Rome ! elle porte l'univers et toutes les civilisations, toutes les sociétés ; insatiable ravisseuse, infatigable, elle porte des fardeaux magnifiques, des denrées de prix infini. On voudrait l'abaisser, l'amoindrir, la réduire à des faix médiocres, à des labeurs vulgaires. Ils n'y parviendront pas.

Comment ! ils veulent lutter contre Dieu. Je me soucie peu de ces bandes qui ont du fer, qui ont du plomb, qui ont des chars rapides comme des flèches ; Dieu est là pour lutter. Dieu fait ici la guerre. Il y eut un vieux livre perdu qui s'appelaient *les Guerres du Seigneur, Bella Domini*. Il n'est pas perdu, il n'est pas même encore achevé ; le voilà qui se continue. Les batailles s'ordonnent, le camp se lève, l'assemblée est venue, elle est debout ; c'est l'armée dont parle saint Jean Chrysostôme, un camp harmonieux ! Avez-vous vu des chœurs de guerriers, des héros mélodieux, des hymnes vainqueurs. Lève-toi, harpe de Dieu, cythare vivante ; hâte-toi et reprends dès l'aurore la mélodie céleste, qui ne sera plus interrompue. Voilà les armes de l'Eglise ; elle lutte, combat, triomphe, non avec le fer et la force, mais avec l'harmonie, avec des chants, avec des hymnes ; elle courbe les esprits avec l'amour, elle ploie les armes avec la mélodieuse lumière. Ainsi, Dieu combat et il n'entend pas être vaincu. Et voici qu'elle se meut, l'armée pacifique, harmonieuse !...

Mais, puisque nous sommes dans l'Eglise d'un roi franc, n'oublions pas que Dieu s'est choisi un vaillant auxiliaire. On

demandait à saint Louis, ce fier chrétien, qui il était. Vous savez ce qu'il répondit : « Louis de France, sergent du Christ ! » C'est bien : ce titre est beau, le poste est noble, le rôle est digne ! « Louis de France, sergent du Christ ! » L'épée de la France doit protéger l'Eglise ; c'est son génie, sa tradition, le cri des siècles. Ils voudraient humilier ma patrie, ils n'y réussiront pas. Elle est là-bas, aimante, pieuse, ardente ; elle est ici, vaillante et fidèle, comme la fille aînée à côté de sa mère.

Réjouissez-vous donc, habitants de ce lieu, et recevez les pèlerins que le monde envoie à Rome.

On nous a trompé quand on nous a parlé de vos solitudes affligées et muettes. Nous l'avons vu, passant par vos champs : vous avez l'opulence de la verdure et des fleurs, le lait et le miel ; votre terre est drapée de belles couleurs ; de nobles pieds, des talons impropres aux marches vulgaires l'ont foulé. Cette terre touche au ciel, et des bénédictions sans fin montent et descendent... Nous venons en prendre notre part. Longtemps, nous avons différé, trop longtemps ; mais il nous sera beaucoup pardonné, parce que nous avons beaucoup aimé. Et maintenant notre cœur est soulagé comme le vôtre, car nous avons été béni comme vous.

AU COLISÉE

Il y a loin du spectacle que donne en ce moment cette multitude à celui qui s'offrait ici aux yeux des Césars. Ici notre race est tombée, elle se relève ici. Assez longtemps la force brute a été saluée.

Les gladiateurs venaient, saluaient César avec élégance, s'étudiaient à plaire en tombant. C'était la chute de la race. Ils sortaient de l'école où l'on enseignait l'art de prostituer la vie humaine au gré de la force brutale, ils passaient, humbles et vaniteux devant l'Empereur, et mendiant un regard. *Moriturus te salutant.*

Mais voici de nouveaux venus, ils sont nourris de lumière, ils marchent comme des dieux, emplis du divin, ils ne viennent pas mourir, mais conquérir l'impérissable vie. C'est la race qui se relève, ce sont les immortels, ils tombent mille fois plus gracieusement que les autres; ils saluent non le César, mais le Christ, le roi qui demeure, non l'empereur qui passe, l'esprit, non la matière, la liberté, non l'esclavage, ils meurent, et l'immortalité s'échappe pour vivre : *Non morituri salutabant!*

C'est bien que l'intelligente piété des papes ait conservé cette enceinte et recouvert ce sol antique pour le soustraire aux pas vulgaires. Lieu auguste! c'est là que le Christ est venu, a passé, s'est continué. Pierre et Paul, là-bas; ici le Christ, ici et là pour accomplir ce qui devait s'ajouter à sa Passion : *Adimpleo ea quæ desunt* (1).

(1) Coloss, 1, 24:

Murailles criminelles, rochers inébranlables, tas de ruines, qu'êtes-vous? le sein maternel du Christ. Sans doute il a eu une autre couche virginale et fleurie, des bras doux et délicats, la paille fraîche et légère, l'innocente crèche; puis à l'âge mûr, voici un autre berceau, la crèche sanglante, la croix, le sein violent qui l'enfante à une vie plus haute et plus glorieuse : *Mortem autem crucis, propter quod et Deus exaltavit illum* (1). Eh bien ! c'est ici le même sein barbare, violent, ensanglanté, qui façonne et achève son corps glorieux, qui pétrit dans le sang ses membres nouveaux, qui forme d'autres Christs, des crucifiés, les ouvriers de gloire, violents et forts, *malleutores* !

La rage des empereurs n'y peut rien ; ils brisent et broient ces membres à mesure qu'ils se forment et les trônçons chrétiens sortent de cette terre sanglante, et le Christ grandit, chacun de ses membres germe, fleurit, se mûrit, se perfectionne. Comment cela ? Par la vertu de la croix.

Lève-toi donc ici, ô croix ; *ave, crux theologa*, ô croix, ô théologienne, grande diseuse de Dieu, dresse-toi ici comme une colonne ; enseigne et parle ! Dis-nous comment ce Colisée fut l'atelier laborieux où le Christ se faisait, très beau, très brillant ; le creuset où tous les éléments se convertirent en or pur, comment tout apportait son lustre à cette beauté, à ce corps divin : la veuve et la vierge, l'enfant et le vieillard, le pauvre et le patricien. Le Romain avait bâti ce Colisée pour y employer la chair à d'horribles usages. Trois siècles la chair divinisée du chrétien vint ici témoigner splendidement, et l'on continue de venir, même les Orientaux d'aujourd'hui, c'est encore un appendice de la vieille Rome, un beau fragment du Christ, des membres qui se rejoignent au corps dont le vicaire du Christ est le chef. Et c'est parce qu'il est le chef d'un si

(1) Philip. II, 8.

grand corps, du corps même du Christ, que le successeur de Pierre est en croix.

En effet, il est là, priant avec nous, souffrant avec nous et plus que nous. C'est le grand porteur de souffrances, l'homme chargé de lourds fardeaux. *Pondus immensum terit scapulas, terit brachia* (1).

On croit qu'il trône sur des brancards d'or et repose sur la pourpre; et on ne voit pas ces épaules labourées, ce dos meurtri, ces flancs creusés par le faix. Puis, outre le continuel labeur, n'est-il pas des heures de plus grandes souffrances? Comme le Christ, n'a-t-il pas ses moments de crise? Mais il a le don de pâtir sans défaillir, de conforter ceux qui souffrent et défaillent, *ne deficiant in via* (2).

On lui dit, comme au Roi couronné d'épines : *Descendat de cruce* (3). Qu'il descende, et nous croirons en lui. Il s'en gardera bien, car ils croiraient moins encore. Il reste, parce qu'il est Pierre, il a un beau nom et il garde sa croix. Il reste, mettant sa forte épaule sous tous les fardeaux, offrant sa poitrine à l'épée, à la lance, aux flèches. Vingt fois il a mis sa tête sur le trépied des bourreaux, on est venu pour l'abattre de l'Orient, de l'Occident; il reste immobile, indomptable et indompté! oui, indompté! Le Christ n'a jamais fléchi, ni à la vie, ni à la mort; et c'est pourquoi il a vaincu par sa croix. Cela les gêne, ils voudraient mieux ou autre chose; ils essaient la ruse, la force, les manœuvres, et pourquoi? Laissez-nous ce bras de croix, ce tronçon de gibet, cette colonne! c'est le soutien du monde.

Par cette croix, il achève la grandeur du Christ, car Dieu

(1) S. Paulin, Ep. av. serm.

(2) Matth. XXV, 32.

(3) Marc, XV, 32.

peut être agrandi. Tel est le premier mot de la Vierge en son cantique : Mon âme magnifie, grandit Dieu. *Magnificat!* Comment cette femme a-t-elle grandi Dieu! Ainsi l'ont entendu les Pères. Elle a donné un surcroît de grandeur à l'immense, de force au Tout-Puissant : *Fecit potentiam*. Sa chair virginale a été féconde et son sein est devenu un *mouceau de froment*. Les martyrs en sont les grains d'or, et c'est ici l'aire où ce froment battu, émondé, s'est amoncelé, *venter tuus, ucervus tritici* (1). Ainsi le Christ visible s'agrandit.

Dieu n'a pas deux manières d'agir; il fait tout par la croix; par elle, il a relevé notre race. Nous avons donc bien fait de choisir ce monument pour y prier en faisant le chemin de la Croix. La prière est notre force très bonne, et nous y croyons. Car nous n'admettons pas qu'il y ait des lois fatales; non, ni l'homme, ni le chrétien, ne sont soumis à des lois inexorables, à une mécanique immense. Dieu a plus noblement traité l'homme, et le chrétien a reçu des lèvres ornées de formules saintes, des énergies puissantes et dignes de se mêler à la force de Dieu. Nous sommes ses coopérateurs. Il pourrait agir seul; lui, le tout-puissant, nous attend pour faire. Que disent-ils? Que nous importunons Dieu en le priant et le dérangeons. Ils ne voient pas que refuser de s'associer à lui par ce mode qui lui plaît et qu'il veut, c'est au contraire le déranger dans ses plans d'amour.

Eh! je le sais bien! il fait tout fléchir à sa volonté, les mondes, les cieux; les colonnes du firmament se courbent sous sa main. Avec nous, il attend, il demande une prière, et c'est pourquoi, après avoir longtemps et partout prié, nous venons prier encore ici. Qu'est-ce que cette assemblée? L'épisode d'un drame sur un magnifique théâtre. Cette ville est pleine

(1) S. Bernard. *De diversis* serm. 42.

de l'univers, et l'univers est ici spectateur, et l'Église est dans la pose d'une suppliante. Dieu là-haut, l'Église en bas ! L'Église rangée comme une armée en bataille, et Dieu pour capitaine. Qui vaincra ce capitaine ? Qui fera mordre la poussière à cette armée ? Nous voici dans le Colisée pour proclamer au monde qu'au besoin nos chairs témoigneraient comme autrefois.

Et ce n'est pas tout ; je vois à côté de ceux qui prient et témoignent, le fer ami aux mains de la France. J'aime à voir ces nobles adolescents, commandés par de beaux capitaines. Enfants, je vous félicite ! Soyez heureux et fiers, et un jour dites à vos mères : « Nous avons été à Rome ; nous fûmes à cette fête, nous avons fait un noble service ; jour et nuit nous montions la garde pour la cause de Dieu et de son Vicaire. »

Que si quelqu'un manquait à sa mission, si une épée se fatiguait de rutiler au soleil, s'il lui plaisait de rester inactive et rouillée, ou si elle n'entendait s'employer qu'à des combats vulgaires, eh bien ! ce serait dommage, une grande perte d'honneur et un crime.

Au reste, Dieu saura, avec ou sans les forts, arriver à ses fins. Là-haut, le soleil, les étoiles, la poussière d'or s'agitent comme il l'entend.

Je sais bien que la mathématique prétend que tous ces corps sont cadencés selon des lois immuables et qu'elle a décrit à l'avance la danse harmonieuse de ces étoiles.

Je le sais, mais quoi que dise cette mathématique savante, il reste le maître, et les soleils obéissent aussi à des lois supérieures, selon le plan divin qui nous met au premier rang. Dieu nous aime plus que cette poussière d'or et de lumière ; aussi nous a-t-il façonnés avec un soin plus délicat ; le céleste ouvrier a ourdi de ses mains jusqu'à ce tissu corporel. Ame et corps font un être complet ; le corps est plus

qu'un outil, l'âme vit là-dedans, âme unique en ses vies diverses; par elle, l'élément physique est élevé, pénétré, divinisé. Pendant que l'ange touche le monde physique seulement par le dehors, l'âme va au fond; elle pénètre son corps, comme Dieu pénètre tout; forme de notre être, c'est la première réalité, et le corps est la seconde étoile, *secundam stolum*, dont un prophète a vu la beauté transfigurée dans le Verbe.

On dit que nous n'avons aucun souci de ce manteau extérieur, et que le christianisme dédaigne le corps. Mais non, le chrétien est comme le Christ l'homme en qui tout se résume. *Vir qui est omnia*. Ce sont eux, au contraire, qui nous mutilent et nous amoindrissent, en niant la grandeur du Christ qui est notre grandeur. *Res nostra agitur*. Délicats et sots négateurs qui s'atténuent et nous vexent en se dénigrant eux-mêmes. Loin donc d'ici ces origines bestiales dont quelques-uns parlent comme si nos ancêtres étaient la bête qui broute, et que nos âmes aient jamais vécu dans le sang de l'animal, pour animer ensuite cet organisme, et de là s'épandre en vapeurs éthérées. Dieu créateur s'est interrompu dans ses séries pour faire une œuvre à part. Il a créé l'âme, il a façonné le corps et sous la main divine, comme parle Tertullien, la terre a frémi, l'argile émue s'est modelée, un divin souffle a passé et voilà l'être humain qui ne peut périr ni par l'esprit, ni par les sens. Même son corps a été divinisé, car cette chair est adorée dans le ciel, et même, dans les splendeurs des saints, il manque aux couronnés quelque chose, tant que le corps ne les a pas rejoints. Les bienheureuses âmes appellent ce corps, impatientes de le posséder, pour le réintégrer au glorieux corps du Christ et le faire participant de sa lumière.

Nous croyons donc à la résurrection des corps. Ceux qui moururent ici attendent une gloire accidentelle, *donec compleantur* (1). Ils sont sous cette terre comme les martyrs sous l'autel. Nous avons sous nos pieds tout un parterre drapé des fleurs du martyr. Creusons, creusons à quelques pas de profondeur, nous trouverons la terre purpurine. Un sol épais la recouvre, parce que la glorification de l'Église n'est pas encore venue.

Dieu a donc fait à l'homme cet honneur de dire : Mon Fils sera homme. Il ne prendra pas une autre nature, il ne s'enveloppera pas de lumière, il ne sera pas un léger et brillant fantôme. Il sera votre frère, il aura votre double nature ; comme vous, il vivra, souffrira, mourra. Et c'est ainsi qu'il a continué dans ces arènes à vivre et à mourir. C'est le rendez-vous de ses plus nobles membres : sénateurs, vierges, esclaves. tous à l'envi sont venus. Quel beaux membres il s'ajoutait tous les jours ! Dieu était content, car il grandissait et montait à sa maturité.

Et maintenant que nous avons atteint cet âge mûr et parfait, on veut revenir à une sorte de vie agreste, imparfaite, grossière. Écoutez ce qu'ils disent ; saint Augustin les entendait, et c'est lui qui nous a conservé leurs paroles (2). La

(1) Apoc. VI, 11.

(2) Ici surtout (lisait-on dans les notes transmises au *Monde*), ici surtout nous devons avouer notre impuissance. Il faut se contenter de traduire à peu près littéralement et de transcrire ce long passage que Mgr l'évêque de Tulle a cité en entier avec une netteté de mémoire qui ne fut qu'un jeu et un stimulant pour la verve entraînant de son commentaire. Des applaudissements éclatèrent, aussitôt réprimés, d'une voix et d'un geste énergiques :

« *Tantum stet, tantum floreat, copiis referta, victoriis gloriosa, vel quod est felicius, pace secura sit. Et quid ad nos, immo magis*

seule chose qui importe, c'est que la cité demeure et fleurisse, et qu'elle abonde en trésors et se vante de glorieuses victoires. La gloire est du reste un luxe dont on peut se passer, pourvu que la sécurité de la paix soit entière, pourvu que, chacun, augmentant son lucre, suffise aux larges dépenses de chaque jour, dût le plus opulent écraser le plus faible sous son talon doré. Peuples, battez des mains, non en l'honneur de ceux qui consultent vos utiles intérêts, mais pour qui satisfait abondamment à vos plaisirs. Et vous, chefs, gardez-vous de commander les durs sacrifices, gardez-vous d'interdire la vie impure. Rois, songez à avoir moins de bons que

ad nos pertinet, si divitias quisque semper augeat, quæ quotidianis effusionibus suppetant, per quas sibi infirmiores subdat quisque potentior. Populi plaudant non consultoribus utilitatum suarum, sed largitoribus voluptatum.

Non jubeantur dura, non prohibeantur impura ; reges non curent quam bonis sed quam subditis præsent.

Provinciæ regibus non tanquam rectoribus morum sed tanquam rerum dominatoribus et deliciarum suarum provisoribus serviant ; eosque non sinceriter honorent, sed nequiter ac serviliter timeant ; quid alienæ vitæ potius quam quid suæ vitæ quisque noccat, legibus avertatur.

Cæterum de suis, vel cum suis, vel cum quibusque volentibus faciat quisque quod libet. Exstruantur amplissimæ atque ornatissimæ domus, opipara convivia frequententur ; ubi cuique libuerit et poterit, diu nocturne ludatur, bibatur, vomatur, diffluatur. Saltationes undique concrepent inhonestæ lætitiæ vocibus. Ille sit publicus inimicus cui hæc felicitas displicet ; quisquis eam mutare vel auferre tentaverit, eum libera multitudo avertat ab auribus, evertat a sedibus, auferat a viventibus. Illi habeantur dii veri, qui hanc adipiscendam populis procuraverint adeptamque servaverint. Colantur ut voluerint, ... tantum efficiant ut tali felicitati nihil ab hoste, nihil a peste, nihil ab ulla clade timeatur. (*De Civitate Dei, lib. II.*)

de dociles sujets, et qu'on voie en vous moins des régulateurs des mœurs que des maîtres de toutes choses, attentifs à pourvoir aux délices publiques. Qu'importe s'ils ne vous honorent que d'un respect hypocrite, pourvu qu'ils vous craignent méchamment et bassement, que vos lois blessent les droits d'autrui, pourvu que chacun croie sa propre vie saine et sauve... Du reste donc, bâtissez d'amples et pompeuses maisons, dressez de succulents et nombreux banquets, et tant qu'il vous plaira, et tant que vous pourrez, jouez, buvez, vomissez, engraissez-vous, et faites jour et nuit retentir en vos danses les cris de votre joie honteuse. Que si maintenant il survient quelqu'un à qui cette félicité déplaît, s'il se trouve un Évangile qui vous gêne, un Christ qui vous importune, traitez-le comme un ennemi public : *Ille sit publicus inimicus cui hæc felicitas displicet*. S'il se trouve un christianisme qui ose proposer une autre félicité et répudier celle-ci ; si une Église parle de vie future de résurrection et de jugement, au nom de la liberté du peuple, proscrivez jusqu'au nom de cet ennemi public, frappez-le d'un bras homicide, exterminiez-le des vivants. Quant aux dieux, s'il en faut, qu'il n'y en ait pas d'autres que les maîtres qui procurent un tel bonheur et le maintiennent ; qu'ils soient adorés autant qu'ils le voudront, pourvu qu'ils n'aient qu'un seul souci, d'écartier ou la guerre, ou la peste, ou les calamités publiques. O Dieu, ô mon Dieu ! voilà le concordat qu'ils ont fait et promulgué ici. Qu'ont-ils accompli de si beau ? en quoi ont-ils réussi ? où sont-ils, où sont les Césars avec leur orgueil ? Ils entraient par là, si je ne me trompe, entourés d'un ambitieux cortège. Où est maintenant leur vieille pompe ? où sont leurs faisceaux, leurs rostres, leurs vomitoires, leurs voluptueux cénacles où l'on évitait le pli d'une rose sous l'épaule du dormeur ? Où sont leurs faux pré-

tres, leurs fausses vestales? Les barbares sont venus, et tout a disparu.

Eh bien! lui aussi est mort! Il est mort dix fois, vingt fois, trente fois, niant toujours que cette félicité mortelle fût vraie, et ce cri négateur l'a emporté. Dieu ne se dément pas, son mode est sérieux et soutenu; il n'a que faire de vos modes nouveaux et transitoires que vous voulez faire prévaloir. Vous voulez que les choses divines fléchissent, que le Vicaire du Christ soit détrôné; nous voici autour de ce trône, comme les soixante forts de Salomon. Sans doute nous n'avons ni fourgons de campagne, ni engins de guerre, ni poudre qui étincelle et foudroie. Mais notre chef n'en est pas moins le Prince de la paix, portant l'empire sur son épaule. Le voyez-vous, couturier de la victoire, écrasé de triomphes?

Venez, filles de Jérusalem, sortez et voyez le triple diadème dont il est couronné : diadème de doctrine et de lumière, diadème de grâce et de miséricorde, et enfin diadème terrestre, de peu, il est vrai, mais nécessaire. Cet homme est de taille trop haute pour n'être pas roi ; sa poitrine est trop large pour l'étroit ceinturon d'un sujet. Qu'on ne lui dise donc plus : Descends du trône, comme on disait au Christ : Descends de la croix, promettant pour belle conséquence de se soumettre. Conséquence, tranchons le mot, manchote, comme dit un Père, *conclusio manca* (1) ! Non, répond le Christ, je demeure en croix, et j'attire tout à moi.

Et voyez cette ville unique, ces pierres, ces tronçons, la colline, la voie, le champ des fêtes, l'obélisque, l'arc, les noms flétris, les noms glorieux, les reliques, les saintes choses et cette grandeur du vicariat suprême, Dieu enfin qui s'est

(1) Tertul. de Poll. lib. I.

mis là, pleinier, varié, riche de lumière et d'amour, que voulez-vous héberger là? le petit, l'éphémère, le mince, le maigre! Non, Rome a pour cela une répulsion splendide. La poussière des menues choses ne sera pas attachée aux flancs de la très glorieuse ville.

Venez donc assister à son triomphe, *Egredimini filie Sion* (1). Ces arènes ont bien changé de rôle. Ces ruines déchirées, ces loges béantes, ces colonnes tronquées, l'immense tronc de ce colosse, c'est un piédestal trop étroit pour la colonne de l'Eglise, colonne de sang, de larmes, de prières et d'hymnes, colonne parfumée et vivante qui s'épanouit du désert et monte comme une pyramide d'âmes, s'élance au firmament et embaume le monde. C'est l'or, l'encens, la myrrhe d'un sacrifice divin, d'un holocauste immortel.

Achevons donc avec confiance la guerre commencée, et comptons bien que la joie sera grande au ciel, car il y aura des repentirs magnifiques. On a cherché une définition de l'homme. Platon a dit sa sentence, Aristote a eu son axiome. Pour moi, dit bien mieux saint Grégoire de Nysse, l'homme est l'être qui se repent, qui peut s'affranchir et se réhabiliter. Le ciel est composé d'illustres repentis. Un larron est le premier couronné. O Seigneur, qui ne vous lassez jamais de nous pardonner, ô Dieu, dont jamais ne dort la miséricorde!... Et prenez part à cette joie, Marie, qui tant aimez augmenter l'honneur de votre royaume, les trésors de votre palais; vous, la consolation du monde, *solatium mundi*. Ils imaginèrent un jour de prendre Epicure pour consolateur. A Dieu donc, de rester confiné au delà des étoiles et de se promener, inutile, sur les gonds du firmament, et que la vie en bas fût sans lendemain, sans souvenir, sans souci. C'est pourquoi, sur

(1) Cant. III, 11.

une médaille, ils écrivirent : *Epicurus, solatium mundi*. Insensé et misérables ! Pour nous, notre consolation, c'est la Mère de Jésus, le vrai *solatium mundi*.

Qu'il me soit permis de finir par le souvenir d'un enfant de la province limousine, Grégoire XI, dont vous trouverez le tombeau à quelques pas d'ici, à côté de celui de sainte Françoise Romaine. Pieux, d'un cœur tendre et d'un front aimable, il donna à l'Eglise latine une antique fête des Grecs, la Présentation de Notre-Dame, et eut l'incomparable honneur de ramener la Papauté à Rome. Ce fut ramener la vie dans un corps qui se mourait. C'est un très vieux dessein qu'a le *Prince de la mort* d'ôter à cette ville l'âme que Dieu lui a donnée. Toujours vaincu, toujours il recommence : c'est un esprit qui ne se repent plus. Mais si satan est obstiné, Dieu est immuable, et de plus, souverain ; et notre siècle peut déjà savoir, sans sortir de sa propre histoire, qu'aux heures de ténèbres où les papes sont chassés d'ici, succèdent inévitablement les jours radieux où ils y reviennent.

**LE DIMANCHE DE LA TRINITÉ 1862
A SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS**

DEUXIÈME DISCOURS

Je pensais au spectacle que nous avons vu ces jours-ci ; je me rappelais le combat des anges, et me demandais avec un ancien Père : *Quid ?* Eh bien ! que faisait Dieu pendant cette bataille ? *Quid ? Ridebat Deus et dissecabatur malus* (1). Dieu souriait, pendant que le mauvais était rompu, tombait en fragments divisés. C'est aujourd'hui une chose semblable. Cri de guerre, là-haut ; le même, en bas. Là, c'étaient les anges ; ici, l'Eglise. Mais au ciel, ce n'étaient pas des forces matérielles opposées ; ils n'allaient pas aux murailles, ils ne brandissaient pas l'épée, ils ne roulaient pas des chariots de guerre : *Non ex equo, non ex muro, non de curru* (2). C'étaient des intelligences et des volontés ornées de foi et d'amour aux prises avec des esprits mauvais, et la victoire ne pouvait être douteuse. Ainsi, l'Eglise n'a ni fortes murailles, ni épées rutilantes, elle n'a point de chars ; elle laisse les engins qui tonnent, le fer qui divise, les chevaux de feu plus rapides que les flèches. *Quid ?* Que faisons-nous donc. Nous sommes venus entendre Pierre : nous étions des lutteurs qui écoutions. Nous ne croisons pas les épées, mais nous affirmions les doctrines ; nous étions là, ornés de foi, beaux d'amour ; Dieu souriait d'en haut ; et le méchant, taillé en pièces, amoindri, effacé, disparaissait... L'acte de foi est un mode supérieur et

(1) S. Ambr. in Psalm. cxviii.

(2) S. Ambr.

trionphant d'appréhender le vrai, le divin. C'est un exercice très noble de l'esprit, une lumière excellente, quoique obscure. L'esprit exalté au-dessus de lui-même, consolidé en la vérité divine, étreint un objet plus haut et meilleur, et comme le vrai qu'il saisit, il prévaut et triomphe, car la vérité l'emporte toujours...

Darius dormait dans ses palais ; près de sa couche, trois jeunes hommes, nobles pages du Roi, devisaient ensemble : Qu'est-ce qu'il y a de plus fort ? L'un dit : c'est le vin ; un autre, c'est le Roi ; un troisième finit par dire : c'est la vérité, *Magna est veritas et prævalet*. Darius, à son réveil, se fait redire ces discours, et s'écrie : Oui, c'est la vérité qui est grande et qui prévaut. C'est la vérité qui remporte toujours la victoire. Voilà pourquoi l'Eglise a toujours triomphé, pourquoi elle triomphera certainement parce qu'elle a la vérité pour elle.

Non qu'il faille exclure les forces inférieures. Je les vois au service de la vérité et je m'en réjouis. La France est là, et je m'en félicite avec elle ; je respire comme un doux parfum de la patrie en voyant ses nobles fils, ces beaux hommes, qui peuvent aussi deviser de beaucoup de choses ; mais il faut que, pour eux aussi, toujours la vérité soit grande et prévale. Ainsi la victoire est assurée, et tous sont conviés à y prendre part ; même les nations séparées sont invitées à ce triomphe.

Donc, nous ne sommes pas ici des gens vexés. Nous sommes libres et sereins, nous avons cette force qui défend les ornements des vertus, qui garde les glorieux jugements, qui s'acharne à lutter contre les joies efféminées. Hier et avant-hier, ils étaient là, venus de l'Orient et de l'Occident, tous beaux et braves, tous élèves du chrême, *alumni chrismatis*.

Un jour qu'on faisait dans un temple païen un pompeux sacrifice, voici que le prêtre paraît troublé ; il sent une force invisible, qui l'embarrasse, il cherche, regarde, et dit : Il faut qu'il y ait ici des *élèves du chrême*. C'est Prudence qui nous apprend cela et nous montre, sortant de la foule, un jeune homme gracieux, fort et calme ; c'était un élève du chrême. Nous le sommes tous, ceux-là surtout qui ont reçu l'onction épiscopale et une plus abondante effusion de la force et de la douceur d'en haut, *alumni chrismatis*. Et je me disais, en contemplant ce spectacle : De beaux combats se sont engagés, des luttes magnifiques d'intelligence et de volonté. Evêques, prêtres, fidèles, nous sommes venus joyeux, libres, comme il nous sied, nous ranger autour du représentant du Verbe. Et qui a été vainqueur ? Ceux qui luttent contre nous sont insensés ; ils sont à peine des êtres réels ; ils s'atténuent, ils se rapetissent ; ils ne veulent, comme parlent les élégants du jour, qu'un *minimum* de religion ; ils conviennent donc qu'on ne dépasse point le christianisme, que le Christ est le seul maître complet, et que ses disciples sont la race supérieure. Que font donc ces habiles qui répudient leur part de religion, qui rejettent le christianisme derrière leurs épaules et disent à Dieu : Va-t-en ! Ils croient se débarrasser d'un lourd et humiliant fardeau, et ne voient pas qu'ils s'énervent, qu'ils descendent à une nouvelle servitude et recommencent une race infime, incomplète, mutilée.

Pour nous, élèves du Chrême, nous luttons tous contre eux, en maîtres, en triomphateurs. Pompée ne savait pas, quand il apporta, au jour où il montait au Capitole, un arbre du baume, le premier qu'on ait vu ici, il ne se doutait pas qu'il naturalisait ici un des matériaux sacramentels de la

force et de la lumière. Or, il en est parmi nous qui ont reçu plus d'émanations de ce chrême et de cette force : ce sont les Evêques ; nous sommes marqués pour la victoire, nous sommes faits pour la lumière. Aussi nous sommes venus apprendre non seulement les vérités absolues, mais les délicatesses de la doctrine, les choses plus exquises. Nous avons respiré, humé les senteurs du Christ...

Et maintenant nous retournons à nos diocèses, mais sans nous en aller. *Ad quem ibimus?* Comment irions-nous ailleurs ? *Verba vitæ æternæ habes* (1). Vous avez la grande lumière, la parole incomparable : vous êtes l'interprète du Verbe, qui seul est digne commentateur de lui-même. Seul, il peut interpréter Dieu, car c'est, nous dit Tertullien, sa chose propre... *Licuerit semper Christo commentari Deum rem propriam...* (2)

Nous sommes venus aux lieux où le Verbe est affranchi de l'épithète de barbare. Il faut encore vous expliquer ce mot de Clément d'Alexandrie (3). Ecoutez ! Deux êtres qui n'ont pas un langage commun sont barbares l'un à l'autre. Si Dieu n'avait pas pris des lèvres humaines, sa voix trop tonnante eût blessé nos oreilles, son cri de foudre eût déchiré nos ouïes, sans être compris. Il eût été barbare, et c'est par la Vierge Marie, la première, qu'il a été soustrait à cette condition. Il a revêtu un corps comme on prend un luth harmonieux, il a cherché les mélodies divines, il a pris une bouche humaine. Et pour ne jamais redevenir barbare, il a placé ici une bouche qui l'interprète au monde : *os orbi sufficiens* ; il a

(1) Joan. xi. 69.

(2) Tertull. *De Præscript.*

(3) Clém. d'Alexandrie. Exhortation aux Grecs, xxx, 17.

constitué un interprète du texte. Restant le premier commentateur, il parle ; sa voix est tendre au petit, nerveuse et fulgurante au fort, intelligible à tous, douce pour pardonner, grande et pleine pour combattre et vaincre : c'est la voix du Verbe !

Nous retournons à nos diocèses, pour accomplir et continuer ce mystère, mystère de clameur, *mysterium clamoris*. L'ancien Pontife ne devait point faire un pas au Saint des Saints sans qu'au loin ce pas retentît ; des sonnettes d'or s'agitaient au bas de sa robe à chacun de ses mouvements, c'était un symbole de clameur, et c'est ainsi que l'Eglise a des voix, des bruits sans fin, un concert permanent. L'Eglise est essentiellement parlante, *vocalissima Ecclesia*. Elle parle à temps et à contre-temps. Qu'on n'essaie pas de lui imposer silence, elle ne se taira pas. Ses gardiens, jour et nuit, élèvent la voix du haut de ses murs : *in perpetuum non tacebunt*.

Silence, dites-vous ; non, pas de silence, *ne detis silentium ei* ; mais que sa voix monte toujours, et aussi longtemps qu'elle n'aura pas conquis sa pleine sécurité, *donec stabiliat*, aussi longtemps qu'elle ne sera pas triomphante, comme la céleste Jérusalem, *donec ponat Jérusalem laudem in terra* (1).

Nous irons donc en nos diocèses accomplir le précepte du Maître, prêcher et parler. *Euntes in mundum universum prædicute* (2). Nous prêcherons l'universel Evangile, non pas des lignes incertaines, vacillantes, tronquées ; non pas des clartés douteuses, une nouvelle ambiguë, mais l'Evangile, *prædicute evangelium*. C'est dire la foi intègre, plénière, telle

(1) Isai, LXVII, 6.

(2) Marc, XVI, 15.

qu'elle est, l'exemplaire éternel et où tout se rapporte et se réfléchit, *fides quoddam æternitatis exemplar*. La foi, si complète que rien ne l'excède ni ne la dépasse, *nihil ei prætereal* (1); si substantielle, que rien ne lui est étranger, tout vivant et subsistant en elle, *nihil pereat*; si haute et si sublime, qu'il n'y a rien par-delà, pas même les choses inaccessibles, *attingit inaccessa*.

Que veulent-ils? Je déteste les séparations, je ne supporte pas les réductions. Savez-vous quel est notre lot propre, notre part? La sagesse, non pas la troisième, non pas la seconde, mais la première. *Quid insigne proferimus? nisi primam sapientiam* (2). La première! Nous n'entendons pas que nul nous égale ni en science, ni en doctrine d'enseignement, ni en règle de mœurs. *Non de scientia, neque de disciplina œquamur* (3). Il nous faut et nous donnons toute vérité, dépositaires que nous sommes, possesseurs, instaurateurs de la vérité même. *Integratores veritatis, prædicite evangelium* (4)!

Prêchez à toute créature, *omni creaturæ*. Comment? Serait-ce même aux oiseaux qui murmurent, aux herbes qui se balancent, aux fleurs qui parfument, à la nature inanimée, muette? L'intégrité humaine embrasse tous les règnes. Dans la mesure que chaque condition d'être comporte, il y a une effusion de grâce évangélique. Nous ne voulons rien limiter, ni exclure, ni amoindrir. Que tout gémissent d'être soit satisfait, que tout enfantement de la créature s'achève.

Prêchez, enseignez toutes les nations. *Docete omnes gentes*. Ainsi, nous n'allons pas seulement à une créature, à un in-

(1) Tertul. *De Præscript*, xxix.

(2) Tertul. *idem*.

(3) Tertul. *idem*.

(4) Tertul. *De Præscript*, xx.

dividu, à une famille, mais à tous, même aux nations et aux grandes foules, aux princes, aux magistrats, aux rois, aux empereurs. Car il y a, quoi qu'on dise, une vie surnaturelle des nations, laquelle ne peut être moindre que celle des individus. Entendez-le ! Ici, pas de coin isolé, d'angle étroit, point de toile à part, mais une même trame, un seul massif d'or, la vie divine.

Baptizantes eos. L'Évangile n'est pas seulement une doctrine, mais une vie alimentée par les sacrements. Voyez le petit enfant reçu à l'église ; il y entre corps et âme, il en sort, âme, corps, Esprit saint. C'est un Dieu, mêlé de liberté humaine et d'une grandeur qui nous est propre. Il y a du nôtre là Haut, et Dieu est en nous. *Magnificetur Dominus !* Nous vivons de Dieu, nous les *repus divins, Deo pasti* (1), nous l'opposé de ce peuple appesanti et courbé à terre, *pinguior populus*. Ils sont les rudiments de l'éternelle nuit, et nous, les éléments de l'éternelle lumière ; constamment façonnés, élaborés, œuvres délicates, irréconciliables avec ce qui est indigne de notre nom, riches de toutes les aptitudes et toutes les conformités divines : *Respuere quæ huic inimica sunt nomini, et quæ sunt apta sectari* (2).

Il en est qui ne veulent plus de la vie divine ; c'est la race inférieure. Ils ne sont plus que des ombres, ils ne pourront garder longtemps l'empire. Quand on a la vie divine, seulement alors on est roi, et voilà pourquoi nous règnerons. Nous régnons déjà, par la douceur et la mansuétude, avec Pierre, vicaire de l'amour, *vicarius amoris*. Dieu voulant lui donner l'investiture royale, l'interroge et lui demande s'il aime : Pais

(1) Tertul. *De Præscript*, xv.

(2) *Oratio dici Dominicæ*.

mes brebis, lui dit-il, *Pasce oves*, non pas des troupeaux indéterminés, mais mes brebis, *meas*. Par ce monosyllabe, dit un Père, Dieu a dit des choses exquisés. Depuis deux mille ans déjà, elles sont excellentes, elles le seront aux siècles des siècles.

Nous n'envions pas ce que vous appelez vos progrès ; ayez des cités magnifiques, des palais immenses, des chemins impétueux, des chars qui passent comme l'éclair, des messagers aussi rapides que la foudre. Au bout de tout cela, qu'aurez-vous ? Voyez ici ; ni l'or, ni la pourpre, ni le fer ne manquaient, et cependant il fallut que Dieu prît par la main un homme nouveau, envoyé de l'Orient à l'Occident pour un opulent commerce, Pierre, qui apportait une denrée divine, la grâce, la croix destinée à refaire tout ce monde romain.

Et pourquoi Dieu conduisait-il ainsi Pierre, avec sa noble marchandise, à Rome ? C'est que Jésus-Christ était citoyen romain, non seulement fils de la cité, mais Prince de ce siècle, plus véritablement auguste que celui qui régnait alors. Il était l'auguste vrai, *augescens*, l'augmentateur, qui agrandit vraiment son peuple. Dans la personne de Pierre, il est venu là, le Christ, ce divin citoyen de Rome, et il a donné à sa cité tout ce qui est beau, ce qui agrandit, ce qui augmente et rehausse. Sans doute il n'y a plus d'arènes sanglantes, de bêtes fauves, de spectacles barbares, de vainqueurs ni de vaincus vils et féroces. De Rome, le Christ n'envoie plus de proconsuls ni d'armées ; mais il amène encore ici le monde, et il lui envoie des chefs illustres et forts ; il lui donne des augments et des accroissements insignes ; ces augments sont les Evêques qui portent dans l'univers les belles sentences, les bons dictames de Dieu. Ainsi le Verbe continue son royal métier d'Auguste.

Romains, que vous devez être fiers d'avoir ce citoyen ! C'est votre vrai fondateur ; il a bâti Rome telle qu'elle est, et vous a faits ce que vous êtes, les patriciens du monde. Il vous a délivrés de ce qui amoindrissait votre gloire ; il a enlevé les taches et a laissé le lustre, les vestiges de votre ancienne grandeur. Il lui a plu de montrer qu'il est non un démolisseur, mais bien un conservateur. Votre Sénat antique avait conçu de grandes entreprises et entendu de nobles paroles, celle-ci entre autres, qui suffirait à beaucoup d'honneur. On y délibérait, et, parmi les sentences, l'un avait dit : que l'utile l'emporte. Non pas l'utile, reprit une voix, mais l'honnête, *vincat honestum* ! Or le Christ n'a pas voulu que ce noble Sénat, son contemporain, mourût. Qu'il vive et continue d'assister à la gloire de la cité, à la grandeur de Rome !

Mais on me dit que l'univers ne vient plus là, que le monde n'y est pas. Comment ! Tout l'univers y est encore en ce moment, et le monde nous vient avec ce qu'il a de plus noble, de plus digne, de plus vivant : non pas il est vrai, ces ombres d'hommes, ces petits fragments, ces débris informes, plus semblables à des pierres frustes qu'à des hommes ; mais le droit est ici et tout le droit ; la vérité est ici, parce que le Christ y est. Soyez donc fiers, nobles patriciens de Rome : nous le sommes avec vous, puisque, avec une générosité pleine de courtoisie, vous nous avez tous ornés du titre de citoyens romains. Nous en savons le prix, et nous vous rendons grâce. Votre ville est un écrin, vos basiliques brillent comme les gemmes de la cité sainte, vos palais se dressent comme les remparts de Sion, vos monuments sont pleins de gerbes, et vos tours regorgent de froment. Vous êtes les patriciens de l'univers !

C'est ici la vigne du Seigneur et l'héritage du pauvre. Il ne

manque pas de voisins qui convoitent cette vigne, et qui offrent, comme autrefois, des compensations, des échanges, de l'argent; nous l'achèterons, disent-ils, et vous serez plus riches.

Non ! c'est l'héritage de la famille, c'est la demeure du Père, c'est le sanctuaire de l'Église, c'est le vrai cœur du monde. Dieu gardera sa vigne. On ne détruira pas le pressoir d'où coule le vin qui réjouit le cœur de l'homme, parce qu'il fait germer dans son âme cette virginité divine qui est la foi, titre de son alliance avec le Verbe et source de toute béatitude. Dieu veille là haut : les bruits qui viennent d'en bas ne troublent pas la paix de ceux qui ont mis en lui leur espérance.

PREMIÈRE COMMUNION ET CONFIRMATION
A TULLE

(21 mars 1863).

Mes très chers frères,

Ego sum lux mundi. Jésus-Christ est la lumière du monde. Des hommes prétendent qu'il n'est pas la lumière. Il fait ce que fait le soleil : il se déclare : « *Declaratio Sermonum tuorum illuminat,* » dit le Psalmiste. Voyez la déclaration que fait de lui le soleil ? Comme un fleuve de feu, sorti de l'océan, il s'élançe à travers les terres, il roule ses flots d'or parmi les montagnes, les dômes des cités, les vallées creuses. Les bœufs s'éveillent, les oiseaux parlent, les petites herbes s'émeuvent ; tout tressaille au dard amoureux de ses rayons ; tout s'illumine, tout se colore, tout vit. C'est la déclaration du soleil. Ainsi le Verbe s'est levé dans les hauteurs de Dieu ; il nous a visités en s'appelant l'Orient, et il continue à illuminer plus que des terres, c'est-à-dire des intelligences. Il les atteint à tous les degrés, en tous les lieux, par la plus magnifique, la plus constante, la plus universelle des déclarations de lui-même. Certes il y avait eu des lumières avant le Verbe, mais pâles, bornées, mutilées, sans nerf, sans pouvoir générateur. Platon enseignait quelques rares vérités, coupées de doutes et d'erreurs, à quelques personnes qui n'y croyaient guère. Jésus-Christ, lui, a jeté sur le monde une déclaration solaire de ses discours et il est arrivé à ce résultat qui est le dernier mot de la puissance

et du triomphe : il a donné l'intelligence aux petits : *Declaratio sermonum tuorum illuminat et intellectum dat parvulis.* Tous ces petits et ces petites que nous venons d'interroger en français et en patois, ces ouvriers de la ville, ces bergers de la campagne, comme ils étaient sûrs de Dieu et de ses mystères, de leur âme, de leur corps, de leur origine, de leur fin, comme ils affirmaient, comme ils proclamaient qu'ils ressusciteront un jour dans leur chair et qu'ils verront Dieu? Oh! ils ont l'intelligence, ils sont illuminés, ils sont philosophes, théologiens, docteurs!

Saint Thomas d'Aquin, tout enfant, courait après les gens dans la rue, criant : « Dites-moi ce que c'est que le bon Dieu ; je veux l'aimer ! » Ces enfants ont couru aussi après M. le curé, après M. le vicaire, après M. l'aumônier; mais on leur a bien appris ce que voulait savoir saint Thomas : Jésus-Christ les a éclairés par ses prêtres. Et voilà que tous ils savent leur grand avenir, qui est de voir Dieu, d'être semblables à Dieu, d'être comme des dieux; et en attendant de grandir ici-bas, en étant parfaits, comme le Père céleste est parfait, et, pour parler avec un des Pères, comme de petits dieux en fleur : *Deum in flore!*

Ainsi éclairés par la doctrine, ce qui les fait grandir, ce sont les sacrements, ces canaux de la grâce céleste. Purifiés au saint baptême de toutes les taches, de tous les germes éternels de mort, ces enfants sont venus jadis à la vie portant des poitrines lavées : *pectoribus lotis.* Ils se sont avancés aujourd'hui, avec ces poitrines blanches, ou conservées, ou recouvrées, et nous avons jeté sur leur corps un vêtement de lumière et nous les avons conduits au festin nuptial. « Vous avez engraisé ma tête avec l'huile, chante le prophète, et mon calice enivrant est incomparable! » Ces fronts ont reçu l'onction; et puis

ces lèvres, les lèvres de ces enfants, comme des becs de colombe, sont venues se mettre, se plonger, se baigner dans le calice des ivresses infinies. Voilà les sacrements qui ont conféré, déployé, consommé la vie divine préparée par la parole du Verbe. Il faut vous parler plus en détail de celui que vous recevez aujourd'hui pour la première et la dernière fois, et vous dire qui vous êtes, qui vous deviez être, ô nouveaux confirmés, ô fils du chrême : *Filii Chrismatis!* O oints, ô chrétiens, *christiani!*

La confirmation, c'est le développement en nous du principe du Christianisme qu'y a déposé le baptême. D'enfants de Dieu, elle nous fait des hommes au service de Dieu. Aussi est-ce le Pontife, le prêtre parfait qui est le ministre de ce sacrement de la perfection. Sur le front, citadelle et théâtre de l'âme, il fait un signe, *signo*, c'est-à-dire une marque de séparation de tout ce qui est non seulement mauvais ou profane, mais encore vulgaire ou puéril; il constitue un nouveau soldat, un chevalier, qu'il enregistre à jamais dans l'armée du Dieu vivant, dont le Christ est le capitaine. Ce soldat, il porte sur la tête, à la face du ciel et de la terre, le chiffre de sa légion sainte; son drapeau, gravé dans sa chair, c'est la croix, le signe de Dieu fait chair et rédempteur des hommes et des anges: c'est le nom de Dieu qu'a vu saint Jean écrit sur le front des élus. Il est tracé ce nom avec l'huile du salut, car le salut est dans la croix; et cette huile, c'est le feu de l'Esprit saint, par qui est incrustée la croix dans les os du front, dans ses moelles, d'où elle est portée dans toutes les chairs et dans toutes les gouttes du sang. A l'origine et maintenant encore, dans tout l'Orient, cette huile descendait de la tête sur tous les membres du corps, qui étaient oints les uns après les autres, enveloppés d'éclat, de vigueur, de parfums, et rendus in-

vulnérables même aux traits de feu des esprits de ténèbres.

L'onction sacrée éclaire; elle enseigne au-dedans, elle ouvre les yeux, elle entoure l'âme de pages lumineuses qui l'entraînent invinciblement à la suite de la loi divine; elle fait répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Il y a plus. Vous êtes « un royal sacerdoce », dit saint Pierre aux enfants du chrême; « vous êtes une nation sainte pour annoncer les puissances de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. » C'est l'huile qui fait les rois, ces hommes qui commandent au monde, mais d'abord à eux-mêmes. Vous êtes des rois, mes enfants; foulez donc aux pieds la terre, sa vie animale; triviale, fangeuse; que votre âme soit la reine de votre corps, et qu'elle obéisse elle-même à ce Dieu auquel servir c'est régner. Soyez prêtres: offrez chaque jour vos prières dans ce corps qui est un temple vivant, oint et consacré; offrez votre vie comme une « hostie vivante, agréable à Dieu. » Soyez prophètes: annoncez au monde aveuglé et endormi les vertus du siècle futur, le paradis, l'enfer, l'éternité. Ah! quand vous sortirez de cette église dans les rues, dans les places de ma ville de Tulle, que l'on dise: voici quatre-vingts petits rois, quatre-vingts petits prêtres, quatre-vingts petits prophètes.

N'oubliez pas, avant de sortir du saint temple, oh! n'oubliez pas Marie. Les chevaliers lui consacraient leurs nouvelles armes. Elle est la femme bénie entre toutes les femmes, la mère du Christ et des chrétiens; tous les mystères de notre salut ont commencé par le mot de l'ange à elle: *Ave Maria!* Gardez cette prière avec vous, pour la répéter toute votre vie. Quand vous saluez ainsi Marie, elle apparaît sur le bord du ciel, elle sourit et vous montre Jésus, qu'elle porte entre ses bras, et qui bénit tous ceux qui aiment sa mère. Un enfant avait l'habi-

tude d'offrir chaque jour des fleurs, dans sa chambre, à la sainte Vierge. Il en fut récompensé, car il se fit moine. Mais, dans ce saint état, une chose lui faisait de la peine; il ne pouvait plus offrir des fleurs à Marie, la règle interdisant les fleurs dans les cellules. Il confia sa peine au pieur, qui lui répondit : « Récitez votre chapelet, c'est le rosier de Marie, c'est le rosaire. » Il fut fidèle à cette pratique. Un jour, cependant, qu'il voyageait sur le soir avec un de ses frères, il oublia le chapelet. Ils traversaient une forêt quand ils s'aperçurent de l'oubli, et ils se mirent à réciter les *Ave Maria*. Bien, firent-ils. Des brigands les guettaient, pour les piller et venaient sur eux. Ils s'arrêtèrent en voyant des fleurs sortir de leurs bouches, des lis, des roses, des violettes, des lilas, et une dame qui les recueillait, les prenant de sa main et les enfilant avec une aiguille d'or. Ces hommes restèrent stupéfaits; puis, touchés de respect, ils contèrent tout au moines, qui allaient leur chemin, ne se doutant de rien. Voilà à quoi on s'expose quand on oublie de saluer Marie, et comment elle protège ceux qui sont fidèles à réciter le chapelet.

Souvenez-vous aussi, mes enfants, que ce jour de votre confirmation et de votre première communion est celui de la fête de saint Benoît. C'était un enfant comme vous, qui prit en dégoût le monde et ses fleurs trompeuses et qui se passionna pour les fleurs divines de la solitude. Il y devint le père d'une multitude immense; et ses fils sont venus jusqu'en notre vallée. Ils ont fondé ma ville de Tulle, ou du moins ils ont porté son humble naissance jusqu'à la gloire que vous voyez. Cette cathédrale héroïque dont la tour jette si haut vers le ciel les sanglots et les jubilations de la terre, cette cathédrale, hélas! décapitée, tant l'enfer en a voulu à sa noblesse et à sa beauté! c'est un don que nous ont fait les fils de saint Benoît. Aussi, quand je

vois dans les saints jours de la pénitence où nous sommes, un d'entre eux, semer avec ardeur sur mon peuple nombreux, recueilli et attentif, les grains les plus purs et les mieux nourris de la parole évangélique (1), je me rappelle ces jours antiques où d'autres ont fait germer l'Église qui devait être mon épouse, et je vous félicite, mes petits et mes petites, d'être devenus parfaits chrétiens, et de vous être assis à la table des anges, le jour même où est entré radieux au ciel notre grand et national patriarche !

Allons ! que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu le Père, et la communication de l'Esprit saint soient avec vous tous ! Que les parents y participent comme les enfants ! Autrefois la famille était le vestibule de l'Église et son saint dépôt. Nous recevions des pères et des mères des enfants tout préparés aux saints mystères, et nous les leur remettions avec la plus joyeuse confiance. Nous trouvions là nos répétiteurs, nous qui sommes les moniteurs du Christ, le seul maître. Ils étaient les continuateurs zélés et intelligents de nos leçons et de nos vivifications sacrées. Ils développaient la lumière éternelle. Aujourd'hui l'enfant illuminé du baptême, du chrême, de la table angélique, ne trouve souvent dans le sanctuaire de la famille que ténèbres, froid glacial, dégoût des vérités célestes, appétit des choses matérielles, corruptions abrutissantes, dont les mots arrivent seuls aux oreilles remplies ici des sons divins. Quel malheur ! quel sacrilège ! Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi chez vous, pères et mères de ces enfants qui sont les nôtres ! Soyez les nourriciers de la lumière du Christ ! Soyez vous-mêmes lumière ! Voici l'heure de la Pâque,

(1) Don Gardereau, de l'abbaye de Solesmes, prêchait le carême à Tulle.

accourez à votre tour à la piscine de purification, rajeunissez en vous l'Esprit saint, mangez et buvez le Christ! Allons, allons! je vous invite, et mes paroles sont l'appel de Celui qui est la lumière du monde: Venez, venez, voyez, goûtez et vivez tous.

**UNE BÉNÉDICTION NUPTIALE
SAINT-PHILIPPE DU ROULE**

(1^{er} mars 1864).

Le 1^{er} mars 1864, dans l'église de saint Philippe-du-Roule, Mgr l'Evêque de Tulle bénissait le mariage de M. Albert de Chamborant et de M^{lle} Hélène Grimoult. M. de Larmartine et M. Arthur de la Guéronnière étaient les témoins. Après la messe, dite par M. l'abbé Sabatier, en présence de NN. SS. les évêques d'Angoulême et de Tulle, Mgr l'évêque de Tulle a pris la parole. L'assistance nombreuse et les instances des prêtres qui entouraient Monseigneur (M. le curé, absent de Paris, s'était fait excuser auprès de lui), l'ont obligé de monter en chaire. Le discours a été merveilleux d'élévation et de tendresse. Les plus illustres de ses auditeurs ont tenu à en féliciter l'orateur, qui a dit avec sa grâce pastorale au grand poète : « Vous étiez bien un peu là-dedans ! » Nous avons recueilli au crayon les pensées principales de ce discours et nous venons essayer de le reconstruire.

« Tant de belles fleurs, privées de leur inimitable vie, de leur parfum entre tous original, et arrangées à nos risques et périls, ne laisseront pas d'avoir encore quelque charme. »

Ainsi s'exprimait M. l'abbé Davin, alors aumônier de Saint-Cyr, qui publia le discours dans l'*Enseignement catholique*. Ce même discours fut plus tard mis en brochure, et il a été cité bien des fois en tout ou en partie dans divers recueils. Mgr Berteaud ne l'a sans doute pas lu ; s'il y avait jeté les yeux,

peut-être eût-il trouvé que « ses fleurs avaient été un peu trop arrangées ». Il y a, croyons-nous, çà et là une certaine affectation, quelques passages où la plume « du notaire » a trop appuyé. L'évêque de Tulle outre bien parfois l'expression ; mais quand il s'emporte jusqu'au mot qui fait dresser l'oreille ou jusqu'à l'image presque trop vive, il n'insiste pas. Dès qu'il a frappé un coup un peu fort, son instinct d'artiste l'avertit de baisser le ton ; il se garde généralement des éclats de voix répétés qui étourdissent l'auditeur.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Mes chers enfants,

Voici bientôt trente ans que dans cette église, et au pied de ces autels, je bénissais un mariage. Je n'étais point alors honoré de la plénitude du sacerdoce ; j'étais simple prêtre ; et mes mains qui versaient les bénédictions étaient encore humides de l'onction sainte. Mais j'avais l'honneur d'avoir initié l'époux au sanctuaire de la philosophie chrétienne, et il m'avait fait le conseiller de ses pas nouveaux dans la vie. Je savais aussi les nobles qualités, les vertus solides et suaves, tous les dons célestes de l'épouse ; et je priai d'un grand cœur en consacrant les noces. Je demandai que jamais ce nœud ne fût rompu, que la mort ne le dénouât qu'après de longs jours pour le renouer aussitôt dans l'immortalité, et que ce foyer nouveau, embelli de sa divine flamme, restât toujours un foyer parfumé. Dieu a exaucé tous mes vœux.

Aujourd'hui, après trente années, je reviens dans ce temple, ayant gravi les sommets du sacerdoce, évêque déjà blanchi sous la houlette. Le cœur n'a point faibli, et pas un des sentiments d'affection et de respect que j'avais voués à l'élève et à l'adolescent n'a été démenti vis-à-vis de l'époux

et du père. C'est pourquoi le jeune enfant, grandi et prêt à cette heure aux saints combats de l'existence, vient me demander à son tour que je le bénisse. Une épouse lui a été donnée. Je dis bien, donnée : car, si des richesses et une maison sont une largesse des parents, si la fortune est plus ou moins une conquête que Dieu laisse faire à notre intelligence et à nos labeurs, une épouse est un don qu'il réserve à sa main propre et dont il garde l'exquise faveur à ses amis. C'est dans les pieuses familles qu'il amène ses vierges élues ; c'est au jeune homme aux vertus angéliques qu'il présente son ange assorti ; et c'est à cause des dignes actions de ses parents et des vôtres, mon cher enfant, gardez-vous d'en douter, qu'il a conduit à votre bras cette gracieuse fleur que je viens d'y attacher au nom de Dieu, pour jamais. « La bonne part, c'est la femme bonne, disent nos Saints Livres : dans les rangs de ceux qui craignent Dieu, elle sera donnée à l'homme à cause de ses bonnes œuvres : *Pars bona, mulier bona : in parte timentium Deum dabitur viro pro factis bonis* (1). »

Et maintenant, nouveaux époux, vous voulez que je vous révèle les excellentes choses que l'Eglise enseigne au sujet du mariage. Dieu me donne de le faire en toute dignité et sagesse ! Je ne veux rien vous dérober des touchantes leçons de ce jour. Mais, pour commencer, mon fils et ma fille, regardons ensemble du côté du ciel.

Le mariage chrétien est une grande chose. On dit qu'il a été institué pour la multiplication des hommes ; il serait plus vrai de dire qu'il a été institué pour la multiplication des dieux, pour la fabrication des dieux ici-bas. Un Dieu s'est fait homme sur notre terre, il y est mort, il y est ressuscité. Ce

(1) Eccli, xxvi, 3.

n'est point pour que la race humaine s'y propage dans une vie inférieure et pleine de mort, mais plutôt dans une vie sublime et immortelle. C'est donc pour renaître, que nous naissons, et c'est pour être régénérés que nous sommes engendrés, *ut generentur regenerandi*, selon le beau mot de saint Augustin (1). Eh quoi ! ne serions-nous sur cette terre que pour la fournir d'êtres attachés à ses glèbes ou à des machines plus sauvages encore ? N'aurions-nous à travailler dans les sueurs et dans le sang que pour transformer la matière ? N'entretiendrions-nous de générations en générations une armée douloureuse que pour cette ingrate victoire, qui trop souvent se change en défaite ? Ne serions-nous pères enfin que pour étaler au jour un bétail immortel ? Un bétail immortel, *pecus immortalis*, c'est la devise des enfants de lumière d'à présent, c'est le drapeau de ce qu'on appelle l'ère du progrès !

Qu'auraient dit nos pères si on leur eût annoncé que leurs fils conduiraient là les ascensions de leur race ? Eux, au lieu de voir dans Adam la souche d'un troupeau indestructible destiné à présider des troupeaux destructibles sur cette planète, puis à aller continuer leur végétation animale et indéfinie dans des planètes inconnues, voici ce qu'ils faisaient. Le jour de Pâques, au milieu des agneaux spirituels, tout lumineux du baptême, tout odorants du chrême, tout ivres de l'Eucharistie, ils chantaient avec le prince des théologiens et des poètes, Grégoire de Nazianze : « Soyons comme Jésus-Christ, puisque le Christ est comme nous ; devenons Dieux à cause de lui, puisqu'à cause de nous il est homme : *efficiamur Dei propter ipsum* (2).

(1) *Oper. Imperf. contra Julianum*, iv, 107.

(2) Greg. Naz., *Orat.*, 1, 3, *In sanctum Pascha*.

Oui, Dieux encore une fois. Ne vous imaginez pas que Dieu soit jaloux de son titre de Dieu, qu'il tienne à le garder pour lui seul, et qu'il se plaise à savourer sa Divinité tirée à un seul exemplaire. Dieu a d'autres pensées. Il ne veut point, disent les théologiens, d'une solitude bienheureuse, d'une béatitude solitaire : *Notit beatum solitudinem*. Son cœur incomparable a besoin de partager ses richesses. Ne pouvant communiquer son essence, il veut communiquer sa félicité ; et, délicat autant qu'il est généreux, il n'a garde d'imposer cette félicité même. Elle nous est offerte ; c'est à nous de la choisir, de la conquérir, de nous l'assimiler et d'être les artisans de notre divine transfiguration. Ici se fait le travail de cette œuvre ; ici est le noviciat de cet état ; ici je vois la pépinière du Paradis. La foi nous greffe dans le Christ sur la tige de Dieu, le baptême nous transmet sa sève, les sacrements nous trempent de sa rosée, la parole nous lance sa lumière, la grâce nous berce de son souffle, l'Eglise nous cultive de sa main : nous sommes des Dieux en fleur, *Deum in flore*, comme dit tel Père. Au fur et à mesure, Dieu transporte dans son Eden céleste, les plantes divines qui ont atteint leur taille et qui ont fait la preuve de leurs fruits : et ce Dieu se tient debout dans la synagogue des Dieux, *Deus stetit in synagoga Deorum* (1). Voilà où vise le mariage chrétien. Il a pour premier but de fournir à Dieu ses assistants à lui semblables et sa cour éternelle ; dans la perpétuité du genre humain, il s'occupe de compléter le nombre des élus ; et quand il entend Dieu, qui lève la main de la bénédiction sur les fils des hommes, dire : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre (2) », il songe tout d'abord à la terre des cieux.

(1) Ps., LXXXI, 1.

(2) Gen., I, 28.

Et c'est pourquoi le mariage chrétien, qui a un but si haut, a un symbolisme correspondant. « C'est un grand sacrement, nous dit saint Paul, à l'endroit du Christ et de l'Eglise (1). » C'est le voile mystérieux qui couvre les noces de la divinité et de l'humanité ; c'est le nuage qui ombrage l'Incarnation ; c'est le nœud visible qui atteste que Dieu est avec nous. Le Verbe de Dieu s'étant adjoint l'humanité, n'entend plus jamais s'en séparer. Il a pu consentir un moment à ce qu'elle fût humiliée, conspuée, flagellée, crucifiée en lui-même ; il a paru même se la laisser arracher ; on l'a jetée dans les ténèbres de la tombe ; on l'y a scellée ; mais là et à la croix aussi, il était avec elle : l'époux embrassait l'épouse ; et, au troisième jour, on l'a vu comme un géant la saisir, l'emporter dans les airs, et après l'avoir montrée durant quarante-jours toute resplendissante à la terre, l'installer au ciel sur un trône d'or. Là, des légions des anges forment, comme des nuages, son auréole et son marchepied. Mais cette humanité dont la tête est placée si haut, elle a parmi nous ses membres auxquels elle a insufflé son esprit sitôt après sa résurrection et sur lesquels, assise dans le ciel, elle a fait pleuvoir cet esprit de feu. Le Christ est un fidèle et chevaleresque époux. Il ne dédaigne pas son Eglise ; il ne rougit pas de nous appeler ses frères ; il ne sait pas cette sottise et ignoble loi du divorce, caractéristique des peuples qui ne sont pas entrés dans le christianisme ou qui prennent le chemin d'en sortir. Un bien infrangible unit le Christ à l'Eglise. Il est mort pour elle ; il mourrait mille fois encore, s'il était nécessaire ; et chaque jour, sur un million d'autels, tout immortel qu'il est, il revêt de nouveau les langes de la mort pour lui inoculer plus efficacement la vie. Il ne serait saint qu'à moitié si elle n'était pas sainte.

(1) X Ephes., v, 32.

Il n'est Lui qu'avec Elle. Aussi, l'Eglise, comme elle aime, à son tour, son noble époux, comme elle travaille, lutte, endure pour soutenir l'honneur de son nom et lui donner de nombreux et glorieux enfants. Veuve d'un époux invisible, elle se ferait hacher plutôt que de rompre sa céleste alliance ; et c'est d'un cœur joyeux qu'elle dit le mot du Psalmiste, profané devant César par les gladiateurs : « A cause de toi, nous allons à la mort, tout le jour ; nous sommes réputés des brebis de boucherie : *Propter le mortificamur tota die* (1). »

Mes enfants, vous êtes le symbole du Christ et de l'Eglise ; soyez toute votre vie ce symbole pur, étincelant ; ne ternissez en rien le tableau que Dieu vous fait offrir au monde. Qu'on dise en vous voyant passer : Que l'Incarnation est belle ! quelle splendeur inouïe elle répand au sein de la famille ! quelles vertus surhumaines elle y fait germer sans effort ? Vous êtes rivés l'un à l'autre ; il y a entre vous des soudures saintes ; et le Vicaire même de Dieu, avec la force incomparable de ses clefs, ne peut rompre ce qui est scellé en vous par Dieu même. Soyez unis comme vous êtes inséparables. Que rien n'altère dans vos cœurs le pur diamant de vos chaînes. L'Epoux est la tête du corps unique que vous formez à vous deux ; il est la force, la raison, l'autorité ; qu'il soit la générosité, la vigilance, la tendresse, et que sa tête s'incline toujours sur son cœur avant de rendre ses arrêts. L'Epouse porte au doigt l'anneau qui unit l'Eglise au Christ : qu'elle apparaisse comme l'Eglise, « glorieuse, n'ayant pas de tache, de ride, ni rien de tel, mais sainte et immaculée (2) ; » qu'elle soit souriante, gracieuse, pleine d'harmonies et de parfums, agréable comme la vertu et comme elle toujours voilée, « ayant

(1) Ps., XLIII, 22.

(2) Ephés, v, 27.

un genre de cœur caché dans l'incorruptibilité d'un esprit tranquille et modeste qui est si riche en la présence de Dieu (1). » Allons, enfants, symbolisez bien Dieu : soyez magnifiques !

Allons, mes frères, écoutez bien ces choses ; elles sont de la plus haute importance. Si nous les laissions aller, si l'Eglise n'avait pas ces hauts, ces mâles, ces doux enseignements, si elle ne tenait pas de sa main, qui est la main de la religion, les liens qui nouent la famille, que deviendrions-nous ? Si le sacrement de mariage ne soutenait pas le contrat de mariage comme le Verbe soutient l'humanité, où aboutirait notre nature laissée à ses corruptions et à ses défaillances ? N'avons-nous pas vu des hommes nier la sainteté et contester même la légitimité du lien conjugal, et réduire tous nos devoirs sociaux aux fantaisies de l'instinct animal, qu'il leur plaît d'appeler le sentiment pur ? Mais, en même temps, ces hommes, ils avaient soin de porter leurs coups là où ils reconnaissaient leur plus forte barrière. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de leurs critiques ridicules et de leurs vaines sottises contre le Christ notre Dieu. Les Pères de l'Eglise ont, dès longtemps, fait bonne justice de ces impies en les comparant à une troupe de mauvais garnements, établis au sommet d'une montagne, qui soufflent de toutes leurs joues, et répondent à ceux qui leur demandent ce qu'ils font là : Nous éteignons le soleil ! Et quand le soleil ne s'éteint pas, voilà ces héros qui ferment les poings, qui ajustent l'air, qui tapagent des pieds et qui s'imaginent par ces bravoures chasser le soleil de sa voie et en délivrer le ciel. Pauvres faiseurs de maléfices ! Tout au plus réussiront-ils à éteindre le

(1) L. Pétr., III, 4.

soleil de quelques âmes tarées, aux yeux morbides, qui ne peuvent plus supporter la lumière ; tout au plus ramèneront-ils sur les eaux croupies du mal les ténèbres du néant. Le soleil infini du Christ continuera à prévaloir sur la terre des bonnes intelligences et des cœurs droits et chastes. Non ! ces petits impertinents n'arriveront pas à faire croire que nous et nos pères, durant précisément les quinze siècles de nos gloires, nous n'avons été que des niais et des stupides ! Non ! nos temples ne sont pas les temples du rien, nos autels les autels du rien, nos tabernacles les tabernacles du rien ! Nous tenons la substance divine entre les mains, manifestement parlante dans la voix de l'Évangile, certainement réelle dans les sacrements et dans le sacrement des sacrements, l'Eucharistie. Nous la tenons : nous le croyons, nous le savons, nous le sentons. Qu'il se lève le fils d'iniquité disant : J'irai, je changerai la face de leur Dieu, je ferai tomber les rayons d'or qui parent cette face au fond du sanctuaire. Nous répondrons à l'Isariote qui sut si bien le chemin des crimes et la manière d'un baiser déicide dans la nuit : Va, « tu te glorifies dans ta malice, tu fais le puissant dans l'iniquité, tout le jour ta langue médite l'injustice : » tu n'es que « le rasoir aigu qui trompe » la main qui l'a poli et n'approche de la face que pour verser le sang : *Sicut novacula acula fecisti dolum* (1). Mais, ô rasoir perfide ! tu te trompes de date. Le sang de Jésus n'est plus à verser : ton baiser sera nul sur sa face. Gethsémani est passé, la cime du mont des Oliviers est venue : les adorations des mortels lui sont assurées ; et derrière cette cloison blanche et rose que la Vierge lui a fournie, apparaîtra, jusqu'à la consommation des siècles, la face

(1) Ps., LI, 4.

de Dieu. La face de Dieu, c'est notre Christ. Pendant que « Dieu te détruira à jamais, qu'il t'arrachera, qu'il te fera émigrer de ton tabernacle, ô Judas, *Deus destruet te in finem* (1), il continuera à luire dans nos cœurs et à y faire resplendir la science de sa clarté, à la face du Christ Jésus, *Deus... ipse illuxit in cordibus nostris... in facie christi Jesu* (2). »

Mais ramenons nos regards du ciel sur la terre, et considérons le mariage chrétien à un nouveau point de vue. Ces enfants les voilà maintenant qui vont fonder une famille. Sachez, mes enfants que vous devenez ici les coopérateurs de Dieu lui-même et de sa puissance créatrice du monde. Certes, Dieu aurait pu créer l'homme par groupes multiples ; il aurait pu semer les faisceaux de notre race à l'Orient, à l'Occident, sur les continents, dans les îles ; il aurait pu nous faire en un jour tels que présentement nous sommes ; il ne l'a pas voulu. Il a créé l'homme un ; puis d'un il a fait deux ; puis, de deux, il a dit que sortiraient toutes les générations : et ceci, afin qu'il y eût une descendance plus certaine de l'unité, que la fraternité humaine apparût à jamais authentique et évidente, que la puissance de Dieu fût bien la puissance de l'homme, et que la hiérarchie du centre du ciel à la circonférence de la terre rayonnât sans interruption. Tous nous sommes « d'Adam qui fut de Dieu », comme disent les saints Livres (3). Dieu fit Adam de ses mains ouvrières ; il l'anima du souffle propre de sa face et de ses entrailles ; il lui donna d'engendrer à son image, comme lui-même avait été engendré à l'image de Dieu. Mais ce n'est pas une fécondité nue, une fécondité sans apanage, dont il lui fit don. « Croissez, dit-il, et multipliez-

(1) Ps., LI, 7.

(2) II. Cor., IV, 6.

(3) Luc, III, 3, 8.

vous, et remplissez la terre, et subjuguez-la, et soyez-y dominateurs, *et dominamini* (1). Ce sont des princes, ce sont des monarques qui naîtront d'Adam. Tous les fils des hommes sont ici-bas les vicaires nés de Dieu ; ce sont les représentants et les participants de son autorité dans ses domaines ; ce sont les dieux du dehors. Ces époux, donc, ce sont les multiplicateurs, de par Dieu, des maîtres de l'univers. Ces petits enfants qui vagissent dans leurs langes, et qui dépliant leurs bras délicats comme des guirlandes de roses, ces frêles et pures enveloppes, ce ne sont point des êtres de peu : ce sont des seigneurs plus grands que la terre, le soleil et les étoiles qui doivent leur obéir. Oh ! qu'il est vrai que l'Eglise n'abaisse point la race humaine ! Vous avez beaucoup de flatteurs, beaucoup de corrupteurs, beaucoup d'exploiteurs de l'humanité ; vous n'avez plus beaucoup de ses vrais panégyristes. Il n'y a que notre vieille foi qui la place à la hauteur qu'il faut. Ce n'est pas elle qui s'est imaginée de nous représenter le premier homme dans un mutisme honteux, se débattant dans l'idiotisme, et, balbutiant de misérables sons pendant des siècles, pour arriver à la fin, à dire quelques mots, et à trouver un beau jour la parole. Quelle risée et quel scandale pour l'univers ! L'Eglise nous montre le premier homme armé du sceptre de Dieu, décoré de son Verbe, ayant entre ses lèvres radieuses la gloire à deux tranchants de la parole ; et pendant que les oiseaux chantent leurs vives allégresses, que les lions solennisent leurs rugissements, que les feuilles et les fleurs murmurent leur infinie musique, l'homme, inspiré au centre de ce concert universel, prophétise !

Adam prophétisait : « Il était plein de prophétie, dit saint

(1) Gen., 1, 28

Augustin, *prophetia plenus* (1) ». Dieu lui avait envoyé un sommeil, ou plutôt une extase, *illu extasis quam Deus immisit in Adam*, et « par cette extase, son âme était faite participante de la cour angélique, et entrant dans le sanctuaire de Dieu, il comprenait les choses suprêmes (2) ». Emporté dans le Paradis, il voyait la Trinité ; il voyait l'unité très effective de Dieu, d'où s'épanche son Verbe, et que couronne, en procédant des deux, l'Esprit saint ; il voyait ce Verbe sortant un jour du flanc de l'humanité par la vertu de l'Esprit-Saint, pour faire sortir ensuite l'humanité de son flanc (3) ; il admirait Dieu en nous, et nous en Dieu ; et c'est dans cette extase que la grâce transformait la nature, et qu'Eve, tirée d'Adam par la voix de Dieu, apparaît resplendissante à l'univers. Ce n'est point de sa tête qu'elle vient, ce n'est pas une rivale ; ce n'est point de ses pieds, ce n'est pas une esclave : c'est du tabernacle de son cœur, c'est une compagne (4), vers qui doit s'écouler l'amour dont le cœur est le principe, et qui doit renvoyer les trésors de l'amour à leur source. Dieu façonna également de ses mains la première épouse pour le premier époux ; mais la matière précieuse était prise de la substance de celui-ci ; et aucun souffle de vie nouveau ne fut donné. Un souffle, une substance dans l'homme et dans la femme : la substance et le souffle de l'homme. C'est pourquoi Adam, prophète, ouvrant les yeux, s'écria en saluant ce chef-d'œuvre que Dieu lui présentait, et l'idéal réalisé de ses aspirations : « C'est bien l'os de mes os, et la chair de ma chair ». « En

(1) De Genes., *ad lit.* xi, 36.

(2) *Ut et ipsius mens per extasim particeps fieret tanquam angelicæ curiæ. et intrans in sanctuarium Dei intelligeret novissima (Ibid).*

(3) Consulter Cornélius à Lapide, Genèse, II, 21.

(4) Saint Thomas, Summa I, 92, 3.

conséquence, l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux dans une chair une (1) ». Il n'est pas douteux, saint Paul nous en est garant, qu'en prononçant ces paroles, l'homme chantait une prophétie, et qu'à cette heure de ravissement, Adam oubliait son Eve pour considérer le Christ qui devait quitter son Père éternel des cieux et sa mère immaculée de la terre, afin de s'attacher à son unique bien-aimée l'Eglise (2). Ainsi s'épanouit la première fleur sur la tige de notre race ; ainsi fut fondée, toute plongée, pour ainsi dire dans la famille divine, créée et créée, la famille humaine.

Trois biens, dit saint Augustin, font la richesse des noces, la foi, la fécondité, le sacrement (3). La foi, *fides*, c'est la fidélité de l'époux et de l'épouse, scellée dans vos cœurs, mes enfants, et dont je me contenterai de prononcer le nom. Je vous parlerai de la fécondité, *proles* ; et vous ayant entretenu du sacrement, *sacramentum*, je vous en entretiendrai encore, car c'est l'alpha et l'omega, le commencement et la fin des saintes merveilles du mariage.

Un fils vient de naître. Je m'arrête ici devant la tendresse personnifiée de deux époux fidèles. Je suis bien aise de vous déclarer les rapports vrais d'un fils avec les auteurs de ses jours. L'enfant, ce n'est pas seulement une portion du corps

(1) Gen. II, 23.

(2) Ephes., V, 31, 32.

(3) Saint Augustin maintient avec l'Évangile que le mariage de Joseph et de Marie est un vrai mariage et il dit là-dessus ces belles paroles : « In illo quod secundum Evangelium conjugium nuncupatur omnia tria bona nuptiarum dixi esse completa; fidem quia nullum adulterium; prolem ipsum Dominum Christum; sacramentum quia nullum divortium. » *Contra Julianum*, V, 46. Voir aussi de *Bono conjugali*, 32.

du père et de la mère, c'est encore un fragment de leur âme; c'est un résumé de leurs puissances et de leurs vertus, auquel ils transmettent les lignes traditionnelles de leur visage, et les beautés fermes de leur intelligence et de leur volonté; c'est la substitution qu'ils font d'eux-mêmes avant de mourir. Le vent de la tombe va dessécher leurs racines, leur tige s'incline; Dieu survient qui fait épanouir à sa cime une fleur; et voilà qu'ils contemplent en elle leur immortalité. Ce sont là des rapports sacrés, d'une gravité sans égale, et qui obligent un père et une mère, à un dévouement, à une tendresse, à une énergie, à une science, à une piété sans mesure. Élever un fils, c'est se construire un tombeau vivant, perpétuel, et qui parlera de nous aux générations des générations. Oh! que nos fils aient à parler bien de nous, et que leur race ne soit point de celles que l'honneur du monde oblige, à certaine heure, la justice de Dieu à supprimer! Que ces fils bien formés nous aiment, mais d'un amour convenable et sérieux et non de je ne sais quel amour bâtard et romanesque, inventé depuis soixante et dix ans! Ceux qui s'entendent en philosophie disent que les parents aiment plus les enfants qu'ils n'en sont aimés; et la raison qu'ils en donnent, c'est que ces jeunes êtres, à la vie fraîche et surabondante, aux inexpériences gracieuses et brillantes, ont un charme inexprimable, tandis que l'enfant voit sur le front de sa mère, qui l'a irradié de splendeur, et sur ses lèvres qui l'ont trempé de joie, les rides et les glaces s'asseoir, et la force de son père plier sous ses cheveux blancs, que le souffle du temps incessamment enlève. L'amour qui repose dans le cœur d'un bon fils vis-à-vis de son père et de sa mère doit être au-dessus de quelques accidents physiques et agréables. C'est bien de l'amour, mais cet amour de vénération, de confiance, de soumission, de reconnaissance sans

bornes, qu'on appelle le respect, et qui assure aux parents comme à Dieu un trône de majesté dont rien ne peut les faire descendre. Si quelqu'un tentait d'altérer ces notions, en faisant du père un ami de son fils, et en mettant le titre d'ami au-dessus du titre de père, celui-là ferait une tentative niaise, plus encore que sacrilège, et qui bouleverserait la terre si Dieu en permettait un moment le succès. Qu'un ami soit plus qu'un père, non, jamais on ne me fera croire cela ! Un père, c'est l'abîme de la bonté primordiale, désintéressée, sans passion, inextinguible. Un ami vient bien après. Je sais le cœur d'un ami ; je sais sa contenance de générosité ; je sais ses assurances dans les épreuves ; mais je sais aussi qu'un ami reçoit, s'il donne, que l'amitié fait des échanges, car elle fait des égaux, tandis qu'un père donne et ne fait que donner ; ainsi un ami ne sera jamais que la fraction d'un père !

Vous, mes enfants, vous tous qui m'écoutez, retenez bien ceci. Veillez à ne vous servir que de la langue de Dieu au sein de vos familles ; gardez-vous d'en altérer les syllabes ; n'introduisez point sur les lèvres des nouveau-nés certains sons faussés et tels mots malsains venus de Chanaan ou de Babel. La langue est un instrument placé dans nos bouches pour recevoir les idées qui descendent du cerveau comme de leur sanctuaire et pour en être le véhicule à travers le monde. Que la langue soit un char harmonieux, aux ailes de flammes, au vol tranquille et pur, apportant les saintes maximes aux oreilles toujours réjouies, jamais troublées ! Que la langue ne soit pas un fourgon trivial, indistinctement chargé de vérités et de mensonges, d'idées nobles et d'idées carnavalesques, cabotant dans une marche emportée et grossière, et faisant commerce de toutes les vulgarités et de toutes les grimaces qui sont les délices de la foule ! Gardez-vous de ces tristes mœurs, de ces

laides marchandises et de je ne sais quel affreux patrimoine ! Cette profanation ne resterait point impunie. Vous la rencontreriez un jour sur la tête de vos enfants, mais terrible et prenant le chemin vengeur de votre tête.

Rappelons-nous ensuite que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a reporté le mariage à sa hauteur primitive, à celle de sacrement. Il a consacré à des noces le premier de ses miracles. Il a voulu qu'un miracle, je dis un miracle, fût mis à l'entrée de l'homme dans la vie. Le miracle, mes très chers frères, ce sont les semailles de Dieu. Quand Dieu voit un idéal altéré, appauvri, défunt en quelque sorte, un de ces idéaux considérables qui doivent soutenir ici-bas les réalités, Dieu vient, il le répare de son doigt, il le touche de sa propre vie : voilà le miracle. C'est l'intervention surnaturelle de Dieu dans l'ordre naturel qui s'abat. Que de miracles, que de réparations Dieu avait à faire quand il vint sur le globe ! Combien, et par milliers, il en a fait et dans les corps et dans les âmes ! Il a voulu commencer par les Noces. Il trouva des époux abandonnés, comme on est dans le monde, à l'entraînement irréfléchi des allégresses du mariage ; et voici que tout-à-coup et avant la fin même du banquet nuptial, ils sont surpris par la détresse, la honte, le chagrin, n'ayant plus de vin, mais seulement de l'eau froide, et ainsi exposés aux yeux de tous. Triste tableau, et trop souvent véritable à sa manière, ailleurs qu'à Cana ! Jésus ne laissa point ces époux faméliques et humiliés : il changea l'eau qui leur restait en vin ; des pâtures sacrées furent servies abondamment à tous leurs convives ; et de douces ivresses inconnues couronnèrent le festin un instant si lugubre. Assistant à ces noces, le Christ était présent à toutes les noces futures. Comme il devait terminer sa mission en consacrant pour jamais des prêtres, il la com-

mençait en consacrant pour jamais des époux. C'est ici leur ordination, instituée à perpétuité. Il prend l'engagement de ne plus abandonner leur race, de soutenir sans cesse la nature par la grâce, de réconforter la famille par un miracle constant, et ce miracle se renouvelle de siècle en siècle. C'est le sacrement du mariage. O époux ! soyez donc rassurés contre toutes les angoisses ; ne fléchissez pas des sublimités d'un surnaturel breuvage et d'un très religieux amour : sur vous la vertu d'un grand miracle est épanchée. Époux chrétiens, vous êtes des époux sacramentels !

Mais en vous souvenant que vous êtes des époux chrétiens, n'oubliez pas que vous êtes des époux français et qu'en donnant à Dieu les éléments de son Église, vous donnez à la France les éléments de sa gloire. Le mariage a chez nous je ne sais quelle magnificence particulière. La nation française est une nation originale, voulue de Dieu, mêlée de Gaulois et de Francs, spirituelle, brave et solide, chez qui le sophisme ne prend pas et qui met l'hérésie à la raison ; une nation qui croit tout d'abord au Christ-Dieu ; qui sert résolument l'Église, son épouse ; qui enlève le droit d'aînesse parmi les nations chrétiennes ; qui se sent la nation ouvrière et familière de la Providence, et qui s'écrie dans la loi salique : « Vainque le Christ ! » il aime les Francs, *vincat Christus amat Francos*. Voilà notre tempérament. Nous sommes un peuple substantiel. Va, disait saint Polycarpe à saint Bénigne, va dans les Gaules, tu trouveras là un peuple substantiel, *populum substantivum* ; et par lui sera ajouté au corps du Christ un grand crément, *magnum accedet incrementum*. Et l'on voudrait nous altérer, nous frelater, nous rapetisser, nous dissoudre, nous vaporiser, faire de nous une nation en

l'air, sans tenue, sans logique, sans nerf! Et voilà que des cerveaux dérangés et chaotiques s'occupent à nous dépêcher aux spectres, aux ombres, aux larves, aux apocalypses de vieille femme, aux orgies intellectuelles et sensuelles de la Gnose dans les pires jours du paganisme! On complotte pour arracher au corps du Christ sa grande augmentation, ou du moins pour y paralyser par le schisme le plus beau de ses membres! Il n'en sera pas ainsi. Nous continuerons à être une nation substantielle, une vivante et compacte communion de chrétiens, une race qui a en horreur tout ce qui aboutit aux étroitesse et aux viletés; nous ne deviendrons pas un tas d'hommes, une poussière fermentant de toutes les concupiscences au milieu de toutes les déraisons et portant les livrées de toutes les servitudes. Bysance et Photius peuvent attendre. Nous n'abdiquerons point notre vocation pour courir aux comptoirs sans foi de Tyr ou au trône brutal de Babylone, où, grâce à Dieu, nous serions incapables de conquérir les premières palmes. Tribu de Juda, nous n'ensevelirons point le lion de notre drapeau pour arborer Baal ou Mammon! Nos jours ne verront point cela. Il y a sur notre terre trop de familles profondément chrétiennes. Il y en a dans cette ville frémissante et qu'on dit tant audacieuse : cette assemblée le prouve bien; et je sais que vous n'êtes qu'une portion de beaucoup d'autres qui pensent comme vous. Il y en a immensément dans nos bonnes provinces que le poison inonde, mais qui le rejettent constamment sur les centres infects d'où il émane. On ne réussira pas de sitôt à faire une France anti-catholique et anti-française. Et c'est pourquoi celui qui bénit aujourd'hui un mariage entre deux adolescents, y voit la continuation de l'œuvre antique de Dieu, « de la race élue, du royal sacerdoce, de la nation sainte,

du peuple d'acquisition (1). » Ces petits enfants qui naissent sur le sol, je les salue comme la grande augmentation, qui se soutient toujours, du corps de mon Christ, comme l'armée d'élite qui rajeunit Clovis, Charlemagne et saint Louis.

Il y a ici comme témoins de ce mariage des hommes considérables, qui ont reçu des mains de Dieu pleinement ouvertes le talent, le génie, les fortes facultés. Ils ont concouru par leurs œuvres à la renommée de la France; et la religion peut revendiquer une partie de leur renommée. Si, emportés par l'inattention ou troublés par les agitations d'un siècle sans repos, ils ont laissé glisser de leur plume des paroles que leur intelligence et leur cœur doivent regretter, qu'ils se rappellent l'histoire du plus beau des génies. Saint Augustin, chargé de chefs-d'œuvre, devint un jour inquiet sous leur poids. Il se mit à les citer l'un après l'autre et longuement à sa barre, impatient de poursuivre chez lui l'erreur qu'il avait si heureusement combattue dans les autres, de rectifier toute formule louche et trop facilement nuisible, d'enlever toute ligne moins chaste et d'écarter le plus léger scandale du pied des âmes délicates. Il écrivit alors le dernier et le plus touchant de ses chefs-d'œuvre, ses *Rétractations*. Ce sont les procédés du génie; et s'il ne peut oublier, quelque part qu'il soit, ses responsabilités vis-à-vis de Dieu, il songe de plus chez nous à ses responsabilités vis-à-vis de la France. Nous sommes comme une éponge qui s'est tout imprégnée de sucs catholiques, qui s'est baignée à fond d'une immortelle vertu : nous devons être, si j'ose le dire, comme un royaume toujours vibrant en la présence de Dieu. Or, ce sont les beaux esprits, ce sont les belles âmes qui expriment la

(1) *Vos autem genus electum, regule sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis.* I. Petr., 11, 9.

lumière et la vie céleste, dont le génie de la France est saturé ; ce sont eux qui lui assurent, sur le globe, ce qui lui revient d'obligation, une attitude forte, étincelante et sonore.

Qu'ils soient pleinement bénis, ces hommes de vaillante intelligence ! Que ceux qui sont sur le déclin de l'âge restent entourés d'un témoignage universel et irréprochable d'admiration dont le ciel fasse partie, et que leur dernière gloire soit un chant à la gloire de Dieu, pour ses gestes incessants par le ministère des Francs ! Que ceux qui sont plus jeunes marchent d'un pas ferme dans la bonne voie ouverte en ce siècle ; qu'ils ajoutent chaque jour aux dettes chéries de la patrie à leur égard : et qu'ils composent pour Dieu leur gerbe de louanges, qu'ils seront heureux d'avoir entre les mains, quand l'éternel juge viendra pour mesurer leur couronne !

J'ai été trop loin, je suis un vieillard ; j'aime Dieu, la France et le génie : pardonnez, frères, mes effusions abandonnées. Et vous, mon Dieu, bénissez ces adolescents, sanctifiez la chambre nuptiale ; envoyez Raphaël brûler sur les charbons ardents le foie du monstre fluvial ; que le démon mis en fuite, soit lié par l'ange dans le désert de l'impure Égypte ; et que le sanctuaire des chrétiens reste embaumé des seuls parfums de l'Éden et du Calvaire, c'est-à-dire de toute la grâce de leur sacrement. Faites descendre sur eux ensuite tous les germes de la vie spirituelle et de la temporelle fertilité. Ils ne sont pas de ceux qui s'excusent de vos dons et qui les licencient, n'aimant qu'eux-mêmes. Comme Tobie et Sara, ils veulent une postérité qui glorifie votre nom, ô mon Dieu !

Protégez la jeune épouse, donnez-lui d'être « comme le soleil qui se lève sur le monde dans la hauteur des cieux : telle est la beauté d'une femme bonne pour l'ornement de sa mai-

son ; comme le flambeau resplendissant sur le chandelier saint : telle est la beauté du visage dans une contenance recueillie (1). » Doux soleil, levez-vous pour éclipser le soleil des cieux ! Il a beau lancer ses rayons d'or qui colorent tout l'univers ; il pâlit auprès de la femme dont la vertu luit sous un humble toit. Le Sage ne voit en lui qu'une ombre d'elle, une image, une parabole pour faire ressortir son éclat : *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei* (2).

Epouse, ornez ainsi votre foyer. Et vous, ô époux, soyez le firmament, le chandelier saint de celle qui vous est remise comme votre épouse. Soyez son appui, son conseiller, son exemple, sa tête. « Je veux que vous sachiez que la tête de tout homme, c'est le Christ ; et la tête de la femme, c'est l'homme, et la tête du Christ, c'est Dieu », dit l'Apôtre (3). Et que sont ces hommes qui n'ont pas le Christ pour tête ? Ils ont bien les rudiments d'une science médiocre : je les vois tout fournis de choses inférieures et mesquines ; mais le chef leur manque, il leur manque la chose capitale. Leur tête matérielle est sur leurs épaules ; mais de tête spirituelle ils n'en ont pas. Combien de gens s'en vont ainsi décapités par les chemins, troncs qui marchent, troncs dont la mort, hélas ! est parfaite ! Nous sommes riches, en automates ; notre indigence d'hommes est évidente. Les dissertateurs sur Dieu et la vertu abondent ; on nous inonde de maximes ; tout cela est pour les autres ; on n'en prend rien pour soi-même : on brille sur le papier et non dans le cœur. Epoux, portez haut la tête du Christ et sa magnificence ; soyez un homme parmi les hommes trop rares de cet âge ; aidez à soulager la pauvreté contemporaine. Ré-

(1) Eccli , xxvi, 21, 23.

(2) Eccli., xxvi, 21, 22.

(3) I Cor., II, 3.

pandez sur votre épouse les rayons d'en haut, et qu'elle reçoive à la place où Dieu l'a mise vos salutaires influences. Pendant que les hommes de nos jours se laissent retirer la tête, pendant que le Christ leur déplaît, voici que les femmes se montrent sensées, audacieuses, viriles, qu'elles prennent sur elles la charge du Christianisme, qu'elles ramassent le sceptre du foyer, qu'elles deviennent comme Débora des juges en Israël : et souvent elles réussissent à replacer l'époux, en son lieu. « Je ne veux pas être baignée, toute seule, je ne veux pas être baptisée à moitié, » disait la mère de saint Grégoire de Nazianze, en parlant de Dieu et de son mari païen ; et Dieu accordait à ses larmes la pénitence et la résurrection du mort, et la chrétienne sortait complète de l'onde sainte. C'est ravissant, mais ce n'est pas naturel ! Le rôle de l'épouse est ailleurs, à elle de maintenir intacte la pureté du foyer et d'en écarter la moindre tache ; à elle de s'entremettre, avec douceur et délicatesse ; à elle d'écouter et de suivre ; la femme devient facilement téméraire et insensée quand l'homme ne la préside pas. Mais à l'époux d'être mieux qu'un enfant prodigue que l'épouse cherche à ramener des mauvais sentiers : à lui de commander, d'instruire, de montrer le chemin de la vie, de représenter Dieu, de tenir déployée, comme l'étendard de la famille, la tête radieuse du Christ. « Que la femme voile sa tête, dit saint Paul ; mais l'homme ne doit pas voiler sa tête, car il est l'image et la gloire de Dieu, et la femme est la gloire de l'homme (1) ».

O mes enfants, ainsi tous deux puissiez-vous être unis, ayant ensemble une même foi, une même charité, une même respiration de l'Esprit-Saint, une même justice devant Dieu ;

(1) I Ephes , II, 7.

Justi ambo ante Deum (1). Disons encore, ayant ensemble les mêmes biens ici-bas, Dieu voulut que la femme ne différât dans son prénom de l'homme que par une terminaison légère; *vir* de *vir* (2); et *Adam* fut le nom commun donné aux deux (3). « Toi *Gaius*, moi *Gaia*, » disaient les Romains. Ne voulant qu'un nom pour les époux, le peuple roi voulait que tout fût commun entre eux, et il ne souffrait pas qu'ils pussent se faire des cadeaux. De nos jours, nous avons emprunté aux étrangers un mot fiscal pour désigner les revenus particuliers des époux, et chacun apporte de terme à terme son appoint dans les opérations d'une société commerciale plus que conjugale. C'est un malheur; c'est un principe de désunion; c'est une source de restrictions mensongères: c'est le dualisme dans la famille. Les anciens, même païens, n'en voulaient pas. Soyez des anciens. N'ayez qu'un bien comme vous n'êtes qu'un corps. Que l'époux aille conquérir la fortune au dehors et que l'épouse l'administre au dedans. Qu'elle imite « la sagesse, l'assistante du trône de Dieu (4) », qui « atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec suavité (5) ». Qu'elle distribue le travail et le pain à ses serviteurs; qu'elle manie de ses doigts la laine et le fuseau; qu'elle tienne le repas dressé pour le retour de l'époux; et puis, qu'elle cause, à la lueur de la lampe, de ses succès et de ses peines comme la femme de *Mesala* qui se faisait dire les choses passées au forum. Qu'elle ne rougisser point de ce qui l'honore. *Alexandre* montrait aux princesses de Perse les vêtements que lui avait faits sa

(1) Luc., 1, 6.

(2) En hébreu, *ischah* de *isch*.

(3) *Vocavit nomen eorum Adam* (Gen. v, 2).

(4) *Sedium tuarum assistricem Sapientium* (Sap., ix, 4.)

(5) Sap., viii, 1.

mère. Je sais, ma fille, tout ce qu'il y a eu de vraie noblesse, d'esprit de simplicité, de modestie et de travail dans votre éducation. J'ai de la peine à nommer celle qui fut votre mère et sur laquelle vous versez encore des larmes pieuses ; mais elle ne doit pas ignorer au ciel ce grand événement de sa chère enfant. Soyez deux fois noble comme elle et que toute sa beauté passe en vous. Ajoutez-y toutes les hautes qualités de votre père. Qu'il reste à jamais content de sa fille ; et que Paris, cette ville tourmentée et légère, ne cesse de reconnaître en vous la femme forte que désirait tant Salomon, que le Christ est venu montrer à la terre, et qu'au milieu de toutes les séductions il a le privilège de lui conserver.

Il faut que je m'arrête. Je ne puis pas dire que j'espère, dans trente années d'ici, consacrer une semblable alliance, celle de vos enfants. Je serai couché dans la tombe. Que Dieu me donne en attendant toute la vigueur d'un évêque pour repousser l'erreur ou l'outrage qui dans l'ombre et au grand jour tenteront l'assaut du sanctuaire. Ce serait fini de ce monde si les fortes protestations sacerdotales cessaient de s'y faire entendre.

Je bénis donc cette alliance de mes dernières bénédictions. Que vos chaînes indissolubles, ô mes enfants, aillent se déroulant dans la série des années que je ne dois point revoir ; que les foyers nouveaux se relient ensemble avec les foyers anciens par des captivités sacrées ; que la prière que j'ai dite sur vous vous fasse voir les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération ; et puissiez-vous dans le présent, dans l'avenir, dans la longueur de votre postérité, sans un seul jour de défaillance, rester à jamais les coopérateurs de Dieu ! C'est la grâce que je vous souhaite.

EN L'ÉGLISE SAINT-EUSTACHE

(Mgr l'Archevêque de Bourges et les Evêques de Quimper et d'Arras
présidaient l'assistance).

(Fête de la Dédicace).

En 1864, l'Evêque de Tulle prêcha trois sermons dans l'Eglise Saint-Eustache, le premier, le 6 novembre, pour la fête du saint patron de cette église, le second, le 13 du même mois, pour la fête de la Dédicace et le troisième, le 19, pour la fête de l'Adoration perpétuelle. Le second et le troisième que nous donnons dans ce volume furent publiés dans le *Monde* ; Léon Gautier fit dans la même journée l'analyse du premier de ces sermons. Nous citerons ici des divers articles que cet écrivain consacra à l'Evêque de Tulle une ou deux pages qui témoigneront de l'enthousiasme du public parisien pour le grand orateur.

« L'architecte de génie qui, au milieu d'un des quartiers les plus matériels de Paris, a élevé ce merveilleux édifice, ce monument presque immatériel, l'église Saint-Eustache, ce grand homme a dû frémir de joie dans le ciel à la vue du beau spectacle que présentait son chef-d'œuvre le dimanche 6 novembre 1864. Jamais église n'a mieux représenté, comme l'a dit un poète, « la grande chapelle du ciel ». D'énormes rayons traversaient magnifiquement toute la largeur de l'édifice : il semblait que la voûte en devenait plus élevée encore, cette voûte que la puissante main de l'architecte a poussée si haut. Tout un peuple de chrétiens, avec un visage recueilli, attendait quelque chose de grand. Et

bientôt, en effet, dans cette chaire, dont la simplicité est si admirablement proportionnée avec le reste de l'édifice, sous les yeux du pasteur de l'Église de Paris, sous les regards impatients de milliers d'auditeurs, un grand orateur se montrait et cet orateur, c'était l'Évêque de Tulle.

Jamais on n'a mêlé si peu de rhétorique à tant d'éloquence : Mgr Berteaud est par excellence l'orateur spontané. Il parle comme les saints. De son grand cœur, les paroles montent, montent comme un flot superbe, et s'épandent en nappes magnifiques sur ses auditeurs émerveillés. Ce grand orateur n'a qu'à ouvrir la bouche pour être sublime.

Mais ce qui le caractérise le mieux, c'est l'alliance dans son style, ou plutôt dans sa parole, l'alliance profonde, indissoluble, de la théologie et de la poésie. Je ne pense pas qu'il y ait eu en France un poète plus grand ni un plus grand théologien. Il revêt la doctrine de vêtements splendides ; il est la preuve vivante de cette vérité que nous avons déjà proclamée tant de fois, à savoir que « rien n'est plus poétique que la théologie ».

Léon Gautier écrivait encore dans la *Revue du Monde catholique* : « Chrysostôme est à Paris. Il a ouvert ses lèvres d'or, il a parlé, et, depuis plusieurs jours, nous sommes convoqués aux fêtes que donne cette parole. Les foules s'empressent, les églises sont trop étroites. De proche en proche, on se communique cette nouvelle. Un grand poète et un grand théologien sont montés dans la chaire de vérité, et ces deux ne sont qu'un. Venez entendre l'évêque de Tulle, l'évêque à la bouche d'or. » On est venu. Parmi nos églises, Dieu a choisi la plus vaste, afin que, dans la plus grande as-

semblée possible, le plus d'auditeurs possible entendissent la voix de ce charmeur d'oreilles et de ce charmeur d'esprits. Un silence s'est fait, et on a tout-à-coup entendu une voix grave et joyeuse, austère et colorée, chaude, brillante, enflammée ; et cette voix était en effet celle de l'antique théologie, qui s'était vaillamment emparée du rythme et de l'image, qui avait eu l'audace enfin de devenir poétique comme au temps des Pères de l'Eglise. Depuis longtemps on attendait cette réconciliation difficile ; on était fatigué, dégoûté de la poésie qui s'obstinait à n'être point théologique, et de la théologie qui s'obstinait à n'être point poétique. On a été surpris, on a été ravi de voir enfin cette alliance si désirée se réaliser sans effort et naturellement, dans la plus simple, dans la plus spontanée de toutes les paroles. Ne cherchez pas ailleurs la cause des triomphes de Mgr Berteaud ; elle est dans cette noble aspiration de notre siècle qui veut voir le Beau et le Vrai réconciliés, unis et confondus. D'ailleurs il faut le dire, la gloire de l'évêque de Tulle ne date pas d'hier ; mais elle est plus jeune encore aujourd'hui qu'il y a vingt ans. Les vraies gloires sont celles qui ont de ces rajouissements.

« Nous l'avons entendue cette voix puissante et sans apprêt ; nous l'avons entendu celui que nous avons appelé ailleurs « le plus poète des théologiens et le plus théologien des poètes ». Et voici qu'aujourd'hui nous nous proposons d'analyser ce génie synthétique et de faire un portrait de cette physionomie si une et si complexe. Quelque vastes que soient les cinq nefes de Saint-Eustache, tous les catholiques de Paris n'y ont pu trouver place ; et combien de chrétiens, loin de Paris,

sont légitimement avides d'entendre au moins quelque chose de la grande voix. C'est pour ces déshérités que nous allons essayer de peindre au naturel, le plus naturel de tous les orateurs ».

L'écrivain poursuit son étude sur cette éloquence « qui l'étonne, parce qu'elle échappe à toute classification et qui le ravit comme un chant d'une beauté sans égale ».

Messeigneurs,

Mes très chers Frères,

Nous sommes dans un lieu consacré et nous célébrons aujourd'hui l'anniversaire de sa consécration. Oui, Dieu entend transfigurer l'univers et lui donner des formes, des éléments, des couleurs surnaturelles. A cette intention, certaines portions de la terre sont choisies, on les travaille avec la scie et le marteau, on les jette dans les airs, on les courbe en arc, de saintes consécutions sont apportées à ces colonnes, à ces murs, à ces dalles frémissantes. Désormais le lieu est consacré ; c'est une église du Christ remplie de sa réalité infinie. Nos églises ne sont pas les maisons du néant, du rien. On dit que là où des pagodes sont érigées, dans les régions orientales, on parle beaucoup, et quand ils ont fini, les foules crient : Néant ! néant ! *Nihilum !* Voyez la belle doctrine ! elle est désespérante !... Nous, c'est autre chose : nous venons ici, nous faisons résonner ces échos, nous ne crions pas : Néant ! *Nihilum !* nous avons l'Etre surnaturel, le Divin ; il s'approche de nous, il est sur nos lèvres, nous l'avons dans

nos poitrines ; nous vivons en Dieu, nous l'aurons pendant toute l'éternité. Allons, mes très chers Frères, depuis que je suis au milieu de vous, je vois beaucoup de mouvement, d'agitation ; il y a beaucoup de bruit dans vos rues. Anacharsis, quand il fut arrivé à Athènes, écoutait tous ces bruits, tous ces discours, *discursus et sermones* ; il y avait des courses à droite et à gauche ; on se croisait en s'agitant beaucoup dans cette ville de marbre et d'or ; ennuyé de ces choses, il s'en fut chercher un asile dans la campagne. *A la bonne heure !* Athènes n'avait pas de temple ; mais il y en a ici : chaque matin, quand la vie est comme revenue de ses fatigues de la veille, il y a une voix aérienne et consacrée qui, comme une nouvelle harmonie, roule sur vos maisons et heurte vos oreilles : Cette voix, c'est la voix de la cloche qui vous dit que le Verbe s'est incarné, qu'il s'est fait homme, qu'il a pris un corps dans le sein de la Vierge Marie. Allons ! Allons ! saluons ces voix solennelles chaque matin, chantons le Verbe incarné avec les cloches, chantons-le le matin, à midi et le soir, et rappelons-nous souvent l'Homme-Dieu, Marie, ces points si consolants du dogme sacré.

Les églises sont donc consacrées, et il y a de magnifiques cérémonies pour accomplir cette consécration. D'abord l'église est close ; l'évêque consécrateur, suivi des autres évêques et des fidèles, vient à la porte. Que vient-il faire?...

Il entre, et de son bâton d'or il trace sur une poussière étendue les lettres de l'alphabet. Il y met les lettres de l'alphabet grec et celles de l'alphabet latin. Oh ! quelle belle cérémonie ! Lorsque le Verbe lui-même, s'étant fait homme, est sorti des flancs de la vierge Marie, — vous savez cette chronique des divines histoires, — on le mit dans une crèche, sur de la paille ; c'était là qu'était le Verbe, sur une paille

flétrie ; il était là sous une forme d'enfant. C'était le jour qu'Auguste le premier empereur romain faisait le dénombrement des sujets de son empire. S'il eût passé par là, Auguste, le magnifique, il eût jeté un regard dédaigneux sur cette étable, il aurait dit : Qu'y-a-t-il donc là ? Un pauvre petit qui vient de naître. — Ah ! c'en sera toujours un de plus pour mes batailles ou pour payer l'impôt. Qu'on l'inscrive ! — Il ne savait pas qu'il y avait là bien plus qu'Auguste, il y avait le grand roi, le dominateur de l'univers, qui devait abattre tout orgueil et régner dans l'éternité. Ah ! il ne s'en doutait pas ! Eh bien ! lorsque l'évêque trace avec son bâton d'or les lettres de l'alphabet arrangées sous une certaine forme, elles parlent, elles disent : Nous sommes là, la grecque et la romaine, prenez-nous, allongez-nous, faites des discours éloquents, de la grande et savante controverse, portez-nous au milieu des parois faites de chaume, ou à l'oreille des rois : Prenez, allongez tous ces alphabets ambitieux, mais que le Verbe soit caché dessous et soit béni à jamais. Voyez si l'Eglise accomplit cela : le langage avait été déchiré à Babel, le Christ a ramené toute langue à une seule, à l'usage de son Eglise. Il n'est pas nécessaire de chercher une langue unique, et même ce serait un malheur. L'unité de langue fut une miséricorde de Dieu ; mais les hommes en abusèrent.

Quand ils parlaient une seule langue, ils voulurent s'élever contre le ciel. Dieu rabattit cet orgueil en leur ôtant l'unité du langage, il les divisa en nations et fit les langues particulières. Sans doute, il faut une vérité une ; cette vérité unique, elle parle par son Eglise ; elle a une langue qui est une solide messagère du Verbe, *solida nuncia Verbi*. C'est la langue latine ; elle porte le Verbe d'un bout de l'univers à l'autre ; elle l'explique, elle le commente, et il n'y a pas d'oreille qui

n'entende le Verbe. Voilà donc le sens de ces cérémonies. Puis les autels sont consacrés : ce ne sont pas les autels du rire, *altaria risus*. Il y a là-bas, chez les Persans, une certaine sorte de table, la table du soleil, *mensa solis*. Là on apporte des mets, et les habitants mangent et boivent. Ah ! combien voudraient au temps présent dresser chez eux cette table du soleil ; mais Dieu ne serait pas avec eux ; il ne viendrait pas s'asseoir à cette table, il faudrait payer sa place pour y manger et s'y désaltérer. Ah ! il nous faut une table du vrai soleil ; il nous faut l'autel de l'Eglise catholique : c'est la table du soleil catholique : *mensa solis*. Tous mangent là : le berger comme l'empereur, l'ignorant comme le savant, la pauvre femme comme l'homme robuste : *Edent et saturabuntur* (1). Tous viennent manger et la provision ne s'épuise pas. On n'achète point sa place et son droit de manger avec de l'or, on l'achète avec sa liberté. Vous n'avez qu'à être un cœur pur, noble ; oui, allez vous désaltérer, allez faire des repas de Dieu et des festins célestes ! C'est bien là la vraie table du soleil. Et voyez comme la charité en découle : en descendant de cette table, on s'aime, on s'aime beaucoup ; et puisque la pensée m'en vient, laissez-moi, de peur de l'oublier, vous dire une chose du plus haut intérêt.

Ils (2) sont venus au milieu de nous ces hommes d'une nation catholique et meurtrie, et eux aussi ils ont bien le droit de s'asseoir à cette table du soleil dont je vous ai parlé, tous, les adolescents, les virils, les vieillards, ceux qui ont porté des noms illustres ; mais ils ont une âme : leur âme avait soif, et la table du soleil dressée au milieu de la nation catho-

(1) Psalm. xxi, 37.

(2). Allusion aux réfugiés Polonais pour lesquels on devait quêter.

lique, dans sa métropole, la table du soleil leur a été offerte ; à vous de leur donner le pain matériel après la participation à la divine Eucharistie. En descendant de cette table vous trouverez en eux d'autres frères, et vous leur direz : Venez, c'est vous qui avez faim et soif et qui n'avez pas d'abri. Oh ! après tout, ce qu'il s'agit de conserver, c'est un fragment d'une nation catholique, et les nations catholiques sont venues de Dieu, je vous l'ai déjà dit et je reviens sur ce point ; il nous appartient de le redire à nous, les fils de ce royaume de France qui ne doit pas mourir, catholique jusqu'à la fin du monde, selon l'expression de saint Augustin : *usque ad deliquium mundi*. Vous avez ici, dans vos rues les plus étroites, dans des coins reculés et froids, un fragment de la religieuse Pologne votre sœur ; ce fragment, il faut le conserver et le restituer un jour à sa patrie. Oui, il faut perpétuer ce corps qui enferme des âmes si nobles. C'est un fragment de ce peuple divinisé qui a été battu par la tempête, qui est venu non pas échouer, mais revivre aux splendides rivages de la France. Eh bien ! allons, mes frères, vous êtes tenus de lui donner du pain, vous êtes tenus de conserver ce fragment pour le restituer à la patrie mère. Oui, il faut que la nation polonaise ne meure pas, il faut qu'elle continue, il ne faut pas que cette étoile soit arrachée de notre ciel. Oh ! si l'on arrachait une étoile du ciel matériel, comme ils se plaindraient ! Ils crieraient : Quel malheur ! Eh bien ! une nation catholique de moins, n'est-ce pas une extinction partielle, une diminution déplorable du véritable ciel, du ciel des esprits ? Vous savez que votre argent et votre or se transfigureront ainsi, et qu'ils deviendront une institution de charité.

Je vous recommande ces nobles frères, ces vaillants si glorieusement blessés ; donnez du pain, donnez de l'or : ils

ont faim, ils sont dans l'exil, ils vous apportent leurs blessures et leurs cicatrices, et c'est pour l'excellent témoignage qu'ils ont enduré cet exil et cette faim. Ce sont des *qui* sacrés qui sont venus ici ; recueillez-les avec respect, mettez-les sur l'autel de votre cœur. J'espère que vous entendrez ce cri, et qu'à l'issue de ce discours vous serez généreux envers ce beau fragment d'une illustre nation.

Allons, c'est votre gloire et c'est votre intérêt ; il ne faut pas qu'une nation soit abolie, qu'elle soit arrachée du ciel de l'Eglise, que le vide se montre quelque part. Oui, Dieu a fait naitre là-haut des vaillants, et l'épée de la Pologne a sauvé le monde plusieurs fois, et plusieurs fois aussi ils ont été vaillants. Ils ont porté la sainte Vierge et la sainte Eucharistie dans leurs étendards, ils ont prouvé leur foi sur les champs de bataille, ils sont venus au sortir de la Table-Sainte pour lutter, et ceux qui sont là, Dieu nous les a envoyés parce qu'il nous aime. Ah ! oui, nous ne sommes pas durs ; donnez, donnez ; je le sais, j'entends les désirs de vos cœurs, n'y résistez pas. Je sais qu'ils sont généreux, j'en connais ; eh bien ! nous les bénissons, et j'aurai là-haut un auxiliaire puissant.

Je vous disais donc que la table eucharistique était la véritable table du soleil. Non, notre autel n'est pas l'autel du rire, par conséquent il n'y a pas à rire, à jeter des dérisions et des mépris. C'est la beauté divine par excellence, et si quelqu'un s'avise d'en rire, de la persécuter, il sera le persécuteur du beau, comme on disait de Momus dans l'antiquité païenne : tout ce qui était beau dans l'Olympe, il s'en moquait sans cesse. N'y a-t-il pas quelque petit Momus par là, non, pas ici, mais au dehors, qui a voulu aussi persécuter le beau dans l'Eglise de Dieu ? Laissez ces Momus faire leur mé-

tier ; qu'ils persécutent le beau ; aimez-le, vous, en sortant, imitez-le, et vous serez beaux vous-mêmes. Aimez-la, cette beauté ample, *amplissima pulchritudo*, comme disait Denis l'Aréopagite ; Dieu est une beauté très ample, et il vous fait très beaux et très glorieux. Ceux-là au contraire voudraient vous enlaidir avec je ne sais quel ingrédient fabriqué dans quelque atelier de chimie ; à les écouter, vous deviendriez informes. Allons, mes très chers frères, restez beaux en aimant le beau.

On dit encore, quand on consacre une église : Mon Dieu ! que les fidèles viennent ici apprendre la véritable liberté. C'est fort à propos que l'Eglise dit cela, et ce n'est pas d'hier qu'elle le dit ; elle a dit cela dans toute la longueur des siècles, pour les besoins de tous les temps ; elle prévoit longtemps à l'avance, l'Eglise. Vous retrouvez cette prière aux siècles écoulés. Donc vous venez ici apprendre la vraie liberté ; oui, la vraie liberté sous l'ampleur divine. Dieu est souverainement libre, parce qu'il est le plus ample, le plus riche d'éléments substantiels. Rien n'est absent de lui, aucune lumière ne lui fait défaut, aucune limite ne le cerne. C'est pourquoi il est l'amplitude par excellence, il est le grand libre. Dieu est l'être grand, libre. Il est tout, il ne peut rien chercher au dehors ; rien ne peut le troubler dans ses recherches. Par conséquent il est très libre, et quand il se portera au dehors, ce sera avec une parfaite liberté et pour la diffusion de ses propres et immortels attributs. Eh bien ! mes très chers Frères, pour nous, comme pour tout être créé, la vraie liberté consiste à se rapprocher de ce grand libre ; nous qui pouvons être si près de Dieu par la grâce, rapprochons-nous de notre grand exemplaire. C'est ici, dans cette Eglise, qu'on apprend la vraie liberté. Ce petit enfant qui vient au caté-

chisme vient prendre possession de la vraie liberté. Il vient apprendre à être libre. Ceux-là qui sont tant fous de liberté ne savent pas que l'Eglise fabrique des libres. Elle dit aux pères de famille : Amenez-moi vos enfants, afin que je leur enseigne la liberté ; je veux en faire des êtres très beaux, qu'aucune ténèbre n'enveloppe, affranchis des chaînes de toute servitude, amenez-moi tous ces enfants, je veux leur apprendre la liberté. Voilà ce que c'est que la liberté. Il y a un ennemi, c'est le tentateur universel ; il y a aussi nos propres défaillances. Ils pourraient, ces petits enfants, se trouver écartés sans s'en être aperçus ; l'Eglise attentive à briser tous les liens, les conduit à l'Evêque afin qu'il leur donne un grand front superbe, et alors, parmi ces *manu missi*, s'ils sont fidèles, il n'y a plus un lâche. Non, il n'y a pas de poltrons dans l'Eglise, il n'y a pas de *pollex truncatus*. C'est l'origine du mot, il n'y a pas chez nous de pouce coupé. Nos doigts sont libres, nos mains sont parfaites. Apprises à la liberté, elles deviennent intelligentes, même dans un travail inférieur ; elles pourront manier le ciseau, le pinceau ou l'outil ; voilà pour les choses matérielles. Mais elles feront de grandes et magnifiques choses, parce qu'elles sont au service d'une intelligence libre. Eh bien ! c'est là la liberté, cette grande liberté qu'on vient apprendre dans l'Eglise. Ne confondez pas l'exercice de la liberté avec la liberté. Bien des gens vous diront : La liberté pour tout le monde ! Et ils veulent que l'homme entre dans la vie sans rien savoir, sans savoir d'où il vient, où il va, ni le chemin qui conduit au terme. Ils disent : Tout est libre ! les opinions sont libres ! Eh ! sans doute, quand il ne s'agit pas de choses indispensables à ma grandeur, à mon honneur, à ma gloire, je me résignerai à n'avoir que des opinions ; mais quand il s'agit de

ma destinée, je veux avoir des certitudes, je veux cette foi qui unit tous les chrétiens et en fait un faisceau étincelant ; et de cette liberté ne sortent pas le silence et l'infériorité des âmes. L'âme humaine est un globe que la lumière divine anime et colorie. Et que vient-on nous dire : Etranges barrières ! Il n'y en a pas d'autres que celles-ci : *Ne pollutum Christum*. Nous ne voulons pas des esprits qui nous ramènent au paganisme ; nous voulons la lumière, nous voulons le grand air. Il faut que l'homme soit constitué à l'état de liberté. Oui, c'est-à-dire, il faut qu'il sache d'où il vient et où il va, et qu'il connaisse encore le chemin qui conduit à la fin à laquelle il est appelé. Il faut enfin qu'il sache pour quelle cause il est : *Ad quid estis ?* Il ne faut pas être de ces pauvres individus qui commencent à n'être rien : *Incipit nihil esse inter omnia*, qui ne savent pas les causes. Il faut savoir les causes, et pourquoi l'on a été tiré du néant, et c'est alors que, nous plaçant au poste où nous devons servir à notre fin, nous serons quelque chose dans l'ensemble universel des êtres. Voilà la notion de la liberté. Oui il faut d'abord être placé à l'état de liberté. Que faites-vous, pères et mères ? Vous corrigez vos enfants, vous les reprenez à toute heure, vous leur imprimez des façons élégantes et douces, vous les constituez en état de liberté. Si vous les laissiez suivre la pente de la nature, comme cela a été dit au dernier siècle, ils ne seraient eux-mêmes rien moins que libres. Voilà pour les individus. Il y a aussi les nations. Il faut que l'humanité, la grande famille, les nations soient constituées à l'état de liberté, c'est-à-dire délivrées de toute ténèbre et affranchies de tout mal, et après cela, à chacun d'exercer sa liberté, de prendre, entre le bien et le mal, les choses qu'il veut, tantôt celles-ci, tantôt celles-là. Si une nation chrétienne mise à

l'état de liberté s'en va vers les rivages d'or, vers Dieu, elle sait pourquoi elle est sur la terre ; elle n'est pas un rien, elle commence à être quelque chose. C'est un magnifique spectacle.

Eh bien ! ils voudraient d'abord nous réduire à rien comme individus, et puis, quant aux nations, ils leur parlent de sécularisation ; ils voudraient la sécularisation des nations. Ils disent qu'il n'y a pas à s'occuper de Dieu, laissant à chacun le droit de s'en occuper comme il l'entendra. Ils font de Dieu une sorte de rien : *Quasi nihilum*. Ce sont eux qui sont des riens. C'est bien à eux de dire cela ; ils n'étaient pas hier et ils disent : Dieu n'est rien. En vérité, en vérité, vous voulez diminuer le Grand-Être, l'Être par excellence, et c'est vous qui n'êtes rien, et Dieu demeurera toujours l'Être infini, absolu. Allons, mes très chers Frères, je vous ai dit qu'ils veulent faire de nous un rien, d'une nation que Dieu a fait éclore, qu'il a choisie il y a quatorze cents ans, qu'il a fait prédire par ses prophètes d'autrefois, d'une nation composée de Gaulois, de Germains, cette mixtion brillante et forte, de ce grand peuple qui a été salué par les peuples de toutes les extrémités de la terre, étincelant de grandeur, de génie et de gloire, installé sur une terre d'élite ; de ce grand corps de nation, ils voudraient faire un rien, ils voudraient qu'il commençât à n'être rien parmi les nations. Ils ne savent pas les causes de son élection, ils ne savent pas que Dieu l'a fait éclore pour se servir d'elle ; qu'il veut que nous soyons le bras de Dieu comme l'ont été nos pères. Quel emploi ! quel honneur pour le peuple fidèle ! Oui, cette race est un grand spectacle !

C'est une grave erreur de penser que tout est naturel chez les nations, que le surnaturel n'entre en rien dans leur formation. Dieu a fait les climats divers ; pour les organes fatigués, pour les santés affaiblies, il y a des climats meilleurs.

On dit même que certains climats sont bons pour faire éclore les grands génies. C'est ainsi que la fable antique disait que Minerve, qui avait la sagesse, avait fait elle-même choix de l'emplacement d'Athènes, si bien posée sous son soleil fécond, et où l'air est embaumé de parfums, et qu'elle avait dit : Là écloreont les génies, là naîtront les vaillants. Elle prétendait avoir le *logos*.

Il y a du vrai dans tout cela. Mais pour avoir la grande chose, la pleine possession de la raison catholique, cela n'était pas possible. Nous, nous l'avons, ce *logos*, dans nos églises. Nos églises, par la consécration divine, sont devenues des climats merveilleux ; là le soleil jette ses rayons ; là on fabrique les grands, les vaillants, les génies ; là un petit enfant a la lèvre plus ouverte que celle de Platon.

Mes très chers Frères, les nations sont venues de Dieu, et Dieu a créé au milieu d'elles une foule de ces beaux climats. Voyez-vous toutes ces bruyères, ces bois, ces montagnes, ce sont des climats de la grandeur et de la gloire ; ce sont de magnifiques éléments ; voilà des pages surnaturelles, voilà des fragments d'un poème sacré et divin. Eh bien ! la nation française, qui possède ces beaux climats, c'est l'Athènes meilleure que l'Athènes antique ; elle a été faite *logos* depuis quatorze cent ans, et par elle, Dieu a fait beaucoup de miracles. Elle existe encore la vraie France, la France des beaux climats ; on voudrait que nous la quittions et que nous allions là, où il y a des miasmes perfides et menteurs. Aujourd'hui, la prétention est que les peuples ne soient pas surnaturalisés ; comme si un peuple n'était pas une grande personne morale formée d'individualités ; comme si vous, chrétiens que vous êtes, vous étiez plus grands que votre patrie ! Vous auriez des élans dans le cœur, de sublimes choses dans la pensée ; vos lèvres

rendraient des sons plus beaux que ceux de la lyre d'Orphée; tout votre être serait surnaturalisé, et votre patrie ne connaîtrait pas Dieu! Elle ne travaillerait pas pour lui! Elle ne serait pas surnaturalisée, elle vivrait à la façon des troupeaux surveillés par un œil d'Argus, c'est-à-dire faisant à peu près un métier animal! Elle ne ferait pas le grand métier d'une nation divine, surnaturalisée! Cela n'est pas possible. Vous seriez plus grands que la patrie, elle aurait à décider des choses graves dans ses comices, et elle ne serait pas aussi éclairée que vous, aussi vaillante que vous, aussi splendide que vous! L'individu n'est pas plus qu'elle, il n'a pas plus que la taille et que la structure de sa patrie. Ce n'est pas possible. Vous voyez quelles sont les conséquences de cette théorie.

Allons, mes très chers Frères, Jésus-Christ est ici; il y est tout entier; il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes : *Deliciae meae esse cum filiis hominum* (1). Remarquez ces expressions : il y a le mot *esse*, c'est-à-dire : Je veux y être avec toute mon essence, avec la plénitude de mon entité, sans qu'on me mutilé. Je ne veux pas être un Dieu tronqué, arrangé. Que des artistes ne viennent pas me changer. Je descends de mon ciel d'une manière absolue. Je suis la vérité immuable, je n'abdique pas. L'Eglise, qui est mon verbe, ma lèvre, n'articule pas une syllabe de moins. Conséquemment, je suis ici dans toute mon intégrité. Mes délices sont d'être là : *Deliciae meae esse cum filiis hominum*.

Mais, enfin, quelles délices peut trouver Notre-Seigneur Jésus-Christ à être au milieu des enfants des hommes? Je vous ai dit que Dieu était ambitieux d'un second être autant

(1) Prov., viii, 31.

que possible, mais d'un être égal à lui-même, d'un être semblable à lui par les perfections divines. Je ne reviens pas là-dessus. Mais le texte que je cite me conduit à repasser sur ces choses déjà dites. Oui, c'est vrai, les délices de Dieu sont d'être avec les enfants des hommes. Jusqu'au jour où il a créé le monde, il était appelé Dieu ; alors il devint Seigneur et Maître ; il a voulu une cour, un trône. C'est Denis l'aréopagite qui dit cela ; avant la création, Dieu se regarde lui-même ; il est le monde intelligible ; par la création il devient Seigneur ; il se dilate, son royaume s'étend. Voilà pourquoi il a tant de délices ; il veut être ici sur un trône. Aussi, saint Jean l'Évangéliste, qui a vu le ciel ouvert, dit dans l'Apocalypse que Dieu est assis sur un trône, et ce trône, c'est l'armée des saints, ce sont les âmes des saints qui forment le trône de ce Roi. Dieu n'avait pas un trône en lui-même. Toutes ces âmes forment ce trône. C'est pourquoi Dieu fait ses délices d'être avec nous afin de composer ce corps mystique dont il est le chef. Il reste à cause de cela, il attend. Je vous ai dit que Dieu était très entêté, parce qu'il est très miséricordieux, mais sous prétexte de miséricorde il ne faut pas lui faire une tête absurde. C'est vrai, Dieu a une miséricorde immense, mais c'est parce qu'il est éternel qu'il est miséricordieux jusqu'à l'infini. Il y a des infidélités de tout genre. Dieu ne se lasse pas, il attend, il espère ramener plus tard à l'idéal infini tous ces déformés. C'est là ce qu'il fait, tous les jours, et vous comprenez que l'Église a tous ses entêtements, elle doit avoir les mœurs de son Maître. Comment voulez-vous qu'elle ne les ait pas, qu'elle ait une autre tête que la sienne, une autre bouche que la sienne ? Si Jésus-Christ est la bouche suffisante et universelle, l'Église, elle aussi, a la bouche suffisante, *os sufficiens orbi*. Oui ! oui ! nous sommes bien heureux

qu'elle soit inattaquable et indéfectible, qu'elle ne subisse aucun changement, qu'elle soit toujours la même, hier, aujourd'hui et demain. Et quand on vous parle des progrès du siècle, je ne comprends pas cela. Qu'est-ce que, pour Dieu, un siècle ? Dieu est le regardant des siècles. *Quia tu es conspiciens secula* (1). Or les siècles sont appelés à la réalisation du corps mystique de Jésus-Christ. Tous les siècles, est-il dit, seront illuminés du visage de Dieu. *Sæcula nitescunt in illuminatione vultus tui* (2). Ne dites donc plus cela aujourd'hui, ce n'est plus de mise ; cela a pu être de mise autrefois. Oui, Dieu sera toujours le véritable Dieu, et quand ils viennent avec leur naturalisme, attaquer l'ouvrage de Dieu, quand ils disent que le surnaturel n'existe pas et qu'ils tournent les talons dès qu'il est question du surnaturel, eh bien ! faisons de même : tournons-leur les talons. Ils ne veulent pas parler de surnaturalisme, nous en parlerons toujours. Nous voulons que les petits enfants, les adultes, les vieillards qui vont dans l'autre monde, en parlent sans cesse ; que l'univers retentisse du nom de Jésus-Christ, le principe de l'ordre surnaturel ! Oui, nous voulons dire le nom de Jésus-Christ jusqu'à la superfétation, s'il est possible, et jusqu'à l'extraordinaire : *Nominabo nomen Christi extraordinarii* ; sans fin, disait le grand Apôtre. Allons, parlons du Christ, non avec superfétation et extraordinairement, mais souvent, à toute heure.

Ah ! Ils ne veulent pas de surnaturalisme, mes très chers Frères ; voyez ! voyez ! Ils veulent donc abaisser notre race : Ils ne nous accordent plus même l'immortalité. Ah ! il y a l'immortalité de la bête qu'ils nous accordent : *Immortale pe-*

(1) Eccli. xxxvi, 19.

(2) Psalm. lxxxix, 8.

cus. Aujourd'hui, il n'y a plus que des ombres chinoises qui passent, et nos vies ne sont que des vies universelles !

J'ai vu tout à l'heure, à la sacristie, un petit enfant entre les bras de sa nourrice, une petite créature qui ne savait pas ce qu'on allait faire pour elle en ce moment. Entre les bras de la nourrice, il y avait deux éléments : l'un spirituel, l'autre physique ; et voilà que l'Eglise, par le baptême, lui confère un troisième élément, la grâce du Saint-Esprit, en sorte que ce petit enfant retourne au toit maternel agrandi.

Ah ! autrefois, quand les guerriers revenaient des champs de bataille, triomphant de leurs ennemis, on renversait un pan de muraille de la ville pour les laisser passer ; et vous aussi, ouvrez largement toutes les portes de votre demeure pour laisser passer cet être agrandi, ce petit enfant ; il est surnaturalisé ; et nous le sommes tous, nous l'avons tous été, nous sommes prêts à l'être. Et puis, comme je l'ai dit l'autre jour, nous surnaturalisons l'univers, tout vit et se ramasse en nous, en sorte que la création tout entière est furieuse et irritée contre ces malheureux. Oui, si elle avait la permission de rugir, elle rugirait. Ecoutez : on lit dans la Fable qu'Hercule avait tué un lion dans la forêt de Némée, et de la dépouille du vaincu il s'était fait un manteau, et il allait à travers le monde appuyé sur une massue, et la dépouille du lion sur les épaules. Un jour il plaça ce manteau sur des épaules féminines, et Tertullien dit à ce sujet : « Si le lion avait pu rugir, il aurait fait entendre ses rugissements, et la forêt de Némée tout entière aurait crié par les flancs entrouverts de ses rochers et de ses arbres, elle aurait crié : A l'indignité, à la profanation !... Oui, le lion consent à être sur les épaules d'un héros, mais non pas à être abaissé. Eh bien ! la nature physique, à cette heure, consent bien à nous servir ; elle nous

donne du pain, des vêtements, de l'eau, des grappes d'or et des baies d'olivier ; elle nous fournit toutes les choses nécessaires à nos sacrements et à la vie physique, mais elle entend être surnaturalisée ; et quand ils viennent dire : Elle ne peut pas monter à Dieu, je réponds : Elle entend le recevoir. Un jour elle s'armera, c'est l'Esprit-Saint qui le dit dans la Sagesse. A la fin des temps, Dieu armera toute créature pour se venger de ses ennemis, et l'univers entier combattra ces insensés (1). *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum... et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos*. La création rugira contre ces malheureux qui veulent lui enlever sa gloire... *Omnis creatura vanitati subjecta non volens* (2). Maintenant la création gémit jusqu'au jour où elle s'élèvera furieuse, comme une grande armée, et combattra contre ces prévaricateurs.

Oui ! oui ! c'est là notre gloire, notre grandeur ; nous tous, nous divinisons la nature. Il y a en nous deux caractères : nous sommes baptisés et nous sommes confirmés ; chez les ministres, il y en a un troisième : le caractère de l'ordre. Or, il n'y a que Dieu qui puisse imprimer des caractères et entrer dans l'âme humaine. Le démon ne peut pas entrer dans notre âme et la transfigurer. Voilà pourquoi, quand l'homme emploie sa liberté sans la grâce, il rentre dans la grâce sans caractère mauvais. Il n'y a pas de caractère *du mal*. Mais remarquez, vous êtes baptisés, c'est-à-dire dans les rangs des doux ; confirmés, c'est-à-dire dans les rangs des vaillants ; le prêtre, lui, est dans les rangs de ceux qui sauvent les âmes et procurent la gloire de Dieu...

(1) Sap. v, 18.

(2) Ecclé. III, 19.

Le mal n'imprime donc pas de caractère ; ce sont des multitudes, couvertes de boue et enténébrées ; il s'agit d'ôter la boue et de chasser les ténèbres. Oh, mon Dieu ! faites que ce peuple, qui est un fragment si beau de cette nation élue, ne quitte jamais ce nom de France, *nominari Francos*, disait un vieil écrivain.

Vous êtes libres, vous êtes constitués libres, vous avez vos moyens pour gagner les rivages éternels. Allons, ne vous gênez pas, marchez fermement, le front haut, et si quelqu'un blasphème, réfutez par votre vie, qui est une façon d'éloquence, cette ingratitude. Allons ! que nous n'ayons pas à rougir d'être appelés Français, et qu'on puisse dire un jour à la France : Oui, ta gloire entière, ta grandeur surnaturelle, toutes ces choses, ces églises surtout, qui parlent si haut, ces églises où Dieu daigne habiter tout cela, c'est un grand poème.

Ainsi soit-il.

**L'EUCCHARISTIE.
L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.
LE POUVOIR TEMPOREL.**

Ce discours a été prononcé par l'Évêque de Tulle, en 1865, dans l'Église de Saint-Eustache, à Paris, à l'occasion de la Fête des quarante heures.

Mes Très Chers Frères,

En sortant tout à l'heure du *Sacrarium* (1), j'ai rencontré un groupe de petits enfants agenouillés, attendant ma bénédiction d'Evêque ! et je me disais : Oh ! la gracieuse rencontre ! Oh ! le fortuné chemin pour monter à la chaire ! « C'est de la bouche des enfants et des lèvres mouillées de lait que sort la louange parfaite à la face de vos ennemis pour détruire l'ennemi et le vindicatif ! *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos ut destruas inimicum et ultorem* (2). Ces enfants, c'étaient des roses ; ils parlaient la langue des roses ; et la langue des roses, c'est-à-dire leur puissant parfum, a le pouvoir de ruiner dans l'enceinte de l'Eglise les natures dépravées et les poitrines malsaines des blasphémateurs. Mais j'ai senti, mes Frères, que votre cantique nerveux n'était pas moins odorant, et que les pierres si poétiques de ce temple en étaient tout ensemble émues et embaumées. Vous aviez les accents inimitables des enfants de Dieu ; vous vous étiez nourris de l'Eucharistie ce matin, vous chantiez l'Eucharistie ce soir. Mon Dieu ! que c'était beau, ce chant ! Nous chantons notre foi, nous autres,

(1) La Sacristie.

(2) Psalm. viii, 3.

nous ne la disons pas. Le chrétien ne peut tolérer que sa lèvre soit médiocre et languissante. Il chante les articles de sa foi. Mon Dieu ! que ce chant était beau !

Et maintenant, que dirai-je, que chanterai-je à mon tour ? En face du Verbe incarné, présent sur cet autel, au milieu des direns contradicteurs, des déclamations ignorantes, des passions violentes ou hypocrites qui, dans cette capitale, viennent battre continuellement votre foi sans l'entamer ; dans cette heure de clôture des trois jours d'adoration que vous avez rendue à Jésus-Christ au nom de la ville et du diocèse de Paris, je vous parlerai des trois incarnations du Verbe actuellement présentes, ici-bas, qui font par dessus tout notre triomphe à l'heure présente et la rage de l'Enfer. Le Verbe de Dieu était descendu du ciel et, ayant pris parmi nous une chair, est remonté au ciel, où siégeant dans cette chair à la droite de son Père, il met les uns après les autres, au niveau de l'escabeau de ses pieds, les méchants qui n'ont pu le souffrir ici-bas et l'ont crucifié au milieu même de ses jours. « Le Christ est vainqueur, le Christ règne, le Christ commande », disaient nos pères ; et sur toutes les pièces de monnaie des frères et bonnes Dames de la Halle résonnait en lettres lumineuses ce triple cri de victoire. Le Christ est vainqueur, c'est par l'Eucharistie, sa résidence mystique et réelle, à laquelle on élève dans tout l'univers des temples et des chefs-d'œuvre comme celui-ci ; le Christ règne, c'est par le pape son Vicaire, dont tout l'univers reçoit avec vénération les oracles ; le Christ triomphe, c'est par Rome, la grande cité, qui du domaine de Satan est passée au domaine particulier du Vicaire du Christ. La présence réelle, l'Infaillibilité du Pape, le Domaine du Saint-Siège, voilà trois sujets qui se tiennent entre eux par des liens admirables qui font la triple et complète allégresse de

la foi chrétienne, et qui sont les trois profonds désespoirs de ses ennemis.

I

Le Christ triomphe par l'Eucharistie.

Et tout d'abord, j'invite cette immense ville de Paris à se tenir comme vous attachée par les mains de la foi et de l'amour aux grappes d'or de la vigne immortelle, aux blanches nappes du froment divin. Avec les deux millions d'habitants que Paris enserme, il lui faut des provisions proportionnelles. Nos laboureurs de province les lui fournissent en abondance ; et dans l'enceinte des Alpes et des Pyrénées, de la Méditerranée et de l'Océan, chaque matin les champs baignés de la sueur de ces bons villageois, versent dans cette enceinte la manne du pain et du vin comme la rosée. Ils sont les pourvoyeurs de votre vie mortelle, vous le savez bien. Mais n'oubliez pas qu'ils vous envoient en même temps les matériaux de votre immortelle vie. Une partie de ce pain et de ce vin reçoit ici d'ineffables transformations. Quelques syllabes s'échappent de nos lèvres dressées au miracle par les lèvres du Christ : et voilà que ce morceau de pain n'est plus du pain, voilà que ces gouttes de vin ne sont plus du vin. Un liquide paraît, il se balance, il a les odeurs du sang de la vigne : gracieuse erreur ! c'est le pur sang du Christ. Je vois une tranche de fleur de froment dont l'eau et le feu lient la succulente poussière : déception des sens ! Il n'y a plus rien là de ces éléments terrestres : c'est la chair, ce sont les membres, ce sont les os,

c'est tout le corps du Christ. Et là où est le sang, là est le corps ; là où est le corps, là est le sang ; car le Christ ressuscité ne souffre plus de division dans notre mortalité, qu'il a prise, mais qu'il a rendue immortelle. Puis, avec la substance corporelle du Christ, est l'âme qui l'informe ; et, avec cette nature humaine, est la nature divine dont elle tient sa personnalité. Ici, donc, rien que des semblants de pain, rien que des semblants de vin, où paraît le pain, où paraît le vin, aux deux endroits frappés du feu de nos lèvres, intégralement tout le Christ, un Dieu, un homme-Dieu ! Voilà ce que le cultivateur rustique prépare sur son aire ou dans son sillon, pour le peuple de cette Cité ; voilà ce que le prêtre lui confectionne dans ses temples : voici la vie divine que nous lui servons sur nos tables ; voici la transsubstantiation du froment et de la grappe au Verbe incarné pour obtenir la transsubstantiation au Verbe de toute cette chair humaine, sanctifiée par le Baptême, qui remplit les dix lieues de circonférence de Paris.

O beau froment ! ô magnifique grappe ! Que vous êtes heureux d'avoir été choisis entre toutes les plantes, entre tous les arbres, à l'exclusion des diamants même et de la lumière, pour être ainsi posés sur des plats d'or, exprimés dans des coupes d'or, et devenir, avec deux souffles articulés, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Ah ! ne soyez pas trop fières, fortunées créatures ! Ce n'est pas pour vous cela. c'est pour nous ! « Est-ce que la préoccupation de Dieu est pour les bœufs ? » dit saint Paul : Est-ce que Dieu est épris des épis et des pampres ? Non ! La préoccupation de Dieu, c'est nous, et c'est nous que vise la passion qui lui fait entreprendre de telles merveilles. Ce n'est pas le vin, c'est nous qui devons être changés en Dieu ! Le pain et le vin reçoivent Dieu sous leurs accidents pour l'apporter en nos

entrailles ; les accidents s'envolent dès qu'ils les ont touchées : Dieu reste fondu en nous et nous en lui. C'est la fin de nos mystères ; c'est le secret de ces effrayantes, de ces virginales, de ces « philanthropiques », je parle avec saint Paul, inventions d'amour de notre Dieu !

Allons ! qu'il y ait une transsubstantiation divine de toute la ville de Paris ! Ce Paris qui aime tant les ornements, les décorations, les gloires, les sublimes et délicates choses ; qu'il comprenne la décoration sans égale qui est à la portée de son cœur, le sublime unique, la déification ! O mon Dieu ! quel événement si tout Paris accourait à la table sainte ! Si ce modique millier de prêtres qu'il renferme ne pouvait suffire à produire et à distribuer le pain des anges ! Si tant de temples de Baal où Satan rassemble ses victimes devenaient un matin les temples débordants du Sauveur ! Si l'homme qui trône dans les palais, le savant qui disserte aux Académies, le négociant des splendides comptoirs, l'ouvrier des humbles faubourgs, l'époux et l'épouse, le vieillard, le jeune homme et l'enfant, si tous ensemble étaient changés en la substance divine, quelle magnificence dans la Cité ! Si Paris tout entier était transsubstantié en Dieu, voilà une résolution à laquelle la France applaudirait et qui porterait bonheur à l'univers !

Après tout, mes frères, Dieu ne vous a pas faits pour autre chose. Tout son souci est de vous transfigurer, de vous rendre semblables à lui, de vous faire comme des dieux. Il a créé pour cela l'ordre naturel, dont ces gens-là (je dis les cœurs courts et mauvais) ne veulent pas. Dieu très bon n'entend point rester dans une béatitude à lui seul ; il veut sortir de son infinité en quelque sorte solitaire. Voir hors de son sein des esprits capables seulement de raisonner avec le syllogisme et l'antithèse, vis-à-vis desquels il ne serait qu'à l'état

d'idée et dans une société abstraite et lointaine, cela ne suffit pas à son cœur : il veut des âmes le contemplant au visage et vivant de sa vie. Pour cela, il lui a fallu diviniser, parce qu'aucun être créé n'enferme dans ses facultés la puissance de voir ainsi Dieu. Dieu a su renforcer nos facultés d'un élément divin : il a fondé le surnaturel. Il nous a octroyé le bienfait gratuit et réjouissant qu'on appelle d'un nom si juste et si beau, la grâce. Il a créé ce germe glorieux, illuminant et béatifique qui nous est donné au saint Baptême et que la Confirmation agrandit et rend viril, que l'Eucharistie nourrit et fait épanouir en fleurs et en fruits de sainteté, que le péché atrophie, mais que la pénitence ressuscite. Voilà le surnaturel, une seconde vie dont toutes nos mères ensemble ne sauraient produire une étincelle, et dont toutes les inventions des arts industriels ou les enthousiasmes des arts libéraux ne réaliseront jamais une ombre. Ceux qui n'en veulent pas cherchent de cent manières à le suppléer et à le contrefaire, tant ils en ont besoin et sentent que l'humanité y est appelée de Dieu et ne peut s'en passer ! Ils répudieront leur Baptême et leur Confirmation, ils tourneront le dos à l'Eucharistie, et ce sera pour courir aux illuminations des tables tournantes, des sociétés secrètes, des théurgies fantastiques ou diaboliques ; et s'ils ne vont pas jusque-là, ils se poseront dans un stoïcisme altier, où ils se croiront en rapport direct avec Dieu et, quelque jour, Dieu lui-même. Mais entre ces fanx surnaturalistes et nous, il y a un abîme, et trop souvent plusieurs. Ils sont infiniment moins que nous. Ils ont, comme nous un corps et une âme qui leur font dire avec assurance qu'ils nous valent bien ; mais dans leur âme il y a la place d'un Dieu qu'ils ont chassé, et dans la nôtre il y a le trône d'un Dieu qui en a fait son temple. « Vous êtes le temple de

Dieu, » dit l'Apôtre. « Comment t'appelles-tu ? » demande le proconsul à Ignace, évêque de cette ville d'Antioche où les fidèles ont pris le nom de chrétiens, et qui a été sept ans la capitale du christianisme. Ignace répond : « Je m'appelle Théophore, c'est-à-dire, porte-Dieu. » Voilà comment s'appellent tous les vrais chrétiens, et j'ajoute hardiment tous les vrais Français.

La France a été surnaturalisée dès son origine. Elle n'est pas née ici ou là, par hasard, dans ce décret militaire d'un conquérant, ou dans ce plan machiavélique d'un Sénat envahisseur : elle est née de la victoire miraculeuse de Tolbiac et du baptême de Clovis et de ses Sicambres par l'évêque Rémi, la nuit de Noël. Elle est apparue avec la blanche tunique du bain régénérateur, brillante sur ses forts membres de l'onction du Chrême, et allant pieusement recevoir, dans ses mains durcies à l'épée, et baiser de ses lèvres faites pour l'éloquence, le pain eucharistique. Voilà le jour natal de la France. Elle a été constituée foncièrement dans le surnaturel : elle y a vécu ; et tous les grands événements et tous les grands noms de son histoire, sans exception, sont marqués au coin du surnaturel. Trois fois aveugle qui ne le voit pas ! Du jour où la France donnerait congé au surnaturel, elle cesserait par le fait d'être la France ; elle perdrait son droit d'aînesse parmi les hautes nations ; ce serait une noble tombée dans la roture, et pouvant bien couvrir son blason divin d'une enseigne de simple marchande, de belle parleuse ou de batailleuse insolente. Sa raison déchue tirerait encore quelque avantage de sa vieille fortune ; on la verrait se parer avec affectation des lambeaux dissimulés de sa foi ; mais tout cela se perdrait à la longue, et peut-être bien vite. On cesserait de nous compter parmi les vaillants et les puissants ; et les na-

tions basses de l'Occident ou de l'Orient qui, de nos jours comme aux jours d'Isaïe, s'intitulent les géants, mais qui n'entendent pas moins le mal et leur chute, en contemplant l'attitude de la France, diraient un jour : « Et toi aussi tu as été blessée comme nous, tu nous es devenue semblable ! Ta superbe est descendue aux enfers, ton cadavre a été couché par terre : sous toi la teigne formera ton drap : sur toi les vers seront ta couverture. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui faisais ton lever au matin ? (1) »

Oui, ce que je dis de la France, je le dis de tous. Il n'y a de vie que par le surnaturel. On s'étonne que les nations prévaricatrices jettent parfois un si grand éclat dans le monde, et que Babylone ou l'Egypte aient quelques siècles de fortune. On voudrait, comme Jacques ou Jean, ces enfants du tonnerre, que le tonnerre descendît à l'instant sur les durs Samaritains, et que la faux passât sur le champ du père de famille sitôt qu'on y a découvert de l'ivraie. Mais on ne prend pas garde que ce Dieu qui a fait les nations avec tant de peine ne doit consentir à les défaire que le plus tard possible. Dieu n'est pas d'un naturel à emporter sa miséricorde sitôt qu'on l'insulte et qu'on l'outrage. Il voit des vertus humaines qu'il doit solder sur l'heure par ses récompenses temporelles, car elles n'en auront pas d'autre ; il voit une Samaritaine pécheresse qui sera bientôt un apôtre ; il voit du froment qui pousse au milieu de l'ivraie : et il a plus d'égards à dix bons épis qui sont pour lui, qu'à un champ de mauvaises herbes qui est pour Satan et le feu. « Un homme qui craint Dieu vaut mieux que mille fils de l'impiété. » C'est parce que Dieu espère la conversion des nations qui ont abjuré le surnaturel et la vie

(1) Isai, xxiv, 12.

divine, c'est parce qu'il y découvre çà et là des produits ravissants de cette incomparable vie, qu'il les tolère ; et il se sert, en attendant, des réprouvés que ces nations contiennent pour châtier et élever en vertu ses enfants, auxquels il ne demande pas mieux que d'accorder au plus tôt la victoire.

Mais ces hommes prétendus fortunés, qui ont renié le surnaturel et qui méprisent Dieu, si considérés qu'ils soient dans le monde, si retentissants qu'ils se fassent dans l'opinion, n'en sont pas moins de ceux que Dieu appelle solennellement « ignobles ».

« *Qui autem contempnunt me erunt ignobiles* (1), ceux qui me méprisent, dit-il, seront ignobles ; » et il dit cela par la bouche d'un homme de Dieu, *Vir Dei*, au grand prêtre Héli, qui ne sait pas maintenir la hauteur de son sacerdoce, et qui, faiblesse ou aveuglement, se met à la hauteur de son siècle, c'est-à-dire au niveau de ses abaissements. Ignobles ! entendez bien, c'est-à-dire sans nom ! Il n'y en aura pas, de nom, pour ces êtres méprisants dont le mépris porte sur Dieu. Il n'y en aura pas dans l'éternité ; il n'y en aura pas dans la postérité pour la bénédiction ; il n'y en aura peut-être pas même pour la malédiction. L'Évangile fait répéter dans tout l'univers le nom du pauvre Lazare, depuis dix-neuf siècles, et on le redira aux siècles des siècles. Mais l'Évangile ne donne pas le nom du mauvais riche : Dieu n'a pas voulu le propager, ce nom-là. Comme Joas, le royal élève du grand-prêtre Joad, devenu l'assassin de son fils, son propre condisciple et son ami ; comme Joas, qui ne figure pas dans la liste des ancêtres du Christ, où Thamar et Rahab figurent bien cependant, le mauvais riche est au rang des morts que l'on ne connaît plus.

(1) I Judic. II, 30.

La postérité devance le Christ et son jugement dernier, pour dire à ce maudit : « Je ne vous connus jamais ! »

Mais nous, Dieu nous connaît et aussi les hommes. « Nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur maintenant et jusqu'à l'éternité. » Nous nous nourrissons du pain et du vin d'actions de grâces ; et nous chantons des actions de grâces qui ne doivent pas finir. Nous avons un nom, *nomen*, c'est-à-dire une notation, *notamen*, d'une ampleur, d'une durée, d'un retentissement sans égal. C'est à nous, soldats magnanimes, hôtes bienheureux, convives et consanguins du Christ, que lui-même a dit : « Voici que je viens bientôt : tiens bien ce que tu as et que personne n'ait à recevoir ta couronne. Qui sera vainqueur, je ferai de lui une colonne dans le temple de mon Dieu ; il ne sortira plus jamais dehors, et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la Cité de mon Dieu, la nouvelle Jérusalem, qui descend du Ciel de par mon Dieu et mon nom nouveau c'est le nom du Christ ressuscité, de l'Époux célébrant ses noces avec l'Épouse ». Les princes se donnent des lignes de noms et comme des arpents, *jugera nominum*. Tous les noms sublimes nous conviennent et des arpents de noms, à nous qui sommes les vrais princes divins, à nous qui portons écrits sur nos flancs le nom de Dieu, le nom de la cité de Dieu, à nous qui sommes les blanches et vibrantes colonnes sur lesquelles tous ces noms luisent et parlent en lettres d'or, à nous les épis vivants du grain divin qui fait pousser ces colonnes célestes et leurs baies d'or, *granum columnale* ; à nous, en un mot, le nom qui résume tout au ciel et sur la terre, le festin d'action de grâces : l'Eucharistie.

II

Le Christ règne par l'infailibilité du pape.

Si l'Eucharistie est « le fruit de l'arbre de vie qui est au milieu du Paradis, *lignum vitæ in medio paradisi* (1), l'Eglise est la mère de tous les vivants, *mater cunctorum viventium* ». Le fruit dont se nourrissait Ève innocente était une prophétie, et Ève était une prophétie elle-même. Le monde, enseveli dans la mort de ses concupiscences animales, hait le Fruit de vie ; mais combien plus hait-il la Mère de la vie ! L'Eglise, vous le savez, est bafouée à l'heure présente. Ce n'est pas étonnant, ce n'est pas nouveau : on l'a bafouée ainsi dès sa naissance. Et la raison en est excellente, démonstrative et d'une vérité capitale pour quiconque fait usage des yeux de son âme, et je pourrais dire même de son corps : c'est que l'Eglise est l'incarnation prolongée du Verbe, comme l'Eucharistie. C'est une incarnation visible ; une incarnation parlante, au lieu d'une incarnation muette ; une incarnation régnante, au lieu d'une incarnation simplement victorieuse sur un trône ; une incarnation enfin qui produit et soutient l'autre physiquement, comme elle en est produite et soutenue mystiquement. Cette incarnation du Verbe dans l'Eglise n'est pas moins admirable que son incarnation dans notre chair et sa vie humaine sur notre terre, et il semble même qu'elle le soit davantage. La tête a voulu faire les honneurs, aux

(1) Gen. II, 9.

membres ; l'Epoux a cédé la beauté la plus brillante à l'Epouse ; le Christ a dit à l'Eglise en parlant d'elle-même : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes ».

Certes, elles sont grandes les œuvres qu'a faites notre Maître. Il vagissait dans une étable, et son air était si grand, que les rois adultes et les sages consommés de l'Orient se prosternaient à ses pieds avec leurs tributs d'or, d'encens et de myrrhe. Il travaillait dans un atelier aux ordres d'un charpentier, et il ne dérogeait aucunement. Il soutenait avec sublimité son incarnation au milieu d'une génération incrédule et perverse, sous ses blasphèmes, sous ses pierres, sous ses fouets, sous ses clous, sur cette croix où elle le suspendait, au sein du tombeau où elle le scellait. Il sortait de là, libre, silencieux et radieux comme le soleil ; il illuminait quarante jours la terre, puis il allait se coucher, comme un vrai roi, en plein midi, dans les cieux. Il a eu ces mœurs et cette contenance divine durant trente-trois ans de sa vie mortelle. Eh bien ! la seconde incarnation que le Christ s'est donnée par l'addition de son corps mystique, par l'Eglise, elle est plus merveilleuse encore d'attitude que la première. Ce n'est pas une trentaine d'années qui lui est destinée ici-bas ; voilà dix-neuf siècles qu'elle dure, et elle atteindra dans l'avenir bien des siècles. Et cependant que de vicissitudes pour elle, que d'outrages, que de persécutions de toutes sortes ! Que de Caïphes, de Judas, de Nérons, de Juliens lui ont fait la guerre, depuis les sommités sociales qui la traînent à leur barre jusqu'au toit domestique où Elle sent Caïn se dresser à côté d'Abel ! L'Eglise n'est pas un Dieu, et voici qu'elle apparaît sur un calvaire en permanence avec la beauté d'un Dieu. Chaque jour, elle meurt en mille de ses enfants ; chaque jour

elle ressuscite en dix mille. Ce corps et ce sang de son Epoux qu'elle offre tous les matins, c'est l'image d'elle, de l'Epouse toujours mourante et toujours immortelle. Si cela fut beau une fois dans le Christ, que c'est beau à chaque instant dans l'Eglise ! Nous sommes, mes frères, à une époque douloureuse ; mais toutes les époques de notre histoire furent pleines de douleur : toutes, elles furent triomphales, et la nôtre aura aussi son triomphe. Ne nous inquiétons pas. Dieu n'entend pas rester moqué dans la seconde incarnation, non plus que dans la première. Il ne sera moqué jamais. Incroyants, ne faites pas erreur : on ne se rit pas de Dieu ! Fidèles, prenez garde seulement à vous tenir attachés comme chrétiens intelligents, vaillants et doux comme des lutteurs qui, dans la bataille, ont leur diplôme de victoire sur le cœur, à vous tenir attachés à une incarnation qui grandit sans cesse parmi des passions et des résurrections également glorieuses, attachés à la sainte Eglise, notre Mère !

Mais où est cette Eglise ? Où est la continuation du Verbe incarné ? Où est le foyer du bon progrès ?

Un jour le Christ fit une interpellation solennelle à ses apôtres : « Vous m'avez dit qu'on parlait sur moi dans les foules : qui dit-on que je suis ? — Simon-Pierre répondit : Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant. — Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, répliqua le Christ, car ce n'est pas lachair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Eh bien ! pour cette cause, je t'appelle Pierre, et l'Eglise que je bâtirai, c'est sur toi que je la poserai : les clefs du royaume des cieux c'est à toi que je les donnerai. Une seconde fois, la veille de sa Passion, dans cette dernière Cène où le Christ, ayant institué l'Eucharistie, épanchait tout son cœur et faisait son testament, il dit à Pierre :

« Moi j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Toi « qui dois me renier » quand tu seras relevé, confirme tes frères ». Une troisième fois, après la Résurrection, il interroge Pierre, dont le cœur a failli, il l'interroge sur son amour ; et quand il s'est assuré que Pierre l'aime, l'aime beaucoup, l'aime plus que les autres, il lui confie le soin de ses brebis par-dessus celui de ses agneaux. Voilà les titres de Pierre, bons titres, titres sans rivaux, qui ont fait dire à saint Ambroise, cette abeille de notre Occident. « Donc, où est Pierre, là est l'Eglise ; là où est l'Eglise, là nulle mort, mais la vie éternelle ». Quand il vint, ce Pierre, avec ses habits de batelier, déchirés peut-être, au milieu de Rome, dans la forêt de ces palais de marbre et de ces arcs de triomphe, c'était le chef de l'Eglise, la bouche qui devait suffire à l'univers, les épaules depositaires de toute gloire. C'était le coriphéissime entre les apôtres pour parler avec saint Epiphane, devenu pour nous la pierre vraiment solide, le fondement de la foi dans le Christ, sur laquelle l'Eglise était bâtie de toute manière ». Sous le manteau de ce mendiant qui se glissait dans Rome, il y avait le trésor de toutes les bénédictions de Dieu. Il venait changer la face entière de la cité de César ; il venait s'y installer comme vicaire de l'éternelle vérité, comme instrument de l'éternel amour, il venait fonder une royauté spirituelle devant présider à toutes les royautés du siècle. Mais il venait faire davantage : L'Europe était devant lui, de la Sicile aux îles Scandinaves et aux colonnes d'Hercule, et l'Afrique lui présentait ses bords, de ce détroit à Carthage et à Alexandrie. Il y avait, au sein de mille villes opulentes, des légions entassées de sauvages agenouillés devant des fétiches vivants ou morts, en un mot, un désert complet d'hommes. Pierre envoya sur tous les points et ici même, à votre Lutèce, petite satellite de la métropole de Sens,

des colonies de vie. Puis il s'élança en personne pour échauffer ces colonies naissantes ; et l'on assure qu'il poussa jusqu'à la froide Bretagne, et par conséquent Lutèce vit Pierre. Quoi qu'il en soit, après avoir illuminé et ébranlé toute l'Europe de Néron, et causé à Tacite cette peur du nom chrétien dont ses barbares Annales, bien qu'elles fassent contre ce nom la conspiration évidente du silence, sont néanmoins toutes frémissantes, il revint mourir à Rome. Il bénit de son sang cette Babylone, comme le Christ avait maudit Jérusalem du sien ; et sur la croix de son maître, dont il eut la sublime humilité de faire retourner la tête en bas, il ficha en terre sa propre tête et posa les auspices d'une nouvelle Rome pour l'éternité.

Pierre, en effet, était revenu à Rome, bien moins pour y mourir que pour y vivre. Dix-huit siècles sont passés, et voici que des fils issus de lui par la virginité seule et l'élection, n'ont jamais fait défaut à sa place, ni la place à eux. Ils se disent ses vicaires, comme lui a été dit par le Christ son vicaire ; ils continuent son œuvre en son nom, je me trompe sous ses yeux, comme lui étant rigoureusement vivant et présent. Quand Pie IX juge ou anathématise, il entend que c'est Pierre qui fait cela, descendant sur son siège antique et opérant par l'homme auquel il a prêté ses clefs. L'œuvre de Pierre est continuée sur tous les continents et sur toutes les îles. Mais, prenez-y garde, mes frères, cette œuvre est avant tout l'œuvre de foi. « La pierre vraiment solide, dit saint Epiphane, fondant la foi ».

L'œuvre de Pierre, c'est la proclamation universelle de l'article fondamental de la foi, de la divinité du Christ, de sa condition normale de Dieu vivant, d'où découle tout ce qui s'appelle dogme. Or, cette proclamation faite par Pierre, sachez qu'elle a sa source à la source même de la Divinité : c'est des

profondeurs suprêmes de l'éternité qu'elle descend. Le Christ n'a point affirmé sa divinité à Pierre, le Verbe ne lui a point raconté sa génération. Pierre est renseigné de plus haut : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas la chair et le sang, ni par conséquent le Verbe fait sang et chair, qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Je sers de témoin à mon Père : c'est à mon Père de me servir de témoin. Il est l'auteur de ma génération éternelle ; lui seul peut attester qu'il a engendré un fils égal à lui-même ; lui seul doit officiellement me reconnaître. Il l'a fait ; et c'est entre tes mains, ô Pierre, que Dieu a déposé l'acte de naissance de son Fils. *Beatus es*, tu es heureux ! Un ange a parlé à Marie du Fils de Dieu : c'est Dieu qui parle à Pierre de son Fils. Pas d'intermédiaire entre le Père et Pierre : Les secrets de l'infini sont des secrets à eux deux. Je me trompe, ce sont des secrets de Dieu à l'Eglise, dont Pierre est le membre en même temps qu'il en est le chef. Par cette colonne privilégiée entre les douze colonnes pour recevoir et rendre des oracles, l'Eglise ressort immédiatement de la Révélation du Père ; et nous sommes tous les informés de Dieu. Le Christ nous apprend ce qu'il y a dans le sein du Père ; et nous sommes en mesure, s'il nous interroge, de le lui apprendre aussi. Un des nôtres le sait de bonne source. Pierre sait la Trinité, il sait l'Incarnation, il sait ce qui en découle, il s'avance à la tête de nos rangs pour être le docteur de la terre ; il parle avec l'assurance même de Dieu le Père. Quand il ouvrit le ciel au baptême du Christ, Dieu disait : « Tu es mon fils bien-aimé, en qui je me délecte ». Pierre dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde ». Et c'est de la sorte que se produit dans le monde, et que se maintient glorieuse, aimable, resplendissante des rayons et odorante

des parfums de la foi, la royale nation chrétienne. Voilà l'armée qui adore le Christ, et qui fléchit le genou quand son nom résonne. Voici son chef, le confident de la Divinité. Voici le Président de l'humanité régénérée. Sans doute, ce Président n'est pas toute la république ; ce général de division, commandant en chef, a des généraux de division avec lui ; il a des officiers, il a des soldats ; cet évêque manœuvre avec un corps d'évêques, des couronnes de prêtres, des administrations de diacres, des troupes d'élite de religieux et toutes les phalanges des fidèles : tout cela livre bataille et tient garnison dans les terres évangéliques des domaines sacrés de Dieu sur ce globe. Mais la magistrature première, la souveraineté, la capitale assurance qu'il n'y aura pas d'erreur dans l'enseignement des choses célestes, l'infaillibilité, tout cela appartient à celui qui a l'oreille du Père qui est dans les Cieux, et auquel le Fils a dit sur la terre : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre, je bâtirai mon Eglise, cette Eglise », dis-je, que tout chrétien professe être infaillible dans ses oracles. Bienheureux es-tu, *Simon*, c'est-à-dire « l'homme qui entend », *fils de Jonas*, c'est-à-dire « de la colombe », du Saint-Esprit ; c'est à ce titre, et non point à un autre, que tu es Pierre : *Beatus es Simon Bar Jonu... tu es Petrus !*

De prétendus gens d'esprit viendront vous dire que cela est trop fort, et qu'après tout le Pape est un homme. Oh ! les prodigieuses intelligences ! Ils sont arrivés à faire cette découverte. Personne, avant eux, ne soupçonnait que le Pape est enfant d'Adam, qu'il est pris de la tige commune, qu'il a une chair et des os, et qu'il meurt comme un mortel ! Nous l'avions oublié, nous, qui sommes allés prendre saint Grégoire VII dans la boutique d'un charpentier, et Sixte-Quint à la queue d'un troupeau, et qui installons tous les vicaires du Christ en met-

tant devant leurs yeux une étoupe enflammée, avec ces mots : « Père Saint, ainsi passe la gloire du monde ! » Oh ! non, ce n'est pas nous les flatteurs, ce n'est pas nous les menteurs, ce n'est pas nous qui faisons des grands des fétiches. Nous ne prétendons pas que le Pape, disant des choses communes et conversant à son foyer, ne puisse se tromper : nos théologiens conviennent qu'en tant que docteur privé, l'erreur peut l'atteindre : mais ils affirment que, du moment où le successeur de Pierre est assis sur la chaire de Pierre, ayant en face de lui l'univers, étant obligé à résoudre des doutes qui suspendent les consciences et à lancer les lumières indispensables au salut, alors, au moment de l'exercice de sa diction sublime, il a des irradiations sublimes, des certitudes sublimes ; que l'Esprit-Saint le tient sur sa chaire et le meut. Le Pape n'est point un fétiche ; mais quand il le faut, c'est un miracle. Il a son heure, où il est le représentant plénier du Christ ; il a son moment divin, où, tout homme de chair et de sang qu'il est, il n'entend plus la voix de chair et de sang, mais la voix seule du Père céleste, engendrant son Verbe dans les cieux et faisant descendre les reflets de cette génération sur la terre.

Ce miracle ravissant, ce n'est pas pour le Pape qu'il se fait, c'est pour nous, mes Frères. Quand il s'agit d'enseigner, au nom de Dieu, la grande et noble famille de ses enfants, répandue dans tout l'univers, conviendrait-il de les nourrir de pailles creuses et de leur servir de viles noix pleines de venin ? « Si le fils demande du pain, le père lui donnera-t-il une pierre ? Ou s'il demande un poisson, lui servira-t-il un serpent ? » Ces petits enfants qui sont venus à moi tout à l'heure et qui viennent tous les jours à leurs parents catholiques, ne nous disent-ils pas avec la confiance de leurs yeux et le sourire de leurs lèvres : Ah ça, ne nous trompez pas !

Ce qu'ils disent, c'est ce que tout le monde dit dans l'Eglise, c'est ce que les Evêques disent à l'Evêque des Evêques, c'est ce que les grandes brebis comme les petits agneaux disent au Pasteur ; et si le Pasteur leur fait raison, c'est par un privilège qui est autant le leur que le sien. Le Pape est infaillible, mais c'est pour que nous soyons infaillibles. S'il a le pouvoir de ne pas tromper, c'est que nous avons le droit de n'être pas trompés. Son infaillibilité, c'est notre fortune, c'est notre gloire. Toute l'humanité participe à cet apanage du Verbe qu'il communique au moment utile à un homme, mais dont les trésors restent toujours étendus sur le globe et sur les âges. Le Pape est la lyre de l'Eglise vibrant en sympathie avec le Verbe qui est la lyre de Dieu. Aucune des deux lyres ne peut rendre une note fausse. Dieu briserait plutôt une corde suspecte à la lyre d'en bas, que d'exposer la lyre d'en haut au plus petit affront. Dites la parole mal tombée de la chaire de Pierre depuis dix-huit siècles ! C'est que Dieu ne peut déshonorer dans le temps, aux oreilles des anges et de l'univers, ce concert de vérité dont il est le coryphée avant, par delà tous les temps !

Avec tout cela, on sait l'histoire de certains Papes, objecte-t-on dans le vulgaire et même dans nos Académies. Vous la savez, est-il bien sûr ? Ne seriez-vous en rien de l'espèce crédule qui a crié si longtemps qu'Alexandre VI est mort, en damné, du poison qu'il avait préparé pour un autre, bien qu'on ait le journal authentique des sept jours de fièvre qui l'ont emporté, de l'heure de sa confession, de sa réception du saint Viatique en présence de cinq cardinaux, et de l'Extrême-Onction, qui a précédé son dernier soupir ? Cet Alexandre VI, il n'a pas moins véridiquement parlé sur la chaire de saint Pierre que n'a parlé, après lui, saint Pie V ; son siècle

a. admiré en lui le génie d'un grand prince ; et avec cela nos annales ecclésiastiques ont flétri sa mémoire. Ce n'est pas nous qui réhabiliterons quoi que ce soit de Caïphe ou de Judas ? Est-ce que les Papes n'ont pas à faire leur salut comme les autres ? Est-ce qu'ils n'ont pas à trembler plus que les autres devant le tribunal du Christ ? Est-ce que ce sont des machines à sainteté ? Non, non ; ils ont à mettre des sueurs sur leurs fronts, à lutter contre le dedans et le dehors, à prendre non la soie et les broderies d'or, mais la cuirasse, le casque et l'épée contre les esprits des ténèbres ; à s'agenouiller pour être pardonnés devant un prêtre, souvent un capucin, à qui ils donnent le pouvoir de leur pardonner, pouvant remettre les péchés des autres mais non les leurs. Ce ne sont pas des pontifes de parade, ce sont des vaillants, ce sont des humbles ; et si parfois leur pied glisse dans les fautes parce que ce sont des hommes, que l'on montre une dynastie comparable à cette dynastie de dix-huit siècles d'hommes consacrés à la virginité, qui s'ouvre par six siècles de saints, et qui, depuis deux siècles, n'a pas vu lancer contre elle une seule flèche de la calomnie ! Après tout, l'infailibilité n'est pas la sainteté, les Papes sont saints pour eux, ils sont infailibles pour nous ; et si l'on a dit à tort que saint Libère a failli, tout le monde convient qu'Alexandre VI s'est montré infailible.

Mais l'infailibilité, c'est la barrière du progrès, c'est l'étouffement des idées modernes, c'est l'arrêt de l'avenir, c'est la formule sacrée de l'entêtement ! Voilà ce que disent enfin les parleurs et les sophistes. Comme ils avancent cela ! Quel aplomb dans leurs mots à grosses ténèbres et dans les hardis escamotages de leurs idées à double sens ! De quel progrès parlent-ils ? De celui du bien ou de celui du mal ? Du progrès

de la maladie ou du progrès de la santé? Du progrès de la vie ou du progrès de la mort? Si l'infailibilité est la blanche ceinture de sable qui entoure nos continents et arrête les progrès de l'Océan quand il tempête, bénie soit l'infailibilité! Si elle étouffe des imaginations perverses, fangeuses, rapaces, sanguinaires, qui s'attaquent à l'innocence et à la paix des peuples, au bénéfice des industriels qui les exploitent et que Platon qualifie d'infâmes, bénie soit-elle! Si elle est la digue d'un avenir de larmes, si elle est le faite de la colonne divine soutenant le firmament de la vérité sur le sol de notre société menacée du chaos, si elle est l'élément sacré parmi tous les éléments profanes et infernaux, oh! vive l'infailibilité! Laissez-la frapper sur ces hommes qui veulent abaisser nos âmes et outrager nos corps, qui n'ont plus de la langue divine que quelques syllabes détournées au jeu de leur hypocrisie, ces hideux bavards qu'Athènes appelait « glossogastres », c'est-à-dire « ayant la langue du ventre », car ces chantres du progrès ne parlaient plus que ventre, au bénéfice exclusif de leur ventre, et leur Dieu, selon le mot de saint Paul, qui le dit en pleurant, c'était le ventre, *quorum Deus venter est*. Quel mal y a-t-il à ce que ces gens-là qui veulent humilier Dieu, soient humiliés? Il serait beau vraiment que l'infailibilité eût à se taire, et que la parole fût le monopole de ces charlatans qui veulent et ne peuvent manifestement se soutenir, même un peu de temps, qu'avec ce monopole! Entre le Pape et la démagogie, entre cerveau et cerveau, entre plume et plume, lèvres et lèvres, que voulez-vous? Mon choix est fait. Je vote avec saint Paul pour la gloire du Dieu vivant, *Dei viventis*, contre la gloire du Dieu ventre, *Deus venter!*

L'Eglise, d'ailleurs, mes Frères, n'est ennemie d'aucun

vrai et bon progrès, soit de l'âme, soit du corps ; et si elle fait une chasse incomparable à l'ivraie qu'on veut semer ou augmenter dans le champ du Père de famille, c'est que personne autant qu'elle n'a l'enthousiasme du bon grain. C'est l'Eglise qui a fait notre Europe la plus petite, mais grâce à elle, la plus grande des cinq parties du monde. Il n'a pas tenu à l'Eglise que le moine Roger Bacon ait, dès le XIII^e siècle, entraîné avec sa locomotive à vapeur nos navires aux mers de la Chine que visitait Marco-Polo, ou à ces rivages de l'Amérique que Christophe Colomb, un vrai Croisé, ira chercher sur un navire héroïque, frété avec les diamants sacrifiés d'Isabelle la Catholique ; il n'a pas tenu à l'Eglise que l'ouragan de fer qui s'est abattu sur l'Europe coupable du XIV^e siècle ne fût un réseau complètement bienfaisant de chemin de fer. L'Eglise est une mère : elle est éprise du génie de ses enfants ; elle en est fière ; mais elle se garde bien d'en être folle. C'est pour elle un devoir de développer sérieusement ce génie, de le garder de ses inexpériences et de ses excès, et de le conduire virilement à une parfaite et saine maturité.

Avant tout, il faut mettre du bon sens dans l'appréciation de ces choses de dixième importance, telles que la facilité des déplacements. La foi, la raison, la famille, la patrie, la santé du corps, la richesse du sol, la modération des richesses, la bonne nouvelle annoncée aux pauvres sont des biens qui ne souffrent aucune comparaison avec la commodité des transports. Celle-ci a deux faces dont l'une n'est point belle. Quel progrès y a-t-il, en vérité, à être transporté en quelques heures à deux cents lieues sur un char, fût-il orné comme un palais, si ce char emporte un être vil, un impur bien qu'illustre animal, qui va menaçant tous les coins de la terre de ses usures ou de ses luxures ? Il valait mieux laisser cette besogne en son

lieu. Il fallait la cacher et non la produire à l'univers. Les anciens avaient inventé exprès pour elle le ban ou la claie : et cette invention, qui n'a pas été brevetée, en valait bien une autre. Y a-t-il progrès à ce que le mauvais riche, que l'Évangile ne veut pas qu'on nomme, couvre sa table des mets exquis des deux mondes, des sueurs et des privations de tous les Lazares que plaint le soleil, des sollicitudes de centaines de mille employés sur terre et sur mer à qui la sanctification du jour du Seigneur est impossible, tous relevant de la gourmandise de Lucullus ? Je devrais ajouter de celle de son chien ; car le second animal a les miettes du premier, que le pauvre Lazare mourant sollicite en vain. Y aura-t-il progrès enfin si les voies ferrées et la foudre des télégraphes mettent l'univers en esclavage sous la main de quelques Babylone ou Rome antique ? Si les barrières de la liberté tombent ? S'il devient comme impossible d'être chez soi ? Si la vertu ne sait pas où se cacher sur la terre et si la dernière consolation des belles âmes de l'ancien monde nous manque, à savoir les déserts ? Voilà de quoi nous sommes menacés : et toute la terre est en voie de tomber entre les mains des ennemis de Dieu. Ce côté du progrès de la locomotion qui nous entraîne vers l'enfer, en ce monde comme dans l'autre, peut bien ne pas sourire à l'Église ; et toutes les invasions semblables des bas progrès qui s'élèvent sur les progrès sublimes, pour les précipiter et dominer, en se mettant au service du mal, lui causeront d'éternelles épouvantes.

L'Église n'est point chagrine ; son humeur n'est point mauvaise ; elle ne frappe point d'anathèmes les moyens temporels, sachant bien qu'elle-même est la reine de la création tout entière et qu'en son pèlerinage elle doit être assistée de ces moyens, l'illustre voyageuse. Mais que chaque chose soit à sa

place : l'assistance où est l'assistance, le progrès où est le progrès, les pieds à la place des pieds, la tête au lieu de la tête. L'Eglise ne sortira pas de son antique prière pour l'humanité, où elle demande à Dieu « qu'elle ne soit pas déstituée des biens temporels et qu'elle progresse par des accroissements spirituels, *ut non destituatur temporalibus, et spiritualibus proficiat incrementis* (1). Elle ne mettra pas le progrès dans la marmite d'une cuisine ou d'une locomotive ; elle y mettra seulement l'assistance humaine, en recommandant toujours de surveiller la marmite et ses prophètes, pour qu'elle ne prenne pas la place de l'homme et de Dieu. Le progrès est dans les accroissements spirituels : *spiritualibus proficiat incrementis*. Une humble femme, une pauvre fille qui n'ont point quitté leur chaumière, qui n'ont pas vu le chemin de fer, qui n'ont su que le chemin de la piété et de la charité, et sont mortes ainsi dans les roses de la jeunesse ou sous la neige des cheveux blancs, chastes, patientes, angéliques ; le mendiant Lazare qui a rendu le dernier soupir en bénissant la porte fermée du mauvais riche, voilà les êtres de progrès que le tact noble et infailible de l'Eglise exaltera toujours, et par dessus les jardins suspendus de Sémiramis.

Elle poursuivra cependant son progrès à elle parmi les décadences des soi-disant progressistes du siècle qu'elle voit cent fois rouler les uns sur les autres. Elle ira multipliant ses provinces, ses martyrs, ses confesseurs, ses docteurs, ses vierges, ses chefs-d'œuvre de science et d'art, ses triomphes au sein des empires, mais elle fera resplendir entre tous ses progrès divers, celui qui inspire, résume, couronne tous les autres : le progrès de la confession de Pierre en faveur

(1) *Orat. diei dominicæ.*

du Christ, fils du Dieu vivant. Cette confession, elle la redit toujours, mais c'est pour l'embellir sans cesse. On y voit une lumière nouvelle, on y entend de nouveaux sons : et les esprits légers de s'écrier que ce n'est pas la même confession, que l'infailibilité a failli. Ils ne savent pas que le soleil monte au ciel du matin au midi, autre et le même; ils ne comprennent pas qu'une phrase de mélodie divine contient un océan d'harmonies. L'Église, elle, trouve ses harmonies dans la confession de Pierre; elle trouve ses éclats grandissants de lumière dans le soleil de sa foi; et, à faire ses découvertes si délicates et si sublimes, elle est constamment infailible. On est effrayé de ses tentatives, on est ravi de ses succès. Elle va épanouissant de ses doigts toutes les fleurs du dogme, mûrissant tous ses fruits, lançant dans le firmament tous ses rameaux, embaumant l'air de tous ses parfums, et tout ce qu'elle fait d'incessamment neuf, de puissamment original, bien examiné par la science, bien scruté par la malignité, se trouve être la révélation faite à Pierre, et, en fin de compte, du Dieu très pur. Il semble que l'Église fait descendre avec la main des fragments du ciel; qu'elle jette ses pierres et ses diamants sur notre chemin; que le Père céleste lui a accordé des révélations qu'il n'a pas accordées à Pierre; mais non, la révélation est unique; seulement, elle progresse. Vous qui cherchez le progrès, le voilà! Est-il assez haut à votre avis? En vérité le Pape, c'est l'intelligent et beau Joseph, le pur Joseph, l'héroïque Joseph, qui préfère la mort à l'adultère avec la faveur du siècle, c'est le fils du progrès : *filius accrescens Joseph* (1). Le Progrès, c'est son nom propre dans la langue sainte : *Joseph*! Ce nom qui fut posé sur son berceau, il l'a si bien

(1) Gen., XLIX, 22.

mérité, dès le lever de son adolescence, que la profane Egypte, qui l'a reçu comme un esclave, qui l'a mis en prison comme un misérable, l'Egypte qui s'est sentie illuminée par lui et sauvée de la famine et de la rébellion, l'Egypte qu'il béatifiera quatre-vingts ans, l'appelle dans sa langue : « Sauveur du monde ! » c'est un Pharaon, subjugué par l'ascendant de sa raison et de sa sagesse, qui lui donne ce nom : *Vocavit eum lingua ægyptiaca Salvatorem mundi* (1). C'est le nom que le monde doit au Vicaire infallible de Jésus-Christ.

Mais Pharaon fit plus que donner à Joseph le titre de Sauveur du monde, il lui donna pour lui et pour ses frères la terre de Gessen. Il est temps de parler du don que les rois ont fait à celui à qui le Père céleste a donné l'infaillibilité.

Venons à Rome, cette troisième incarnation présente du Verbe incarné ici-bas.

III

Le Christ commande par le pouvoir temporel du Pape.

Rome est le lieu du Vicaire du Christ. Le Père céleste, qui a fait à Pierre la révélation de la divinité de son Fils, a marqué au livre des destinées le Capitole comme la tribune où cette révélation doit retentir. C'est le point le plus éminent du monde. Dès qu'un enfant a les yeux ouverts, il voit Rome, et aussitôt, avec le sens naïf de la raison comme avec celui de la foi, il reconnaît le Vicaire du Christ.

(1) Gen., xli, 45.

On veut empêcher cette magnificence : on ne peut souffrir que Rome continue ses destinées grandioses et resplendissantes. Les idées de Dieu et des siècles sont déclarées non avenues. Le titre de sage est donné à des utopistes, à des révolutionnaires qui sont tout simplement des fous, car ils ébranlent, avec l'histoire chrétienne tout entière, tout l'univers chrétien, tout ce qui s'appelle la France, tout ce qui est sacré parmi les peuples, jusqu'aux bornes de leurs propres champs et aux gonds de leurs propres demeures. On a tant médité, développé, abrégé et terminé cette question romaine, l'établissement divin, la légitimité sans égale, la nécessité pour le salut de tous, à cette heure, du pouvoir temporel du Pape, que je suis prêt à laisser là cette question. Mais je me vois en face de l'Eucharistie, ce viatique éternel que le Vicaire du Christ nous donne ici-bas : comment ne pas dire quelque chose du viatique temporel que Dieu et les hommes ont donné au Vicaire du Christ ?

Dès les premiers jours de leur établissement dans le monde par le Christ, les Souverains Pontifes se sont attendus à tout, sauf au pouvoir temporel. « Quand tu étais jeune homme, au milieu du siècle, avait dit le Christ à Pierre, tu relevais ta robe avec ta ceinture et tu courais où bon te semblait : quand tu seras vieillard, *senior* (observez le nom de prêtre), on te fera étendre les mains, on y mettra la ceinture des chaînes, et on te conduira où tu ne voudras pas aller. » Ces liens amers annoncés à Pierre, Souverain Pontife, ce sont tous les exils, toutes les prisons, toutes les morts, et notamment la croix. « Il dit cela, ajoute saint Jean parlant du Christ, en montrant de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu, et après avoir dit cela, il dit à Pierre : « Suis-moi. » Tu m'as suivi au Thabor, suis-moi au Calvaire. Le Calvaire est prédestiné pour nous deux à être le trône d'où nous attirerons tout à nous à jamais.

Avec ce programme, les premiers Papes n'ont eu envie de rien et peur de rien. Ils ont envoyé à la perdition, c'est-à-dire à Satan, l'argent de tous les Simons de Samarie, en compagnie de ceux qui l'offraient; et ils s'en sont allés, le visage joyeux, à la face du Sanhédrin de Jérusalem, qui les avait battus de verges. Ils sont les hérauts de la vérité, commandés officiellement de Dieu. C'est Dieu qu'ils craignent et rien après. « *Obedire Deo*, obéir à Dieu, » voilà la devise nobiliaire de ces hommes, qui, le jour de leur consécration sacerdotale, reçoivent tous, sans exception, la libation préliminaire du martyr. Un Pape est une victime désignée solennellement aux licteurs de César. De leur cœur aimant, la miséricorde ruisselle jusqu'aux extrémités de l'univers; car est-il un meilleur vase de miséricorde qu'un cœur ardent et pur qui n'aime que la vérité? Mais il est nécessaire très souvent d'aller contre les hommes pour les sauver; il faut s'attaquer aux puissances de la terre qui les perdent et qui sont amies du mensonge et non de la vérité. Eh bien! eux se lèveront en haut; ils feront des contradictions magnifiques d'amour; ils tiendront tête à des lions aveugles pour en faire, s'il se peut, des agneaux lumineux: ils seront les glaives de la vérité, ils en seront les colonnes. Toutefois, à ces soldats détachés de tout et exposés à tout, qui ne sent la haute convenance de donner aussitôt que possible un camp retranché et une forteresse honorable dans le monde!

Rome leur fut donnée, *Roma*, c'est-à-dire « la force. » Une ville existait qu'on appelait de ce nom et qui ne le méritait pas. Elle avait conquis l'univers avec un Sénat profond en conseil et des légions incomparables en discipline. La tête d'or de Babylone, les bras d'argent de l'empire des Perses, les flancs d'airain de celui des Grecs reposaient sur ses deux jambes et ses deux pieds de fer. Mais Daniel, qui sous ses traits a

contemplé sa grandeur, a bien remarqué que les deux pieds qui portaient tant de dépouilles opimes et qui écrasaienl l'univers, n'étaient pas francs d'alliage. « Une partie des pieds, dit-il, était de fer, une autre était d'argile, *quædam autem fictilis* (1). » Rome n'était donc pas, jusqu'à présent, la force. Le premier roi de Rome a été nommé « le Petit Fort, *Romulus* », comme le dernier, sera nommé « le petit Auguste, *Augustulus*, » et celui-ci même s'appelait, de son prénom, Romulus. Entre ces deux formules, ô Rome! tu as beau placer les Scipions et les Césars, tout le génie de tes Pères-Conscrits, toute la vaillance de tes aigles, tu n'atteindras jamais que les semblants de la vraie force. Le fer de tes puissants pieds est doublé de boue; et si imposant que soit ton génie, il n'a rien qui vaille l'airain grec, l'argent persan, l'or chaldéen, il n'a surtout rien de divin. C'est un fer qui est de la fonte : c'est ce que le prophète connaît de moins solide. La Rome de César est une ville achetée par cet athée dans un encan dénoncé par Jugurtha, et l'empire de César est un cadavre de république romaine dont Cicéron n'a pas craint de faire tout haut l'autopsie !

Rome n'est devenu Rome que depuis que Pierre s'y est installé, et qu'attaché à sa croix, la tête en bas, il en a pris possession, non pas avec les pieds, mais avec la tête. Cette Rome nouvelle, pénétrée soudain d'une force divine, a secoué son fer et sa boue; elle a jeté à bas ses dieux morts, ses pontifes comédiens, ses sénateurs ignobles, sa prostituée ivre jouant sur sa Bête; elle a été la digue de l'Océan déchaîné des Barbares; elle a dompté, adouci, socialisé, divinisé tous les peuples du globe les uns après les autres; et voilà bientôt dix-neuf siècles qu'elle est debout avec ses pieds de chair si doux

(1) Dan , II, 33.

et si fermes, ses entrailles qui ne sont pas d'airain ; son cœur d'un argent plus pur que celui de Crésus ou de Cyrus, et une vraie bouche d'or, ouverte sur la terre et retentissant nuit et jour aux rayons du ciel, avec l'apostrophe de Pierre à l'Éternel Roi qui garde la Ville Éternelle : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Quand le Pontife romain parut, on s'écria d'un bout de l'univers à l'autre : *Papa!* le Pape ! C'est le nom que les anciens Grecs donnaient à leurs dieux, c'est l'exclamation de joie ou de douleur dans Homère. C'est le nom que les enfants, quittant la mamelle, improvisent encore aujourd'hui naturellement pour leur père. Ce nom de révérence et d'amour que les Grecs « chercheurs de la sagesse, » avaient heureusement porté jusqu'aux dieux, les chrétiens l'adressaient volontiers à chaque évêque, image du Christ en son Église. Saint Jérôme salue saint Augustin du nom de Pape. Mais ce nom était appliqué par tous les fidèles, et, au plus haut titre, au Vicaire incomparable du Christ, à l'Évêque des Évêques, au Père des Pères, au Divin des Divins. Sur aucun front on ne trouvait également les deux gerbes lumineuses de la Divinité et de la Paternité. Les Évêques ont ensuite abdicé avec respect, les uns après les autres, leur titre de papes devant le successeur de Pierre, et le titre de Pape lui a été conféré sans partage par toutes les langues humaines. Ce nom est une des plus grandes créations qu'ait trouvées le génie chrétien et qu'ait réalisées le travail des siècles. Il est digne, il est juste qu'après nous être tournés dans l'Oraison Dominicale vers le Père Céleste qui a révélé à Pierre ses secrets, et lui avoir dit : *Pater*, nous nous tournions vers Pierre lui-même pour lui dire : *Papa!*

Mais l'univers chrétien ne se contente pas de ce beau nom pour honorer son chef et l'organe de Dieu. Permis aux chré-

tiens progressistes de nos jours, qui n'ont d'autre pudeur que l'effronterie d'accabler de retentissantes salutations le Vicaire du Christ et de lui soustraire en même temps sa tunique, pour l'affubler d'une vieille casaque, accompagnée de crachats et de soufflets ! Nos ancêtres n'avaient pas l'idée de ces attentions-là, et ils n'y voyaient, en fait de progrès, que le progrès de la Passion, du baiser des lèvres de Judas, du lavement des mains de Pilate. Autres, toujours, avaient été nos courtoisies. Le sénateur Pudens, devenu chrétien, et voyant en Pierre l'homme prédestiné à remplacer la Rome croulante des Césars par une Rome immortelle, le Pontife qui serait appelé par tous les vents du ciel et par tous les âges de l'histoire « le Pape », Pudens descendit de sa chaise curule que ses esclaves portaient sur leurs épaules et y fit monter Pierre. Pierre fut assis au sein de cet ivoire rehaussé d'or où la main d'un artiste, qui ne savait pas ce qu'elle faisait, avait sculpté prophétiquement les douze travaux d'Hercule. Est-ce qu'un domaine temporel, c'est-à-dire un pain honorable et seigneurial, put être refusé alors à celui à qui on donnait une chaise curule ? A Jérusalem on mettait de l'or aux pieds de Pierre, qui n'en voulait pas dans ses mains. A Rome, on mit aux mêmes pieds tout ce qu'on put de terres et de maisons pour le service de celui qui servait l'Eglise des serviteurs de Dieu.

On y mit, dis-je, tout ce qu'on put, eu égard aux yeux jaloux des Césars rapaces et de leurs légistes. Que de persécutions célèbres, marquées de vingt prétextes, ont eu pour cause principale l'envahissement du pouvoir temporel du Pape ! Demandez à son diacre Laurent ! Demandez aux incamérateurs de Dèce ou de Dioclétien !

Constantin vint sur les ruines des Césars, apportant du baptême un cœur d'empereur et non de voleur. Il dota digne-

ment les basiliques qu'il fonda magnifiquement ; il remit toutes ses possessions au Pape ; et pour lui laisser toutes les facilités de la liberté et tous les honneurs, ajoutons tous les périls, d'une ville incomparable, il quitta Rome. Rome se trouva seule avec le Pape. Constantinople, la nouvelle Rome fondée par Constantin, ne s'inquiéta plus de sa sœur aînée durant trois siècles d'un déluge de Barbares, que pour achever par ses exactions, bientôt par les fureurs sanglantes d'un Iconoclaste, ce qui manquait à la barbarie. Les Papes durent sauver Rome, et la sauvèrent. Ils en furent les pères, et, par la force des choses, après des résistances sans fin qui allaient devenir hostiles au salut public, les maîtres Pépin et Charlemagne les trouvèrent et les consolidèrent dans le gouvernement des populations sauvées qui les acclamaient. La grande comtesse Mathilde amplifia par ses largesses et délimita pour jamais l'auguste et le petit royaume que le Verbe Dieu a bien voulu tenir des siens ici-bas, l'apanage que les chrétiens ont fait à leur Christ en son Vicaire, la dotation royale, non la pension alimentaire, que de nobles enfants ont constituée à celui qui est plus que leur père, qui est leur Pape. C'est l'histoire du Domaine privé de Dieu ici-bas, et de ce qu'on appelle équitablement par excellence le Pouvoir temporel. Ce pouvoir temporel est le patriarche de tous les pouvoirs temporels de l'Europe. Je n'entends pas seulement qu'il est leur doyen d'âge, mais encore qu'il est le père effectif et le modèle fondamental de tout ce qui s'appelle chez nous roi ou royaume. Le Pape a sacré Pépin à Saint-Denis et Charlemagne à Rome. Il a vu tous les Etats naissants, l'Espagne, l'Angleterre, la Russie, toutes les dynasties songeant à durer, Hugues Capet, Guillaume-le-Conquérant, Rodolphe de Habsbourg, solliciter l'appui de sa douce et énergique main. Par ses mis-

sionnaires, moines ou évêques, il a fondé une partie de nos villes et presque tous nos villages. Il n'est guère de clocher auquel ne se rattache le nom du Pape. Sur tous les coins de terre, à ce moment ou à cet autre de l'histoire, se rencontre une bénédiction romaine déposée, et les fruits durables de la vie qui l'ont couronnée promptement. L'Etat pontifical est un grain de froment qui a rendu cent mille pour un dans nos Etats civils. Il a été la graine sacrée de l'Europe. Toute civilisation morale ou matérielle sort foncièrement de lui. Quand les royaumes ont été grands, sa charge a été de les tenir sages : c'était le plus difficile. Il en a coûté un labeur effrayant, des sollicitudes, des angoisses toujours renaissantes, le petit champ du Père à chaque instant envahi par les enfants, des exils sur des exils et cent images du martyr. Mais, en somme, le Pontife-Roi a appris à régner aux rois pontifes. Comme la Rome des Césars, versant le vin de ses prostitutions à tous les rois de la terre, les avait enivrés de folie, de violence, de luxure et d'esprit de mensonge, la Rome des Papes a répandu sur le monde des idées qu'il aura toujours à subir : de sagesse, de justice, de miséricorde, de chasteté, de loyauté, d'humble et vraie grandeur, de dévouement sublime ; toutes les émanations du sang épanché du cœur du Christ au Calvaire. Elle a montré, perpétuellement réalisée chez elle, malgré la condition humaine, la république divine que Platon désirait beaucoup, qu'il comprenait peu, mais qu'il voulait voir présidée par un sage. Tous les gouvernements chrétiens ont dû se plier plus ou moins aux leçons du gouvernement modèle du Vicaire du Christ ; et si, à cette heure, chez les catholiques, chez les protestants et jusque chez les musulmans ou les païens qui nous environnent, il y a tant de choses louables dans l'ordre social, au point de vue

de la piété et de l'humanité, malgré les ébranlements divers dont tout est profondément atteint, croyez bien que c'est au pouvoir temporel du Pape, apparaissant aux yeux de tous, visité chaque jour par tous et donnant l'exemple à tous, qu'on est redevable de ce qui reste ici-bas de civilisation. Le Coran, qui se meurt, a vécu douze siècles des plagiats du Pentateuque et de l'Évangile. Nos monarchies ne se tiennent debout que parce qu'elles ont au milieu d'elles la monarchie du représentant du Verbe, qui a dit : « Par moi règnent les rois, par moi les législateurs décrètent les choses justes : *Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt* (1) ».

Que viennent-ils donc déchirer cette couronne ? On disait des lois qu'elles étaient la couronne de la cité, *corona civitatis*. La loi divine, que Rome tient réalisée en permanence, c'est la couronne de l'univers, *corona universitatis*. On disait : Ne déchirez pas les lois, ne portez pas les mains au diadème de la patrie. A quoi prétendent-ils, les ennemis du pouvoir temporel ? Ils veulent lacérer le monde, lui enlever son diadème, démolir tout ce qui le soutient et le fait durer, confisquer tout ce qui le rassure et le consolide, jeter dehors la personnification sociale de la justice et de l'amour ! Ah ! ils ont donc commis de bien grands crimes, que le Pape leur est insupportable ! Leurs projets sont donc bien sinistres contre la liberté, la conscience et tous les biens des peuples, que le plus saint et le plus vaillant des rois est le point de mire de leurs coups ! Ils sont donc bien pressés par l'enfer, qu'ils ne peuvent laisser tranquille un jour sur son trône le Vicaire du Christ ! Nous valons donc bien peu, rois et peuples, en Europe, que le Pape n'y peut plus régner ! les Turcs sont à Jérusalem : il faut des

(1) Prov., VIII, 15.

Turcs à Rome ! Il y faut des Turcs baptisés renchérissant sur les Turcs sans baptême, des Turcs d'Occident qui enseveliront tout vivant le vicaire du Christ dans le tombeau de saint Pierre, ou qui l'expédieront aux Turcs d'Orient pour qu'ils l'ensevelissent dans le tombeau de Jésus-Christ ? En quels jours, ô mon Dieu, suis-je condamné à vieillir sur ce globe, pour que je sente monter à mes narines une telle fumée du puits de l'abîme ! Se peut-il qu'il y ait des chrétiens, des hommes raisonnables, des familiers du sanctuaire à qui ces monstres d'idées ne soulèvent pas le cœur, qui osent les caresser et parfois les produire en se donnant un air modéré et libéral ? Ils pousseraient des cris de feu si l'on touchait au plus petit de leurs coupons de rente : ils trouvent naturel et même délicat qu'on enlève au Pape son royaume. Il y a dix-huit siècles, ces gens-là auraient coupé les cheveux du Christ pour en extraire les parfums de Madeleine.

Si jamais ce pouvoir fut utile au Saint-Siège et indispensable au monde ; combien, hélas ! je dis hélas ! c'est en notre temps ! Quand les chrétiens, pleins du Saint-Esprit, étaient avec leurs biens et leur or, comme des brebis spirituelles et filiales, aux pieds de saint Pierre, le sous-pasteur de leurs âmes, le Pasteur étant le Christ, comme disait Pierre lui-même, qui songeait à créer à Pierre un patrimoine ? Il pouvait être moins nécessaire jusqu'à l'an mil, les peuples se tenant serrés autour de la houlette du Pape, et les rois tout-puissants d'alors s'appelant Charlemagne. Mais quand « le monde fut refroidi » dans la charité, *frigescente mundo*, et que les princes violents du XI^e siècle, annonçant les princes plus violents encore du XVI^e siècle, eurent paru sur la scène, il a bien fallu que le Pape eût un petit royaume qui le mit à l'abri d'un coup de main de ses voisins formidables, assurât

le jeu de son vaste gouvernement, et lui permit d'avoir une modeste cour pour faire face à toutes les cours superbes du monde. Mais combien plus, pour les mêmes causes, ce pouvoir est-il nécessaire aujourd'hui ! Où serait l'administration universelle des Eglises, où serait décemment et tranquillement le Pape, si ce pouvoir venait à sombrer demain ? Vous parlez de pension alimentaire, assurée par dix nations catholiques. Oh ! malheureux les pères dont l'existence quotidienne dépend du bon vouloir et de la paix de leurs enfants ! Malheureux les enfants qui font un affreux complot pour arracher à leur père l'asile où il vit chez soi et l'oreiller, non d'emprunt, sur lequel il désire mourir ! Que deviendrons-nous quand le sentiment aura baissé jusque-là dans nos cœurs ? Où iront ces propriétés privées et vulgaires, auxquelles nous tenons tant, quand la propriété universelle et sacrée de l'univers catholique ne sera qu'un jeu pour notre méchanceté impie et stupide ?

Ils ne savent quelle raison mettre en avant pour couvrir le brigandage, le sacrilège, le tremblement de terre d'un pôle à l'autre qu'ils appellent de leurs vœux. Il faut un changement, disent-ils, cela est nécessaire. Eh quoi, nécessaire ! Il est nécessaire que le monde s'abaisse, que sa grandeur soit terminée, que tout s'en aille aux abîmes ! Il est nécessaire que le monde finisse ! Laissez-moi vous dire la fin du monde à la chute du Pouvoir temporel.

Dieu, fatigué de la race de David, qui avait rabaissé et corrompu ses prêtres, résisté en face à ses prophètes, égorgé le Pontife Joïada, entre le temple et l'autel, scié en deux Isaïe, amené Jérusalem à la grande révolution, que termina la captivité de Babylone, Dieu avait chassé du trône cette race jusqu'à la venue du Messie. Sur ce trône, relevé modeste ou mo-

deste au milieu des ruines, il installa ses prêtres qui avaient ramené la nation de la captivité, ne pouvant, aussi bien, se fier à personne, en ces temps mauvais du soin de leur liberté. « La parole du Seigneur, dit le prophète Zacharie, vint à moi, disant : Prends des offrandes d'Holdaïr de Tobie, d'Ydaia..., arrivées de Babylone ; prends de l'or et de l'argent. Tu en feras des couronnes et tu les placeras sur la tête de Jésus fils de Josedec, grand-prêtre, et tu lui parleras, disant : Voici un homme ; Orient est son nom ; il sortira de lui-même, et il bâtira le temple de Jéhova. Lui bâtira le temple de Jéhova, lui portera la gloire ; et il s'assiéra, et il aura l'empire sur son trône ; et il aura le sacerdoce sur son trône ; et le conseil de paix sera entre les deux sacerdoce et l'empire ; et les couronnes seront à Hélem, à Tobie, à Idaia, à Hem, fils de Sophonias, en mémorial dans le temple de Jéhovah. » Qui ne voit dans cet événement une prophétie du Christ-Roi-Prêtre, selon l'ordre de Melchisédech, et encore une prophétie du Pape-Roi, son Vicaire ? Ils sont bénis, ces vrais israélites, venus de la riche Babylone, qui ont donné l'or et l'argent pour la double couronne de Jésus ! Cette couronne restera double dans le temple nouveau tant qu'il sera debout ; elle y restera pour la gloire des donateurs. La gloire aussi ne fera point défaut à ces Pontifes-Rois, devant qui Alexandre-le-Grand se prosternera, et qui s'appelleront un jour les Machabées. Mais un renard iduméen doit le supplanter. Hérode, bon à ses pourceaux, terrible à ses enfants, doit prendre pour lui la couronne d'or et en remettre le simulacre à un grand-prêtre de sa création et de son style nommé Caïphe. Ce grand-prêtre est de l'hérésie des Sadducéens. Il ne croit pas à la vie future. Alors ce sera l'abomination de la désolation là où elle ne doit pas être ; et alors ce sera le signal de la fin. Le sceptre

de Juda sera absolument tombé par terre : le Christ aura à descendre du ciel avec ses foudres pour le relever, mais aussi pour ne pas laisser pierre sur pierre à Jérusalem.

Ils sont bien impatients de cette destinée pour Rome, les Hérodes qui veulent y entrer ! Et ils ne savent pas que si le Seigneur, appelé par leurs forfaits, descend du ciel, ce sera pour clore les destinées, non plus de Jérusalem, mais du monde !

Ah ! qu'ils y songent, ces hommes de nuit qui entourent la Cité comme des chiens affamés : *Convertentur ad vesperam, famem patientur ut canes, et circuibunt civitatem* (1), cette meute nombreuse qui hurle autour du Vicaire du Christ au Vatican comme elle hurlait autour du Christ au Calvaire : *Circumdederunt me canes multi* (2). Qu'ils prennent garde au soleil qui s'obscurcit dans les cieux, aux étoiles sinistres qui se lèvent sur nos têtes, à la terre qui frémit sous nos pieds et menace de se fendre ! Qu'ils n'aillent pas jusqu'au bout de leur attentat ! Qu'ils s'en retournent dès maintenant en se frappant la poitrine ! Dieu n'a pas peur d'eux. Son prophète dit de leur meute : « Ils vomissent le mal avec la gueule ; des épées sont sur leurs lèvres. Qui prête l'oreille à leurs cris ? Mais vous, Seigneur, vous vous en moquerez : *Sed tu, Domine, deridebis eos* (3). Qu'ils évitent la moquerie formidable du Seigneur : qu'ils recourent, pendant qu'il est temps encore, aux grâces de sa miséricorde ! Qu'ils s'amendent, qu'ils se corrigent, qu'ils ne soient plus à aboyer sans cesse autour d'une Cité dans laquelle ils ne doivent pas en-

(1) Psalm., LVIII, 15.

(2) Psalm., XXI, 17.

(3) Psalm., LVIII, 9.

rer! Ils veulent emprisonner Dieu en son Vicaire; mais Dieu est un importun captif qui sait briser ses fers : *Impertunus vinculus*. Ils veulent le garotter par surprise, mais Dieu est un veilleur immense, sempiternel, qu'on ne surprend pas un moment : *Pervigil immensus, sempiternus*. Dieu! Dieu! C'est la science qui gouverne les cités. Contre sa politique sacrée, il n'y a pas de politique profane qui tienne. Tous les conciliabules des portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre la pierre où il a posé la Cité qui représente cette politique. Depuis dix-huit siècles passés, ils la battent de leur rage et de ses écumes : en quoi l'ont-ils amoindrie, en quoi l'ont-ils échanquée? On a mis cent fois le roi de Rome dehors, voyez comme il est bien revenu! Oh! qu'elle est magnifique, Rome, dans le triangle des reliques sacrées qui la gardent! Tant que les ossements de Pierre et de Paul dans la basilique du Vatican et dans celle d'Ostie, tant que leurs têtes unies sous l'autel de la basilique du Latran seront là (et qui osera les en ôter?), personne ne violera la Cité. La vieille Rome cachait le secret de son nom, se croyant perdue s'il était découvert. Solanus fut mis à mort pour l'avoir trahi. La Rome nouvelle ne cache pas son nom : elle ne craint pas de provoquer les jalousies, les fureurs, tous les plans de destruction : elle vous dit qu'elle s'appelle la Force, la Force de Dieu, la Force de Dieu incarnée dans Pierre! « *Dominus Petra mea et Robur meum* (1). Le Seigneur est ma pierre, le Seigneur est ma force. » Et c'est ainsi qu'elle sera jusqu'à la consommation des siècles, Rome, *Roma!*

Cependant, mes frères, demandez à ce Dieu qui soutient Rome, que la conversion des pécheurs, des impies, des insen-

(1) I Reg., xxii, 2.

sés qui l'attaquent arrive enfin. Demandez à Dieu la solution de cette question romaine qui est la question de l'univers. Demandez-lui également des bouches qui parlent fort et haut sur cette question. Il ne s'agit pas de se taire. Les chiens rôdant autour de la Cité ne se taisent pas : les chiens qui la gardent peuvent-ils être muets? Pouvons-nous être de ces chiens auxquels on donne le change, dormant et aimant les songes de ces gardiens qu'a stigmatisés le prophète? Certes, il importe à nos ennemis que nous élevions la voix, car en vérité, le salut de Rome est leur salut plus encore que le nôtre. Nous sommes assurés de l'avenir dans le temps, dans l'éternité ; mais eux !

Allez, allez, généreux Parisiens, étudiez le Christ, prêchez le Christ, vengez le Christ ! Vous l'honorez si magnifiquement dans son sacrement, ne faites pas moins dans son Vicaire, ne faites pas moins dans sa Cité : exalter le Christ dans l'Eucharistie, dans le Pape, dans Rome ! Faites cela, frères vénérables, nobles jeunes gens, tendres vierges ; et vous, mères de famille, mettez le nom de Jésus et de Marie, la mère de Jésus, la gardienne de son Vicaire et de sa Cité, sur les petites lèvres de vos enfants. Suspendus à l'entour de votre bouche, réchauffés de la tendresse de vos regards, assis sur le doux banc d'école de vos bras, ils écoutent émerveillés toutes les syllabes que vous leur envoyez. Choisissez bien ces syllabes. Prenez les devant dans leurs cœurs. Préoccupez-en les sacrés passages. Veillez à des portes si bien ouvertes. Que Jésus, accompagné de sa Mère, entre là comme dans son sacrement, dans sa personnification vivante, dans sa petite et sainte ville. Tous, petits et grands, chantons le Christ ! Il n'y a pas moyen de ne pas chanter le Christ. L'impie le chante dans ses insultes, l'homme pieux dans ses bénédictions. L'un le glorifie

de sa haine, l'autre de son amour. Tout genou fléchit devant lui au ciel, sur la terre et dans les enfers. Ah ! que votre genou fléchisse dans l'adoration sur la terre, pour fléchir au ciel dans la jubilation ! Soyons ici-bas les nourrissons du Christ, par l'Eucharistie, les sujets du Christ par le Pape, les concitoyens du Christ par Rome, et nous nous assurerons tous ces titres dans l'éternelle gloire dont l'Agneau est en effet le soleil, dont Pierre est le porte-clefs, et qui s'appelle du nom mystique de la nouvelle Rome Jérusalem !

Allons, encore un mot ! Un mot à vous, nobles Evêques : à vous, prêtres, leurs dignes coopérateurs ; à vous, sainte armée des fidèles ! Jurons ici une croisade magnifique pour la gloire de Dieu, le salut des âmes, le triomphe de l'Eglise, le maintien de la France. On doit toujours se préoccuper de la stabilité et de la hauteur de sa patrie. Puis-je souffrir que ma patrie soit petite ? Non ! Puisque les nations seront récompensées, je vous l'ai dit, dans l'autre monde, je veux ma France, mais je la veux belle dans le paradis. Des couronnes ! chœurs des anges, apportez des couronnes pour sa beauté surnaturelle, singulière, pour ses services rendus au Verbe, pour ses magnanimes tendresses envers le Saint-Sacrement, le Saint-Siège, la sainte Cité, pour les mœurs excellentes de ses enfants, pour le bon ton qu'elle aura donné à l'univers ! Que la terre de France soit illustre dans la terre des Elus !

Que le travail du sacerdoce, qui la fait telle depuis tant de siècles, ne soit jamais interrompu, qu'il ne dégénère en rien, qu'il progresse en tout ce qui plaît non pas au siècle, mais à Dieu, et que Paris apparaisse jusqu'au tour du trône de l'Eternel, reconnaissant et pieux envers les bons serviteurs de son âme chevaleresque ! C'est la grâce que je vous souhaite !

LA MISSION DE L'ÉVÊQUE

DISCOURS DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE TULLE AU VINGT-CINQUIÈME
ANNIVERSAIRE DE SA CONSÉCRATION

*Prononcé le 24 septembre 1867, en présence de NN. SS. l'Archevêque de
Bourges, et les Evêques de Secz, de Limoges et de Périgueux.*

Le vingt-cinquième anniversaire du sacre de Mgr Berteaud fut célébré à Tulle le mardi 24 septembre 1867. L'Eglise donne toujours un grand éclat à ces solennités ; elle en fait comme de toutes ses fêtes un enseignement ; elle apprend ainsi aux peuples de quel respect doit être entourée une autorité qui s'appuie uniquement sur la foi et la conscience des peuples. Cet anniversaire fut donc célébré avec pompe et selon le programme habituel. L'Archevêque de Bourges, les Evêques de Séz, de Limoges et de Périgueux assistaient à la cérémonie ; quatre cents prêtres, accourus de tous les points du diocèse et des diocèses voisins faisaient cortège à l'Evêque de Tulle. Mais ce qui marqua cette fête d'un caractère peut-être unique, ce fut la manifestation toute spontanée de la ville de Tulle. Les travaux furent interrompus, les magasins fermés, et, le soir, toutes les maisons s'illuminèrent. Le peuple fut, toute la journée, dans les rues et dans les églises, pour jouir du bonheur de son Evêque et pour l'acclamer, tout entier à la joie, à une joie enthousiaste et naïve : il fêtait un père.

Le matin, à la grand'messe, le Métropolitain, Mgr de la Tour d'Auvergne, parla et prit pour texte de son discours le sujet qui convenait le mieux à la circonstance. Il dit *ce que c'est qu'un évêque* ; c'était la plus délicate manière de louer le héros de la fête devant son peuple qui retrouvait dans ce-

lui qu'il admirait depuis vingt-cinq ans tous les traits de l'idéal dépeint par l'orateur.

Au dîner qui suivit la grand'messe, l'Archevêque de Bourges porta un toast ; l'Evêque de Tulle ne put répondre que par ses larmes. Mais à vêpres, son émotion, qu'il domina, donna à sa parole un élan incomparable. Le discours qu'on va lire fut publié par M. l'abbé Davin sur les notes qu'il avait recueillies.

Il faut dire de ce discours plus encore que de tous les autres : C'est admirable, mais ce n'est qu'un écho affaibli de la grande voix. Comment faire entendre aux lecteurs cette parole toute d'inspiration et qui ne pouvait avoir toute son éloquence qu'au milieu de l'auditoire qui l'écoutait ce jour-là et pour lui ?

Le discours, tel qu'on va le lire, est plein sans doute de pensées élevées, originales et de ces apostrophes qui éveillent encore, dans toute âme chrétienne, une réponse émue. Les splendides images et les expressions trouvées, personnelles, y abondent ; mais hélas ! ce n'est plus lui, ce n'est plus cette parole où l'on entendait, pour ainsi dire, comme un chant de toutes les âmes qui l'écoutaient, tant il y avait de sympathie entre l'évêque et son peuple, tant son peuple communiait d'esprit et de cœur à la parole de son évêque. Et d'ailleurs, même pour qui ne chercherait ici qu'une œuvre d'art, combien de pierres tombées de la mosaïque et que la mémoire de l'éditeur a nécessairement laissé perdre !

Mes Frères,

Vous me donnez en ce jour une douce et grande leçon. Oui, ma pensée est plus ardente et l'aiguillon en est plus vif : *Cogitatio acrior et stimulus acrior* (1). Les Evêques sont venus ressusciter la grâce que j'ai reçue par l'imposition des mains et réchauffer mon zèle. Ils ont réussi. Mon cœur est tout ému, il palpite, il est embrasé. Je ne puis dire ma reconnaissance. Ce métropolitain si suave, si noble, si beau, qui me gâterait comme un père et comme un fils tout ensemble, si la sagesse ne guidait toujours sa jeunesse épiscopale, comme elle doit guider ma vieillesse, oui, il me frappait ce matin quand il versait au pied de cet autel et sur vos têtes la rosée et les parfums de son éloquence vraiment sacrée et pleine de grâce. Au moment où il vous déclarait qu'il allait mettre devant vos yeux le tableau de l'Evêque, pontife, docteur et père, attaché sur mon siège, devant vous, couvert des vêtements de ma consécration et prêt au saint sacrifice, je me disais à moi-même : « Je vais me donner des coups pendant cette instruction : *Ferrio meipsum* ». Mais je consolais mon indignité, et, de plus, je me réjouissais grandement pour l'Eglise, dont Dieu se plaît à consoler les défauts par de riches compensations, en songeant que vous aviez là, devant vous aussi, et dans ma

(1) Saint Augustin.

chaire, le successeur de celui dont saint Sidoine Apollinaire disait si bien : « Il est irréprochable ; aucun méchant ne peut le déchirer, aucun bon ne peut lui refuser la louange ! »

D'autres Frères dans l'épiscopat étaient là, sur lesquels se portaient vos regards et mes pensées. L'un est venu de loin, du siège que planta saint Latuin sur ces terres des Gaules où la race des Normands doit déployer tant de force et de piété, et où Mortagne est fière de la Grande-Trappe, comme les monts de Grenoble, de la Grande-Chartreuse. Quand naguère nous étions à Rome auprès du grand Chef des âmes, nos âmes se sont inclinées l'une vers l'autre, par leur sympathie native et l'influence du génie saint du lieu ; elles se sont nouées ; et, vieillard aimable à un vieillard, il est là embaumant ma demeure. Il était là encore, l'Evêque de la principale ville de la province par la splendeur de ses origines religieuses. Nous ne craignons pas de dire que c'est ici même que saint Martial a arrêté son pied, en apportant le soleil de l'Evangile au sein des ténèbres de l'Aquitaine ; mais, enfin, Martial a choisi Limoges pour y sceller sa chaire. La main du divin pasteur y a fixé le trône d'où il ne devait que dans douze siècles sortir à Tulle une houlette épiscopale : et chacun se plaît à y voir revivre la sagesse, la mansuétude, et, prête à se révéler au besoin, la force apostolique de Martial. Un troisième Frère était là, d'une province voisine, le successeur de saint Front, que Martial appela sur ses pas, et qui vint de Rome à la voix de Pierre. Sa grâce, sa douceur, son exquise bienveillance me sont des encouragements ; mais son amour de la doctrine, son dévouement énergique pour en pénétrer le sacerdoce, son zèle déclaré contre ceux qui veulent la falsifier ou l'éteindre sont le gage de bien des joies pour l'Eglise de France et pour sa mère l'Eglise romaine. Voilà mes enseignements aujourd'hui, voilà les ai-

guillons de ma pensée plus forte, voilà les quatre roues pleines d'yeux qui semblent m'emporter dans les champs de la lumière et de la piété où un Evêque, porté sur le char divin, doit entraîner son peuple (1).

Vous, mes prêtres, vous qui êtes à moi, mais avec qui je suis moi-même à Jésus-Christ, que nous prêchons ensemble, que nous immolons ensemble, que nous incarnons ensemble dans les âmes, vous qui composez avec moi le sénat sacré, le corps « des anciens » par la maturité divine que vous donnent à tous la doctrine et l'onction, vous le « presbytère », vous êtes accourus d'un seul cœur et d'un seul élan, des montagnes, des vallées, de près, de très loin, les cheveux blancs rivalisant avec la jeunesse, autour de votre chef et de votre père. Vous êtes venus, vous avez pleuré, vous avez souri, vous avez dit à votre Evêque : « Ne défaille pas ? Que les vingt-cinq ans de joug pontifical n'inclinent pas le front de ton âme et n'alourdissent pas tes membres spirituels ! Te voilà comme la pierre précieuse au milieu de la couronne de notre collègue : continue à faire briller sur le front de l'Eglise de Tulle l'éternelle lumière dont nous allons propageant les reflets sur tous ses membres. Nous sommes les rameaux de l'arbre dont tu es le tronc ; ainsi aide-nous comme nous devons t'aider ; et que les feuilles salutaires, et que les fruits bénis continuent à se multiplier par toi, par nous, dans le peuple saint de Dieu. Les arbres plantés sur le courant des eaux célestes ne vieillissent pas ; la vigueur des rejetons efface l'âge de la tige et la décore de jeunesse ; et « sa feuille ne tombera pas, et tous les fruits qu'elle fera prospéreront (2) ». Merci, mes dignes coopérateurs ; merci, mes enfants !

(1) Ezéch , x, 9.

(2) B. 1, 3.

Ah ! mes joies sont grandes ! Un des vôtres, un adolescent à qui j'avais imposé les mains il y a vingt ans et plus, un missionnaire des contrées brûlantes du Gange, est arrivé juste ce matin. Il s'est jeté dans mes bras avec son bâton sacerdotal, avec son front bronzé, avec sa barbe blanchie à chercher ou à garder les brebis du Christ ; il s'est remis sous ma houlette pastorale ; et nous sommes allés tous ensemble au saint autel. J'ai été bien heureux !

Mais vous, mes frères, n'êtes-vous pour rien dans la violence du doux aiguillon qui me presse ? N'avons-nous pas rencontré, sur le chemin et dans la nef mutilée et trop étroite de la basilique, la multitude de vos visages souriants, vos concours empressés, toutes les guirlandes de vos petits enfants, accourant comme des philomèles et bégayant les murmures de leurs premiers cantiques pour recevoir nos bénédictions ? Votre face était agréable comme la face des saints. La foi rutilait sur les traits antiques des fils de l'Aquitaine, sur les traits des premiers fils de la foi. Oh ! vous êtes pour beaucoup dans les agitations de ma pensée ; vous êtes un des plus forts et des plus tendres poids de mon cœur !

Mon cœur, il est bien oppressé en ce jour. Quand tout à l'heure ces vénérables Évêques, cette cohorte de mes nobles coopérateurs et moi, votre pasteur indigne, nous étions assis là-haut, sur la colline, à une table modeste dans une scène toute de famille ecclésiastique, il a plu à notre métropolitain de redire, à vingt-cinq ans de ma consécration, les vœux que j'ai faits pour mon consécrateur : « *Ad multos annos !* Pour beaucoup d'années ! » Puis, un des prêtres a fait couler de longs flots de poésie ; et un autre a récité un discours plein de doctrine, de piété, d'attendrissement. Pour moi, j'ai

répondu par des larmes. J'ai choisi ce genre de réponse comme le seul qui pût traduire les émotions de mon cœur; ou plutôt je n'ai pu choisir. Ils ont frappé le vase, et sa liqueur d'amour s'est épanchée et a coulé par mes yeux. Mais portons ailleurs notre discours; les larmes pourraient couler encore.

I. — Un prêtre, oracle des Évêques du concile de Trente, le compagnon et le successeur de saint Ignace de Loyola, le grand Lainez, accablé de travaux apostoliques, renouvelait tous les jours au saint autel ses vœux religieux, couronnés du vœu de renoncement aux dignités mêmes de la religion; et content du Dieu seul qu'il allait immoler, dont il allait se nourrir, dont il allait s'abreuver, il disait : « *Placet mihi quod promisi*. Ce que j'ai promis me plaît. » Et moi aussi, mes frères, moi qui ai les âmes sur ma tête, toutes les âmes de ce diocèse, moi qui ai sur ma tête les années, et qui m'approche du dernier jour qui viendra certainement, je dis sous ce double fardeau : « Ce que j'ai promis le jour de mon sacre, me plaît! Chanter le Christ, élever les âmes pour lesquelles il est mort, chasser la nuit, aider à vaincre à la lumière, haïr l'erreur et le mal et n'avoir que de l'amour pour les hommes, cela me plaît : *placet mihi* Veux-tu prêcher l'Évangile? — *Volo*, je le veux! — Veux-tu observer et enseigner la chasteté et la sobriété? — Je le veux. — Veux-tu garder en toi-même l'humilité et la patience et l'enseigner semblablement aux autres? — Je le veux. — Veux-tu être affable et miséricordieux aux pauvres? aux pèlerins, et à tous les indigents à cause du nom du Seigneur? — Je le veux! — Veux-tu t'attacher à la Croix? Je le veux, *volo!* »

Voilà ce qui me fut demandé, voilà ce que je répondis. Eh bien! ce que je voulais alors, je le veux aujourd'hui, je

le veux, *volo, volo!* Et avec l'aide de Dieu, cette volonté sera le bâton de ma vieillesse, comme elle fut le nerf de mes années fortes; et je n'interromprai ce *volo* de mon sacre que pour rendre à mon Dieu cette âme qui l'a proféré et qui le profère!

Allons! allons! c'est pour vous tout cela, mes frères, c'est pour vous que nous travaillons. Un Évêque est chargé de préparer des aliments à vos âmes, et pour parler hardiment mais justement, à Dieu lui-même. Dieu est un affamé sublime: Il se suffisait dans l'éternité. Son Verbe, en qui il met toutes ses complaisances, est son idéal achevé et son festin égal à lui-même. L'Esprit-Saint est son ivresse, son feu, son rafraîchissement infini. Mais, en nous créant, Dieu s'est créé des besoins. Il est devenu affamé, altéré. « J'ai soif, » a-t-il dit par la bouche de son Verbe incarné, expirant sur la croix, non de cette croix, mais de son amour: *Sitio* (1). Il a soif des âmes. C'est pour cela qu'il est avec nous « jusqu'à la consommation des siècles (2); » et qu'après cette consommation il dira à ses élus: « Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le jet des fondements du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire (3). » Dieu ayant ces appétits qui l'honorent et nous honorent tant, il faut qu'il soit dignement servi. Or, une âme ne peut être le mets et le breuvage de Dieu qu'à la condition d'être divinisée, toute détrempee dans la lumière divine, tout enflammée du divin amour. Ce n'est que transfigurée en Dieu qu'une âme

(1) Jean, xix, 28.

(2) Matth., xxviii, 20.

(3) Matth., xxv, 34, 35.

devient sapide au palais divin. C'est à cette illumination, à cette inflammation, à cette transfiguration que travaille le sacerdoce, c'est-à-dire la corporation des hommes sacrés. Notre ministère est la culture des âmes par les clartés de l'Évangile de Dieu et par les vertus des sacrements de Dieu, afin qu'étant nourries de Dieu, Dieu se nourrisse d'elles. Nous vous supplions « par la miséricorde de Dieu » comme l'apôtre, de faire de vos corps une hostie vivante, sainte, plaisant à Dieu, l'instrument de votre culte spirituel (1) afin que vous soyez tout entiers « une oblation et une hostie à Dieu, d'agréable odeur (2) ». Nous ne voulons pas que Dieu ait des nausées. Loin d'ici les impurs qui soulèvent son cœur et le font s'écrier : « Les chiens dehors (3)! » Loin les tièdes dont il est réduit à dire : « Je commencerai par vous vomir de ma bouche (4)! » Il faut que nous lui soyons semblables par l'intelligence surnaturelle de la foi, le cœur surnaturel de la charité, sans altération d'unité avec lui, ni d'unité les uns avec les autres, pour que, ruminant inénarrable, si j'ose employer cette image, il nous dissolve, sans nous confondre, dans la limpidité de son être et dans la béatitude de sa vie. « Que tous ils soient un comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, afin qu'ils soient un en nous-mêmes, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. La clarté que vous m'avez donnée, à moi, je la leur ai donnée, à eux, afin qu'ils soient un comme nous sommes un (5). » C'est la prière du Christ après sa dernière cène ici-bas, c'est son testament, c'est

(1) Rom., xii, 1.

(2) Ephes., v, 2.

(3) Apoc., xxi, 13.

(4) Apoc., iii, 13.

(5) Joan., xvii, 21, 22.

la prière quotidienne, c'est le testament de tout Évêque au milieu du troupeau, où sa charge est de représenter, au sommet sacerdotal, le Christ lui-même.

Les Évêques sont par excellence cette « profession déifique ; *deificam professionem*, » comme saint Ambroise appelle le sacerdoce ; (1) ces « faiseurs de Dieux : *Deos facientes*, » (2) comme saint Grégoire de Nazianze les appelait avant lui ; « ces déificateurs, » comme a dit, avant tous, l'astre de l'Aréopage, qui est venu se coucher sur nos Gaules, le grand saint Denys, écrivant de la hiérarchie ecclésiastique qu'elle est « inspirée de Dieu, et divine, et d'une science, énergie et perfection déificatrice : *a deo afflata et divinæ, et theurgicæ scientiæ, et virtutis, et perfectionis* (3). »

Mais, ce n'est pas l'homme seulement, à la déification duquel nous coopérons. Que les princes trop matériels du monde matériel daignent nous prêter l'oreille !

Dieu n'est occupé que d'une chose : de déifier l'univers. C'est un but final toujours présent à ses yeux. C'est pourquoi, le jour même de la naissance de l'univers, quand il était dans ses langes et dormait, pour ainsi dire, son premier sommeil, l'Esprit-Saint, la Vertu personnelle de Dieu, reposa sur lui et le couva de l'immensité de ses douces flammes. Le limon fut alors préparé, édulcoré ; et pendant six jours, étant anobli et illustré de plus en plus, il devint apte à recevoir une âme humaine, en attendant le Dieu de l'Incarnation. Le monde pour le corps, le corps pour l'âme, l'âme pour Dieu, c'est la loi qui a conduit Dieu dans ses œuvres, et qui devrait bien servir de règle à nos conceptions et à nos mœurs. Oui, le

(1) *De officiis*.

(2) Θεοποιούτες (Orat.).

(3) Ilier., eccles., 1, 1.

soleil et la lune de ce monde, et les étoiles, poussière de soleils dont chaque grain est un monde avec ses terres et ses lunes, tout cela est pour notre limon. Considérez ces petits enfants, portés ici sur les bras, roses entr'ouvertes sur la prairie de cet auditoire ! Dans l'argile de leurs membres, récemment tissés au sein de leurs mères, une âme est renfermée, et dans cette âme un Dieu, descendu à l'instant où une goutte d'eau a touché cette argile, avec ces mots : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il y a en eux une union, une mixtion des rudiments du néant et des sommités de l'infini, de la matière née d'hier et de l'Esprit éternel. Leur âme vit de Dieu, comme le limon vit d'elle. Dieu est à eux, et le monde ne serait pas pour eux ? Il est pour eux, du soleil le plus géant au ciron le plus invisible. C'est ce qui faisait le ravissement de David, jeune berger, quand par une nuit d'Orient, diaprée de tous ses feux, gardant ses brebis et ses bœufs, songeant aux oiseaux de l'air, aux lions de la forêt, aux monstres des eaux, tous enchaînés par le respect devant la royauté de l'homme, il s'écriait : « Vous l'avez couronné de gloire et d'honneur et vous l'avez établi sur l'œuvre de vos mains (1). » Et, disons-le en passant, si les choses constitutionnelles du monde sont pour l'homme, l'homme qui porte Dieu, à plus forte raison, les choses adventives. Les diplomates ont à le savoir, les éloquents, les rois de l'or ; ils ne sont pas de condition plus indépendante que les astres ; ils sont pour la formation qui se poursuit du corps du Christ, de l'Homme-Dieu, qui fait, des hommes, des dieux. Les haineux, les violents, les perfides, y contribueront malgré eux, énergiquement et sans relâche. C'est à Judas, c'est à Caïphe, c'est à Pilate

(1) B., VIII, 6, 7.

que nous devons la croix de notre salut. Tous les chemins de pierre ou de fer dont on couvre le globe des terres, tous ces coursiers de feu qui vont se croisant nuit et jour sur le dos des mers et selon le courant ou contre le courant des fleuves, toutes ces épées qui lancent leurs éclairs, ces canons dont on décuple le pouvoir de mort, ces fusils qui envoient la poudre, comme des étincelles sans repos, tout cela sert à la formation des élus; et quand les élus n'en auront plus besoin, les chemins seront coupés, les coursiers bridés, les épées brisées, les canons encloués, les fusils jetés aux champs, car le titre de la durée du monde, c'est l'homme, l'homme que Dieu défie pour défier par lui toute la création : *Titulus mundi homo*.

C'est ainsi qu'en travaillant, au nom de Dieu, à la déification de l'homme, nous travaillons à celle de l'univers même, non pas imaginaire, mais réelle; c'est ainsi que nous sommes les vrais hommes d'ordre et de progrès. Pendant que nos adversaires, tournant contre Dieu ce pauvre monde, s'exténuent à le tourmenter et n'entendent pas ses gémissements, ses tortures d'enfantement si bien entendues par saint Paul (1), pendant qu'ils précipitent avec une ardeur infernale sa dernière heure, nous, nous la retardons en multipliant ces justes qui retiendront le bras de Dieu tant qu'ils seront dix à Sodome, et nous disons avec saint Pierre : « Nous attendons, selon les promesses de Dieu, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habite (2)! »

Ils cherchent la paix, certains hommes, ils s'y prennent d'une singulière façon! La paix ne peut pas être dans leurs calculs d'algèbre, dans leurs travaux forcés, dans leurs rêves

(1) Rom., VIII, 22.

(2) II Petr., III, 13.

en l'air, dans leurs congrès prétendus universels, assemblés aujourd'hui, dispersés demain, oubliés après-demain. Tout cela ne change pas l'homme « selon Dieu (1), » et ne fait que le mettre sur un pied de guerre de plus en plus âpre avec ses semblables et avec lui-même; car Dieu n'étant plus là, nous, ne vivant plus de lui, lui, ne vivant plus de nous, c'est un état contre nature et la plus radicale des anarchies. Prêtez l'oreille à l'Évangile du Christ, mangez le Christ dans l'Eucharistie, soyez la pâture de Dieu, comme il veut être la vôtre, et vous aurez et vous serez la paix. Y a-t-il haine en Dieu? Y a-t-il une nuance heurtée? Y a-t-il un ton discordant? Non! tout est harmonie. Dieu est la clef de voûte de l'harmonie universelle. « Qu'ils soient un comme nous sommes un, » dit à Dieu le Christ, en faisant ses adieux à la terre. « Gloire dans les lieux hauts à Dieu, et sur la terre, paix! » ont chanté sur son berceau les anges : *Gloria Deo, pax hominibus!*

Et le Christ et ses anges, prenez-y garde, mes frères, ce sont pour vous les prêtres, les évêques, le Pape, enchaînés avec le Christ, enchaînés entre eux, enchaînés avec vous dans l'unité de la paix qui vous portent l'Évangile de la paix, vous distribuent les sacrements de la paix et sont si bien nommés par Isaïe : les anges de la paix (2).

II. — Mais cette paix, il est juste qu'elle nous coûte et que nous payions du meilleur de nos âmes quelque chose de son incomparable prix. L'Évêque qui, chaque jour, au saint autel, se tourne vers les fidèles en leur disant : « Paix à vous ! » se rappelle le salut de saint Paul aux Gaulois d'Asie : « Grâce à vous et paix de la part de Dieu le

(1) Ephes., iv, 24.

(2) Is., xxxiii, 7.

Père et de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'est donné lui-même pour nos péchés (1). » Ce n'est qu'en se donnant lui-même que l'Évêque peut donner la paix. « Surveillant, » comme porte son nom, il est le gardien de la paix publique et privée : il en doit être la victime. Dieu et le Christ lui tracent sa voie.

A dater du moment où il nous a tirés du néant, Dieu, si j'ose le dire, a eu des soucis. Ce ne sont pas les étoiles qui lui en ont donné, elles, si exactes à l'appel, dans les rangs de leurs armées ; ni la mer, si respectueuse d'un grain de sable ; ni le bœuf, ni l'âne qui connaissent la crèche de leurs maîtres ; ce sont les anges, étoiles libres, ce sont les hommes, mer livrée à son propre arbitre, animaux qui peuvent aimer Dieu ou ne l'aimer pas. Être aimé ou non, c'est la question pour Dieu. Créateur des brebis intellectuelles, les gardera-t-il sous sa houlette de pasteur ? S'en iront-elles, ne voulant pas de lui ? C'est là ce qui donne à Dieu, dans les saintes Écritures, un génie plein de soucis, et, pour parler hardiment, toutes les façons d'un inquiet. C'est le Bon Pasteur en quête de la brebis au désert ! C'est la poule au milieu de ses poussins ? C'est le Christ ! C'est l'Église, son épouse, toujours veuve et toujours féconde dans l'Esprit-Saint ici-bas ! L'Église est une grande soucieuse. Le bandeau d'un Evêque est un bandeau de soucis sacrés. Il est Pasteur, mais c'est à la place de Dieu, c'est des brebis de Dieu, c'est pour les repaître de Dieu même. « Toutes ces âmes sont à moi, » lui a dit Dieu en les lui remettant une à une par le saint baptême ! « Pais mes brebis ». Je veux qu'elles soient tiennes : *Pusce* ! mais je veux qu'elles restent « miennes » sous ta houlette : *Oves meos*. Vas tu me répon-

(1) Gal., I, 3.

dras de toutes ! N'y a-t-il pas là de quoi trembler ? Voilà les inquiétudes qui nous assiègent, M. F., voilà le fardeau sous lequel, à chaque anniversaire de sa consécration, saint Augustin poussait des gémissements et même des cris, voilà ce qui doit troubler le sommeil de tout Evêque qui a conscience de lui-même. Aussi, voyez-le courir dans les villes et dans les villages, sur les routes, par les sentiers, faisant sa visite au milieu des sept chandeliers qui sont toutes les églises de son diocèse, pour s'assurer qu'ils ont un pied toujours d'or par la foi, un flambeau toujours resplendissant par la charité. Il cherche à être docte avec les doctes, ignorant avec les ignorants, plein d'assurance avec ceux qui en ont trop, gracieusement timide avec les non hardis, tout à tous, comme sont les pères, comme sont les mères. Il est travaillé à toute heure de tourments sublimes. Il ne veut pas entrer mutilé dans l'éternité ; il faut qu'il soit complet avec son troupeau, et tout ce que ce troupeau a contenu d'âmes vraiment fidèles. Il doit pouvoir dire avec le Christ : « Père, ceux que vous m'avez donnés, je n'en ai pas perdu un seul (1). » Il est nécessaire, enfin, qu'il se rende le témoignage de saint Paul : « C'est le Christ, l'espérance, au milieu de vous, de la gloire, que nous annonçons, corrigeant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait dans le Christ Jésus. C'est à cela que je travaille en combattant : *in quo et laboro, certando* (2). »

Voilà ce que c'est que l'Evêque. Tout son troupeau est autour de lui, le regardant et lui disant : « Enfonce ta racine dans la doctrine, nourris bien tes pieds, arme comme il faut

(1) Joan, xviii, 9.

(2) Col., 1, 28, 29.

ton cœur, tiens-toi droit, que la tête soit ferme dans la région du ciel ; et ainsi redresse-nous, défaillants que nous sommes, et rattache-nous à Dieu ! » Un Evêque bien uni à Jésus-Christ et relevant les âmes ; soulevant par la parole et les sacrements les pauvres âmes de cette terre fangeuse où le péché leur fait pousser les hourgeons de la mort, et, victorieuses de ses liens, les y implique de nouveau si souvent, leur prêtant l'appui de sa tige et de ses bras ; faisant ruisseler sur elles la rosée de la grâce, qui ne se forme que dans l'air d'en haut ; les faisant reverdir, reflourir, fructifier au divin soleil dont il distille les effluves ; quelle paternelle, quelle médicinale, quelle salutaire mission ! C'est pourquoi les peuples chrétiens, entendant bien ces choses, saluent avec tant d'empressement l'Evêque et se lient si volontiers à ses flancs, comme la vigne monte à l'olivier ; à l'olivier, dis-je, au tronc mortifié, déchiré, affaissé, mais aux branches portant les rameaux de la paix et chargées des perles onctueuses de la force et de la lumière !

Tel est, mes Frères, le travail que j'ai à faire au milieu de vous. Partager les soucis de Dieu pour la déification des hommes, telle est la mission de l'Evêque. C'est sur lui qu'a été mise « en dépôt » toute « la gloire de Dieu » avec l'Evangile » (1) déployé comme un manteau sur ses épaules, afin que cette gloire décollât de là, comme d'un haut bassin, dans toute l'étendue des champs dont le doigt du Vicaire du Christ lui a tracé sur la terre le céleste enclos. Les prêtres, ses coopérateurs sont les canaux d'irrigation, et les religieux qui avoisinent le sacerdoce ou le portent si noblement, et tous ces bons fidèles dont le cœur large et vif non seulement reçoit la grâce, mais encore la fait inonder. Tous nous ramenons en-

(1) I Tim., 1, 11.

semble les âmes si multipliées et si diverses d'un diocèse à l'unité divine, dont l'Évêque est établi l'image et le nœud. On peut dire de lui, en un sens impropre, ce que saint Paul a dit, au sens propre, du Christ, qu'il était « dans la forme de Dieu » c'est-à-dire « la forme » de Dieu même. Mais il faut se hâter d'ajouter qu'il a pris, comme le Christ, « la forme d'esclave (1) ». Oui, tous vos prêtres sont vos esclaves, mes Frères ; mais votre Evêque, lui, il est la forme substantielle de l'esclavage divin, étant, pour vous tous, le Christ d'office. Il est inféodé à vos âmes. Elles sont la terre dont il ne peut s'arracher. « Laisse tout, lui a dit Dieu comme à Abraham, et viens dans la terre que je te montrerai, et je ferai de toi une grande nation et je te bénirai (2). » Mais, pour cela, il faut qu'on se laisse soi-même avec tout, selon le mot de saint Paul (3). Laisse-toi envahir de la substance d'un serviteur ; sois serviteur substantiellement ; sois une substance du servant des âmes ; c'est l'ordre du jour donné de Dieu à l'Évêque ; et c'est pourquoi l'Évêque des Evêques, le Souverain-Pontife, s'appelle le souverain Serviteur, le Serf des serfs, mais des serfs de Dieu, « à qui servir, c'est régner : » *Servus servorum Dei*.

Ils crient contre la suprématie du Pape et des Evêques ; qu'ils sachent donc ce que c'est ! Qu'ils entendent saint Paul, que saint Pierre a appelé son « Très cher Frère » et dont il a canonisé les lettres, s'écrier : « étant libre vis-à-vis de tous, je me suis fait serf vis à-vis de tous. » *Omnium me servum feci !* Et pourquoi serf ? Pour « en gagner un plus grand

(1) Philip., II, 6, 7.

(2) Gen. XII, 1.

(3) Il Cor, XII, 13.

nombre (1) : » et à qui, si ce n'est à eux-mêmes, si ce n'est à Dieu, en les rendant semblables au Dieu vivant, gain qui surpasse tout gain : *ut plures lucriferum!* Voilà le programme de notre suprématie, c'est-à-dire de notre servitude, tombé en un mot de la bouche ou plutôt du cœur de saint Paul (2). « *Utinam regnetis!* Oh ! que vous régnez ! c'est la devise de son apostolat vis-à-vis des fidèles. Il la complète en disant : « *Ut et nos vobiscum regnemus* : afin que nous aussi régions avec vous (3). » Si vous n'étiez pas si grands, si Dieu n'avait pas sur vous des vues si prodigieuses, s'il n'entendait pas faire de vous des splendides, si vous n'étiez pas destinés à être nourris chaque jour d'une pâture de clarté éternelle, vous n'auriez pas au-dessus de vous et en même temps au-dessous, ces anges montant et descendant l'échelle du ciel qu'on appelle les prêtres, et ces archanges qu'on appelle les Evêques, toute la domesticité de Dieu, ayant nom la sainte Eglise notre Mère ! Oh ! ne l'oubliez pas, la cause du sacerdoce est la vôtre. Votre avenir, vos fortunes, celles qui restent à jamais dans le monde futur et celles mêmes qui ne restent qu'un peu dans le monde présent sont sous son patronage de service et de sacrifice. Quand vous baisez la main de vos serviteurs marqués de l'onction, vous faites vos affaires. Et faisant acte de respect, vous faites acte de droit sur eux. Vous semblez me dire alors : « Evêque, n'oublie pas de nous donner ce qui est à nous, des certitudes divines, des puissances divines, des exemples divins, des dévouements divins, et, s'il le faut, des martyrs divins : tout ce qui maintient la justice, la sainteté,

(1) I Cor. ix, 19.

(2) I Cor. iv, 8.

(3) I Tim., i, 11.

et, par là, la tranquillité sur la terre, toutes les irradiations de cet Evangile qui est le manteau solaire de ton sacre, « l'Evangile de gloire du Dieu bienheureux ! »

Encore une fois, ce sont vos affaires que vous faites en vous serrant autour de vos Evêques, comme des brebis autour de leurs bergers ; nous n'avons point d'autre cause que la vôtre, mes très chers Frères : *Res vestra agitur !*

Et pourquoi donc frémissent-ils de cela ? Pourquoi ce soulèvement des gens du siècle contre les gens d'Eglise, ce monde chrétien qu'ils veulent faire laïque, je pourrais dire athée, ces Evêques du dehors, les « rois de la terre » qu'ils sont en train d'introniser Evêques du dedans, arbitres de la religion, arbitres de la famille, arbitres, le glaive en main, de tout ? *Quare fremuerunt gentis (1) ? Quare ?* Pourquoi ? Prenez garde à ce pourquoi brusque et solennel ! Dieu a voulu exprimer par là le peu de sérieux qu'il attache au soulèvement bruyant décrit par le Prophète et que nous voyons recommencer à cette heure, où ses flots, comme un océan échappé d'aventure, non seulement rugissent dans les rues de nos cités, mais viennent troubler les asiles des chaumières cachées dans les plus hauts plis de nos montagnes. *Quare ?* Qu'est-ce que cela signifie ? dit Dieu. Ils veulent briser mon joug et ma chaîne : il est bien clair. Ils crient contre mes prêtres, parce que je leur suis insupportable. Moi, Prophète ! « J'ai entendu la voix de ce peuple et tout ce qu'ils disent contre toi : ce n'est pas toi qu'ils ont rejeté, mais bien moi, afin que je ne règne plus sur eux (2). » Eh bien ! David, l'oint de mon prophète, prophète lui-même et roi tout ensemble, leur a dit ce que je ferai.

(1) Ps. II, 1.

(2) I Reg. VIII, 7.

« Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux. » Celui qui trône au milieu du firmament solide où les étoiles se jouent dans l'infini, se rira de ces petits bruits qui se font sur une petite planète, grain de sable invisible au milieu de l'immensité : « *Qui habitat in caelis irridebit eos* : et le Seigneur s'en moquera. » Le Seigneur c'est « Jéovah, l'Être », l'Être se moquera de ces riens-là. Enfants, qui veulent éteindre, non pas le soleil de notre monde étroit, mais le soleil même de l'éternité, le Verbe fait chair, qui illumine toutes les étoiles, tous les Anges et resplendit au cœur même de la Divinité, vrai Dieu de vrai Dieu ! Misérables pygmées qui de leurs sottises ruades veulent faire assaut à ce soleil ! Dieu ne parlera pas à de tels agresseurs. Il plissera sa lèvre d'un éclair de mépris, ils verront la moue de Dieu ; et tout sera dit pour ces géants de la puérilité : *Dominus subsannabit eos*. Quand viendra ce terrible moment de la moquerie de l'Éternel, quand leur pauvre tête sera perdue, quand ils iront se briser les uns contre les autres comme des « vases de potier » alors nous les entendrons crier au sein du chaos qu'ils auront fait : « Evêques, sauvéz-nous ! » Et nous verrons leurs plus fiers s'accrocher au pan de soutane du curé le plus humble. Nous les sauverons en ce jour, s'ils peuvent être sauvés. L'ironie de Dieu commencée dans la justice, s'achèvera ainsi dans la miséricorde. Et maintenant comprenez, ô rois ; soyez instruits vous qui jugez la terre ! » Rois de ce siècle qui prenez sur vous de juger le Vicaire du Christ, du « Roi immortel des siècles » et les successeurs des apôtres destinés à juger le monde avec les Anges mêmes qui l'ont fait tomber (1). Instruisez-vous, *Erudimini*. Sortez de la rudesse, sortez de la

(1) Cor. vi, 3,

barbarie, myopes grossiers qui vous imaginez être les oracles de la civilisation ! Sortez aujourd'hui ? il n'y aura peut-être pas de demain pour vous ! Sortez à l'instant, sortez ! *Et nunc erudimini !*

Que Dieu nous accorde toutes ces grâces, M. F., et qu'il nous garde de tous ces malheurs ! Le sacerdoce a fait la France ; le laïcisme n'a fait que la révolution. Puissent les laïques s'en souvenir et aussi les Evêques ! Et puissions-nous tous, pères et fils, rester dans la sainte et antique concorde, qui a inauguré toutes nos félicités et toutes nos gloires, et qui ne peut finir qu'avec elles.

Nous ne prétendons pas être sans fautes, bien que nous portions la vérité irrépréhensible et l'unique salut. Chaque jour nous confessons nos péchés au pied du saint autel, et nous qui pardonnons aux hommes de la part de Dieu, nous demandons à Dieu et aux hommes qu'ils nous pardonnent. Nous le faisons d'un cœur empressé et sincère, pasteurs invitant nos brebis à la pénitence, qui est la condition obligée pour chacun de toute clarté et de tout bien. Aujourd'hui, dans ce grand anniversaire, après ce quart de siècle d'épiscopat, je suis obligé de passer ma vie en revue devant vous. J'ai à vous rendre compte de mon gouvernement comme j'aurai bientôt à le faire au tribunal de Dieu, et comme je le ferai, bon gré, mal gré, au Jugement dernier, où nos âmes apparaîtront sans voile les unes devant les autres, à la splendeur complète de l'Éternité. Je me livre aujourd'hui à vos jugements. Je vous confesse mes offenses, mes défaillances : j'en suis confus et tremblant. Priez pour moi, afin que Dieu ne me regarde pas d'un œil sévère et que mes manquements trouvent grâce et pitié devant son cœur trois fois paternel. Demandez que je ne défaille pas dans la voie, et que le via-

tique de force, la manne que je prends chaque matin au saint autel, réchauffe mes vieux ans et empêche, comme à Moïse, mes yeux spirituels de pâlir, et ma bouche, qui porte l'Évangile, d'être ébranlée jusqu'à ce que l'heure sonne, qui doit terminer mon long service pour vous. Suppliez Dieu que je lui sois agréable jusqu'à la fin et profitable à vos âmes. Dites à Celui qui est le maître des dons pour vous et pour moi : « Il faut qu'il nous soit utile ! » et dites-moi : « Courage, courage, vieil Évêque ! Tu as marché à notre tête, marche toujours ! au besoin nous te porterons ! » Vous m'avez donné tant de marques de votre piété, de votre intelligence, de votre cœur, de ce cœur que Jésus-Christ seul peut et sait faire, que je compte sur vous, comme ; avec la grâce de mon ordination, j'espère que vous pouvez compter sur moi. Les fils de Jacob conduisirent leur père en Egypte, et Joseph l'installa avec eux dans la terre fertile de Gessen. Il acheva là ses jours en distribuant sur les douze patriarches ses douze bénédictions, et il se replia sur son lit pour mourir après avoir salué le sceptre du Messie et s'être écrié au milieu de ces bénédictions mêmes : « J'attendrai votre salut, Seigneur, » ou comme il disait littéralement en sa langue : « J'attends votre Jésus, Jéovah ! » J'achèverai de vieillir ainsi ; ainsi il me sera doux de mourir au milieu de vous, mes très chers Frères.

III. — Et maintenant, écoutez mon testament ; il m'est bien permis de le faire en ce jour. Aimez Notre-Seigneur Jésus-Christ par dessus tout. Tous nous devons l'aimer ; mais j'affirme que personne ne doit plus l'aimer que vous, habitants prédestinés de cette vallée.

La vallée de Tulle doit être saintement fière. Les poètes d'Athènes ne se lassaient pas de dire ses origines, qu'ils prétendaient divines, et sa maîtresse race. Nous, disons souvent,

disons haut, disons justement nos gloires dans le Christ ! Oui, c'est ici, je le crois (ce n'est point un article de foi, mais une sérieuse croyance), c'est ici qu'a été inauguré le Christianisme dans ces régions des Gaules. A Rome, où on empêche que les traditions de peu n'aient cours, notre tradition de Tulle a reçu droit de cité. Evêque, je la proclamerais en ce jour, comme je fais, avec toute mon église, le jour natal dans le ciel de notre Père, l'Apôtre saint Martial. « Dès que Martial, avec ses compagnons, atteignit les frontières des Lemovices, il se porta d'abord à *Tullum*, qui est maintenant la cité de Tutela (Tulle), où il délivra la fille d'Arnulphe, son hôte, possédée du démon. Il ressuscita le fils unique du prince Nerva, parent de l'empereur Néron, et convertit au Christ, Nerva lui-même et toute sa famille, ainsi que beaucoup d'habitants de la contrée, les purifiant dans la fontaine sacrée. C'est pourquoi les citoyens de Tulle se glorifient d'avoir, les premiers entre les peuples des Gaules, entendu le nom du Christ : *Gloriantur Tutelenses se primos inter Galliarum populos audivisse nomen Christi* (1). » Dans ma chaire en ce jour, mes Frères, je répéterai le cri d'un de nos doctes ancêtres : « O bienheureuse, notre Tulle, qui, la première de ces cités gauloises, a entendu l'Evangile, la première a vu les miracles, la première a reçu les sacrements : *O beata Tutela nostra!* » Oui, c'est ici, c'est dans ce coin retiré mais immortel de l'Aquitaine, que nos ancêtres illuminés ont commencé à fermer la bouche des Gaulois aveugles, à jeter bas leur Teutatès, à donner congé à la tourbe des démons féroces campés dans les idoles, à installer la glorieuse et suave royauté du

(1) *Officio proprio diocesis Tutelensis a S. M. Congregatione approbata ac de mandato I, ac M. J. B. P. L. Bertheaud Episcopi Tutelensis edita. Ritavii, 1863. — Die XXX Junii.*

Christ. Et ils souffrirent difficilement, à dater de ce jour, qu'on prononçât quelque autre nom d'honneur que le sien. Il leur fallait le Christ partout ; ils le mêlaient à tout avec une intelligence ravissante : c'était leur flambeau, leur vie, leur joie ; ils étaient divinement exclusifs, pour être divinement compréhensifs ; ils étaient des chrétiens pleins et contents : *Ægre ferentes aliud dici nomen.*

Arrière, en effet, toutes les recherches après cette découverte ! Après le Christ il n'est pas besoin d'investigation : *post Christum non est opus inquisitione.* Saint André, si cher à notre Aquitaine, à qui saint Martial l'a laissé comme un vivant modèle, en lui consacrant par inspiration divine la cathédrale de Bordeaux, le jour même de sa crucifixion (1), saint André dit à l'Agneau de Dieu, sitôt que Jean-Baptiste le lui eut fait voir : « Maître, où habitez-vous ? » Jésus lui montra son logis ; il l'invita à y entrer avec son compagnon ; et « ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là (2). » Puis André courut, au plus vite, à Pierre, son frère, en s'écriant : « Nous avons trouvé le Messie (3) ! » Que ce soit notre mot d'ordre, mes Frères, passons le jour de cette vie dans la demeure du Christ, ne faisant rien de grand ou de petit que sous ses ailes. Nous le tenons : usons, jouissons, rassasions-nous de lui : *Invenimus Messiam.*

O Tulle, ô ma Tulle, tu as été heureuse dès l'aurore du bonheur. Tu es comme la Bethléem de notre terre promise ; la Corrèze est le Jourdain des Gaules. Tu seras heureuse, ô ma ville bien-aimée, si tu sais rester fidèle à ton bonheur. Que personne ne te détache du Christ, sous prétexte d'un bonheur

(1) *Officio proprio diocesis. Die VII Julii.*

(2) Joan., I, 39.

(3) Joan., I, 41.

neuf. Il n'en est pas. Toutes les béatitudes sont dans cet Evangile dont saint Martial a jeté les premiers sons aux collines qui s'épanouissent en chœur autour de l'obélisque aérien de cette cathédrale. Martial répétait les oracles transcrits par saint Mathieu, l'Evangéliste, qui marche en tête des autres, le secrétaire des Apôtres, sous les auspices duquel l'onction sainte est descendue sur ma tête. Eh bien ? qu'en serait-il aujourd'hui de ce publicain magnanime s'il fût demeuré à son bureau et s'il eût laissé des livres de compte, des colonnes de chiffres, un vis-à-vis bien balancé de l'actif et du passif pour tout monument ? Qui songerait à Mathieu et qui tressaillerait à son grand et saint nom comme je fais à cette heure, comme vous faites, comme fait tout l'univers chrétien ? Il écrit l'Evangile et l'Evangile est répété par toutes les bouches, et c'est le code des codes, la loi des lois, tant que le monde, si méchant qu'il puisse être, gardera une loi et un code un peu digne de leur nom. Ce code est immuable. Il n'y aura pas un nouvel Evangile : il n'y aura que le vieil Evangile, dont le jour de fête de saint Mathieu est, par excellence, le jour de fête, l'Evangile entonné ici par saint Martial, l'Evangile, c'est-à-dire la Bonne nouvelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Heureuse Tulle, que cette Nouvelle te soit toujours bonne ! N'écoute pas les fausses, les vulgaires, les dégradantes nouvelles du siècle, l'évangile du progrès de la matière et du vice. Je ne veux pas de Tulle médiocre ; je ne veux pas de Tulle égarée ; je ne veux pas de Tulle malheureuse : je veux la Tulle des béatitudes traditionnelles de sa naissance, scellées à nouveau le jour de mon sacre : *O beata Tutela nostra !*

Frères, laissez-vous ainsi prendre aux filets d'or des saints Evangiles. « A votre parole, » au signe de votre Verbe, au

soleil de son matin qui dissipe la nuit « je jeterai le filet », disait au Christ, Pierre, le chef des Evêques : *In verbo tuo laxabo rete*. Vous le savez bien, ce mot est la devise de mon épiscopat. Avec la chaîne de ses radieuses maximes, avec ses paraboles si gracieusement nouées, si amplement étendues sur les champs, sur les cités, sur les foyers domestiques et toujours sur les âmes, que l'Évangile est bien le filet du bon Dieu ! Que votre Evêque soit jusqu'à la fin un bon jeteur de ce filet ! Le dernier des Évangélistes et leur aigle, Jean, était un pécheur sans pareil, à cent ans, alors qu'il avait presque réduit son Évangile à un mot qu'il savait dire comme le « disciple bien-aimé » qu'il était : « Aimez-vous les uns les autres ». Que je pêche ainsi de ma main défaillante, jamais découragée, et, Dieu et vous aidant, toujours récompensée !

Courage ! Il y a bien des âmes encore à prendre. Sans doute, je n'ai qu'à être fier et heureux de mon troupeau. Je l'aime bien, mon diocèse ! Tout mon cœur est à ma petite ville ! Il est défendu à l'Evêque de mettre des images sur son anneau : c'est le signe de l'alliance ; et la pierre précieuse qui brille dans l'or, c'est la figure du groupe fondu des âmes, qui est le corps de l'Eglise dont il est la tête. Je suis l'Époux ; bénie soit mon Epouse ! Elle est digne de toutes mes affections. L'image de Tulle, de ma Tulle spirituelle, est toujours devant mes yeux, et je m'élève dans ma pensée, et je dis à mon âme : « Monte ! regarde ! inspecte ! » comme faisait autrefois saint Grégoire de Nazianze, épris de son diocèse et plein d'une sollicitude conjugale et fraternelle pour tous ses nobles membres. Je vois d'ici se dérouler mes montagnes et je passe en revue mes vallées. Là sont mes villes, là mes villages : la carte de mon diocèse m'est familière comme mon anneau. Dans ces vertes et mâles campagnes, j'ai à flots des

âmes chrétiennes ; et que de précieuses colombes dans les retraites de leurs rochers ! Mais j'en ai à Tulle aussi : ces colombes et ces âmes ne font pas défaut aux fleurons de ses collines et au plateau de son bassin. C'est pourquoi je chante avec David : « les cordeaux », ces cordeaux qui mesurent les partages, « me sont tombés à moi, distingués : *Funes ceciderunt mihi in præclaris* (1). » Il y a des lacunes, cependant, des ombres, des oublis ; il y a des poissons rebelles aux divins filets ; des jeunes gens emportés dans les sentiers de l'Enfant prodigue ; des vieillards que l'on compte, il est vrai, mais que l'on peut compter, hélas ! qui, sous la main de la mort, n'ont pas dit encore au Dieu crucifié : « Souvenez-vous de moi, » maintenant que vous êtes « venu dans votre royaume (2) ». Je ne désespère pas ; je suis responsable de chacun ; j'attends de tous leur salut et mon repos. Mais demandez, mes Frères, que l'Evêque de ces malheureux errants ne se lasse jamais de leur faire appel, d'avoir pour eux des obstinations d'amour, et de leur tendre, avec sa main, son anneau, qui est leur propre image due à Dieu. Que son cœur ne soit plus endommagé : que ses soucis tendus aient leur soulagement : que ses douleurs cuisantes soient de proche en proche remplacées par des joies pareilles ; que ses travaux, enfin, diminuent peu à peu avec sa vie et aboutissent à une couronne complète des siens sur son cercueil, devant son Juge et le leur !

Que Notre-Seigneur Jésus-Christ demeure ainsi pour vous, à tout jamais, le Dieu digne d'être aimé ! L'Incarnation, d'après saint Basile, est le renversement de l'idolâtrie et la

(1) Ps. xv, 6.

(2) Luc., xiii, 142.

délivrance de la servitude des démons et des fantômes, notamment de ceux du dedans de nous-mêmes, qu'on appelle les passions. Le Verbe fait chair est le père de la liberté, et les Evêques sont ses princes. Gardez-vous bien, chers Frères, des fantômes et des démons qui vous viennent des cités corrompues, de vingt Babylones idolâtriques, serviles, liberticides, déicides. Conservons dans nos montagnes Lemovices le pur drapeau du Christ, du Libérateur de notre race, de son Déificateur; conservons sans un nuage son incomparable soleil! « Toutes les générations me diront bienheureuse », a chanté celle qui a donné au Verbe, avec la perle orientale de sa chair virginale, toutes les générations humaines attachées à cet anneau du « Pasteur et Evêque de vos âmes (1). » Vous êtes plus que personne de ces générations : que rien ne puisse jamais vous en arracher et que ce cri : « On m'appellera bienheureuse ! » reste le cri de mon Eglise de Tulle ainsi que de Marie, de la fille de mon Christ comme de sa mère : *Beati me dicent !*

Allons ! laissez-vous tous transfigurer par le Christ, laissez-vous faire dieux d'hommes que vous êtes, par Celui qui est l'Homme-Dieu, et par le ministère des hommes qui sont « les ministres de Dieu (2). Je vous le dis au nom de tous mes vénérés Frères dans l'épiscopat qui sont ici, au nom de notre illustre et tant aimé Métropolitain ; je me le dis à moi-même en leur nom. Qu'il me soit permis de leur déclarer encore une fois, en finissant, ma joie et ma gratitude inexprimables de les voir ici réunis pour me donner en ce jour un élan et un appui qui s'étendront jusqu'à la fin de mes jours.

(1) II Petr., II, 25.

(2) II Cor., VI, 4.

Oui, entourez-moi, soyez mes excitateurs, dites-moi que nous avons à sauver des âmes, que le Dieu mort d'amour se meurt de faim, en quelque sorte, si nous n'alimentons les besoins infinis de ses infinies tendresses. Dites-moi tout ce qu'il y a dans vos cœurs d'Evêques pour reconforter le mien, ou plutôt ne me dites rien ; je sens tout et mon peuple aussi. Nous sentons ce que vous avez apporté de bien ici pour l'Evêque, pour les prêtres, pour les fidèles de Tulle. Nous le sentirons après votre départ, nous le sentirons toujours. Je vous remercie, Messieurs, des grâces apostoliques de votre présence, des paroles si hautes et si tendres de mon Métropolitain, qui sont les vôtres, de la bonne odeur de Jésus-Christ dont vous avez imprégné, et ce siège épiscopal, et cette Eglise cathédrale, et toutes les églises de ce diocèse dont les représentants sont ici. Merci de ce jour de transfiguration dans le Christ, que vous nous avez fait avec Dieu, si beau !

Qu'il soit aussi remercié de loin, sur son trône d'honneur et de douleur, l'Evêque des Evêques, l'âme des âmes, le Vicaire du Christ, qui a répandu sur cet anniversaire deux indulgences plénières, deux coupes pleines du sang Rédempteur et défiant du Christ, pleines des mérites de ses saints ! Que Dieu le bénisse sur son Calvaire, et qu'il écarte au plus vite les nuages qui retardent son Thabor ! Nous lui jurons tous obéissance, attachement, amour. « Vous savez que je vous aime ! » c'est le cri de Pierre au Christ, c'est notre triple cri à Pierre : *Tu scis quia amo te* (1). Nous n'entendons paître nos agneaux qu'au pair de la loi selon laquelle on nous paît, nous autres brebis. Qu'elle soit donc encore une fois proclamée, notre résolution de mourir, plutôt que de faillir au Vicaire infallible de la lumière et de l'amour !

(1) Joan., XXI, 15.

Mon dernier regard et mon dernier mot seront pour le Christ « mon » Christ, si j'ose dire avec saint Denys (1) « le Prince des Pasteurs » comme l'appelle saint Pierre (2).

J'ai reçu l'autre jour un tableau que m'a remis un père ou plutôt un soldat, un bon soldat de la compagnie de Jésus. C'est une image du Christ copiée à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sur le tableau consacré par quatorze siècles de vénération et de miracles, que la science vient de proclamer plus ancien que Constantin, et où la tradition reconnaît le pinceau primordial de saint Luc (3). La Vierge est debout, Mère et Reine, *astitit Regina*, ayant une robe de pourpre et un manteau d'azur qui lui sert de voile. Le soleil encadre de son propre disque sa tête : une petite croix d'or est venue marquée son voile et son front. Elle n'a pas de lis à la main, étant elle-même le plus beau des lis par sa pudeur plus qu'angélique, par sa majesté impériale, par la miséricorde inclinée de ses yeux qui semblent oublier son Fils pour se préoccuper des hommes. Ce petit Dieu est porté sur son bras gauche et touche à son cœur. La tête de l'Enfant, ceinte du nimbe solaire, au diamètre relativement plus grand, regarde le ciel pour y interroger le Père dont il dira : « Ce qui lui plaît, je le fais toujours (4). » Vêtu de la tunique que lui a faite sa

(1) *Hier. cœlest.* II, 5.

(2) II Petr., v, 4.

(3) « Au mois d'août 1860, une commission de peintres et d'antiquaires fut chargée d'en faire l'examen... Elle est grecque, et c'est l'œuvre d'un habile artiste, bien que laissant quelque chose à désirer dans les proportions et dans les ombres. La commission n'a pas osé la reporter au siècle même des apôtres, mais elle n'hésite pas à affirmer qu'elle est antérieure à Constantin et à la paix de l'Eglise. » *La Vierge de saint Luc à Sainte-Marie-Majeure*, par M. l'abbé A. Milochan ; Paris, Rafllet, in-8° de 96 pages, page 44.

(4) Joan., VIII, 29.

Mère, il bénit de trois doigts, au nom de la Trinité, les élus que sa Mère invite, en regardant à droite et au loin. Il a un livre à sa main gauche, livre fermé, qui ne doit s'ouvrir qu'à l'ordre de son Père, livre de la Bonne Nouvelle, cassette de la lumière et du baume éternel. C'est une leçon pour les « ministres du Christ » (1). C'est celle de l'Évangile mis sur mes épaules, en face des autels, au milieu du peuple saint, que la Providence semble avoir voulu me renvoyer, à ce vingt-cinquième anniversaire, par un ange aussi.

Je la comprends, je l'accepte. Oui, il ne suffit pas de prêcher le Christ jusqu'au bout, il faut jusqu'au bout l'étudier. Le vin des Saintes Ecritures est le lait des vieillards du sacerdoce. Dieu fait homme a étudié ou fait semblant d'étudier toujours. Enfant, il a voulu apprendre la Langue sainte des lèvres de Marie, la lecture des Livres saints de l'indication de ses doigts, et la science de la Loi sainte de la bouche des Docteurs, aux pieds desquels il s'est assis dans le Temple, répondant merveilleux de douze ans (2). S'il « n'a pas appris », laborieusement comme nous, les lettres, il est bien certain qu'il a voulu les savoir. « Celui-là sait les lettres », disaient les Juifs en l'admirant, *Hic litteras scit* (3). Tout son ministère sera un commentaire en paroles et en actions des saintes Ecritures ; et, sur le lit de sa croix, il scrutait les prophéties et s'appliquait à leur minutieux accomplissement (4). Saint Paul, l'imitateur du Christ, quels besoins de vieillard nous révèle-t-il ? « Apporte, en venant, écrit-il à son disciple Timothée, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et

(1) I Gor., iv, 1.

(2) Luc, 1, vii, 15.

(3) Joan., vii, 15.

(4) Joan., xix, 28.

es livres et surtout les parchemins (1) » c'est-à-dire les papiers. Paul ne cessait de lire, il ne cessait d'écrire qu'au moment d'un service apostolique pour le Christ, et il revenait bien vite à sa chère étude, au Christ lui-même. Il faut donc étudier beaucoup, comme disait ce matin notre vaillant Métropolitain, dont le Timothée n'a pas manqué d'apporter ici, même pour deux jours, les papiers et les livres. Il n'est pas de ceux qui vantent les prétendus loisirs d'un Evêque. Il est sans cesse à préparer les remèdes, les sacrements, les médicaments, les dictames pour son peuple. L'étude est sa réfection des affaires, comme à saint Augustin ; et l'on sent bien que, pareil à l'antique image du Christ, il porte le livre de la main gauche, quand il bénit de la main droite.

Puissé-je ainsi, humble et vieil Evêque, étudier en bénissant, et bénir en étudiant, jusqu'au dernier rayon de mes yeux, jusqu'au dernier geste de ma main, jusqu'à la dernière étincelle de mon âme ! Puissé-je étudier et bénir, porté dans les bras de Marie et uni de plus en plus à Jésus ! Puissé-je arriver enfin au lieu où l'on n'étudie plus et où l'on bénit toujours, où l'on jouit du Dieu de toute science et de toute bénédiction ! Tout est à vous, mes Frères, nos études, nos prières, notre ministère, nos sollicitudes, nos années robustes, nos années blanchies, nos nuits ainsi que nos jours, pour vous conduire là, tous les troupeaux du Christ, avec tous leurs guides et tous leurs pasteurs. Tout est à vous, même les obstacles, même les ennemis, pour faire de vous tous, entre les mains de Dieu qui vous attend, des élus. « Tout est à vous, dit Paul, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses futures, tout est à vous ; vous êtes au Christ, et le

(1) II Tim. iv, 13.

Christ est à Dieu (1) ». Vous christianiser pour vous déifier, c'est à quoi, pour notre infime part, nous serons trop heureux de nous dépenser jusqu'au dernier souffle. Ainsi nous voulons être Evêques, au milieu de vous, en ce pèlerinage ; ainsi nous espérons l'être un jour dans la patrie, non plus vingt-cinq ans, mais une éternité !

Demandez que les bons serviteurs ne manquent pas à notre France !

C'est la grâce que je vous souhaite !

(1) I Cor., III, 22, 23.

DISCOURS

de Mgr Berteaud, évêque de Tulle dans l'église de Saint-André
Della Valle, à Rome.

(16 janvier 1870).

Pendant le Concile, l'Evêque de Tulle prêcha dix à douze fois dans différentes églises de Rome, à *Saint-Louis-des-Français*, à *la Trinité du Mont*, à *Saint-André della Valle*, etc. Chaque fois qu'il devait parler, la nouvelle, publiée par les journaux, courait dans Rome ; la place manquait dans l'église, et l'auditoire était comme celui de saint Pierre, le jour de la Pentecôte, composé « d'hommes religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. » On y voyait des évêques, des cardinaux, des princes romains, des étrangers de distinction. On admirait et l'on aimait plus que tout autre cette parole véritablement originale qui était en même temps si élevée et si populaire, qui vulgarisait la théologie. La Grâce, les Sacrements, la Sainte Vierge, et le Pape toujours, tels étaient les sujets de ses sermons. Un seul fut publié dans *l'Univers*, et ensuite, mis en brochure avec une préface de Louis Veuillot.

Nous ne pouvons mieux faire, pour présenter ce discours au lecteur, que de citer tout au long cette préface : c'est en quelques pages une étude excellente sur l'éloquence de Mgr Berteaud.

Dimanche 23 janvier.

« Je vous envoie le discours de Mgr l'Evêque de Tulle à *Saint-André della Valle*. Ce n'est pas une sténographie,

malheureusement, c'est une reconstruction. Vous avez la doctrine, l'ordre des idées et beaucoup de phrases textuelles ; mais enfin il a fallu y mettre du nôtre, rappeler quelques chaînons rompus, remplacer l'or ciselé par du fer.

Pour l'amour de la libre éloquence, laquelle, à mon avis, est la première éloquence ; pour l'amour de la seule littérature ; j'aurais voulu que la sténographie pût saisir le vol de cette langue de feu. Mgr Berteaud est à part, dans le groupe des orateurs contemporains. Son verbe et son action lui appartiennent uniquement. La pensée apparaît soudaine avec le même caractère de propriété. On dirait que cette *acqua vergine* bondit d'une source plus escarpée et se gonfle d'une neige plus choisie. Elle a des saveurs, un cristal, une harmonie à part. Rien n'est plus nourri, et d'une élaboration plus délicate, et mieux purgé de toute trivialité ; et en même temps, rien n'est plus véritablement simple, et d'une certaine façon plus négligé. C'est de cette négligence que La Fontaine, parlant d'une belle dame qui semblait boiter, a dit :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté.

La négligence de Mgr Berteaud est deux fois dans la nature. Ce savant, ce théologien, cet éloquent n'a de souci que de faire son devoir d'Evêque. Tout ce qui n'est pas cela n'est rien pour lui. On pourrait dire qu'il est Evêque de vocation, né pour parler de Dieu, pour enseigner Dieu, répandre la foi et confirmer dans la foi. Or, Dieu lui ayant assigné un troupeau encore naïf et séparé de la langue académique, il passe une partie de sa vie à prêcher en patois limousin. Ce sont les

prêtres de la Corrèze qui recueillent l'abondance de ses instructions, formées du miel et du vin de l'Écriture et de la moelle des Docteurs. L'habitude de parler aux petits de ce monde en présence des œuvres de Dieu mêle dans son discours ces familiarités qui froissent parfois les règles de l'art, sans jamais enfreindre ses lois. Les oreilles académiques s'étonnent ; le grand art n'est point blessé, et tout au contraire : car ces familiarités font apparaître l'homme, et c'est le profit de l'art quand l'homme paraît plus que l'orateur. D'ailleurs il faut le prendre ainsi. L'Evêque prend soin des orthodoxes, et non point des puistes. Il a une conception de la sincérité du langage et de la sincérité de l'intelligence humaine, qui l'emporte bien loin par delà toutes les précautions de la mécanique oratoire. Il supprime ces artifices, parce qu'il est selon sa nature, et selon ses goûts, et selon sa force, de prouver en faisant descendre des flots de lumière, plutôt qu'en allumant les uns après les autres de médiocres flambeaux.

Ses images sont riches et opulentes, parce que sa foi l'entretient dans un enthousiasme perpétuel des œuvres, des miséricordes et de l'amour de Dieu. Sa pensée est un chant sans fin. Ce qu'il dit, il le voit ; ce qu'il voit, il l'admire et il l'adore. Les choses extérieures, enveloppées et comme transpercées par les rayons du mystère divin, lui apparaissent magnifiques comme il les décrit. Les choses sont les ouvrages de Dieu ; les hommes sont les enfants de Dieu, des dieux en fleur, appelés par leur adoption à l'inénarrable gloire de l'union divine. Dès qu'ils sont dans leur chemin, dans leur vocation, dans leur ordre, les accidents s'effacent : il n'y a

plus de laideurs, plus de haillons, plus de douleurs ni de misères ; tout est déjà transfiguré, déjà au but, et la lyre, vibrant sous l'enthousiasme sacré, rend des sons véhéments et sublimes. Vous verrez ce que Mgr Berteaud a dit de l'infailibilité considérée comme don de Dieu fait aux hommes, afin qu'ils puissent sûrement atteindre leur fin, en suivant la voie toujours lumineuse de la vérité.

Mais il fallait l'entendre au milieu de cet auditoire incomparable que Rome lui a fourni. Quand même vous auriez toute sa parole, ce ne serait pas tout, parce que vous n'auriez pas son action ; et son action elle-même ne vous le donnerait pas tout entier, parce que vous n'auriez pas l'auditoire. Lacordaire disait : « L'orateur et l'auditoire sont deux frères qui vivent de la même vie et qui meurent le même jour. » Je l'ai senti parfois en écoutant Lacordaire lui-même, plus souvent en écoutant Montalembert ; et pour Montalembert, pendant longtemps l'auditoire fut un frère plus qu'à demi rebelle, qu'il fallait dompter et qu'il domptait. Je l'ai senti encore et pleinement, Dieu sait avec quelle tristesse poignante dans mon souvenir, en écoutant Mgr Berteaud à Saint-André *della Valle*. Assurément, il n'y a point de rapprochement à faire entre M. de Montalembert et Mgr Berteaud. Ni le lieu, ni le sujet, ni la voix, ni les hommes ne se ressemblent ; et cependant, c'était la même chose par la sincérité et l'ingénuité de l'action. Rien qui sentît l'orateur de profession ni dans l'un ni dans l'autre, rien de convenu. M. de Montalembert à la tribune n'était ni un avocat ni un professeur ; c'était un honnête homme convaincu qui soutenait son avis,

un soldat dévoué qui combattait pour la bonne cause. Il était ferme dans son sens, sur lequel il avait bien réfléchi ; il semblait n'avoir nullement préparé son discours ; son émotion n'était pas feinte, son geste n'était pas accommodé ; il n'avait point ces ritournelles de la phrase, de la voix et de la main, qui ne manquent guère chez les plus réputés et qui suffisent pour moi à gâter les endroits qu'ils doivent embellir, parce qu'ils dénoncent l'apprêt, et, pour tout dire, la fraude. Que j'ai vu d'esprits contraires pliés, emportés par la voix indignée, par le geste bref et soudain du défenseur de l'Eglise !... Hélas ! et que je voudrais n'avoir point écrit tout ceci, que je ne peux me décider à effacer, et que je laisse en tremblant, parce que mon chagrin le veut !

Donc, l'action de Mgr l'Evêque de Tulle me rappelait l'action si franche et si naturelle de M. de Montalembert ; et comme elle, elle pliait à tous les mouvements un auditoire qui, d'ailleurs, était sympathique avant d'être charmé. Ces deux frères vivaient de la même vie et n'avaient qu'un cœur. Du *palco* où l'orateur se tenait debout, visible des pieds à la tête, tombait le beau rayon de la parole, qu'il semblait lui-même tirer du tabernacle avec autant de facilité et d'allégresse qu'il en mettait à le distribuer. Ce n'était pas du tout un prédicateur ; c'était un Evêque, un Père, un homme de Dieu, et qui dominait sur la foule plutôt encore pour *ouvrir* que pour enseigner.

Mais encore une fois, je ne peux vous donner tout cela. Un mot donné par l'Evêque de Tulle ne se remplace pas par un autre mot. Le mot manquant est une pierre tombée de la mosaïque ; si vous la redemandez à l'artiste, lui-même ne la re-

trouvera pas. Il l'avait reçue mystérieusement, à l'instant même, de cet ange qu'on appelle l'inspiration ; sa main l'avait placée, non pas fabriquée. Elle était venue, elle est tombée, il ne l'a plus. Quant à la doctrine, elle reste entière, belle par elle-même, en dépit de ses ornements arrachés. »

Dieu a donné à son fils le nom de Jésus... nom ineffable ! A ce nom tout genou fléchit au ciel et sur la terre. — Les noms sont le salut des essences ; et, mes Frères, laissez-moi le dire en passant : aujourd'hui l'on brise les noms et l'on jette sur les choses je ne sais quel bruit qui doit en tenir lieu ; — aussi les idées s'altèrent, les vérités diminuent. — Dans l'origine les noms signifiaient la chose nommée. — Quand Dieu voulut embellir la demeure de l'homme, il fit passer les animaux devant Adam et il lui dit : Donne-leur un nom. Dieu crée les essences, — Adam donne les noms : *dedi essentiam, inde nomen* (1)... Mais le premier venu ne dira pas le nom du Verbe ; Dieu s'en charge ! Il se recueille, — et il le nomme Jésus. Remarquez comme ce nom est grand ! Il dit plus que le nom de Dieu lui-même. Dans l'assemblée sainte, à ce nom prononcé au milieu des harmonies, tous les fronts se courbent, les têtes s'inclinent comme les épis d'or dans un champ de blé lorsque passe une douce brise ; Jésus dit plus que Jéovah, qui retentissait si solennel au milieu des Israélites. Jéovah exprime le Dieu créateur, Jésus exprime le Dieu sauveur. Jéovah c'est le principe de l'être ; Jésus c'est le principe de la grâce et de la gloire.

Saint Augustin disait : « Quand je feuilletais les pages de Cicéron, de Virgile, j'y trouvais de belles paroles, mon oreille

(1) BOES, *De duabus naturis*.

était flattée. Cependant il me manquait quelque chose ; c'est que je n'y trouvais jamais le nom de Jésus-Christ, que m'avait appris ma mère aux jours de mon enfance (1) ! » Comme Augustin cherchez partout le nom de Jésus-Christ. Que la mère le mette sur les lèvres de son enfant avec les blanches gouttes de son lait, afin que, si ce même enfant doit un jour être doué magnifiquement, s'il sait captiver par sa parole de nombreuses assemblées, s'il doit être un homme de génie, qu'il sache parfumer ses dictées, ses paroles, ses imaginations, du nom de Jésus-Christ. Ce nom, c'est une huile précieuse, parfumée, épandue dans l'univers : *oleum effusum nomen tuum* (2).

Voilà donc ce que dit le nom de Jésus ; et pourtant, c'est singulier, il y en a qui ont de la haine pour lui, ils ne veulent pas qu'on le chante ! Nous, nous le chanterons aux villes, aux campagnes, dans les vallées, sur les collines... En chantant Jésus, j'aime mieux excéder que défaillir : *in commendando Christum, malo excedere quam deficere* (3) ! Mais rassurez-vous, mes Frères, nous n'excéderons ni ne défaillirons : car il y a ici Pierre qui nous guide, qui nous garde. C'est Pierre qui a dit : *Tu es christus Filius Dei vivi* (4). Allons ! eh bien, nous avons donc une lèvre qui a mission pour proclamer ce nom. Pierre a traversé les siècles en explanant cette parole qu'il avait dite : *Tu es...* et il l'explane magnifiquement.

Mais si cette lèvre balbutie ? C'est impossible, Dieu a choisi cet homme pour étaler devant l'univers le nom de Jésus-Christ ;

(1) S. August. Confes. lib. I.

(2) Cantic. 1, 2.

(3) Duns Scot.

(4) Matth. xvi, 16.

et il n'entend pas être descendu avec tant d'amour, avoir été jeté dans l'étable sur quelques brins de paille, pour être ensuite licencié, faute d'être connu !

Eh bien ! il y a donc à Rome quelqu'un qui le venge, quelqu'un qui le fait connaître. Un batelier vint ici tuer les erreurs du monde entier, il vint dire les hautes et fières et douces vérités. Il dit, il ne cesse pas...

Seriverius disait autrefois à son ami : Que vas-tu faire là-bas, à Rome ? Tu n'y entendras ni les périodes de Cicéron, ni les vers de Virgile. Oui, Virgile, c'est beau ; les oreilles sont flattées. Mais ces paroles virgiliennes jetées dans le monde, qu'ont-elles fait ? jusqu'où sont-elles allées ? Le monde, pour les avoir entendues, en était-il devenu meilleur, plus beau, plus pur, plus savant ? Aussi tout cela a fini ! Mais aujourd'hui il y a mieux à Rome que les périodes de Cicéron ; il y vibre dans l'air des paroles plus dignes de nos cœurs et de nos intelligences, plus fécondes que la poésie virgilienne. Les anciens disaient de ces poésies qu'elles étaient dignes d'être inscrites sur le cèdre, *digna cedro* : car le cèdre était réputé virginal. Les paroles de Jésus-Christ peuvent être inscrites sur les âmes ; les âmes humaines sont les feuillets d'un magnifique volume plein de syllabes harmonieuses tombées de la bouche du tenant de Jésus-Christ, du diseur du Verbe.

Seriverius disait encore à son ami : Tu trouveras des dieux aux yeux rouillés. Oui, ils étaient rouillés les yeux de leurs dieux : Mais aujourd'hui l'on trouve à Rome le veilleur immense, *vigil immensus* (1), qui n'abaisse jamais sa paupière. Il voit à tout, pour donner à tous : aux fleurs leur peinture, aux oiseaux la graine, aux hommes le Verbe.

(1) S. Bern. de Consid., lib. I, c. v.

Il continuait : Tu apprendras, en voyant ces dieux, que tout est caduc : *caducos deos*. Je le crois bien ! Alors c'était la mort vernissée : le vernis est ôté, les cadavres paraissent. Mais aujourd'hui il y a le Dieu vivant et les dieux par participation... Le chrétien ne craint pas la mort ; la nature entière, les peuples et les rois peuvent s'armer contre lui : *mortem non timeo* (1). C'est la formule du résidant de Rome ; sa parole est immortelle, son verbe indéfectible.

Mais si un jour Pierre allait jeter au monde un mensonge ?

Ecoutez ! Ici, il faut que je vous rappelle quelques principes.

Jésus-Christ a pris la nature humaine avec ses nobles facultés ; mais il n'a pas pris la personnalité humaine. La personne divine agit, supplée, magnifiquement... Jésus-Christ a donc revêtu de sa personnalité divine notre nature ; et c'est ainsi qu'il a pu naître, vivre, souffrir et mourir en Dieu.

Allons, eh bien ! quand Dieu choisit son diseur infallible, sans doute il y a la personnalité déjà ; mais ce n'est pas elle qui est élue, ce n'est pas elle qui est appelée... Ni la chair ni le sang ne sont les préludes de ce pouvoir, Dieu prend son élu partout, dans la prairie, au milieu des troupeaux, sur les montagnes, dans la fumée des ateliers ; mais il faut que le rayon formateur, *radius formativus* (2), soit descendu en lui, c'est donc Dieu et non la multitude qui donne ce pouvoir. Et mes Frères, remarquez bien comment il le donne ce pouvoir.

Pour créer les mondes, une parole rapide lui suffit, c'est un jeu pour lui : *Ludens in orbe terrarum* (3). Mais quand il s'agit de son Vicaire, du diseur infallible, le Verbe de Dieu

(1) S. Ignat. Antioch.

(2) S. Ephrem de sacerdot.

(3) Prov. cf. 31.

est prolix, il n'en finit pas : tant il a peur qu'on se méprenne sur ses projets ! Ecoutez :

C'est un roc inébranlable, — un pasteur vigilant et plein de tendresse ; c'est un beau philosophe qui éclaire les intelligences ; c'est un possesseur des clefs d'or qui ouvrent le ciel et ferment l'abîme.

L'homme choisi a donc sa personnalité, Dieu la lui laisse ; il en usera dans l'ordre de son activité privée. Il pourra être plus ou moins fidèle à la sainteté morale ; il reste soumis aux mêmes lois du devoir, aux mêmes exigences de la nature, aux luttes, au sacrifice. Oui, oui c'est bien qu'il ne soit pas absolument et forcément installé dans la sainteté ! Voyez-vous, ils auraient dit : Eh ! qu'avons-nous besoin de cet homme ? De quoi nous sert de le voir aller toujours droit et gagner le ciel sans effort ; il n'est pas de notre race.

Oui, ils auraient dit cela. Mais il n'en est pas ainsi, et nous sommes édifiés et excités par les beaux exemples des Papes. Il y a quelques ombres, je le sais ; que voulez-vous ? Mais combien de saints, combien de martyrs dans la série harmonieuse des représentants de Dieu ! Il y a donc l'élu, l'ordre de l'activité privée.

Mais quand il s'agit de le poser devant l'Eglise, *Dieu le fait infailible*. Ce n'est point un privilège conféré personnellement au Pape que l'infailibilité ; c'est un privilège qui lui est accordé pour nous ! Dieu le prend et lui dit : « Monte sur ce trône d'or, écoute, prête l'oreille ! les évêques, les fidèles du monde entier vont t'interroger ; réponds, affirme, décide pour les multitudes : je suis avec toi. » Voyez-vous que ce n'est pas un privilège donné à cet homme : c'est un droit pour nous, le droit de n'être pas trompés. de connaître la vérité, de sa-

voir ce que nous devons faire. Ne dites pas qu'il y a là un miracle : il n'y a pas de miracle.

Les miracles sont des suspensions des lois physiques en faveur des vérités d'un ordre supérieur. Que le physique soit employé comme argument soumis et inférieur. Oui, il y a miracle quand un mort renaît à la vie, quand des yeux éteints s'ouvrent à la lumière, quand Dieu pose la syllabe sonore sur les lèvres muettes qu'aucune parole n'a décorées... Il y a donc un ordre naturel, vous le savez bien. Mais il y a aussi un monde surnaturel. Ce monde a ses lois comme le premier, et l'infailibilité est une de ces lois ! Vous qui dites qu'il y aurait un miracle : vous ne connaissez donc pas le monde surnaturel ? Dites-moi, a-t-il donc fallu plus de temps à Dieu pour fabriquer la loi d'un docteur infailible que pour fabriquer la loi des germes, des fleurs et des animaux ? Ne savez-vous pas qu'au jour de la Pentecôte il y eut des bruits, un vent violent, des flots d'or sur la tête des apôtres ? Et de l'eau cristalline du baptême est-ce qu'il ne sort pas un petit Dieu ? Dans l'Eucharistie, vous avez le froment pur, le vin pétillant : le prêtre donne congé à ces substances, et il y a un Dieu.

Et qui fait ces grandes, ces inénarrables choses ? Ce sont les paroles du Verbe redites par un homme.

Que Pierre ne puisse errer, voilà la loi ! La dérogation à cette loi serait le miracle. Oui, ils voudraient un miracle, un miracle horrible : car ils voudraient que Dieu vînt nous dire : « Eh bien ! que l'Eglise s'enténébre ; ta parole ne sera plus infailible, Pierre ! Allons, allons ! ils ne savent plus ce qu'ils disent ; ce sont des niais ceux qui revendiquent pour eux le privilège d'être trompés. Pierre est infailible ; et nous, nous sommes infailibles aussi, mais par participation, parce que nous sommes unis avec Pierre. C'est pour protester avec lui

contre toutes les négations que nous sommes accourus à Rome. On ne nous fera pas le reproche qu'adressait le Prophète au Pontife des Juifs : « Vous n'êtes pas montés de la région lointaine... vous n'avez pas élevé des murs d'enceinte autour de la nation fidèle. » Non, on ne nous fera pas ce reproche : car nous voilà au milieu de la lutte, *stamus in prælio* (1), et nous défendrons contre tous la parole infallible.

Allons ! eh bien, soyez fiers de votre foi, puisqu'elle est infallible, développez-la dans votre âme, agrandissez-vous pour elle, ne craignez pas que par ce labeur notre nature soit détruite. Non, non ! elle n'est que subalternisée, et c'est bien qu'il en soit ainsi, car tout est harmonieux alors. N'ayez peur de rien ! Les savants viendront peut-être à vous avec leurs vases de papier, *vasu papyri*, avec leurs instruments, leurs trouvaillés et ils vous diront : J'ai lu dans les étoiles, j'ai creusé dans les entrailles de la terre, et voici ce qui est la vérité, voilà ce que vous devez croire.

Répondez-leur : C'est bien ! mais il n'y a rien au-dessus de ma foi, et rien ne peut aller contre elle : *nihil supra, nihil contra* (2) ; et si vos découvertes sont contre elle, je n'en veux pas, parce que c'est l'erreur, et vous n'avez pas le droit de m'enseigner. Est-ce qu'il y a des droits à l'erreur ? Il n'y a pas de compromis entre la vérité et l'erreur, c'est impossible. Dieu n'aime pas l'erreur, quoiqu'il soit plein d'amour, même pour les pécheurs. Ainsi qu'il le disait à sainte Brigitte : Ma fille, si une âme a fait pendant sa vie un petit bien surnaturel, je tire de mon cœur les attraits les plus doux pour l'amener sur un trône d'or.

(1) I Par. XII, 33.

(2) S. Bernard. Declan. cap. 11.

Et sainte Catherine de Sienne ne disait-elle pas : Je voudrais être gardienne à la porte de l'enfer, pour en écarter les pauvres pécheurs qui voudraient s'y précipiter ? Allons : Dieu fait mieux encore que les hommes, il fait mieux que ces saintes : il donne son propre Fils, il le donne pour les pécheurs... Dieu ne maudit pas les pécheurs, il ne maudit jamais, il dit toujours très bien, *bene dicere*, dire le bien. Dieu dit une parole magnifique, harmonieuse ; et c'est notre faute si nous l'écrivons si mal. Oui, Dieu dit très bien. Quelle belle diction que la génération de son Verbe ! Et nous aussi nous sommes une *bénédiction* de Dieu. Voyez ! quand l'Écriture parle des malheureux condamnés, que dit-elle ? *Allez maudits, au feu éternel*. Remarquez, elle ne dit pas : Maudits de Dieu ! Dieu ne maudit pas. Ils sont maudits par eux-mêmes. Ils ont *mal dit* sur leur cœur : ils y ont donné accès aux affections mauvaises, aux désirs impurs. Ils ont *mal dit* sur leur intelligence : ils l'ont repue d'erreurs. Ils ont *mal dit* sur leur chair : car ils en ont fait un instrument de mal, ils ont déposé en elle le rudiment de la mort. Ils ont *mal dit* sur leurs frères. Ils ont *mal dit* sur la création, dont ils ont troublé les harmonies suaves et douces.

Allons ! eh bien, Dieu ne maudit donc jamais. D'ailleurs, il est la miséricorde, il est plein de miséricorde, et depuis Jésus-Christ il est la miséricorde consommée. Jusqu'au moment où Marie mit au jour son doux fils, la miséricorde n'était pas consommée, Dieu n'était pas encore miséricordieux par expérience. Il fallait qu'il eût faim et soif, et qu'il subit les clous, les verges, qu'il connût la mort, qu'il fût comme un de la race humaine. Et c'est pour cela qu'il a pris quelques gouttes de sang humain dans le sein de Marie ; et c'est pour cela aussi, laissez-moi le dire en passant,

que Marie est saluée de ce nom : *Mater misericordiae* (1).

Dieu est miséricordieux : la miséricorde est comme le fond de sa nature, comme ses entrailles. Et de même que l'être à qui vous arrachez les entrailles se trouve aboli, de même Dieu ne pourrait subsister sans miséricorde. Ce sont ses entrailles, l'Écriture nous le dit : *Viscera Misericordiae* (2).

C'est nous qui le forçons à n'être pas seulement miséricordieux, mais juste. La justice est l'arsenal de Dieu ; mais c'est nous qui l'obligeons à en tirer les armes qui nous frappent (3) : *arma justitiæ*. Et encore, remarquez, mes Frères : les armes sont quelque chose d'extérieur, d'extrinsèque. La justice n'est donc pas le fond de Dieu : c'est la miséricorde ; et parce qu'il est la miséricorde, Dieu bénit toujours.

Il dit bien sur nos âmes, comme sur son Verbe, comme sur la création, comme un merveilleux artiste. Dieu peut, de son doigt divin, sculpter dans l'âme de l'homme, et faire une œuvre de bénédiction. Le démon essaye bien aussi de sculpter sur notre âme ; il voudrait bien y graver quelques paroles de mensonge, mal dire sur l'âme : mais Dieu ne le veut pas. Tout au plus le démon peut-il exciter les humeurs, agir par l'extérieur ; il peut même y jeter de la boue... La boue s'en va au lavage.

Le démon ne peut donc ni dévaster notre âme, ni la saisir, et s'il y jette des ténèbres, les paroles de la nuit, Jésus-Christ peut y jeter les paroles de la lumière ; et c'est ce qu'il va faire par le Concile. Le Verbe, en effet, est toujours armé de

(1) *Salve regina*.

(2) Coloss., III, 12.

(3) Rom., VI, 13.

son carquois retentissant; les syllabes harmonieuses de ce Verbe font comme les flèches d'or, et le Concile va lancer quelque'une de ses flèches sur le monde, et il y aura une nouvelle efflorescence de vertus, de parfums, d'harmonies.

Les erreurs sont dissipées, les nuages mis en fuite. Dieu s'obstine à frapper les erreurs, parce qu'il s'obstine à aimer les hommes, *Pereant errores, vivant homines* (1). Ils disent que ce n'est pas opportun de frapper l'erreur, de faire éclater la vérité...

Tempus faciendi, Domine : dissipaverunt legem tuam (2). C'est le moment plus que jamais de déchirer vaillamment les ténèbres, de faire descendre la tempête de lumière sur les collecteurs de nuit. L'Église ne peut errer, elle ne souffre pas l'erreur, elle ne sait pas garder un lâche silence : *Ecclesia errores non putitur nec tacet nec sicit* (3). Entendez-vous bien ! Il n'y a pas d'indignes accommodements à faire... C'est pour cela qu'on dit : le Concile est l'aurore d'un jour nouveau. Je n'aime pas ce mot-là. L'aurore dit commencement d'une chose nouvelle ; et nous n'en sommes plus à l'aurore, mais en plein midi. Le Verbe est toujours aussi radieux ; il ne subit aucune altération, même lorsqu'il se cache. Sans doute, il est resté neuf mois enseveli dans les entrailles de Marie ; mais il n'y était pas comme dans une prison obscure : il y était au large, resplendissant de gloire. Non, non ! il n'avait rien perdu de sa splendeur ; et quand la Vierge déposa sur la crèche son beau fardeau, le monde fut illuminé. *Lumen æternum mundo effudit* (4). Jésus-Christ

(1) S. Augustin, *Enarratis in psalm.*

(2) Psalm., 126.

(3) S. Aug., *De civit.*

(4) Præf., B. V.

n'est pas seulement l'aurore : c'est la grande, la pleine lumière ; et, si vous voulez une image, prenez-la des Écritures ; elle est belle, elle est très exacte : *Exultavit ut gigas* (1). C'est un géant ; et quand il brille, les tempêtes amoncelées depuis longtemps sont chassées, les nuages les plus noirs crèvent et se dissipent ; et alors c'est l'azur, c'est la lumière qui épand ses flots d'or ; c'est la mort de l'erreur, c'est la pérennité du triomphe.

Vous savez, cette épée que le Pape bénit et envoie à celui de nos rois qui a le mieux mérité de l'Église. Cette épée est aussi le symbole de Jésus-Christ. Après son baptême, Constantin prit cette arme des mains du Pape, et, comprenant que Rome était faite pour le chanteur de Dieu, il s'en alla bâtir une ville au-delà des mers (vous connaissez cette histoire), il fit peindre à la porte de son palais, et par un peintre habile, la figure d'un serpent enroulé et percé de part en part d'un glaive, le glaive que le Pape lui avait remis. Le nom du serpent était Léviathan. Mais pourquoi cela ? à quoi bon ? Constantin avait raison. Constantin voulait que tous les regards contemplassent la défaite du monstre, la force de Dieu et le bonheur de son empire. Le prince rendait hommage au glaive de Dieu. Ah ! si les princes, aujourd'hui, mettaient cette figure symbolique à la porte de leur palais ; si le poème divin, étincelant de couleurs, se montrait au vestibule des puissants de la terre, ces maisons d'or auxquelles rien ne manque que la vérité, au dire d'un ancien, tiendraient sous le regard de tous une protestation éloquente : l'erreur serait abattue dans la personne de ce

(1) Psalm., XVIII, 6.

faux augmentateur de notre race : car Léviathan, en hébreu, veut dire augmentateur.

N'est-ce pas ce qu'ils disent ? Ne les entendez-vous pas avec leurs bruits d'adjonction, de progrès, d'augmentation ? Mais l'Église aussi veut le progrès ; et eux ils ne sont que de faux ajouteurs, des léviathans. Remarquez, mes Frères, que l'Église ne veut pas que vous soyez réduits à la famine ; elle demande même pour vous les biens temporels, la sérénité de l'air... Et puis, je vous l'ai dit, la matière ne doit son existence qu'à nos sacrements : c'est parce qu'il faut une matière à ces sacrements que Dieu prodigue les fleuves, le froment, le vin. Vous le savez bien. Vous récitez comme moi cette prière : *Temporalibus non destituatur auxiliis* (1). Voyez-vous ? Mais l'Église ne se contente pas des biens matériels ; elle demande le vrai progrès : *et spiritualibus proficiat incrementis*. Nous voulons cet accroissement ; nous voulons que tous vous soyez de nouveaux Joseph, c'est-à-dire des fils toujours accroissants : *filius accrescens* (2). C'est pour cela que nous vous donnerons la vérité, le Verbe déployé ; la vérité tirée de l'écrin des Écritures, tirée de nos traditions, qui en sont la gaine d'or.

Avec plus de vérité, on va plus loin ; avec plus de lumière, on va plus droit. Et vous irez loin, et vous irez droit, et il y aura un merveilleux épanouissement du poème éternel. Vous aurez fait un grand pas dans le progrès : car vous aurez, avec plus de vérité, plus de liberté. Oui, remarquez-le, l'homme est d'autant plus libre qu'il a plus de vérité. — Dieu est la vérité, *ego sum veritas* ; il ne peut pas se

(1) *Oratio Ferial sextæ infra.*

(2) Gen., XLIX, 22. Hebd., IV, *Quadragesima*.

méprendre, ni se tromper, et c'est pour cela que sa liberté est l'archétype de toutes les libertés. — Vous serez donc réellement des fils agrandis, vous serez magnifiques, vous serez très beaux : car la liberté, c'est un diadème composé de perles précieuses, que Dieu prend à son propre diadème pour les déposer sur notre tête.

Allons ! eh bien, mes chers Frères, je suis heureux d'avoir pu vous dire ces choses. Vous allez donc tous recevoir la vérité, la liberté, le progrès, du Concile. Vous la recevrez avec bonheur, cette vérité, avec soumission. Oui ! oui ! Dieu qui gouverne toutes choses avec sagesse, force et douceur, qui donne aux plantes la chaleur et la rosée, aux flancs de l'oiselet la graine qui le soutient, à chaque être ce qui lui est nécessaire pour son développement, vous donne déjà les grâces spéciales par lesquelles vos âmes sont préparées à recevoir sa parole expliquée par le Concile. Quand cette parole aura été proclamée, vous la boirez, comme le cerf altéré boit l'eau pure des fontaines ; vous remercierez Dieu de faire de si grandes choses ici.

O Rome ! ville prédestinée ! ils voudraient s'installer dans ton sein pour y faire petite besogne ! Ils ne sentent donc pas qu'après avoir vu, avoir entendu, depuis des siècles s'épanouir, se développer la grande parole de Dieu, tu ne pourrais pas les souffrir, ces faux augmentateurs ? Autrefois, il y avait au Vatican la déesse *Lucina*, qui présidait à la naissance de l'enfant ; la déesse *Leviana* : lorsque l'enfant était né, cette déesse le soulevait doucement entre ses bras ; enfin, il y avait la déesse *Vaticana* qui touchait la lèvre de l'enfant et déposait, croyait-on, sur cette jeune bouche, le premier rudiment de la grande langue des Romains (1).

(1) Conf., *La cité antique*, par F. de Coulange.

Aujourd'hui, ils ne sont plus trois au Vatican : nous n'avons que faire de cette cohue de déesses, il n'y a que Pierre, et il met bien autre chose sur la lèvre de l'homme que le rudiment de la langue de Cicéron. Il met sur les lèvres du fidèle la première syllabe d'or du chant immortel, du chant que Jésus-Christ a chanté : *Apertio oris universi* (1).

Allons ! eh bien, vous tous qui êtes ici, lorsque Celui qui remplace la déesse Vaticane aura mis sur votre bouche cette syllabe harmonieuse, allez aux villes, aux campagnes, dans les cités, dans les hameaux, sur les collines et dans les vallées, quelque part que vous ait placés la Providence, et chantez cette syllabe du poème immortel, jusqu'à ce que nous allions redire le poème entier là-haut avec les Séraphins !

(1) S. Chrysost., *De sacerdotibus*.

BÉNÉDICTION DU DRAPEAU

DE LA GARDE MOBILISÉE EN 1871.

Le 24 janvier 1871, Mgr Berteaud bénit dans sa cathédrale le drapeau de la garde mobilisée de la Corrèze qui lui fut présenté par le colonel Feugeas. « La cérémonie liturgique, dit *l'Univers*, était terminée. L'Evêque avait prononcé avec une force particulière les paroles magnifiques qui sacrent l'étendard, et avait donné l'accolade au guerrier chargé de ce noble drapeau, couvert désormais d'une vertu mystérieuse : il sentait le besoin d'épancher son cœur devant cette foule qui l'avait suivi avec une religieuse attention. Il monte en chaire, et s'abandonnant dès le premier mot aux pensées qui l'oppressent et se traduisent en accents pleins de force et d'harmonie, il charme longtemps un auditoire ému et qui ne se rassasie pas de l'entendre. Reproduire exactement est impossible. Tous savent que l'illustre orateur ne se rend complice d'aucune publication de ses discours. Un texte en deux jetés sur un papier lui redisent mille admirables développements, qu'aucun autre œil n'y peut lire. Comme l'a dit M. Louis-Veuillot, l'audacieux qui s'essaie à resserrer les anneaux de cette chaîne, s'expose donc forcément à remplacer l'or par un vil métal. Nous affrontons ce péril dans l'espérance que les lecteurs de *l'Univers* auront plaisir à voir comment un évêque, un successeur de ceux dont Gibbon a dit qu'ils ont fait la France, sait haranguer des soldats français. »

Plus heureux que l'ange, mes chers enfants, vous pouvez donner du sang, ah ! soyez fiers de cette supériorité, elle vous rapproche de Jésus-Christ. Michel, à la tête des anges fidèles, luttait pour la gloire du Verbe, mais il lui était impossible d'orner sa victoire de la pourpre brillante des combats de la terre, Esprit pur, un flot généreux ne saurait couler de ses membres blessés ; et cependant Jésus-Christ, qui s'entend en grandeur, semble avoir décidé par son sublime exemple, que le plus bel ornement du guerrier sera l'effusion de son sang.

Cette imitation magnifique de Jésus-Christ, ce dernier degré de l'héroïsme, vous pouvez l'atteindre, vous beaux jeunes hommes, en offrant votre poitrine vaillante au fer ennemi. Oui, votre front peut être ensanglanté comme le front du Verbe mourant, votre main percée comme sa main, votre cœur ouvert et ruisselant de sang comme l'adorable cœur du Christ ! Ah ! s'il vous arrive de tomber, si l'ennemi vous fait de cruelles blessures, prenez ce sang dans vos mains, jetez-le avec amour vers le ciel, et criez. « Ah ! mon Dieu, accueillez ces représailles de ma foi ! Vous m'avez donné votre sang, voici le mien. Sauvez la France. »

Sachez-le, ce n'est pas un malheur de mourir sur un champ de bataille : le martyr est là, si la foi sait éclairer le courage. Un barbare insolent souille de son pied impie notre France bien-aimée, la terre des saints, le foyer du peuple substantiel

dans la foi ; *populus substantialis in fide*. Marchez contre ces hordes en soldats chrétiens.

Ah ! le soldat chrétien ? Savez-vous qu'il est né dans cette province Lemovice ! Savez-vous que le type illustre du soldat de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis et des croisades est comme un germe splendide, éclos pour la première fois sur les terres évangélisées par saint Martial. Ecoutez, et connaissez vos gloires, enfants du Limousin.

Le duc Etienne commandait l'Aquitaine au nom de l'empereur. Converti au christianisme par saint Martial, il ne faisait rien d'important sans prendre ses conseils. Or, voici qu'un ordre de Rome lui arrive : « Prenez, lui disait-on, quatre légions dans votre province, amenez-les en Italie, où elles serviront l'empire durant six mois. » Etienne demande au Saint s'il peut obéir à cet ordre venu d'un païen. Martial, dont le regard sans doute plongeait dans l'avenir, et en cela d'ailleurs, sage interprète de la pensée de l'Eglise, qui a toujours enseigné le respect dû aux puissances légitimes, confirme le duc Etienne dans son projet : « Partez, lui dit-il, avec les fils de l'Aquitaine. » Et comme Jean-Baptiste qui instruisait les soldats romains aux rives du Jourdain, il trace un tableau magnifique du guerrier chrétien : « Allez ! soyez les mainteneurs de la paix et de l'ordre. Que les provinces n'aient pas à souffrir de votre passage. Soyez chastes, purs, modérés dans vos désirs, cléments dans vos victoires. Sachez que le soldat chrétien est revêtu d'un sacerdoce, et que son épée ne doit sortir que pour la défense du droit. Allez ! et revenez-nous avec la gloire du héros et la vertu du chrétien. »

Etienne obéit, et nos Lemovices se distinguent par leur foi et par leur vaillance. Le succès récompensa son zèle et l'empereur, charmé de ses services, lui offre des sommes consi-

dérables : Etienne accepte, mais sa véritable récompense, il veut la recevoir à Rome, des mains de Pierre lui-même qui lui avait envoyé Martial. Oui, mes enfants, nos Lemovices allèrent à Rome ; dès le premier siècle, ils se prosternèrent aux pieds du Pontife suprême, et par un sentiment de chevaleresque générosité que notre France a toujours conservé, Etienne offre à Pierre ses richesses.

Pierre les reçoit d'une main et les rend de l'autre en disant : « Prenez et donnez à Martial pour qu'il bâtisse des Eglises. » C'est ainsi qu'en agissent les Pontifes, l'histoire en fait foi, et l'avenir ne les verra jamais faillir à ce labeur de charité immense. Leurs mains sont comme de riches corbeilles où les fleurs les plus précieuses se trouvent disposées en un bouquet mystérieux ; mais Pierre effeuille, effeuille toujours et le parfum de ses dons remplit toute la terre. Ainsi vous le voyez, vos ancêtres, vos pères, vous ont laissé le modèle du soldat chrétien. Mais quel était donc le secret de ces grandes âmes ? Comment l'héroïsme de la vertu et du courage était-il devenu si facile ? Qui les soutenait ? Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul. Ils se repaissaient du Christ. Martial le leur avait dit et je vous le répète en son nom : Repaissez-vous du Christ et mangez sa chair et vous serez des héros ?

Les hommes sans foi, entendez-les ! « Où vont-ils ces jeunes hommes ? Pourquoi s'agenouiller devant cet autel ? Quelle est la vertu cachée dans cette petite parcelle blanche qu'une main émue dépose sur leurs lèvres ? C'est un pain eucharistique, nous dit-on ; mais leur donnera-t-il la force et le courage ? Ce pain peut-il suffire à soutenir le bras d'un guerrier ? » — Sachez-le, jeunes hommes, si vous ne mangez l'Eucharistie, si vous ne vous montrez saintement affamés de

cette viande divine, les longues marches et les souffrances de la guerre vous trouveront sans force ! Ne craignez pas, chers enfants, d'innover imprudemment, en courant à cette pâture sublime, et d'introduire au sein des armées une coutume inouïe. Non ! Non ! on peut braver les railleries du sot ou de l'ignorant en compagnie d'un Sobieski qui assistait à la messe et mangeait le corps du Christ, au matin même de la bataille où il écrasait 200 000 infidèles sous les murs de Vienne. On peut sans honte communier après Don Juan qui se nourrissait du Christ le jour où la flotte chrétienne rassemblée et armée par un saint Pontife noyait dans les eaux de Lépante les galères de l'empire mahométan ? Vous faut-il une gloire française ? Turenne communiait avant les batailles et triomphait. L'Eucharistie ! le barbare du Nord ne l'a pas, c'est sa faute, il est vrai, mais enfin laissez-moi remarquer que son sol froid et infertile ne lui donne qu'à regret le froment et le vin, éléments magnifiques de la transsubstantiation. Vainqueur, il ne le sera pas : il n'a pas d'armes, car l'Eucharistie qui lui manque, est le *compendium* de toutes les armes : *Compendium armorum*, dit un saint Père.

L'ennemi pourra nous abattre un moment, répandre le sang de la France ; il croit travailler à sa fortune brutale, il ne fait que seconder l'œuvre de notre expiation nationale. Oui, nous avons péché, mais nous retrouverons le chemin de la victoire quand nous aurons repris sérieusement le chemin de nos églises et que nous aurons mêlé dans des acclamations publiques les noms sacrés de Dieu et de la patrie.

Gédéon avait reçu ordre de préparer sa troupe fidèle. Nos sages d'aujourd'hui riraient de l'armure des guerriers d'Israël, un clairon et une lampe de terre ; mais ce clairon symbolisait la prière retentissante aux pieds de Dieu, et la

lampe, l'amour divin qui remplissait leurs âmes. Gédéon leur avait dit : Avancez, et quand vous serez près des ennemis, sonnez du clairon, brisez vos lampes et criez : A Dieu et à Gédéon : *Domino et Gedeoni* ? Vous savez le reste, ils furent vainqueurs. Eh bien ! moi aussi, je vous le dis de la part de Dieu, criez au Seigneur et à la France : *Domino et Franciæ* ! et vous vaincrez ?

Un dernier mot : Clovis, le premier roi français parce qu'il fut le premier roi chrétien, voulait chasser les Ariens, qui, avec Alaric, souillaient notre Aquitaine. Il arriva sur les bords de la Vienne, la rivière avait grossi, il faut la traverser cependant, car l'ennemi est au-delà. On cherche un gué ; une biche légère s'élance d'un bois voisin : « Qu'on la saisisse, dit Clovis, s'il est un endroit guéable, elle saura le trouver. » En effet, la biche s'élance et montre le passage aux guerriers francs, qui baignent ainsi leurs pieds dans les eaux de la Vienne. J'aime à croire que s'opéra pour eux véritablement le prodige qu'une gracieuse fiction attribue aux ondes du Styx. Vous le savez, un guerrier qu'on avait plongé dans les eaux de ce fleuve était invulnérable. Eh bien ! la Vienne qui jaillit bruyante et légère de nos montagnes Lemovices étendra la vertu bienfaisante de ses eaux sur les enfants de ses rives naissantes. Oui, tous, vous serez invulnérables, sinon dans votre corps, puisque l'effusion du sang est une gloire, mais certainement dans votre âme qu'éclairera toujours la foi, et embrasera l'amour de Dieu !

Pourquoi l'aspect de ces jeunes hommes armés me remplit-il de tristesse et d'espérance ? Ah ! je sais qu'au delà de notre France gémit, noble captif, celui que nous appelons tous du nom de Père ! Il ne demande qu'une liberté, celle de bénir et de pardonner sans crainte, et on la lui refuse ! Ah ! je vois

bien maintenant qu'il faut que la France ressuscite, se ranime, arme ses fils et s'apprête à de nouvelles luttes ! Enfants, vous vaincrez au jour d'un nouveau Tolbiac ; mais regardez, fils de Charlemagne, les Lombards sont revenus, et la France n'a presque rien fait pour sa gloire, tant que Pierre est enchaîné.

ALLOCUTION

Prononcée dans l'Eglise cathédrale de Tulle, le Dimanche de la
Quinquagésime 1871 et reproduite dans l'*Univers*
du 2 mars, sous ce titre : Une Protestation de l'Évêque de Tulle
en faveur du Saint-Père.

Les plus beaux discours de l'Evêque de Tulle ont été prononcés dans sa cathédrale et dans les modestes églises de son diocèse : là surtout, il était l'Evêque, le Père, l'Homme de Dieu qui parle de Dieu à des enfants de Dieu. Là il trouvait l'auditoire qu'il lui fallait, qui communiait à sa pensée. « Il connaissait ses brebis, ses brebis le connaissaient et elles entendaient sa voix. » « Le troupeau que Dieu lui avait assigné, était naïf et séparé de la langue académique » ; mais nulle part, sans doute, le grand orateur n'a été mieux compris ; on l'admirait, on l'aimait tant ! Et lui, il parlait toujours avec tant d'allégresse, et avec une foi si visible qu'il parlait au nom de Jésus-Christ à des âmes qui étaient une partie de son âme.

Son peuple alors vivait de sa vie et n'avait avec lui qu'un cœur et qu'une âme. Son ardeur à prêcher ne diminua point avec l'âge ; « la gloire d'un évêque, disait-il, serait de mourir en chantant Jésus-Christ. » On peut dire aussi que, jusqu'à la fin de sa vie, sa parole garda cet éclat de couleurs, cette puissance d'invention et cette originalité de tour qui la caractérisaient. Les deux homélies que nous citons, les seules qui aient été recueillies sont de la fin de sa carrière ; il avait alors soixante-treize ans et il était déjà cassé et très affaibli de corps. On verra que son imagination avait encore tous ses rayons et sa pensée tout son élan.

... *Ecce ascendimus!* (1)... Nous montons. Eh ! quoi, Seigneur, vous courez aux outrages, aux soufflets, à la mort, et vous montez ! N'est-ce pas au contraire une chute indigne de la divinité ? Non, la mort n'aurait jamais rencontré Jésus-Christ sur son chemin. Que le Verbe aille donc la chercher dans les hauteurs ; que se livre le duel mystérieux, qui, en donnant à la mort un triomphe passager, anéantisse à jamais sa superbe et consacre l'immortelle Victoire du Christ. Cette union admirable de Dieu et de l'homme, scellée par quelques gouttes de sang d'une vierge, n'a rien à craindre des clous meurtriers. Le Verbe ressuscite, glorieux, d'une hauteur, il gagne les cimes éternelles... et c'est alors que s'accomplit le mystère de l'abandon de Jérusalem et de l'élection de Rome. *Tradetur gentibus* (2)... oui, c'est au sein de la gentilité que nous retrouvons Jésus-Christ *livré* à l'amour et à la haine du monde.

... Ce n'est pas le Verbe c'est un apôtre obscur aux jours passés... Il est assis sur un trône... Pourquoi ce trône ? Quel droit y a-t-il ? Ecoutez :

Jésus-Christ ressuscité ne pouvait plus rester en terre. Les théologiens ont diversement parlé là-dessus. Le Verbe glorieux eût été le tyran de la liberté humaine. Par amour il avait anéanti la divinité sous les ombres de la chair, rien ne

(1) Matth. xx, 28.

(2) Matth. xx, 18.

paraissait au dehors des clartés éternelles qui irradièrent son âme béatifiée. Un miracle de la Toute-Puissance, il ne fallait pas moins, faisait respecter à la divinité frémissante les barrières obscures qu'elle aurait voulu briser. Au Thabor, le soleil de la terre pâlit bien quelques instants devant le Christ inondé de lumières, mais notre salut ne s'accommodait pas d'un triomphe prématuré. Le sang du Sauveur devait couler, et la gloire en arrêtait infailliblement l'effusion. Les bourreaux n'auraient pas osé frapper une chair dont leurs yeux n'auraient pu soutenir l'éclat. Si Jésus-Christ tenait à nous sauver par la croix, il avait à enchaîner les qualités glorieuses que la divinité imposait en quelque sorte à son corps. Oh ! regardez le Calvaire, voyez comme Jésus-Christ est maître de ses attributs divins. Il souffre ! Dieu semble faire violence à sa nature divine pour subir la torture dans une nature inférieure.

Les Juifs peuvent approcher, l'insulter, aucun rayon vengeur ne jaillit de son œil éteint. Mais attendez : Il ressuscite, la gloire envahit son humanité, son œuvre est accomplie, les hommes sont sauvés, la divinité reprend ses droits à l'irradiation du corps adorable du Sauveur. En cet état pouvait-il continuer efficacement l'œuvre de ses prédications ? Non, les clartés éternelles qui baignaient son front transfiguré, auraient oppressé la liberté humaine en commandant l'adoration, et Dieu n'entend réserver qu'au Ciel cette impossibilité de ne pas chanter le Verbe ! Qu'il remonte donc avec son humanité radieuse, à la droite de son Père, et que la véritable liberté, la liberté parfaite et impeccable en fasse l'objet de son culte et de son amour. — Mais Jésus-Christ ne quitte pas la terre à la façon des autres hommes. Tandis que ceux-ci meurent, c'est-à-dire séparent leurs substances, le Christ

monte *intègre* dans les splendeurs du ciel... Au corps de Jésus-Christ, nul besoin de tombeau, ni à son âme d'un limbe ou d'un paradis séparé ! Aussi, roi du monde, dont il a pris possession au jour de sa naissance, il prétend jouir d'un pouvoir inadmissible. Homme complet et immortel, le Verbe conserve tous les droits que lui a conférés l'humanité. Ne croyez pas que son départ soit une abdication. Exilé volontaire, parce que l'épreuve de la foi le demande ainsi, il a laissé un Vicaire qui le représente. Il est de l'essence du Vicaire d'avoir la possession de toutes les prérogatives du Maître. Parmi ces titres, il en est un que Jésus-Christ n'a pas perdu et qui ressort plus particulièrement de sa condition d'homme immortel : *Son droit de citoyen, son droit de patrie.*

Après la mort, l'homme se divise : l'âme va de son côté, le corps rentre dans la terre. L'homme n'existe plus, il n'a plus de patrie, il n'est plus citoyen d'un royaume de ce monde. Ce droit à la patrie, ce titre de citoyen ne renaîtra qu'à la résurrection générale, alors que le composé humain se trouvera reformé. Jusque-là, le pays qui reçut cet homme, durant sa vie, peut sans injure le dépouiller de tous ses anciens privilèges, et lui refuser une place au foyer de la patrie. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Lui, il est complet. Il est toujours homme, et il le sera pendant l'éternité.

L'humanité divinisée siège à la droite du Père; elle a conservé par elle-même tous ses droits d'en bas. Donc, Jésus-Christ, Dieu et homme intègre, est toujours citoyen de la patrie qu'il a choisie sur terre. Son corps peut toujours exiger un *lieu*, une *place* sur un sol déterminé. Demain, s'il le veut, il redescendra du Ciel, et revendiquera tous ses droits auprès des fils de ses anciens concitoyens. Mais voici qu'il a nommé un Vicaire à la noble charge de continuer et de faire revivre

au besoin les prérogatives du Verbe-Homme : droits sur les âmes, droits sur les peuples, droits aussi de citoyen terrestre, puisque l'immortalité garantit au Sauveur la jouissance incontestable de ce titre.

Le Pape, Vicaire du Christ, illustre tenant de tous ses droits, sera dès lors, et par une loi divine, citoyen de la même patrie que le Christ lui-même.

Quelle est cette terre fortunée aux champs si magnifiquement mesurés par le cordeau de la Providence : *funes ceciderunt mihi in præclaris* (1) dont Jésus-Christ est et entend demeurer citoyen ? La réponse est facile, c'est un fait de l'histoire qui se constate par le témoignage : Jésus-Christ est citoyen romain, *civis romanus*.

Joseph et Marie, en se conformant au dénombrement, se déclarent sujets de l'empire. Orose affirme que l'Enfant Jésus fut inscrit sur les registres du prêteur en qualité de citoyen romain : *civis romanus*.

Est-il nécessaire de rappeler toutes les prophéties sacrées et profanes qui annoncent la grandeur future de Rome ? Les blancs pavillons de Jacob, chantés par Balaam, ne sont-ils pas l'image des sept collines de la Ville éternelle ? Ecoutez Polycarpe nous assurant qu'en mourant Jésus-Christ jetait un regard d'amour sur Rome et l'Occident ! Et puis, tout ne contribuait-il pas à faire de Rome le centre de la royauté du Christ.

Eh bien ! croyez-vous que Jésus-Christ, citoyen romain, ne doive pas aller reconnaître par lui-même sa capitale ? Un Dieu ne saurait rester ignoré au fond d'une province obscure de l'empire. Laissez-le donc, le Dieu-Homme, aller à Rome, et

(1) Psalm. xx, 6.

comme partout où il daigne poser le pied, il est le Maître, laissez-le s'asseoir sur un trône de Roi !

Mais Jésus-Christ, par l'ascendant de sa gloire, siégeant à Rome, eût été le tyran de la liberté humaine. Il ne l'entend pas ainsi. A lui les labeurs et la croix ; à son vicaire les honneurs d'une couronne souvent ensanglantée, il est vrai, cependant vraiment royale ! Donc Pierre de droit divin est citoyen et roi de Rome : à jamais, car Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, et son vicariat durera autant que le monde : Jésus-Christ est partie de l'univers : *pars universi*. Aucune lance ne viendra briser, même un moment, son humanité sainte, et interrompre la jouissance des droits du Fils de l'homme. C'est comme homme que Jésus-Christ est le prêtre éternel ; c'est comme homme qu'il est le Chef du corps mystique ; c'est comme Homme qu'il nous a sauvés, qu'il règne sur terre et qu'il a un vicaire ! Oui, Pierre tient la place de l'humanité du Verbe plus encore que de sa divinité ; Dieu ne peut pas avoir de vicaire proprement dit, parce qu'il est partout ! La nature humaine du Sauveur donne lieu à cette création, parce qu'elle est bornée. Ils sont donc contre le droit divin, contre la volonté expresse de Jésus-Christ, contre les prérogatives du Verbe-Homme, citoyen romain, ceux qui veulent chasser de Rome le pontife son vicaire, et lui déchirer son manteau de roi !

Qu'ils le sachent ! Jésus-Christ, Homme-Dieu, citoyen romain, pouvait à son gré venir réclamer à Rome, lui-même, les titres de son illustre civisme ! Le premier il lui était loisible d'occuper le trône des Césars ! Il ne l'a pas voulu. Toute la gloire a été laissée à son vicaire ; mais cette gloire est la sienne, qu'on ne l'oublie pas. Insulter son Pontife, c'est l'insulter ; et le sacrilège, pas plus que le déicide, ne reste impuni. Si Jé-

sus-Christ a choisi Bethléem pour naître, et le Calvaire, pour mourir, il a choisi Rome pour régner !

Oui, il règne à Rome, le beau tenant du lion de Juda ! Et si quelqu'un veut le troubler dans son sublime labeur, ce veilleur immense, *vigil immensus*, s'il tente d'enchaîner le roi des âmes, évêques, prêtres, fidèles, n'ayons qu'un cri de sainte colère contre les spoliateurs. Rome fut choisie pour être le piédestal du vicaire des miséricordes infinies : dans ses murs a été roulée la roche solide qui porte l'humanité jusqu'aux cieux. Terre d'élite, région couronnée, qu'elle regrette son sort, si elle l'ose !

Ecartez le Pontife, soit : qui mettrez-vous à sa place ! Il est rude de succéder, en un jour d'émeute, à une dynastie de dix-huit siècles fondée par un Dieu ! et quelle dynastie ! Pour tout bien contre tout mal : *Quid enim malit fecit ? Quid non boni recte gessit ?* Voilà l'immortelle devise de la Papauté : la soutenir est chose laborieuse à tout supplantateur.

Mais, crie l'usurpateur, qui parle de chasser le Pape ? Qu'il reste à Rome : Si le sceptre royal tombe de sa main défaillante, nous lui laissons la croix et son empire spirituel. Nous lui votons des garanties. C'est vrai, et nous nous rappelons que Pilate voulait garantir Jésus-Christ en le faisant flageller ; qu'Hérode pensait peut-être à garantir la vie de *l'homme*, en l'affublant d'une robe d'insensé ; que le partage de la dépouille sanglante du Sauveur se passait au pied de la croix.

Le Pontife, si vous poussez la bonté de cœur jusqu'à ne pas le tuer, devient-il votre sujet ? Un sujet de cette nature serait fort gênant. L'étroite limite nationale presserait donc l'universel monarque des esprits ! Le géant serait mal à l'aise, soyez-en sûr, dans ces milieux mesquins. Le battement de sa

poitrine gonflée par le souffle divin, ferait éclater vite la livrée étrange sous laquelle vous l'auriez enseveli. Au Pontife souverain de l'univers, il faut des manteaux de rois. Que voulez-vous ? La souveraineté temporelle, pour réelles et grandes que soient ses attributions, n'est pas le type suprême... Les intérêts éternels en méritent bien davantage. Scellez, scellez tant qu'il vous plaira la sépulture du Pontife. Vous ne savez pas que son trône est un tombeau, et que la gloire a toujours consumé le lendemain le linceul hypocrite dont une main sacrilège le couvrait la veille ! Enchaîner le Pontife ! Allons donc ! Hier encore nous chantions son infailibilité. Les voûtes de Saint-Pierre sont toutes baignées de nos saintes clameurs ; et c'est au soir de cette scène magnifique que vous prétendez étouffer la voix du Pontife, dont le Verbe aussi bien que celui de Dieu, résiste à tous liens : *Verbum Dei est allegatum !* (1) Le Pape, comme Jésus-Christ, n'est jamais seul au Calvaire ; les larrons arrivent déjà, notre invincible foi est qu'ils seront bientôt au complet ; puisse de leur tombe infortunée ne jaillir aucun blasphème !

Qui chantera la lumière et l'amour, si la voix de Pierre est brisée ? Où trouvons-nous autre part les archétypes sublimes du vrai, du beau et du bien ? Et puis, avez-vous songé que vous vous enlevez l'hospitalité suprême ! Laissez donc, oui, laissez le Pape chez lui, qu'il puisse toujours bâtir des cités léonines pour abriter les Corses éperdus ! L'histoire de la Papauté, c'est aussi le poème magnifique de l'hospitalité divine ! Le palais que vous lui arrachez aujourd'hui, jadis il le cédait à un roi déchu !

Prêtez l'oreille, chrétiens : la voix de notre Père nous ar-

(1) 2. Tim. II, 7.

rive d'une prison, elle est souverainement digne d'être écoutée. Cent fois déjà nos protestations filiales ont accueilli ses cris de détresse : ne nous laissons pas. La parole d'anathème s'échappe des lèvres qu'il ne voudrait ouvrir que pour bénir ; ayons son grand courage et dénonçons fièrement ceux qu'il a dénoncés. Au XIII^e siècle, d'obscurs intrigants méditaient la raison du pouvoir temporel : Formose et Adalbert étaient leurs noms. Un pape les frappe d'excommunication. Aussitôt, à Troyes, se rassemblent tous les évêques de France et de Belgique ; un cri d'amour s'échappe de leurs cœurs, et se traduit dans une adhésion entière au rescrit pontifical. « *Super vulnera vestra compatimur... conslentis dolori vestro condolemus... quos anathematisastis, anathematisamus* ». Que ce soit là notre foi au moment présent. En concert avec le Pontife, frappons et prions. Comme l'aveugle de Jéricho, mettons une pieuse impudence à ne pas nous taire : *pia impudentia*. Qu'aucun sarcasme, qu'aucun athéisme de haut ou de bas ne compriment notre audace : *non comprimelatur audacia*. N'ayons pas de repos que nous n'ayons rendu la vue à tant d'aveugles qui portent volontairement leurs têtes dans la nuit.

Quem amas infirmatur (1). Seigneur, ce peuple franc que vous avez tant aimé, ce privilégié de votre cœur, voyez comme il souffre ! Chrysostôme dit que cette simple parole des sœurs de Lazare est une rhétorique admirable. Vous l'aimez, il souffre ! Quelle énergie de discours ! Sollicitons la puissance du Maître par cette plainte éloquente qui détermine un de ses plus grands miracles... Confiance ? La France ne périra pas ; première nation catholique née de l'hymen mys-

(1) Joan xi, 3.

térieur qui unit Jésus-Christ à l'Eglise, elle vivra pour soutenir et défendre sa Mère, jusqu'à la fin des siècles. Il est deux paroles qui font notre joie. L'Evangile nous dit de l'Eglise : *Usque ad consummationem sæculi*. Une prophétie trouvée dans les œuvres de saint Augustin, relative à la France, et certainement contemporaine du docteur, si elle n'est pas de lui, se termine ainsi... *Usque ad deliquium mundi*... Nous osons rapprocher ces affirmations et nous espérons invisiblement le triomphe.

HOMÉLIE

(10 mars 1871).

Méditons, chrétiens, la scène admirable de la Transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle nous offre mille enseignements féconds, qui conviennent bien à nos douleurs et à nos espérances.

Jésus-Christ montait vers la mort : *adscendimus* ; son adorable humanité allait être meurtrie, ensanglantée. Il en sera ainsi : Le Verbe ne s'est pas enveloppé pour autre chose d'un voile de chair, tissé par la Vierge... Mais dans cette course sur les hauteurs, il s'arrête un instant. Il lui paraît bon de conférer avec le ciel et la terre, avant de se livrer aux bourreaux. Ce n'est pas une hésitation, croyez-le, que cette station d'un moment sur la cime du Thabor. Cette mystérieuse échappée de la divinité, qui embrase la frange de son vêtement, n'est pas un regret tardif des obscurités de la chair. Non, non, *l'exinanivit* a été noblement affirmé par le Verbe; toutefois, puisqu'il évoque auprès de lui les grands hérauts de sa gloire, il faut qu'un rayon d'or dessine sur sa robe éclatante les lignes d'une pourpre royale.

Jésus-Christ tire Moïse de la limbe de l'attente, et Elie du paradis terrestre. Le grand historien des œuvres de Dieu a droit d'être entendu, quand il s'agit de l'œuvre des œuvres de la Divinité, la rédemption du monde. Elie, roi des prophètes, vient reconnaître celui que sa voix inspirée chantait au monde et déroule aux yeux du Christ toute la scène de la Passion que lui et les siens ont écrite d'avance.

Oui, dans ce *comice* sublime, il n'est bruit, il n'est question que d'une chose, *de excessu*, des excès d'outrages et d'insultes qui frapperont cette chair maintenant cachée sous une robe de lumière. Ah ! qui dira les paroles échangées, les saintes ardeurs du Christ, ses élans passionnés vers la mort ! Il peut parler sans ombres, sans figures, à ces beaux tenants du monde passé. Qu'ils lui disent, qu'ils lui répètent les soupirs des patriarches, les cris d'amour des prophètes, les espérances des âmes justes. Que Moïse raconte les saintes impatiences qui agitent les limbes !

L'heure est venue : Montez, montez, Verbe de Dieu ! Des hauteurs du Thabor ne voyez-vous pas le Calvaire ? Là vous attend la véritable transfiguration, parce que toute chair en jouira. Chassez ces clartés éternelles, qui vous déroberaient à la mort : « Oui, disait Jésus-Christ, il faut que je meure. Ce n'est pas cette petite montagne où un rayon de gloire a brisé l'enveloppe de mon corps que je cherche... Mon trône est plus haut. » « C'est là que je serai vu et entendu de tous... » Oui, écoutez le *ipsum audite*, dit le Père, toutes mes complaisances sont en ce Fils Bien-Aimé... Il est l'écho substantiel de ma voix... Aucun autre ne saurait vous donner la parole de vie... Et le colloque divin cessa : Jésus-Christ congédia cette pompe souveraine, rendit au soleil de la terre son ancien éclat, Moïse et Elie disparurent, et les pieds du Sauveur reposèrent de nouveau sur le front de la montagne.

Cependant, Pierre avait dit : « Ah ! Seigneur, qu'il fait bon être ici ! dressons-y trois tentes... » Il se trompait ; ne nous en étonnons pas, la vertu d'en haut ne suppléait pas encore aux défaillances de la chair et du sang. Eh ! quoi, Pierre, tu mets l'idéal du bonheur à vivre à cinq ou six sur cette petite montagne ! Et le monde !... Et les âmes ?... *Quid cogitas*,

sancte Petre ? A quoi penses-tu, saint Pierre, s'écrie saint Augustin ! Non, non, Jésus-Christ n'en est pas encore à la vie du Thabor, et toi, tu ne la trouveras jamais sur terre ! Ton rôle n'est pas celui d'un ébloui ! L'attitude de ton front, penché vers la terre, comme celui d'un suppliant, n'est pas celle que le Verbe attend de toi pour y laisser tomber une couronne. Lève-toi, Pierre ; il n'est pas bon que tu sois là. Suis Jésus-Christ qui se hâte de descendre afin de gravir une autre cime ; ton chemin sera long avant que ton bâton de noble pèlerin touche les flancs du Janicule ?

Jésus-Christ est le grand *agisseur*, le grand travailleur, et toi, son vicaire dans l'avenir, on t'appellera *servus servorum Dei*, c'est-à-dire l'infatigable sauveur d'âmes, le missionnaire universel, le grand économiste du monde entier. Arrache-toi à cette extase ; n'en parle même pas, Jésus-Christ te le commande, de peur qu'un jour on ne se méprenne sur ta sublime vocation, et qu'un insolent, te croyant voué à une inerte contemplation, ne te trouve déplacé sur un trône de roi, et bien osé de mesurer la terre immense de ton pied rapide ?

Et puis ne sais-tu pas, Pierre, que Jésus-Christ est la lumière éternelle, exposé aux regards du monde ? L'ensevelir sous une tente, à la cime d'une petite montagne, ne serait-ce pas réaliser ce qu'il a défendu Lui-même. *Non accendunt lucernam et ponunt eam sub modio sed super candelabrum ut luceat omnibus qui in domo sunt.* L'univers est la maison du Seigneur. La tente étroite du Thabor serait le boisseau imprudent qui nous cacherait l'éclat du Verbe. Dieu a choisi une hauteur entre toutes, le Calvaire, où il apparaîtra plus beau qu'au Thabor. Le soleil pâlera de nouveau, car c'est vraiment la lumière éternelle qui brillera : *Lumen æternum*

mundo, effudit. Le chandelier, le candélabre illustre, sur lequel sera planté le Verbe étincelant, c'est la croix.

Les déicides pouvaient ricaner à la vue du Sauveur chargé de ce bois sacré ; ils ne savaient pas qu'il portait alors son trône, son candélabre splendide ! Oui, Jésus-Christ en croix, c'est la lumière éternelle balancée devant le monde entier.

Du Calvaire seulement, Il peut être vu de tous, remarquez, chrétiens, que Jésus-Christ fut traîné hors de la ville : *Extra portam* ; les murs de Jérusalem arrêteraient les rayons vainqueurs qui jaillissent de sa face. Il n'en peut être ainsi. Il faut que tout œil soit frappé par la lumière du Verbe.

Plaiguez-vous maintenant que Pierre habite dans les hauteurs, ce Vicaire du Verbe, ce beau tenant du candélabre éternel, et demande un trône pour dominer le monde ! Ah ! qu'il est loin désormais des vœux indiscrets du Thabor ! Regardez : il n'a pas quitté les cimes élevées ; mais nous ne sommes plus en Judée, ce n'est plus la petite tente de l'extatique prosterné, c'est le pavillon d'or jeté sur sept collines d'une Ville éternelle, et sous ce royal abri un vieillard indéfectible depuis dix-huit siècles, qui balance sans relâche, aux yeux du monde étonné, la croix, éternel symbole de la lumière et de l'amour. Ah ! c'est à Rome que Pierre peut s'écrier : *Bonum est nos hic esse* : Oui, Pontife, il est bon que tu sois là, parce que tu ne peux être ailleurs !

Au Thabor, ton front était incliné en terre ; Moïse et Elie avaient les honneurs de ce premier concile présidé par Jésus-Christ. Les temps sont changés : Le Vieux Testament s'est évanoui, les Evangélistes ont fait des prophéties de sublimes réalités. La voix du Dieu, qui ordonnait alors d'écouter le Verbe : *Ipsam audite*, a dit aussi depuis qu'il faut t'écouter. Ne crains plus : c'est à toi de parler avec Jésus-Christ. La loi

et les prophètes sont entre tes mains. Lie et délie à ton gré : le Ciel ratifie tous tes dires parce qu'ils sont infailibles !

Oui, mes frères, Pierre à Rome est au Calvaire : comme Jésus-Christ, il y est régnant et souffrant. Toutes les divines ardeurs qui dévoraient le Christ ont passé en lui. Pierre a hérité de cette faim illustre des âmes qui tourmentait le Sauveur plus encore que les supplices. Pendant longtemps, le Souverain Pontife, prenant la nourriture du corps avait devant lui déployée la carte du monde. Son œil interrogeait avidement les contrées les plus reculées, les déserts les plus affreux ; il franchissait les montagnes, passait les mers, abordait à toutes les plages, cherchant partout des âmes à sauver ; et, au milieu de cette occupation vraiment étrange, consumé par le feu de l'apostolat universel, il semblait s'écrier : J'ai faim ! J'ai faim ! J'ai faim !

Rappelez-vous le linceul qui fut offert à Pierre sur la terrasse du centurion Corneille : *Linteum magnum*. Il était soutenu aux quatre coins entre le ciel et la terre : *Quatuor initiis submelli de caelo in terram*. Il était rempli d'animaux de toute sorte, et une voix lui dit : « Lève-toi, Pierre, tue et mange, *occide et manduca*. » Jamais, Seigneur ! répond l'apôtre : *Absit, Domine !* Jamais nourriture profane et immonde n'a souillé ma bouche. Et la voix reprend : « Ce que Dieu a purifié, garde-toi bien de l'appeler impur : *In commune ne dixeris*. Ah ! l'aliment du Pontife n'est pas vulgaire. Beau famélique, il aura toujours sous les yeux la mappemonde et le linceul, irritant sa faim illustre. A nous, chrétiens, de lui rendre nos âmes savoureuses. *Facere populum exam sapulum palato Dei* : Rendre le peuple fidèle nourriture savoureuse au palais de Dieu ; un saint Père traduit ainsi la mission de l'Église. Le Pontife a le droit d'attendre de nous cette

saveur qui adoucisse l'amertume dont on l'abreuve. On ne fera pas assurément qu'il défaille en son chemin, les âmes ne lui manqueront jamais ; mais le fiel et le vinaigre se glissent dans la préparation de ce mets mystérieux, il est de notre amour filial d'empêcher cette mixtion criminelle.

Ces nobles appétits, Pierre ne les caché pas, il s'en fait gloire : *Ostiatim mendicat Christus* ; de porte en porte va le Christ mendiant son pain. C'est bien là le rôle illustre de son Vicaire. C'est un beau mendiant ! Pourquoi pas ! On n'achète pas complètement les âmes ! Le don est le plus grand acte de liberté, et Dieu entend que l'homme entre pour moitié dans l'œuvre magnifique de sa divinisation. Le premier, il est vrai, il sollicite : *Ito ad ostium et pulso* ; mais cet appel doit être suivi du don généreux de soi-même. Alors le mendiant, le pauvre, *mendicus et pauper*, tire de l'écrin de ses richesses infinies un accident surnaturel, la grâce, la vicaire de la substance divine, *vicaria Christi*, entité très réelle, genre de la filiation adoptive. L'âme, informée par ce surcroît magnifique d'être, devient nourriture savoureuse au palais de Dieu !

Eh ! bien, Pierre est associé à ce labeur immense, il mendie, il envoie mendier les âmes ; c'est sa gloire, personne ne la lui ravira. Il ne s'agit pas d'installer un extatique sur une cime, et de laisser l'univers aller à sa guise. Pierre, ininterrompu, sera jusqu'à la fin, haletant, affamé du salut universel, béni, insulté, battu, aimant toujours, obstiné à verser la lumière et l'amour sur l'humanité entière. Au Thabor, je vous l'ai dit, Pierre se trompait ! il tronquait le plan de Dieu, en voulant fixer le Sauveur sur cette petite montagne. Trois disciples ne suffisent pas à Jésus-Christ. Il lui faut le monde, il lui faut des nations catholiques, il lui faut la France !

Oui, la France est à Jésus-Christ, qu'on ne l'oublie pas. Elle est meurtrie, c'est vrai ; mais je la vois en ce moment dans la même attitude que Pierre au Thabor ; *prociderunt in faciem suam*. Remarquez, chrétiens, c'est ainsi qu'en agit le suppliant devant celui qui peut le sauver. Il ne se rejette pas en arrière, agitant insolemment son front audacieux. Il s'humilie, il s'incline, il se cache dans la poussière, jusqu'à ce que la main du Maître le touchant lui rende l'honneur avec le pardon. Oh ! nous n'en voyons que trop, qui frappés, je n'ose dire au cœur, sont tombés en arrière ; ils sont abattus, mais ils ne savent pas se mettre à genoux, ils fixent le ciel, et crient à Dieu : tu n'es pas ! Ou si tu es par hasard, tu t'occupes bien de nous ! De grotesques parleurs, autrefois Sirènes, dit-on, et maintenant, à n'en pas douter, grenouilles fangeuses et à la voix criarde, *rana loquan*, se plaisent à associer le Concile et le carnage... Allons donc ! Quand le sang a coulé derrière les portes fermées d'un Concile, c'était le sang des évêques et des chrétiens, et alors c'était le Concile et le Martyre !

Ah ! comme ils ont le front haut, bien des raisons empêchent qu'ils ne soient tombés, et cependant notre France attend le nom du Christ, qui serait sa résurrection. Donc nous, chrétiens, nous, vraiment Français, tombons à genoux, le front contre terre. Pleurons, crions à Jésus-Christ, il nous entendra, il nous touchera comme il a touché les disciples au Thabor. La gloire les avait éblouis, ce n'est pas notre cas ; mais Jésus-Christ ne nous a abîmés sous l'infortune que pour nous sauver. Ne craignons pas cette douce théocratie, la loi de Jésus-Christ est une liberté !... Plaignons ces insensés qui veulent licencier Dieu et se charger de tout. Chasser Dieu du monde, et surtout déchristianiser la France, quelle folie !

Quel nom nous donnerez-vous à invoquer à la place de celui de Jésus-Christ ?

Si Jésus-Christ, dès le premier jour, a chanté à l'oreille du Franc indompté et donné à notre roi Clovis la victoire contre les Allemands aux champs de Tolbiac ; si Jésus-Christ a catéchisé nos guerriers, sur la route de Tolbiac, à Reims, par la bouche de Waast, enfant des Lemovices, et voulu que la noble nation française naquît à la foi, dans la nuit de Noël, le jour même où il naissait au monde ; si Jésus-Christ a envoyé du ciel une colombe tenant l'huile sainte qui marquerait le front de nos rois, et fait de la France la fille aînée de son Eglise, la protectrice de la Papauté, le grand peuple substantiel dans la foi, la nation apôtre par excellence, si Jésus-Christ a suscité saint Louis, qui se disait lui-même *le sergent du Christ*, et accompli durant quatorze siècles ses gestes illustres par le bras des Francs, n'est-ce donc rien que tout cela ? Patrie, traditions nationales, gloire des ancêtres, tout retentit du nom de Jésus-Christ. Notre vieille loi salique débute par ces mots : Vive le Christ ! Il aime les Francs ! *Vicat Christus ! amat Francos !* Qui acclamerez-vous donc si vous blasphémez Dieu ?

Ames pieuses, chantez, chantez Jésus-Christ à l'angle de vos foyers, c'est ainsi que vous fonderez ou que vous rétablirez la véritable gloire française. Hélas ! bien des hommes ont laissé tomber de leurs mains le sceptre de la famille. Femmes chrétiennes, à vous de le ressaisir, et de le tenir haut et ferme, tant que durera l'aveuglement de celui qui devait le porter. Cette royauté, qui n'est absente d'aucune humble chaumière, c'est la paternité chrétienne, s'abaissant devant Jésus-Christ, et prenant conseil de ses dogmes et de sa morale dans l'éducation de la famille. On ne déchoit pas pour re-

connaître qu'il y a un Dieu au ciel et une Eglise en terre. L'homme est invinciblement entraîné au culte ; s'il n'adore pas Dieu, il s'adorera lui-même, et alors qui peut prévoir les crimes qu'enfantera cette idolâtrie ? Ah ! si tous les foyers avaient le culte de Jésus-Christ, si on respectait son nom, si le père ne glaçait pas par le sarcasme ou l'indifférence la prière naïve que bégaye le petit enfant, la France sortirait bientôt de son immense douleur. Sainte Brigitte raconte, dans ses révélations, que les habitants de Nazareth, attirés par le charme infini qu'inspirait le Sauveur, s'engageaient à aller voir la sainte famille : « Allons ! se disaient-ils, allons voir l'enfant Jésus... » Qu'il en soit ainsi parmi vous. Qu'un attrait réciproque, fondé sur la religion, unisse tous vos foyers. Que chaque maison soit un temple où vive Jésus-Christ, par la piété, la simplicité et la pureté des mœurs, l'amour passionné des grandes et nobles choses. Qu'il était admirable ce foyer béni de Nazareth, qui abritait un Dieu enfant, une Vierge sa mère, et un pauvre artisan, son Père nourricier ! Ouvriers, mes nobles frères, on voudrait vous découronner en vous enlevant votre religion ! Sachez vos gloires : c'est un ouvrier comme vous, un ouvrier en bois qui maniait aussi le fer, qui a été choisi préférentiellement aux rois et aux princes de la terre pour veiller sur le Sauveur du monde !

La pensée du Sauveur me ramène à un souvenir qui doit nous remplir d'une juste fierté. Il y a quelques jours, nous célébrions la fête de la lance et des clous qui ont percé le corps de Jésus-Christ : solennité pleine de mystère, que l'Eglise primitive n'avait pas connue, et qu'un grand Pape, Innocent VI, consacra pour jamais. Eh ! bien, ce Pontife, glorieux entre tous, était Limousin, Albert des Monts ; il était né là-bas à Bessac. Un roi du septentrion lui demanda cette fa-

veur, il l'accorda par une bulle demeurée célèbre. De son temps comme aujourd'hui, des guerres cruelles ravageaient la chrétienté ! Il eut le bonheur d'y mettre un terme en interposant sa médiation souveraine, tentative généreuse que Pie IX renouvela en notre faveur, sans succès, il est vrai, mais affirmant ainsi les droits imprescriptibles de son immense autorité morale.

En parlant de gloires lemovices, pourrions-nous oublier Martial, le grand apôtre de notre Aquitaine ! Les circonstances actuelles nous rappellent un trait de sa vie. Son ardeur infatigable l'amenait à Bordeaux, l'antique *Burdigala* : Comme saint Paul, à Athènes, il remarque parmi les autels des faux dieux une pierre avec cette inscription : *Ignoto Deo* : au Dieu inconnu ; il apportait son nom, il le nomme à la foule avide, et Bordeaux tombe aux pieds du Christ. Le vrai Dieu est partout chez lui, on ne le bannit pas. Son culte s'impose même à ceux qui ne savent pas son nom ; une mystérieuse inquiétude les pousse à lui dresser un autel : « Nous sentons que tu es, semblent-ils dire : Ah ! fais-nous connaître ton nom ! » A Bordeaux et en France, depuis longtemps le nom du vrai Dieu est dans toutes les bouches : que tous s'en souviennent et l'acclament ! Encore une fois, on n'exile pas Dieu. Celui qui incline les cieux n'entend pas se soumettre à un insolent ostracisme. Bordeaux était célèbre aussi par son parlement, mais tous ces fiers magistrats ne dédaignaient pas d'écrire leurs arrêts sous les dictées de l'Évangile. Les chroniques en font foi : ils étudiaient la théologie, aucune branche de la science sacrée ne leur était étrangère ; le code du droit chrétien, l'Évangile était leur grand auteur. Ah ! que toutes ces leçons du passé ne soient pas perdues !

France ! patrie des grandes âmes catholiques ! terre d'élite

qui as fixé dès le premier jour les regards du Christ, ton sort est entre tes mains... Tu ne périras pas; fille aînée de l'Eglise, ta place est trop belle dans le plan divin ! Mais reviens à ton Christ, reviens à ton Sauveur. Tu souffres, et l'Eglise souffre, et le Pontife pleure avec toi... Courage ! l'immortalité de la Mère me garantit l'immortalité de la Fille...

PAROLES

PRONONCÉES PAR MGR BERTEAUD

à la cérémonie d'inauguration du Pèlerinage de Saint-Antoine.

(3 août 1874).

Nous voulons terminer ce volume en citant les paroles que prononça Mgr Berteaud à l'inauguration du Pèlerinage de Saint-Antoine, le 3 août 1874. La popularité du grand thaumaturge s'est, depuis lors, merveilleusement accrue et les grottes de Brive où il a longtemps prié et contemplé dans d'ardentes méditations, la gloire de Dieu et de la Vierge Marie sont aujourd'hui célèbres dans le monde entier. Dès l'année 1272, un oratoire y fut bâti en l'honneur du saint et les foules commencèrent à y affluer.

Cette dévotion, à peine interrompue par la violence au temps des guerres de religion, se perpétua ainsi dans toute sa ferveur et tout son éclat jusqu'à la Révolution. A cette époque, les Frères Mineurs furent chassés des Grottes et le culte public y cessa. Mais le Saint continuant d'être libéral envers ceux qui le priaient, des pèlerins isolés continuèrent de venir à des lieux consacrés par la foi des siècles et d'y prier avec confiance. « Les prêtres, dit Marvaud (1) dans son Histoire du Bas-Limousin, ont abandonné le vieux temple ; mais le peuple qui ne fait pas ses convictions religieuses par la splendeur des autels, par la magnificence des cérémonies, vient encore visiter l'asile de l'apôtre ; et la source où il se désaltérait attire

(1) MARVAUD. — *Histoire du Bas-Limousin*, t. II, p. 141-42.

encore de nombreux pèlerins. Dans cette grotte où l'eau limpide et fraîche remplit de petits bassins creusés dans le roc, où l'antiquité païenne eût placé la demeure d'une naïade endormie sur son urne, le catholicisme raconta longtemps de nombreux miracles. Aujourd'hui, les voûtes ne retentissent plus des chants sacrés. Mais les vieillards vous diront encore avec la simplicité de leurs croyances, avec leurs besoins de prodiges : « Chaque nuit, veille de saint Antoine, l'apôtre vient laver ses pieds poudreux dans la fontaine qu'il bénit avec des paroles que murmurent ses lèvres, et que l'oreille n'entend pas. Souvent on l'a vu, ombre blanche et silencieuse, cheminer lentement de la Grotte à l'autel, s'y prosterner et disparaître à travers la fente du rocher ».

Après plus de quatre-vingts ans d'abandon, le sanctuaire de saint Antoine fut rendu au culte, grâce au zèle de l'abbé François Bonnély, curé de Saint-Cernin de Brive.

Le 3 août 1874, Mgr Berteaud vint au milieu d'une foule nombreuse, reprendre, au nom de l'Eglise, possession des Grottes. Il célébra la messe dans l'Oratoire restauré et donna la confirmation aux enfants de plusieurs paroisses environnantes. Après cette cérémonie, du seuil du sanctuaire il adressa à la foule les paroles qu'on va lire et qui furent publiées dans la *Revue Franciscaine*. Nous sommes heureux que ses *novissima verba*, ou du moins que le discours qui termine ce volume où nous avons recueilli les échos affaiblis de sa voix soit consacré à la louange du Saint le plus populaire de notre époque. Comme Antoine de Padoue, Mgr Berteaud fut le héraut du Christ ; comme lui, il aima pardessus tout Jésus et les pauvres, et sa voix fut toujours fidèle à la vérité,

hardie contre l'erreur, Nous donnons ici d'abord traduction de la lettre qu'il écrivit l'année suivante, 1875, pour demander à Pie IX l'autorisation de rétablir les Frères Mineurs aux Grottes de Saint-Antoine. On y verra que, même dans l'âge le plus avancé, qu'il écrivît ou qu'il parlât, sa pensée se colorait naturellement de poésie et se revêtait d'images.

Très Saint Père,

« L'heureuse colline de mon diocèse sur laquelle s'épanouissait comme une fleur très suave, saint Antoine de Padoue, et où résonnèrent si souvent les paroles de celui qu'un Vicaire suprême du Christ décora du nom splendide « d'Arche du Testament », cette colline frémit maintenant impatiente, attendant le retour de ses anciennes gloires. L'Evêque de Tulle, prosterné aux pieds du bien-aimé Souverain-Pontife, Pie IX, que le Christ fait s'élever tous les jours merveilleusement sur son peuple, demande ardemment que soient accueillies avec bienveillance ses prières unies à celles si chères des Frères de saint Antoine de Padoue. »

(Janvier 1875).

Mes enfants, sur ce rocher solitaire des foules nombreuses venaient s'agenouiller et prier. Je viens aujourd'hui, moi, l'Evêque de ce diocèse, reprendre possession, au nom de l'Eglise, de ce sanctuaire vénéré, de cette céleste colline ; oui, possession, dans le sens étymologique de ce mot, qui veut dire *session de pied, sessio pèdis*. C'est ainsi que les Romains prenaient possession de leurs nouvelles conquêtes. Mais ce n'est pas seulement par les pieds que je reprends possession de ce lieu béni, c'est aussi par le cœur, c'est par la tête. Je me rappelle l'exemple du Dieu des apôtres, qui a été crucifié la tête en bas ; et ce ne fut pas sans raison. C'est par la tête, c'est-à-dire par l'intelligence, qu'il voulait prendre possession de Rome et du monde.

Eh bien ! mes enfants, ces lieux que vous contemplez ont été témoins des soupirs embrasés d'un amant passionné du Christ, d'un *diseur* harmonieux qui chantait si bien les Ecritures, qu'un pape, Grégoire IX, le surnomma *l'Arche du Testament*. Ses commentaires sur les pages divines sont comme une guitare, comme une lyre harmonieuse qui redit les hymnes les plus magnifiques du Verbe incarné. L'Enfant Jésus, de son doigt gracieux et éloquent, avait touché sa lèvre et lui faisait prononcer des syllabes d'or.

Ce chantre superbe, on l'a surnommé Antoine de Padoue : Eh bien ! moi, je veux l'appeler *Antoine* de Limoges, *Antoine* de Brive.

Il est venu au pays des Lémovices, il a parcouru ces vallons verdoyants et ces plaines diaprées, il a prié dans cette grotte délicieuse, encore embaumée de son séjour, il s'est désaltéré à cette source limpide qui semble refléter la pureté de son âme.

C'est ici que le suave Antoine a multiplié les prodiges...

La première fois qu'il revint au pays des Lemovices, ce grand héraut du Christ, il commença son discours, par ce texte de l'Écriture : *Ad vesperum demorabitur fletus et ad matutinum lætitiæ*. Eh bien ! comme au temps d'Antoine, nous avons eu, nous avons hier encore des sujets de tristesse, nous avons versé des larmes amères sur notre patrie, mais nous voyons maintenant luire l'aurore de jours meilleurs. Des foules de croyants sillonnent la France dans tous les sens ; elles s'en vont chanter le Christ dans les sanctuaires vénérés. C'est la foi qui renaît et avec elle l'espérance et la vie.

Allons, vous reviendrez ici, mes enfants, prier encore, avec Antoine, la Vierge immaculée.

Je remercie de nouveau le digne et zélé curé de cette paroisse, et des éloquentes paroles qu'il m'a adressées et des touchants souvenirs qu'il m'a rappelés dans un harmonieux et poétique langage. Je le remercie de la part qu'il a prise dans la réparation de ce sanctuaire.

Je vois à cette belle fête deux enfants de François d'Assise, doux et suaves frères d'Antoine, qui vous ont fait entendre leur parole... De la tête à ses pieds nus, le Frère Mineur est une poésie vivante, et de sa bouche surtout peuvent sortir des flèches d'or pour frapper et convertir le pécheur.

Allons, enfants de François, vous avez acquis aujourd'hui droit de cité dans cette ville de Brive et dans tout mon diocèse.

Répandez-vous dans toute notre France, chantez le Christ avec une bouche d'or, et que votre éloquence soit suave et persuasive.

N'oubliez pas cependant de fustiger l'erreur avec des verges de fer. Dieu hait le mensonge d'une haine parfaite ; il déteste ce qu'il n'a point fait et ce qu'il n'a pu faire. *Perfecto odio oderam illos*. Avec l'erreur, point de transaction. Aujourd'hui des hommes ont affirmé un verbe mauvais, *firmaverunt sibi sermonem nequam*. Ils consentent à nous laisser chanter le Christ entre l'Eglise et la sacristie ; volontiers alors ils veulent unir leurs voix aux nôtres. Mais du Christ dans la vie sociale ; ils n'en veulent point, comme si, arrivés au seuil de la vie publique, nous devons rougir des glorieuses prérogatives que l'Incarnation nous a méritées ; comme si alors nous devons jeter nos royales couronnes et désavouer nos titres splendides de créments du Christ, de dieux par anticipation.

Pour vous, louez-le partout, superexaltez-le toujours, *laudate et superexaltate eum in sæcula*. Vous imiterez ainsi votre immortel docteur, Duns Scot, dont l'Enfant Jésus avait aussi touché les lèvres harmonieuses, et qui écrivait en tête de son magnifique Commentaire sur l'un des livres des Sentences : *In commendando Christum, malo excedere quam deficere* : quand il s'agit de chanter le Christ, je préfère, si c'était possible, dépasser mon but que de ne pas l'atteindre.

Et vous, mes enfants, dont les fronts purs et gracieux sont encore tout rutilants de l'onction qui fait les forts, le baptême avait fait de vous des rois couronnés, mais la confirmation vous arme pour le combat. Je viens de déposer sur vos poitrines et sur vos têtes une armure complète, une divine panoplie qui vous rendra invincibles. Mais, j'oubliais de remercier mes enfants du Petit-Séminaire et leur digne supérieur

qui a su mettre sur leurs lèvres des harmonies célestes.

Mon Petit-Séminaire, c'est une mère. Bientôt ses flancs vont s'ouvrir, et ses enfants, comme une multitude d'oiseaux, vont se disperser vers tous les horizons ; ils *répéteront* à tous les échos et au sein de leurs familles les chants suaves qu'ils ont entendus et les choses divines qu'ils ont apprises.

Allons, mes chers enfants, je vous bénis tous, et que ma bénédiction soit le gage de votre éternelle félicité.

TABLE DES MATIERES

Discours prêché à l'église de S ^t -Gervais, à Paris le 22 juin 1856.	1
La fête de S ^t Hilaire à Poitiers, le dimanche 16 janvier 1859 .	33
L'évêque de Tulle au Carmel de Poitiers, samedi 13 août 1859 .	49
Sermon prêché au Carmel de Poitiers et recueilli par Monseigneur Gay, 7 novembre 1861	59
Panegyrique de S ^t Martin prêché à Tours, 11 novembre 1861 .	67
A Saint-Louis-des-Français, premier discours	95
Au Colisée	109
Le dimanche de la Trinité 1862, à Saint-Louis-des-Français, deuxième discours	123
Première communion et confirmation à Tulle, 21 mars 1863 .	135
Une bénédiction nuptiale à S ^t -Philippe-du-Roule, 1 ^{er} mars 1864.	145
En l'église Saint-Eustache, Fête de la Dédicace.	173
L'Eucharistie, l'infailibilité du Pape, le pouvoir temporel . .	197
La mission de l'Evêque, 24 septembre 1887	241
Discours de Mgr Berteaud, évêque de Tulle, dans l'église de Saint-André Della Valle à Rome, 16 janvier 1870	277

Bénédictio du drapeau, en 1871.	299
Allocution prononcée dans la cathédrale de Tulle, dimanche de la Quinquagésime 1871	309
Homélie, 10 mars 1871	321
Paroles prononcées par Mgr Berteaud à la cérémonie d'inau- guration du Pèlerinage de Saint-Antoine, 3 août 1874. . .	334

FIN DE LA TABLE